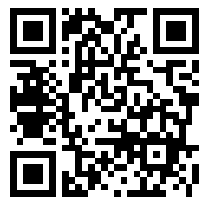

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

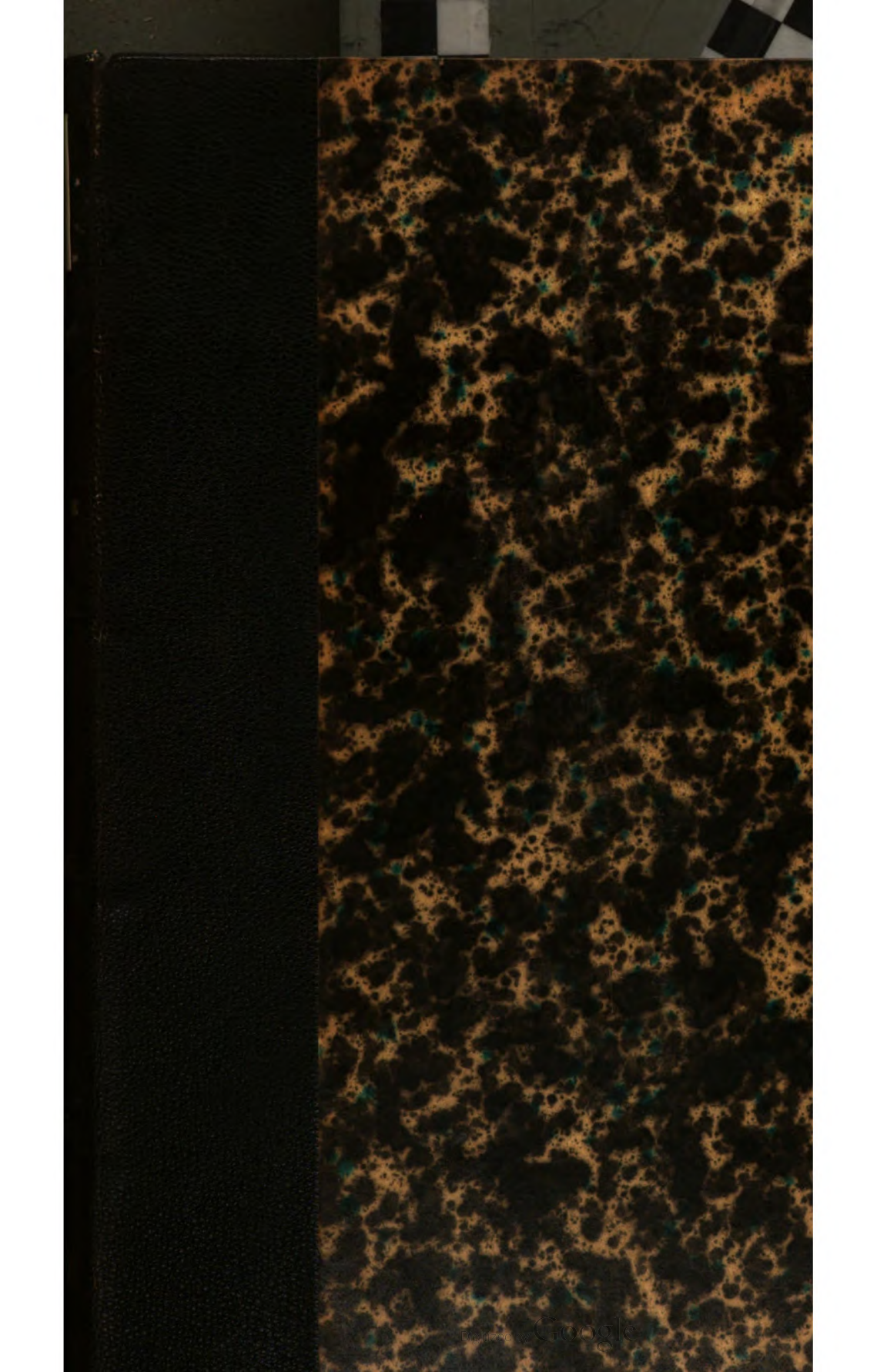
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

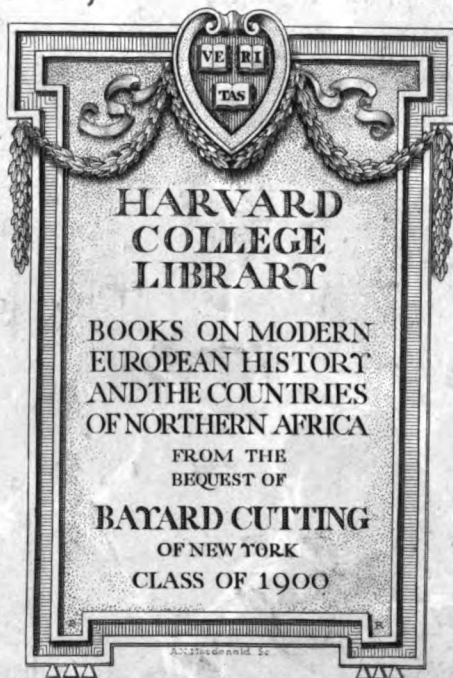
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr 45.9





Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE SAVOISIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

1889 -- 30^e ANNÉE

II^e SÉRIE, VOL. V.

avec table analytique des années 1885-1889.

ANNECY

IMPRIMERIE F. ABRY

—
1889

REVUE
SAVOISIENNE

Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE
SAVOISIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

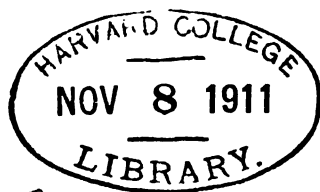
30^{me} ANNÉE



ANNECY
IMPRIMERIE F. ABRY

—
1889

Fr 45.9



Cutting fund

LISTE
DES
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

BUREAU.

Président : M. Dunant Camille * † O ☉, conseiller de préfecture honoraire.

1^{er} Vice-Président : M. le chanoine Ducis O ☉, archi-
viste départemental.

2^e Vice-Président : M. Eugène Tissot † †, ingénieur.

Secrétaire : M. Aimé Constantin ☉, chevalier de Sainte-
Anne et commandeur de Saint-Stanislas.

Secrétaire adjoint : M. G. Maillard, conservateur du
Musée.

Trésorier : M. Ritz Jean † ☉, compositeur de musique.

Archiviste : M. Serand ☉.

Bibliothécaire : M. Miquet, contrôleur des Contribu-
tions directes.

Comité de rédaction : MM. Constantin, Ducis, Dunant,
Maillard, Miquet, Tissot.

Directeur de la Revue : M. Aimé Constantin.

VI.

MEMBRES EFFECTIFS.

- MM.** Agnellet, maire de Saint-Jean-de-Sixt.
 Allart, ingénieur, à Annecy.
 Belly, receveur des finances en retraite, à Annecy.
 Blanchard, inspecteur-adjoint des Forêts, à Annecy.
 Bouchet Pierre, ancien chef de bureau à la mairie d'Annecy.
 Brachet François, à Albertville.
 Carron Jacques, avocat, à Annecy.
 Chardon , sénateur, membre du Conseil général, à Bonneville.
 Châtelain Maurice, notaire, à Faverges.
 Chaudier, architecte départemental, à Gap (Hautes-Alpes).
 Chaumontel * , sénateur, président du Conseil général.
 Chevalier E., chanoine, à Annecy.
 Constantin Aimé , homme de lettres, à Annecy.
 Dor Alice (M^{lle}), à Lyon.
 Dubouloz, juge au tribunal d'Annecy.
 Ducis (le chanoine) O , archiviste, à Annecy.
 Dunand Auguste, maire de Metz (Haute-Savoie).
 Dunant Camille *  O , conseiller de préf. honoraire, à Annecy.
 Duplan, numismate, maire d'Evian-les-Bains.
 Durandard, avoué, à Moutiers.
 Duval César , député de la Haute-Savoie, maire de St-Julien.
 Gaillard, médecin, à Annecy.
 Germain Félix * , ancien maire d'Annecy.
 Gouville François, à Annecy.
 Grivaz Louis, avocat, licencié en droit, à Annecy.
 Lacuffer Frédéric C.  O , directeur principal de la manufacture d'Annecy et Pont.
 Lacuffer Emile , direct. de la manuf. d'Annecy et Pont, à Turin.
 Levet Aimé * O  , ancien directeur de la succursale de la Banque de France.
 Levet Eugène * , capitaine du génie, à Lyon.
 Maillard, bibliothécaire et conservateur du Musée d'Annecy.
 Mangé Auguste , architecte de la ville d'Annecy.
 Mathieu, ancien conseiller de préfecture, à Annecy.
 Mermillod, ingénieur civil, à Bar-le-Duc.
 Miquet, contrôleur des contributions directes, à Annecy.
 Montgellaz, ancien conseiller général, médecin, à Reignier.
 Mugnier François *  , conseiller à la Cour d'appel de Chambéry.
 Nanche, dentiste, à Annecy.
 Ogier, homme de lettres, à Annecy.
 Perrin, capitaine au 30^e de ligne, à Annecy.
 Philippe Charles, professeur de physique au collège de Condom (Gers).

VII.

MM. Piccard (l'abbé), vice-président de l'Académie chablaisienne, à Thonon.

Pissard, secrétaire de la mairie d'Annecy.

Pissard Hippolyte O ✱, ancien député, à Saint-Julien.

Ract-Madoux, directeur des fonderies de Cran, à Annecy.

Ritz Jean ✚ ♀, compositeur de musique, à Annecy.

Rollier, notaire, à Annecy.

Romand Alphonse, professeur à l'Académie militaire de Turin.

Roussy de Sales (le comte de) O ✚ ✱, membre du Conseil général, à Thorens.

Ruphy Scipion (baron) ✱, à Annecy.

Sallaz, pharmacien, à Annecy.

Schitz, directeur de la succursale de la Banque de France, à Alais.

Serand Eloi ♀, archiviste adjoint, à Annecy.

Thonion ♀, médecin, à Annecy.

Tissot, curé de Cluses.

Tissot Eugène ✚ ✚, ingénieur civil, à Annecy.

Vaschy Aimé ♀, ingénieur des télégraphes, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

Balliard Charles, à New-York.

Barthélemy (Anatole de) ✱ ♀, secrétaire de la Commission de la topographie des Gaules, à Paris.

Bernardin ✚, conservateur du musée de Melle (Belgique).

Boltshauser ✚, président du lycée à Alexandrie (Italie).

Borrel Alfred ✚ ♀, graveur en médailles, à Paris.

Buet Charles, homme de lettres, à Thonon.

Chantre Ernest ✚, géologue, à Lyon.

Charvet Léon ♀, architecte à Lyon.

Daguet Alexandre, professeur, à Neuchâtel (Suisse).

Demogeot O ✱ O ✚, docteur agrégé à la Faculté des lettres de Paris.

Demole Eugène, conservateur du médailler de Genève.

Doublet, bibliothécaire, à Bône (Algérie).

DuBois-Melly, homme de lettres, à Genève.

Dufour ✚, général d'artillerie, à Turin (Italie).

Dufour Th., directeur des Archives de Genève.

Fleury, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Galiffe, homme de lettres, à Genève.

Gauguet Elie ♀, libraire-éditeur, à Paris.

Glover-Melville, professeur à Lyon.

Gosse, conservateur du musée archéologique de Genève.

Griolet, numismate, à Genève.

Gross, docteur, à Neuville (Suisse).

Gutierrez y Victory, à Tampico (Mexique).

VIII.

- MM.** Hollande , docteur ès-sciences, professeur au lycée de Chambéry.
Hovelacque Abel, professeur, à Paris.
Jussieu (de)  O , archiviste, à Chambéry.
Lacroix (l'abbé) O  , professeur, à Modène (Italie).
Leblond Isidore, principal du collège de Sétif (Algérie).
Lecoy de la Marche, ancien archiviste du département, à Paris.
Loustau , ingénieur, à Crépy en Valois (Oise).
Loydreau de Neuilly , d^r-médecin, à Neuilly (Côte-d'Or).
Martin, curé de Foissiat (Ain).
Mailland , notaire, à Aix-les-Bains.
Massenat Elic, à Brive (Corrèze).
Menn, sculpteur, à Genève.
Millien Achille, homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
Miot Henri, juge au tribunal civil de Beaune (Côte-d'Or).
Morin-Pons, archéologue, à Lyon.
Mortillet (Gabriel de)  , député de Seine-et-Oise.
Nicollet B. ★, publiciste, à Grenoble.
Papier  O , officier du Nichan Iftikar de Tunis, géologue, à Bône (Algérie).
Perrin , archéologue, à Chambéry.
Pillet Louis,  O , géologue, à Chambéry.
Puton , directeur de l'Ecole forestière de Nancy.
Rabut Laurent , conservateur du Musée de Chambéry.
Raverat (le baron) , homme de lettres, à Lyon.
Régnier Antony , peintre, à Marseille.
Révérend du Mesnil, au château de Daron (Saône-et-Loire).
Revil Joseph, pharmacien, à Chambéry.
Revon Michel, avocat, licencié en droit et ès lettres, à Grenoble.
Revillod Gustave, à Genève.
Ritter Eug., professeur à l'Université de Genève.
Tochon Pierre ★, agronome, à La Motte-Servolex, près Chambéry.
Tremey (l'abbé), à Moutiers.
Viallet, médecin, à Rodez.
Vogt , président de l'Institut genevois, à Genève.
Vuy Jules, notaire, vice-président de l'Institut genevois, à Genève.
Weber Johannès, homme de lettres, à Paris.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séances des 12 et 19 décembre 1888.

PRÉSIDENTE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT dépouille la correspondance qui contient entre autres deux lettres de remerciements de MM. Lecoy de la Marche et Michel Revon, nouveaux membres correspondants.

M. Lecoy de la Marche annonce l'envoi prochain d'une nouvelle publication qu'il vient de terminer et qui intéresse la Savoie à plusieurs points de vue ; c'est l'impression du *Mystère de saint Bernard de Menthon*, œuvre dramatique du xiv^e siècle.

La Société procède ensuite au renouvellement de son Bureau. (Voir ci-dessus la liste des membres de la Société, page v.)

M. LE PRÉSIDENT rend compte des concours de poésie et de beaux arts de 1888, et annonce que, conformément au roulement établi, c'est l'histoire locale qui bénéficiera, en 1889, du prix de 400 fr., et la poésie, de celui de 200 fr., prix fondés par le Dr Andrevetan et la ville d'Annecy. Ces concours sont ouverts jusqu'au 1^{er} novembre 1889 ; le programme et les conditions d'admission se trouvent plus loin à la page 4.

Les lauréats du dernier concours sont :

BEAUX-ARTS (400 francs).

1^{er} prix (150 fr.) : M. RUBELLIN, pour tableau de nature morte ;

2^e prix (100 fr.) *ex æquo* : M. ALLMER, pour dessins à la plume et gravures, et M. COPPIER, pour peinture et gravure ;

3^e prix (50 fr.) : M. MOUTHON, pour portrait.

POÉSIE (200 francs).

Prix partagé *ex æquo* entre :

M. LOMBARD Joseph, curé de Marin (Haute-Savoie), et
M^{lle} DOR Alice, à Lyon.

M. CONSTANTIN rend compte du Congrès de Rumilly qui a été un des plus brillants de la série des réunions annuelles de nos sociétés savantes. Le prochain congrès se tiendra à Chambéry, mais, vu l'Exposition universelle de 1889, il n'aura lieu que l'année suivante, 1890.

LE MÊME donne connaissance du résultat de ses recherches sur les huit sermons inédits de saint François de Sales dont il a été question dans la dernière séance. Il ne peut s'élever aucun doute, dit-il, sur l'authenticité de ces sermons ; seulement il ne faut pas entendre par là qu'ils sont sortis de la plume de saint François ; ce sont les religieuses de la Visitation qui les ont, selon leur habitude, couchés sur le papier immédiatement après les avoir entendus. Il est évident que le manuscrit de Digne est postérieur à l'année 1621, et qu'il n'est qu'une copie de la première rédaction, faite à la hâte, sans autre prétention que celle de reproduire ces instructions aussi fidèlement que possible. A proprement parler, il n'y a que sept sermons inédits, le huitième ayant paru, en 1629, dans les *Entretiens spirituels* (chap. VII) publiés par les Sœurs de la Visitation. Seulement tout en châtiant et polissant leur première rédaction — ce qu'elles ont fait avec beaucoup d'art et de talent, — elles ont craint de livrer au public certains passages de ce huitième sermon, entre autres, le commencement où l'on voit clairement que l'illustre prélat a tiré les Rois avec elles, et que le sort l'a fait roi, cette année-là ! On comprend leurs scrupules, mais aujourd'hui ils n'ont plus leur raison d'être, et la vérité historique demande la réin-

tégration de la page omise, laquelle donne à cette instruction un charme exquis, celui d'une causerie familière.

A la suite de ce rapport, la Société charge son secrétaire de s'entendre avec M. Granier pour les publier en entier ou du moins en partie.

LE MÊME parle ensuite du nouveau drame de M. Charles Buet, *Le Prisonnier de Miolans* ; il en fait ressortir les qualités maîtresses, au nombre desquelles il place l'intérêt soutenu et une parfaite entente de la scène.

LE MÊME rend compte des savantes recherches de M. Emile Picot sur le *Monologue dramatique* dans l'ancien théâtre français. Grâce aux précieuses données qu'il renferme sur les pièces en patois savoyard qui ont paru à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle, on peut arrêter définitivement la liste de ces écrits, car il ne reste plus rien à glaner sur les traces de l'éminent bibliophile. Dans une prochaine livraison de la *Revue*, M. Constantin complètera et rectifiera le *Catalogue des livres et plaquettes en patois savoyard qui ont paru de 1550 à 1650*, qu'il a donné dans la *Revue savoisienn*e, 1884, p. 23. En attendant disons que ce *Catalogue* s'enrichira de deux pièces, l'une de 1594, et l'autre de 1629, que la plupart d'entre elles se trouvaient intercalées dans des ballets et que dans ce nombre il y en a sept qui sont dirigées contre Charles-Emmanuel. Il fait observer à ce propos qu'il existe encore en Savoie une chanson populaire dirigée également contre ce même prince ; c'est celle qui commence ainsi :

Noutron bon duc de Savoe

Al est bin tant bon enfant...

et que M. Despine a donnée dans la *Revue* 1865, p. 68. Cette version ne diffère pas beaucoup de celle que le secrétaire de la Société a trouvée à la Bibliothèque de Berne

et qui est encore chantée dans la Suisse romande sur le même air qu'en Savoie. Or, il résulte de la découverte d'un manuscrit de 1715 que vient de faire en Bresse notre honorable collègue, M. Adolphe Belly, que les versions savoyarde et suisse ne sont que des altérations de la version bressane de 1715 ; mais s'il y a des raisons plausibles de croire que celle-ci reproduit le mieux la chanson primitive, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été premièrement écrite en patois bressan. Il est plus que probable que la chanson primitive est l'œuvre d'un lettré et que la version de 1715 est elle-même un peu altérée.

M. DUBOULOZ fait une communication sur quelques plaquettes imprimées à Annecy et à Chambéry au siècle dernier ; vu l'intérêt spécial de cette communication, il en fera l'objet d'une publication.

M. L'ARCHIVISTE fait circuler les dons et les échanges reçus depuis la dernière séance.

Le Secrétaire, A. CONSTANTIN.

CONCOURS D'HISTOIRE ET DE POÉSIE

Les concours d'histoire et de poésie fondés par le docteur Andrevetan et la ville d'Annecy sont ouverts cette année jusqu'au 1^{er} novembre 1889. Le prix d'histoire sera de 400 fr., et celui de poésie, de 200.

Les travaux devront être adressés *franco* au secrétaire de la Société.

Sont admis à concourir : 1^o tous les Français, excepté les membres effectifs de la Société Florimontane ; 2^o les étrangers qui sont membres effectifs ou correspondants de cette Compagnie.

HISTOIRE.

Sont admis tous les travaux écrits en français et se rapportant à l'histoire, à l'archéologie, à la biographie de la Savoie et de la Haute-Savoie.

Les auteurs ne sont pas tenus de garder l'anonyme ; ils devront déclarer par écrit que leurs travaux n'ont été présentés à aucun concours. Les mémoires imprimés sont également admis, pourvu que leur publication ait eu lieu après la clôture du précédent concours d'histoire, en novembre 1886.

Les manuscrits pourront être réclamés dans les trois mois qui suivront la distribution des prix.

POÉSIE.

Le choix du ou des sujets est laissé aux concurrents ; le nombre minimum des vers à présenter par le même auteur est fixé à cent. Les auteurs devront déclarer par écrit en tête de leur envoi, mais sans signer cette déclaration, que ces travaux sont inédits, et n'ont été présentés à aucun autre concours.

Les concurrents qui se feraient connaître seraient exclus ; les envois porteront une épigraphe qui sera répétée à l'extérieur d'un billet cacheté dans lequel l'auteur écrira son nom et son domicile.

Les manuscrits resteront acquis aux archives de la Société ; les auteurs pourront en prendre copie.

Le Secrétaire, A. CONSTANTIN.

LA MAISON DE CHISSÉ

(*Suite et fin.*)

IX. — AIMON DE CHISSÉ,

évêque de Grenoble, cousin du précédent.

Aimon, fils de Rodolphe de Chissé et de Barbette de Crans, fut le troisième de sa famille qui occupa le siège épiscopal de Grenoble. D'abord prieur de Megève, il fut élevé en peu de temps à la dignité épiscopale et fut assez mêlé aux troubles qui, à cette époque, ensanglantaient le Dauphiné.

Clément VII érigea la collégiale de Saint-Jacques de Salanches et y réunit le doyenné rural de cette ville par bulle datée du 7 des ides de juillet de l'an 1388. L'année suivante, cette bulle fut exécutée par l'évêque de Grenoble, Aimon de Chissé, qui la fit encore confirmer par bulle du 8 des ides de mai 1390. Cette collégiale fut composée d'un doyen, de douze chanoines et de quatre bénéficiers. L'acte d'exécution fut dressé et signé Jean Festi, notaire de Salanches, et par Rolet Viodi, de Lyon, notaire de la ville de Grenoble ; témoins : Jacquemet de Chissé et Nicolas de Berchat.

Aimon de Chissé fut le seul prélat du Dauphiné qui parut à l'assemblée convoquée à Paris pour éteindre le schisme de l'Eglise. Quelques mots sur cette regrettable page de l'histoire ecclésiastique doivent trouver leur place ici. Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, avait été élevé au pontificat sous le nom de Clément V, en 1305. Il se fit couronner à Lyon et vint habiter à Avignon. Philippe-le-Bel, désireux de faire servir son influence auprès du Saint-Siège

à ses intérêts particuliers, avait appuyé l'élection d'un Français et ensuite avait manifesté le plaisir qu'il aurait d'offrir au pape l'hospitalité dans sa bonne ville d'Avignon. Clément V, homme timoré et du reste parfaitement vendu à Philippe-le-Bel, ne pouvait qu'obéir. La politique du Saint-Siège se trouvait dès lors subordonnée aux vues du roi de France qui pouvait la diriger à sa guise, et par le fait l'obéissance des autres peuples de la chrétienté ne pouvait que s'affaiblir.

Clément V mourut en 1314 et eut pour successeur le fils d'un savetier de Cahors, Jean Deux, qui prit le nom de Jean XXII ; à sa mort, il laissa un trésor de vingt-cinq millions de ducats.

Jean Fournier succéda à Jean Deux sous le nom de Benoît XII. Effrayé de l'état où il voyait l'Eglise, il resta dans une inaction à peu près complète et ne fit que louer ; mais dès qu'il fut mort, le torrent reprit son cours et la papauté redevint l'humble esclave des rois de France. Le peuple de Rome ne pouvait supporter plus longtemps le délaissement dont il était l'objet.

Urbain V, qui avait succédé à Innocent IV, essaya vainement de calmer l'Italie par sa présence, il fut obligé de revenir à Avignon. Son successeur, Grégoire XI, voulant à tout prix apaiser l'Italie, transféra sa résidence à Rome. Lorsqu'il mourut, les cardinaux français voulaient nommer un pape de leur nation. Sur les seize conclavistes, onze étaient Français, quatre Italiens et un Espagnol. Le conclave se tenait à Rome et tout le peuple romain vociférait furieusement : *Romano lo volemo, almeno italiano.* » Ce fut un Calabrais qui fut élu, Bartholomeo Prignano qui prit le nom d'Urbain VI. Ce pontife, homme d'un grand savoir et d'une grande expérience, sembla avoir perdu l'esprit dès qu'il fut monté sur le trône papal. Il avait soif de réformes,

et effectivement beaucoup de réformes étaient nécessaires, seulement elles ne pouvaient être faites qu'à force de temps et de patience. Urbain VI voulut brusquer les choses, les cardinaux commencèrent par le craindre, et, comme la haine est proche de la crainte, ils en vinrent à le détester : ils s'enfuirent et nommèrent un autre pape, Robert, fils du comte de Genève, qui prit le nom de Clément VII.

- Charles-le-Sage reconnut le nouveau pape qui vint résider à Avignon. Cela dura ainsi jusqu'en 1410. A Urbain VI avait succédé Boniface IX, et à Clément VII, l'Espagnol Pierre de Luna sous le nom de Benoît XIII. C'est vers cette époque qu'eut lieu à Paris une assemblée où l'on décida que les rois s'entendraient avec les cardinaux, et que l'on convoquerait un concile général destiné à rétablir la paix dans l'Eglise. Aimon de Chissé fut présent à cette assemblée. Boniface étant venu à mourir, Cosme Meliorati fut choisi pour lui succéder et prit le nom d'Innocent VII. Le concile s'assembla à Pise, déposa le pape d'Avignon, Benoît XIII, et le pape de Rome, Grégoire XII, successeur de Meliorati ; puis un homme vertueux et capable de rallier toutes les dissidences fut proclamé Souverain Pontife. Les deux autres papes persistèrent, et Alexandre V fut obligé de déclarer qu'un prochain concile, qui se tiendrait trois ans après à Constance, déciderait définitivement. Les papes ne vivaient pas longtemps à cette époque : Alexandre ne régna pas une année et Balthazard Cossa vint occuper à sa place le siège de Pierre sous le nom de Jean XXIII.

L'empereur Sigismond ouvrit le concile de Constance ; l'on exigea la démission des trois papes, Benoît XIII, Grégoire XIII et Jean XXIII, et le célèbre Othon Colonna fut acclamé Souverain Pontife sous le nom de Martin V. Le schisme était éteint.

A son retour de l'assemblée de Paris, Aimon de Chissé fit bâtir un hôpital à Grenoble, dans la rue Chenoise : cet hôpital fut dans la suite réuni à l'hospice Saint-Antoine.

L'on croit qu'il eut pour successeur un certain Aimon de Chissé dont on sait fort peu de chose. Il envoya Antoine Costa le représenter au concile de Constance et, en 1427, il permute avec son neveu, Aimon de Chissé, évêque de Nice.

Ce fut encore un de Chissé, Barthélemy, qui lui succéda sur ce siège.

X. — RAYMOND DE CHISSÉ.

Raymond de Chissé, neveu du précédent, existait en 1382 et épousa Babette de Polinge dont il eut deux fils, Jean, qui suit, et Henri, seigneur d'Hauterive. Marié à Jeannette de Dizy, de Lausanne, ce dernier en eut une fille, Catherine, qui épousa Pierre de Bellegarde Fornier ; de ce mariage ne naquit qu'une fille, Andrée de Bellegarde, unie à Pierre de Sacconex, à qui dame Catherine de Bellegarde fit, en 1403. donation de tous ses biens maternels.

XI. — JEAN II DE CHISSÉ, seigneur de Polinge et des Corbières, neveu du précédent.

Le premier acte dans lequel apparait ce seigneur est une transaction passée en 1431 entre les deux seigneurs de Lucinge, Pierre et Claude, et le seigneur de Dignin, secrétaire du duc de Savoie. En 1445, le duc de Savoie, Louis I^{er}, envoya Jean de Chissé en ambassade pour la conclusion du mariage de Marguerite de Savoie avec le duc de Gueldre. En récompense de ses services, Jean de Chissé fut nommé conseiller d'Etat. Il avait épousé Jeanne de Thoire, fille de Rollet de Thoire et de Péronne d'Ardel. Il en eut deux fils, André, qui suit, et Marmet, dont on ne sait absolument rien.

(REVUE SAVOISIENNE.)

XII. — ANDRÉ DE CHISSÉ,
seigneur de Polinge et d'Ardel,
fils du précédent.

Ce seigneur ne fut mêlé à aucun acte important de l'histoire de Savoie. On sait qu'il vivait en 1450 et qu'il épousa Claudine de Menthon, dont il eut deux fils, Pierre et Henri, et une fille, Michelle, mariée à Guillaume de Cohendier.

XIII. — PIERRE DE CHISSÉ,
comte de Chissé,
seigneur de Polinge, des Corbières et de la Bâtie d'Ardel,
grand bailli de la Val d'Aoste,
gouverneur de Chivasso, chambellan du roi Charles VIII,
fils du précédent.

Le huitième des fils du duc Louis, Jean-Louis de Savoie, était déjà pourvu de l'administration de l'archevêché de Tarentaise, lorsque Anne de Chypre, sa mère, lui fit donner par Pie II l'évêché de Genève. Il succéda à son frère, Pierre de Savoie, abbé de Saint-André de Verceil, protonotaire apostolique, qui avait été nommé évêque de Genève à l'âge de 8 ans et qui était mort, en 1548, âgé d'à peine 15 ans. Outre le titre de prince-évêque de Genève, Jean-Louis de Savoie avait ceux de protonotaire apostolique, administrateur perpétuel des abbayes de Staffarde, d'Yvrée, de Canobe, d'Ambronay, de Saint-Oyen de Joux, des prieurés de Contamines, de Payerne et de Nantua et des commanderies de Saint-Antoine et de Saint-Dalmace de Turin.

Pierre de Chissé était avec Aimon de Versonay et Pierre de Viry, chanoine de Genève, son plus intime conseiller. Il le suivit, en 1468, à l'entrevue de Péronne.

Charles BUET.

LE CHEMIN DE CANOSSA

On connaît la déclaration superbe du prince de Bismarck qu' « il n'irait pas à Canossa ». Il aura réussi, tout au moins, à attirer de nouveau l'attention publique sur l'humiliation subie naguère en ce lieu par un personnage qui fut aussi l'un des maîtres de l'Allemagne — l'empereur Henri IV de Franconie. Excommunié par le pape Grégoire VII, et menacé par ses grands vassaux d'être déposé, s'il n'était absous avant le 2 février 1077, fête de la Purification, le César tudesque était parvenu, non sans difficulté, à passer en Italie. Le 25 janvier 1077, il arrivait devant la forteresse de Canossa, près de Reggio de Modène, où le pontife se trouvait. Après trois jours et trois nuits d'attente, exposé au froid et à la neige, dans une des cours du château, il était admis, misérable suppliant, auprès de Grégoire VII, et se réconciliait — pour un moment — avec le Saint-Siège.

A cette occasion, on s'est demandé par quelle route Henri IV avait pénétré dans la Péninsule. A cet égard en effet, il y a désaccord entre les historiens modernes. Plusieurs lui font franchir le Grand-Saint-Bernard, ou mont Jou ; quelques-uns, le Petit-Saint-Bernard ; d'autres enfin, le mont Cenis. Félicitons-nous que ce sujet n'ait pas encore engendré autant de dissertations que le passage des Alpes par Annibal.

Les incidents de ce voyage nous ont été transmis par deux auteurs contemporains, l'annaliste Berthold et Lambert, moine de Hersfeld, que longtemps, d'après un mot mal lu, on a désigné à tort sous le nom de Lambert d'As-

chaffembourg. Peut-être, en étudiant de près leurs écrits, arriverait-on à une solution quelque peu définitive ¹.

Abandonnant Spire avec sa femme Berthe, son fils Conrad encore enfant, et une suite peu nombreuse, Henri IV traversait d'abord l'Alsace. Averti que ses ennemis, les chefs de l'aristocratie, Rodolphe de Souabe, Welf de Bavière et Berthold de Carinthie, avaient fait occuper les défilés qui mènent de Germanie en Italie, il se décidait à prendre une voie détournée, par son royaume de Bourgogne. Ce territoire n'était nullement, on le sait, assujéti à l'Allemagne : il lui était uni seulement — comme la Norvège l'est aujourd'hui à la Suède — par une communauté de souverain. L'empereur s'arrêtait le jour de Noël (25 décembre 1076) à Besançon, puis, par Pontarlier, Orbe et les bords du Léman, il arrivait à Genève où, dit l'annaliste Berthold, il passait sur la rive gauche du Rhône (PERTZ, *Monumenta historiæ Germaniæ*, t. V, p. 288).

Il n'y a rien à signaler jusqu'à un endroit appelé par Lambert de Hersfeld *Civis* ou *Cinis* (PERTZ, *idem*, p. 255). La belle-mère du prince, Adélaïde, marquise de Suse, y était accourue au devant de lui avec son second fils, Amédée. Par elle-même, elle possédait le comté de Turin et d'autres fiefs en Italie. Veuve d'Odon, héritier de Humbert aux Blanches-mains, elle administrait au nord des Alpes les anciens domaines de son mari. Elle reçut son gendre avec honneur, mais ne consentit à livrer le passage des monts qu'à d'onéreuses conditions. Après une longue et opiniâtre résistance Henri IV cédait.

Alors surgissent pour lui des obstacles d'un autre genre dans une région de pics aux sommets ards, encombrée de

¹ Comme les passages les plus importants de leurs écrits, qui ont trait à ce voyage, se trouvent dans le *Règiste genevois*, p. 39, ouvrage si répandu en Savoie, nous y renvoyons le lecteur.

neige et de glaces, au milieu de l'hiver le plus rigoureux du ^x^e siècle, au témoignage des contemporains. Il en vint pourtant à bout avec l'aide des indigènes qu'il obtint à prix d'argent. Ils lui facilitèrent également sa pénible et dange-reuse descente sur le versant italien.

Constatons ici, avec l'annaliste Berthold, que le diocèse de Turin a été sa première étape dans la Péninsule. On n'en a démembré qu'en 1772 l'évêché de Suse qui, de nos jours, a juridiction sur les confins du mont Cenis.

Parti de Genève, — arrivé sur le territoire de Turin, — Henri IV avait nécessairement traversé le Genevois, le district ou *pagus* de Savoie, la Maurienne et la vallée de Suse.

C'est la route indiquée — implicitement du moins — par plusieurs écrivains modernes. Entre eux distinguons particulièrement l'Allemand Luden (*Hist. d'Allemagne*, traduct. Savagner; t. IV, p. 43) et M. J. Zeller, de l'Institut de France (*Hist. d'Allemagne*, 1883, t. III, p. 335). Ce dernier auteur parle de l'entrevue de Henri IV et d'Adé-laïde sans mention du lieu.

Les deux cols du Saint-Bernard qui aboutissent l'un et l'autre au Val d'Aoste, n'ont pas laissé néanmoins d'avoir leurs partisans.

La voie du Petit-Saint-Bernard a été mise en avant, en 1829, par le comte X. de Vignet, dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie* (t. III, p. 294). Son opinion a été suivie, en 1837, par Casalis (*Dizionario degli stati di Sardegna*, t. IV, p. 527) et, en 1863, par Frédéric de Gingins-La-Sarraz, dans son *Avouerie de Vevey* (*Mém. de la Société d'hist. de la Suisse romande*, t. XVIII, p. 15).

Ces auteurs ont oublié que le Petit-Saint-Bernard aurait conduit Henri IV, non dans l'évêché de Turin, mais

au diocèse d'Aoste, qui est lui-même contigu à celui d'Ivrée.

On peut faire la même objection aux partisans de la route du Grand-Saint-Bernard.

Citons d'abord, parmi eux, deux des historiens de Grégoire VII, l'Allemand Voigt (traduct. Jager, p. 420) et le célèbre critique français Villemain (t. II, p. 102).

Au nord du Léman, leur sentiment a été partagé par l'illustre Jean de Muller (*Hist. des Suisses*, traduct. Monnard, t. I, p. 311), par Verdeil (*Hist. du canton de Vaud*, t. I, p. 67) et par Frédéric de Gingins-La-Sarraz, dans son ouvrage de début, le *Rectorat de Bourgogne* (*Mém. de la Soc. d'hist. de la Suisse romande*, 1839, t. I, p. 30).

Au sud du Léman, nommons Guichenon (*Hist. généalogique de la Maison de Savoie*, t. I, p. 209) et l'érudit Léon Ménabréa (*Origines féodales dans les Alpes occidentales*, in-4°, p. 189) et, en Piémont, Cibrario (*Storia della Monarchia di Savoia*, t. I, p. 117) et le comte Albert de Gerbaix-Sonnaz (*Contado di Savoia*, t. I., p. 252).

Comment expliquer que des écrivains d'une autorité incontestable à tant d'égards se soient mis en contradiction avec l'annaliste Berthold qui, au XI^e siècle, assignait à Henri IV Genève pour point de départ et l'évêché de Turin pour terme d'arrivée ?

C'est qu'avant tout ils se sont préoccupés de déterminer la position de ce lieu de *Civis* ou *Cinis*, témoin de l'entrevue d'Adélaïde de Suse et du prince excommunié.

Le comte de Vignet et F. de Gingins-La-Sarraz ont adopté la variante *Civis* en la traduisant par CEVIN en Tarentaise, lequel est sur la route du Petit-Saint-Bernard.

Assurément on peut y aller aisément de Genève; mais

comment de là se rendre sans un détour au diocèse de Turin ?

Les partisans du Grand-Saint-Bernard ont procédé d'une manière plus compliquée. Ils ont d'abord changé *Civis* en *Vivisco*, *Vivis* ou *Viveis* : puis ils l'ont traduit par VEVEY.

La transmutation de lettres ne serait-elle pas tant soit peu arbitraire ? Ensuite, comment concilier le séjour de Henri IV à Vevey avec son passage à Genève, qui est à l'extrémité opposée du Léman ? Selon Lambert de Hersfeld, l'empereur était impatient d'arriver en Italie. Il n'avait guère le loisir, et à coup sûr la pensée ne lui vint pas non plus de faire en amateur « le tour du lac ».

Le comte de Gerbaix-Sonnaz a pensé résoudre la difficulté en proposant, comme lieu de l'entrevue, CERVENC en Chablais qui, dans des « documents anciens », dit-il, serait nommé *Cevens*. En admettant que dans cette orthographe il n'y ait pas une inadvertance de copistes, il ne paraît point que Cervens ait été ou même puisse devenir jamais un lieu de passage. Dans tous les cas, quelle qu'eût été la direction ultérieure prise par l'empereur, il aurait, en se portant de ce côté, accru sans nécessité la longueur du trajet.

Certains auteurs enfin, se ralliant à la variante *Cinis*, ont placé l'entrevue de Henri IV et d'Adélaïde de Suse, soit, comme l'Allemand Luden, au pied du mont Cenis, soit sur le mont Cenis lui-même.

Diplomate de profession, le comte de Gerbaix-Sonnaz remarque que ce dernier site eût été singulièrement choisi pour une conférence de longue durée, en un hiver d'une rigueur exceptionnelle. Ajoutons que de ce lieu Henri IV n'aurait eu qu'à descendre dans la vallée de Suse. Or, après son entretien avec Adélaïde, le moine de Hersfeld, en traits d'une réalité saisissante — quoi que dise Luden — montre

l'empereur longtemps encore aux prises avec les difficultés du climat et d'un sol accidenté, avant d'atteindre le point culminant du col par lequel il pénétra en Italie.

A défaut du mont Cenis, voyons cependant si, sur la route la plus directe, dont l'annaliste Berthold a marqué les termes extrêmes, il n'y aurait pas une localité qui pût être identifiée avec *Cinis* : — *in locum qui Civis* (variante *Cinis*) *dicitur*.

Dans la région sabaudienne, le César allemand a traversé, on l'a vu, le Genevois, le district ou *pagus* de Savoie et la Maurienne.

Excluons d'abord le Genevois où dominait une famille puissante, rivale des Blanches-mains et, par suite, rebelle à leur influence. Ecartons aussi la Maurienne, ce long, étroit et sinueux couloir de montagnes : il était interdit à l'empereur de s'y engager sans l'agrément d'Adélaïde de Suse qui en barrait l'entrée avec son roc fortifié de Charbonnières, au défilé d'Aiguebelle.

Les recherches sont dès lors restreintes au district ou *pagus* de Savoie. Au XI^e siècle, il était compris entre les confins d'Aiguebelle et le ruisseau du Tillet, limite du Genevois, tout près d'Aix-les-Bains. Il convient en effet de ne pas le confondre, comme M. J. Zeller le donnerait à penser dans son *Histoire d'Allemagne*, avec la Savoie moderne qui s'étend du Léman au mont Cenis. Il est probable que la marquise de Suse habitait alors au nord des Alpes, peut-être à Montmélian, l'une des vieilles résidences de la dynastie savoyenne. Il lui importait d'être promptement renseignée sur les événements d'Allemagne, ses filles Berthe et Adélaïde étant mariées aux chefs des deux partis en lutte, la première à Henri IV, et la seconde au duc de Souabe, Rodolphe.

Dans le district de Savoie, après examen des noms de

lieux, éliminons encore la rive gauche de l'Isère. Il n'y aurait plus à étudier — entre Aix-les-Bains et Montmélian — que « l'ancienne route » de Genève en Italie, celle-là même que Henri IV a dû parcourir. T. Chapperon l'a figurée sur la carte annexée à son livre sur *Chambéry à la fin du XIV^e siècle* (in-4°, 1863).

On la voit en effet au sortir d'Aix-les-Bains passer auprès de Marlioz, entre Drumettaz et Clarafond, puis à l'ouest de Méry et de Montagny (*Montaniacum*) ; elle franchit ensuite le pas de Saint-Saturnin, sépare les deux châteaux de Saint-Alban, et coupe la Leisse au village de ce nom ; enfin, par Challes, Barby, CHIGNIN (*Chigninum*) et Torméry, elle arrive à Montmélian.

CHIGNIN, patrie de l'évêque-chartreux saint Anthelme, ne serait-il pas le *Cinis* mentionné par Lambert de Hersfeld ?

Son château, selon un juge compétent, le comte Amédée de Foras, remonterait à une date antérieure au x^e siècle. Il était situé en plein dans les possessions des Blanchemains. Dans cette région, l'autorité d'Adélaïde de Suse était considérable et son nom en grand honneur, pour parler comme l'annaliste Lambert de Hersfeld.

L'identification de *Cinis* et de *Chignin* est aussi légitime que celle de *Civis* et de *Cevin* (de *Civino*, de *Cyrino*, de *Civinis*). Il n'y a rien d'arbitraire comme dans l'opération qui de *Civis* tire successivement *Vivisco*, *Vivis*, *Viveis* et *Vevey*. On peut s'en convaincre en passant en revue quelques-unes des formes anciennes du mot *Chignin*.

L'abbé Tiollier (*Tours de Chignin*, in-8°, 1877, p. 30) affirme que, dans les manuscrits de la Grande-Chartreuse et les auteurs qu'il a consultés, saint Anthelme est appelé, à cause de son origine, *Ciniensis*, ou encore *a Cinio*. Dans ses *Vitæ sanctorum*, l'hagiographe allemand Surius dit, à

la date du 26 juin, que le père de saint Anthelme était *Arduinus dominus castri de Signino*. Dans le *Dizionario di Sardegna* de Casalis, Chignin est traduit par *Cininum* (t. V, p. 14). Les *Mémoires ecclésiastiques* de Besson mentionnent un archevêque de Tarentaise du nom de Bernard de *Cheinio* (p. 202).

Dans les *Recherches sur le décanat de Saint-André*, par le chanoine Trepier, on rencontre l'énumération suivante : *Ecclesia seu capella de Cininno, aliàs de Chynino, de Chinino et de Cignyns* (*Mém. de l'Académie de Savoie*; 3^e série, t. VI, p. 701).

Terminons en rappelant encore les variantes : *de Chynino, de Chymnino, de Chignino, de Chenino*, recueillies par l'abbé Ulysse Chevalier dans ses *Visites pastorales des évêques de Grenoble* (in-8°, 1874).

L'identification que nous proposons — corroborée par la situation de Chignin sur la route suivie par Henri IV dans le *pagus* de Savoie — ne soulève donc pas d'objection péremptoire.

Arrêtons ici la discussion.

Nous n'avons pas d'ailleurs à accompagner le César germanique jusqu'au terme de son entreprise. A quoi bon au surplus s'apitoyer sur les infortunes, réelles ou prétendues, de certains politiques avisés ? Ce n'est point par contrition, mais pour détourner un péril momentané et se redresser plus audacieusement après, qu'ils vont s'humilier à Canossa.

E. PASCALEIN.

LA TROUVAILLE DE VERSOIX

à propos du monnayage d'Amédée VIII,
à Nyon.

A sept kilomètres environ, au nord de Genève, entre le lac Léman, la route de Lausanne et la rivière la Versoix, se trouve une campagne créée, en 1882, par M. Ch. Bartholony. Des travaux entrepris alors, pour égaliser la pelouse et former une terrasse, amenèrent la découverte d'un assez grand nombre de monnaies de diverses époques : monnaies romaines du haut et du bas Empire, monnaies du moyen âge de plusieurs pays ; enfin, des pièces modernes de Savoie et de Suisse. Cette découverte n'eut d'autre intérêt que de faire constater une fois de plus que Versoix et ses environs ont été fort anciennement habités. Mais à côté de ces pièces, semées une à une au gré du hasard, on doit mentionner un petit enfouissement homogène, consistant en 73 monnaies de l'évêché de Lausanne et de Savoie. Groupées près d'une substruction qu'il fallut démolir, ces pièces se trouvaient toutes dans un bon état de conservation. M. Ch. Bartholony voulut bien s'en dessaisir en faveur du musée de Genève, et c'est ainsi qu'aujourd'hui je puis rendre compte de cette petite trouvaille qui n'est pas complètement dénuée d'intérêt.

ÉVÊCHÉ DE LAUSANNE.

Guillaume de Menthonay. (1394-1406.)

Denier anonyme. (A. Morel-Fatio 1, pl. I, n° 2.)

Deux exemplaires pesant 0^{gr}.750 et 0^{gr}.960.

¹ *Histoire monétaire de Lausanne (1394 à 1476)*. Fragment, dans les *Mémoires et documents publiés par la société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXXIV, 1879, p. 359-465, av. pl.

Guillaume de Challant. (1406-1431.)

Denier anonyme. (A. Morel-Fatio ¹, pl. II, n° 6.)

Un ex. pesant 1^{er}m., 040. Les deux autres exemplaires connus de cette rare monnaie sont conservés au musée de Vaud.

SAVOIE. BRANCHE D'ACHAÏE.

Louis. (1402-1418.)

Quart-de-gros. (D. Promis ², pl. II, n° 3.)

Un ex. pesant 1^{er}m., 640.

SAVOIE. ATELIER DE NYON.

Amédée VIII comte. (1391-1416.)

Denier blanchet. (J.-D. Blavignac ³, p. 154 et 162.)

69 ex. du poids moyen de 0^{er}m., 900.

Cette monnaie a été plusieurs fois décrite. Blavignac ⁴ en a trouvé cinq exemplaires dans le trésor de Feygères, du poids de 0^{er}m., 689 ; il les a appelés des oboles, appellation confirmée par MM. F. Rabut ⁵, A. Morel-Fatio ⁶, A. Perrin ⁷ et A. Ladé ⁸.

Cependant, D. Promis ⁹, dans son bel ouvrage sur les

¹ *Loc. cit.*

² *Monete dei Reali di Savoia*, Turin, 1844, t. II.

³ *Notice descriptive sur les monnaies trouvées dans le trésor de Feygères*, dans les *Mémoires et documents publiés par la société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1849, t. VI.

⁴ *Loc. cit.*

⁵ *Deuxième notice sur quelques monnaies de Savoie inédites*, dans les *Mémoires de l'académie royale de Savoie*, 1850, 2^e série, t. II, p. 40 et pl. IV, n° 4.

⁶ *Trouvaille monétaire de Rumilly*, dans la *Revue savoissienne*, XI^e année, 1870, p. 77-82.

⁷ *Le monnayage en Savoie sous les princes de cette maison*, Paris et Chambéry, 1872, in-8° avec pl., p. 127.

Catalogue du médaillier de Savoie, Chambéry, 1883, in-8° av. vign., p. 136.

Catalogue du médaillier de Savoie du musée d'Annecy, Chambéry, 1885, in-8° avec vign., p. 13.

⁸ *Contribution à l'histoire numismatique des pays voisins du Léman*, deuxième notice, dans le *Bulletin de la société suisse de numismatique*, VII^e année, 1888, p. 81.

⁹ *Loc. cit.*, t. I, p. 450.

monnaies de Savoie, établit d'une façon très précise quels devaient être le poids et le titre du blanchet et de l'obole de Savoie, au commencement du xv^e siècle. D'après l'ordonnance de 1405, le blanchet devait tenir de fin $\frac{167}{1000}$ et peser 0^{grm.},918. L'auteur ¹ donne en outre la figure de l'obole, d'un type et d'un module semblables à ceux du denier. En présence d'indication aussi précises, on ne comprend pas que les auteurs que j'ai cités aient persisté à nommer obole ce qui était denier, et, puisque la trouvaille de Versoix m'en fournit l'occasion, je vais chercher à donner le véritable nom aux soixante-neuf monnaies semblables qu'elle contenait.

Ces soixante-neuf pièces ont des poids fort différents ; la plus légère pèse 0^{grm.},570, la plus lourde atteint 1^{grm.},460, et, entre ces deux extrêmes, on a tous les poids possibles. Cependant, le plus grand nombre pèse à peu près 0^{grm.},900, ce qui, comme je l'ai dit, est le poids moyen des soixante-neuf pièces. On a fait essayer sept de ces monnaies, en choisissant parmi les plus légères, parmi les plus pesantes et parmi celles de poids moyen. Ces divers essais ont constamment fourni la quantité d'argent fin de $\frac{154}{1000}$, soit 1 den. 20^{gr.}. On le voit, nous avons à faire ici à des pièces semblables, provenant sans doute de la même émission. Les différences de poids n'ont qu'une importance secondaire, celles de titre en auraient une capitale. Pour le prouver, il suffit de se rappeler comment le maître de Monnaie opérait pour se trouver dans les remèdes de titre et de poids. Une brève étant fondue, il constatait par des essais si le titre en était convenable, et, dans le cas contraire, il corrigeait ce titre jusqu'à ce qu'il fût aussi près que possible du remède, sans toutefois l'excéder, ce qui, en style d'atelier, s'appe-

¹ *Loc. cit.*, t. II, pl. V, n° 7.

lait *chatouiller le remède*. Quant à la taille, elle ne pouvait être corrigée, alors qu'elle se trouvait trop forte ou trop faible, que par un tout autre moyen. Les lames de métal, amenées à coup de marteau à la bonne épaisseur, étaient découpées en flans, mais l'on voit d'ici la difficulté de laminier également une certaine surface de métal, et, dès lors, l'impossibilité d'obtenir des flans de même épaisseur, partant de même poids. La seule manière de corriger la faiblesse de poids produite par les *vilains faibles*, pièces trop légères, était de leur adjoindre des *vilains forts*, pièces trop lourdes ; de cette façon, la brève se trouvait dans le remède. C'est une chose qu'on oublie fréquemment lors des attributions monétaires par le poids de la pièce, c'est que, pour le billon tout au moins, les délivrances se faisaient au marc et non à la pièce, ce qui, dans une brève, explique aisément la présence de monnaies trop légères à côté d'autres trop pesantes.

On peut donc supposer que les soixante-neuf monnaies de la trouvaille de Versoix appartiennent à la même émission, et, en admettant que l'ordonnance en vertu de laquelle elles furent frappées ne nous soit pas parvenue, il est aisé d'en reconstituer les éléments.

Le titre de 1 den. 20^{gr.} sans le remède conduit au titre de 1 den. 22^{gr.} avec 2^{gr.} de remède de loi, argent fin, soit 2 den. argent-le-comte. Le poids moyen de 0^{grm.} 900 par pièce conduit à une taille de 273 pièces au marc, soit 269 pièces avec un remède de 4 pièces. Ce sont là les propres termes, ou peu s'en faut, de l'ordonnance de 1405. Si, postérieurement à cette date, mais avant 1416, le comte Amédée VIII de Savoie donna une nouvelle ordonnance monétaire, il faudrait supposer qu'en ce qui concerne les blanchets tout au moins, elle n'était qu'une transcription de l'ordonnance de 1405. Les soixante-neuf pièces de la trouvaille de Ver-

soix étant des deniers blanchets, il convient de donner le nom d'obole blanche à la petite monnaie successivement décrite par A. Perrin ¹ sous le nom d'obole blanche et demi-obole et figurée dans l'ouvrage de D. Promis ². Le type de cette rare monnaie est le même que celui du blanchet, mais elle a l'épaisseur d'une bractéate.

Deux mots encore au sujet du maître de Monnaie qui travaillait à Nyon au commencement du xv^e siècle et qui signait ses pièces d'un croissant. D. Promis ³ le nomme tantôt *Giacomo Picoz d'Avigliana*, tantôt *Giovanni Picotti* ou *Picoz*. Le texte des ordonnances porte, d'après Duboin ⁴, *Jacobus Picheti*, *Jacobus Picoti* ou *Jacobus Pichotti*. Ainsi que je m'en suis assuré à Turin, l'orthographe *Jacobus Pichotti* est la seule qui doive être admise. Au reste, on ne doit pas attacher trop d'importance à l'orthographe des noms fournie par les ordonnances. Celles-là, rédigées par des notaires souvent éloignés du lieu de l'atelier où résidait le maître, en estropiaient trop souvent le nom et le prénom. Pour avoir l'orthographe du nom des maîtres de Monnaie, il vaut mieux consulter leurs comptes. Or, en tête des comptes du maître qui nous occupe, nous trouvons : *Computus Jacobi Pichoti, civis Gebennensis, magistri monetarum domini, quas cudi et fabricari fecit in villa Nyviduni* ⁵. Ce nom, Jacques Pichot, fréquemment répété, toujours avec la même orthographe, doit être considéré comme exact. La qualité de citoyen de Genève donnée à Jacques Pichot, fait nouveau pour nous, n'infirmes en rien

¹ *Loc. cit.*

² *Loc. cit.*

³ *Loc. cit.*, t. I, p. 30 et 122.

⁴ *Raccolta delle Leggi della real Casa di Savoia*, t. XVIII, vol. 20, p. 876, 879 et 880, n° 1.

⁵ Archives d'Etat à Turin, sect. III. *Monnaie de Nyon*, paquet 66, n° 1238.

le surnom d'Avigliana, qui a pu lui être donné soit parce qu'il était originaire de cette ville, soit parce qu'il y avait séjourné.

J'ai cherché, aux archives de Genève, s'il existe des traces d'un personnage de ce nom, pour l'époque qui nous occupe, et voici ce que j'ai trouvé. Le 2 février 1410 ¹, Jacques Pichot, bourgeois de Genève, se porte caution pour la réception d'un nouveau bourgeois. Le 31 janvier 1411 ², il est nommé syndic ³; le 3 mai 1412 ⁴, il reçoit une somme en paiement, puis, nous perdons ses traces jusqu'au 13 décembre 1430 ⁵, date à laquelle nous voyons Jacques Pichot, bourgeois de Genève et son fils Etienne, faire une reconnaissance de leurs biens. Ce Jacques Pichot est-il le même personnage que le maître de Monnaie de Nyon ? On ne saurait l'affirmer, mais, jusqu'à preuve du contraire, tout porte à le faire croire.

Nous voici bien loin de la trouvaille de Versoix, dont je n'aurais peut-être pas parlé, si elle ne m'avait fourni l'occasion de rectifier quelques faits concernant le monnayage d'Amédée VIII, à Nyon.

Eug. DEMOLE.

¹ *Registres du Conseil*, 1410, vol. I, f° 20.

² *Ibid.*, f° 30.

³ C'est à tort que M. Charles Grivel, dans la liste chronologique qu'il a publiée des syndics de Genève (*Liste chronologique des syndics et des secrétaires d'Etat de Genève*, dans le *Bulletin de l'institut national genevois*, t. IX, p. 11), indique, pour l'année 1411, un syndic de Sarro ; le registre du Conseil (*loc. cit.*) porte Ja. Pichot.

⁴ *Registres du Conseil*, 1411, vol. I, f° 43.

⁵ *Évêché de Genève, grosse De Cruce*, 1430-1436, n° 4, f° 221.

GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

APPLIQUÉE A LA HAUTE-SAVOIE

Notre but, en écrivant ce petit aperçu, n'a nullement été de faire un « cours » de géologie ; celui-ci aurait dépassé de beaucoup les limites dans lesquelles nous devons nous restreindre. Mais nous avons désiré donner aux lecteurs et en général à toutes les personnes qui s'intéressent à notre pays, une idée aussi juste que possible de la constitution interne, anatomique pour ainsi dire, des environs d'Annecy. Associée à des connaissances de cette nature, la contemplation de nos beaux paysages en acquiert un charme de plus ; l'esprit remontant le passé éprouve des attractions agréables et certainement émouvantes vers les grands problèmes de la nature ; le cercle des idées s'élargit des horizons nouveaux qui se découvrent à l'infini ; l'âme se recueille et admire une fois de plus les merveilles de la création et la sublime ordonnance de toutes choses.

Introduction.

L'histoire de nos pays a été, à maintes reprises, fouillée et exhumée par d'infatigables investigateurs. Grâce à leurs patientes recherches, les temps primitifs, ceux qui ressortissent à l'histoire et ceux qui sont plutôt du domaine de l'archéologie, ne sont plus maintenant enveloppés de tant de ténèbres, bien que nombre de points restent obscurs, que nombre de questions soient encore à résoudre.

Mais, si loin que l'historien et l'archéologue puissent remonter, si haut qu'ils puissent reculer les limites des temps

(REVUE SAVOISIENNE.)

3

préhistoriques, ils arrivent cependant toujours à une époque indécise, où les recherches ne sont plus du domaine de l'histoire de l'humanité, mais tiennent à l'histoire de notre planète elle-même. Qu'y avait-il avant l'homme ? Quel était l'état antérieur de notre pays ? Quel est le pourquoi et le comment de sa configuration actuelle ? C'est ce que nous allons demander à une autre science, et c'est ce que va nous dire cette branche de l'histoire naturelle qui traite de la constitution de notre globe, de son passé, des causes qui l'ont amené à son état actuel, des animaux et des plantes qui ont vécu aux époques antérieures. Par la tâche même qui lui est imposée, la *géologie* touche donc à l'astronomie, à la physique et à la chimie, de même qu'à la zoologie et à la botanique. Elle s'appuie sur une connaissance aussi exacte que possible des phénomènes actuels, et cherche dans le présent l'explication du passé ; elle procède, en un mot, du connu à l'inconnu.

Sommes-nous fondés à raisonner de la sorte ? Pouvons-nous affirmer que les phénomènes actuellement observés se sont passés d'une manière analogue aux temps géologiques, alors que nul être humain n'en a pu être le chroniqueur ? Objection grave que nous devons d'abord lever.

A mesure que l'histoire fouille les annales du passé, il constate que l'humanité, au fond, n'a guère changé, que les mêmes mobiles font agir les hommes, que les passions sont identiques, et que, si le mode d'action a peut-être seul un peu varié, cela tient essentiellement au concours d'une industrie plus perfectionnée, d'une facilité de travail plus grande. La contemplation de la nature nous parle le même langage. L'*alma mater* procède, elle aussi, par des lois immuables, constantes, régulières. Prenons un exemple qui nous donnera toute une chaîne de raisonnements.

Nous trouvons des fleurs fossiles absolument analogues à

celles qui actuellement émaillent la végétation tempérée et tropicale ; or, qui dit *fleur* dit *fruit*, qui dit fruit dit saisons, floraisons, maturités, hivers, étés, années, siècles. Nous trouvons aussi les fruits, comme aussi les traces des saisons, celles des crues du printemps, des sécheresses de l'été ; bien plus, les bois fossiles montrent, tout comme les troncs d'arbres de nos forêts, des couches concentriques annuelles : autre preuve qu'au fond, sur notre vieille planète, n'ont jamais varié les lois de l'existence, et que la nature, comme le genre humain, se renouvelle sans se détruire.

Le règne animal nous fournit des preuves d'un autre genre. Il nous dit que, telle est l'histoire de l'individu, telle est celle de l'espèce ; tout comme nous trouvons des mammifères à tous les âges, de même aussi nous trouvons des espèces à tous les degrés de développement. Et les conditions de vie étaient analogues aussi : nous trouvons des sarigues avec les deux os marsupiaux qui supportent la poche où se blottissent leurs petits ; des reptiles marins qui, comme plusieurs espèces actuelles, abritaient leur progéniture longtemps encore après l'éclosion des œufs. Les bancs d'huîtres et de coraux se formaient sur les anciens rivages, comme de nos jours.

Tant d'analogies permettent de généraliser et de marcher d'un pas plus sûr dans la voie des recherches, de remplacer souvent le mot d'hypothèse par celui d'explication. A mesure que les phénomènes actuels sont connus, à mesure aussi la ressemblance avec le passé devient plus frappante, plus étroite, plus serrée. Aux temps passés, comme maintenant, la vie se divisait en vie aquatique et vie aérienne ; la première se manifestait dans des lacs et dans des mers, car nous trouvons fossiles des animaux marins et des animaux d'eau douce, des requins et des truites, des huîtres

et des lymnées ; nous avons des éruptions volcaniques, des continents et de grandes mers.

. Lorsque l'historien veut écrire le passé de son pays, il s'appuie sur des documents certains, annales et chroniques, sur la foi desquelles il ressuscite les siècles disparus. Les géologues ont aussi une histoire à écrire ; et nous avons aussi nos médailles : ce sont les fossiles, ces mille débris d'animaux ou de plantes que nous conservent les couches de pierre. Nous allons étudier comment se forment ces couches et ces fossiles, et faire un pas dans le domaine des phénomènes actuels.

Phénomènes actuels. — Sédimentation.

— Fossilisation.

La sédimentation est le dépôt des matières solides et meubles qu'entraîne avec elle toute eau courante. Le résultat en est la formation de couches, de lits ou de bancs. Prenons comme exemple un des petits cours d'eau qui se jettent du mont de Veyrier dans le lac d'Annecy.

La moitié de l'année, il est presque à sec et ne transporte rien. Mais vienne une grosse pluie, la fonte des neiges, le voilà qui enfle, déborde et charrie une grande quantité de matériaux. Ceux-ci, entraînés dans la plaine, se trient selon leur volume : les plus gros restent bientôt en chemin, les moyens vont plus loin, les petits atteignent le lac, où le fin limon s'étale. Sur le rivage, les éléments s'accumulent des deux côtés du ruisseau qui, débordant de droite et de gauche, les répartit plus ou moins également en un *cône de déjection*. Si le ruisseau se jette dans un lac, comme c'est le cas dans notre exemple, le cône de déjection devient *della* ; les matériaux, subitement arrêtés par la résistance de l'eau inerte du lac, tombent immédiatement

au fond et se tassent en couches très inclinées, formant le *talus* ou le *fond* du delta. Le fin limon est entraîné plus loin et répandu plus ou moins sur tout le fond du lac. Le reste de l'année, au temps des basses eaux, il se dépose déjà au front du delta ; pendant ce temps, celui du fond se tasse, se durcit légèrement : c'est une couche dont la surface sera distincte, et sur laquelle, l'année suivante, s'en déposera une seconde, etc.

Nous avons donc, au bord du lac, une région de cailloux ; plus loin, du limon : deux dépôts contemporains. On appelle *faciès*, c'est-à-dire *aspect*, *figure*, le caractère que revêt ainsi un dépôt selon sa nature, sa situation ; on a donc un faciès vaseux, un faciès caillouteux, comme un faciès de rivage ou d'eau profonde.

Etendons à la mer ce que nous venons de voir ; le cadre sera plus grand, mais offrira une grande analogie dans les résultats. Les grands fleuves ne charrient guère de cailloux, qui s'arrêtent soit dans les lacs, soit à la sortie des vallées étroites. Mais les falaises, les rochers érodés et détruits, donnent naissance, à leurs pieds, à de grands amas de galets qui, battus à leur tour par la houle, se changent en sable fin. Quant au limon des fleuves, transporté au loin par les courants, disséminé sur tout le fond de l'Océan, pendant toute l'année, il finit par former une vaste couche de boue. Les actions chimiques précipitent le carbonate de chaux et forment les calcaires ; les algues marines, les infusoires paraissent du reste jouer un grand rôle là-dedans.

Les explorations des abîmes de la mer ont montré que, dans ces régions, la sédimentation était excessivement lente et même presque nulle, se réduisant à un mince dépôt rouge argileux, pétri de concrétions calcaires ou *coccolithes*.

Çà et là, sur le rivage des mers, existent des lagunes périodiquement envahies par la mer ; l'eau y a une compo-

sition intermédiaire entre l'eau de mer et l'eau douce ; c'est ce qu'on appelle de l'eau saumâtre et un faciès saumâtre. Il s'y développe des êtres particuliers.

Les mers, pour les considérer seules ici, abritent un nombre immense d'êtres animés. Ceux-ci n'y sont pas répartis au hasard : les uns effectioennent les rivages, d'autres y périraient et se tiennent dans les profondeurs. Ils se subdivident donc en zones selon les espèces et les genres. La présence d'une répartition pareille aux époques géologiques a été démontrée depuis longtemps, et nous savons qu'autrefois comme aujourd'hui il y avait des mers profondes et des régions littorales, des océans et des terres fermes.

Les fossiles sont les débris de ces êtres ; ils se forment de différentes manières : les éponges, les coraux sont restés à peu près tels quels ; mais nos éponges actuelles, dont la matière est cornée, se décomposent entièrement et ne laissent que les microscopiques corpuscules siliceux qui soutiennent le corps de l'animal. Les mollusques se désagrègent complètement ; la coquille tombe au fond de la mer si elle n'y est déjà, est bientôt enfouie par la vase, qui en moule et le dehors et le dedans ; dans beaucoup de cas cette coquille disparaît, bientôt dissoute par l'eau ; dans d'autres elle se conserve en se chargeant soit de silice, soit de carbonate de chaux ; c'est alors ce qu'on nomme *pétrification*. Les parties dures des animaux subsistent seules : des coraux le polypier, des mollusques la coquille, des vertébrés le squelette et les dents ; les os s'incrument souvent de calcaire et perdent toujours leur gélatine ; les dents restent quasi telles quelles. Les végétaux se fossilisent aussi ; la matière hydro-carbonatée qui les compose se désagrège en carbone et en eau ; le carbone, qui ne se forme cependant qu'à la longue, conserve la forme du végétal ;

celui-ci en outre se moule exactement dans la vase; les bois s'incrument quelquefois de silice, les fruits aussi souvent.

Nous aurons donc ainsi une *couche fossilifère*.

Les couches, les terrains; échelle géologique.

Au commencement du siècle, deux savants français, Georges Cuvier et Alexandre Brongniart, professeurs au Muséum, à Paris, constatèrent que les couches successives que l'on observe à la surface de la terre, non seulement se sont formées au fond des mers et des lacs, mais que, dans chacune d'elles, l'association des espèces se maintient assez semblable sur une immense superficie, sur la moitié d'un continent, tandis que d'un groupe de couches à l'autre cette association diffère. Les savants ci-dessus nommés donnèrent à cette vérité son expression scientifiquement exacte, en prenant pour base de leur démonstration les alentours de Paris.

Si l'on se dirige de Paris à l'Est, du côté des Vosges, on constate la présence de couches différentes, caractérisées par une composition minéralogique et des fossiles différents aussi : aux sables d'Epernay, succèdent les argiles de Soissons, à celles-ci la craie de Champagne, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin on arrive au grès des Vosges. On remarque aussi que, de Paris à l'Est, ces couches reposent les unes sur les autres, en retrait; il en est de même sur des lignes tirées de Paris à l'Auvergne, de Paris en Bretagne : tout autour de la capitale on constaterait ainsi la superposition des couches en cuvettes toujours plus larges à mesure qu'on s'éloigne du centre : cette disposition se nomme un *bassin géologique*.

Or, une couche, à moins de dislocations excessives et exceptionnelles, est *a priori* plus ancienne que celle qu'elle supporte, et plus récente que celle sur laquelle elle repose ; de même aussi, les faunes successives sont d'autant plus différentes de la faune actuelle qu'elles sont plus anciennes elles-mêmes.

Ces principes une fois reconnus, on put, en étudiant les fossiles, établir l'âge relatif de toutes les couches du globe ; je dis l'âge *relatif*, car nous n'avons aucun indice sur le temps nécessaire à leur formation, mais nous pouvons assurer qu'il dut être extrêmement long, à en juger par les phénomènes actuels ; quand donc nous parlons de l'âge d'un terrain, il faut toujours entendre par là sa place par rapport à d'autres.

Dès lors, les progrès marchèrent rapidement ; sur la base certaine du bassin de Paris, on étudia la France, puis l'Europe, et maintenant l'Amérique du Nord est connue dans ses grands traits, de même que des parties isolées des autres continents.

La succession des terrains, l'*échelle géologique*, n'est jamais complète nulle part ; on a constaté que l'échelle établie pour les environs de Paris s'allongeait en Angleterre vers le bas, en Italie vers le haut, et ce ne fut qu'en coordonnant et en comparant les résultats acquis, qu'on arriva à l'établir continue et complète. Outre ces adjonctions, on constata des *lacunes*, c'est-à-dire que dans certaines localités certaines couches ne s'étaient nullement déposées, probablement parce que ces localités faisaient alors partie de la terre ferme. Nos environs en fournissent de nombreux exemples, nous en citerons quelques-uns au fur et à mesure de cette étude.

Pour mettre de l'ordre dans tant de faits acquis, on a dû établir pour ces terrains une classification systématique.

On a reconnu que, si les faunes se succédaient d'une manière insensible, elles pouvaient néanmoins se laisser grouper ou mieux diviser en grands complexes, entraînant le groupement des terrains qu'elles caractérisent. Contrairement à ce qu'on croyait autrefois, aucune faune n'est complètement différente de ses voisines, mais toutes offrent un certain nombre d'espèces formant transition. Autrefois on admettait l'extinction radicale de chaque faune et la création à nouveau de la faune suivante : les progrès des études ont modifié cette opinion. Ces transitions rendent difficile la classification des terrains, et entre certains groupes subordonnés, on ne sait toujours où placer la limite.

Pour distinguer entre elles les subdivisions, on leur a donné des noms tirés soit des caractères minéralogiques, comme *crétacé* de *craie*, soit de lieux géographiques où elles sont bien représentées, comme *Jurassique* de *Jura*, etc. La nomenclature actuellement usitée a été en grande partie établie par le géologue français Alcide d'Orbigny, entre 1830 et 1850, de même que par les savants anglais Lyell, Murchison, etc.

Il s'en faut de beaucoup, soit dit en passant, que la nature des fossiles ait toujours été reconnue. Quoique les anciens aient paru fixés sur ce sujet, et que Strabon parle de coquillages qu'on trouve dans les rochers, le moyen âge et même l'aurore des temps modernes s'adonna sur leur compte aux idées les plus fantaisistes : c'étaient des *lusi naturæ*, des plaisanteries de la nature, ou encore des essais avortés de la création ; d'autres, plus récemment, tinrent même des ossements de mammoth trouvés en Auvergne pour ceux du géant fabuleux Eutobocchus, et il y eut de grosses et savantes dissertations écrites à ce sujet. Ce fut la gloire d'un artisan de génie, Bernard Palissy, le potier de terre, d'avoir le premier émis des idées justes, et d'avoir

soutenu contre les doctrines du temps, que les « pierres figurées » étaient des restes d'animaux marins, et que tout le pays avait anciennement été sous l'Océan. Mais il était réservé à Lamarck, Brongniart et Cuvier, grâce à leurs vastes lumières, de traiter cette question d'une manière définitive, et de poser les bases de la science des êtres fossiles, de la *paléontologie*. Tout en payant à ces savants un juste tribut d'admiration, n'oublions point toutefois le génie intuitif de l'humble Palissy.

Stratigraphie ou étude des terrains.

Nous nous occuperons ici plus spécialement de la Savoie, et ne traiterons les autres contrées qu'accidentellement.

L'ensemble des couches sédimentaires fossilifères repose sur une grande épaisseur de couches cristallines, c'est-à-dire formées d'aggrégats de cristaux, et sur l'origine desquelles on n'est pas encore bien fixé. Ce sont, à la base, le granit fondamental ou protogine qui chez nous forme l'axe central de la chaîne du mont Blanc; puis, au-dessus, les gneiss, roche formée, comme le granit, de quartz, de feldspath et de mica, mais à structure schisteuse, c'est-à-dire disposée en feuillets; enfin, les vrais schistes cristallins, composés de mica, d'amphibole, de grenat, de quartz, de feldspath. Les unes passent aux autres par de nombreuses transitions. Quelquefois le granit y forme des filons, et alors il paraît être d'origine éruptive. Ce groupe est nommé *azoïque*, parce que la vie ne paraît pas s'y être déjà manifesté, ou mieux encore *archaïque*, ou groupe primordial, initial.

Les terrains sédimentaires proprement dits ont été divisés en trois grandes séries successives : primaire, secon-

daire et tertiaire ; à celle-ci on a ajouté, vers le haut, les terrains récents, sous la dénomination de terrains quaternaires.

La série primaire n'est représentée chez nous d'une manière certaine que par nos couches de houille de Taninges, de Servoz près Sallanches, Petit-Cœur en Tarentaise, la Mure en Dauphiné, et par les ardoises et conglomérats de cailloux qui les accompagnent. Ces roches renferment de nombreuses empreintes végétales : fougères arborescentes, prêles et lycopodes, tous d'une taille colossale, car les prêles y atteignent 20 cent. de diamètre.

Mais en Angleterre, en Bretagne, en Bohême et ailleurs, au-dessous de la houille viennent des calcaires et schistes à coquilles marines ; c'est, en bas le *Silurien*, du nom des Silures, ancienne peuplade du pays de Galles, en haut le *Dévonien*, du nom du comté de Dévon en Angleterre.

Dans nos Alpes, le houiller supporte le terrain *triasique*, ainsi nommé parce que dans une grande partie de l'Europe il se laisse diviser en trois étages ; il est formé de calcaires cellulieux, de marnes rouges ; dans le Jura on y trouve du sel, du gypse (Salins, Lons-le-Saulnier). Au-dessus vient le *Jurassique*, divisé en *Lias* (nom donné en Angleterre à certaines argiles), formé d'argiles, d'ardoises et de calcaires ; *Dogger* ou jurassique inférieur, calcaire ou ferrugineux, *Malm* ou jurassique supérieur. Ce sont de grands complexes de schistes et de calcaires, dont les équivalents forment toute la charpente des montagnes du Jura. Nous arrivons au *Crétacé*, le terrain par excellence des environs d'Annecy ; le nom vient de *creta*, craie. Chez nous ce terrain se subdivise comme suit : à la base, le *Valangien*, bien net dans le Jura, indistinct dans les Alpes et se confondant ici avec le *Néocomien* proprement dit ; ce néocomien forme le

sommet du Semnoz, les pentes des Dents de Lanfon, du Parmelan, le bas de la vallée du Petit-Bornand, etc.; ce sont des calcaires noirs, des marnes grises renfermant beaucoup d'oursins; puis vient l'*Urgonien*, du nom d'*Urgon* sur la Durance, calcaire dur, blanc, cristallin, avec de nombreuses coquilles enroulées comme des cornes de bœuf; il forme les lapias du Parmelan, les parois des Dents de Lanfon, de la Tournette, les rochers de Cruet, des Aravis, la Puya, le Crêt du Maure; à sa partie moyenne, il renferme un niveau très fossilifère, nommé *Rhodanien*, du nom de Rhodanus, le Rhône, à cause des célèbres gisements de la perte du Rhône; au-dessus, le Gault ou *Albien*, du nom du département de l'Aube, grès noir verdâtre, très fossilifère; cet étage a tout au plus 4 à 5 mètres d'épaisseur; puis, dans nos Alpes, vient l'étage correspondant à la *Craie* et nommé du même nom chez nous aussi: calcaires marneux gris compactes, à fossiles rares.

Cet étage termine le crétacé et les terrains secondaires. Pendant l'époque des terrains tertiaires, la mer recouvrait encore une grande partie de l'Europe, mais, entre autres, le Jura était déjà considérablement émergé. Dans cette mer pullulaient en nombre incalculable des animaux infusoires à coquilles appelées *Nummulites*, pierres-monnaies, à cause de leur forme; elles composent dans les Alpes des couches entières, de même qu'en Afrique et aux Indes: les pyramides d'Égypte sont construites avec des calcaires nummulitiques. Chez nous, ces calcaires joints aux schistes et aux grès qui les surmontent forment le terrain nommé *Eocène*, soit *l'aurore de la faune récente*; une variété de ces grès, de couleur vert clair, mouchetée, est peut-être d'origine volcanique; on l'a nommée grès de Taveyannaz; elle abonde aux environs de Thônes et de Cluses.

Cet éocène est le terrain le plus récent de nos Alpes; mais

ailleurs, dans le bassin de Paris, dans la vallée du Rhône et sur le plateau entre les Alpes et le Jura, il est surmonté du terrain miocène ou *semi-récent*, dont la moitié des espèces fossiles vivent encore actuellement. Ce sont des grès et des marnes rouges, d'eau douce, supportant d'autres grès peut-être marins, et que chez nous on appelle *mollasse* ; on les trouve sur les Bornes, dans les environs de Chambéry, sur le plateau suisse et jusqu'en Bavière ; ici, à leur partie supérieure on retrouve des couches d'eau douce.

Sur le miocène reposent, chez nous, des graviers et des boues argileuses ou *boues glaciaires*, amenées par les grands glaciers alpins qui à cette époque envahirent la plaine et le Jura ; c'est le terrain *glaciaire* ou *erratique*, ainsi nommé parce que les éléments en sont dus à l'apport des glaciers et ont *erré* loin de leur lieu d'origine. Ce phénomène extraordinaire, longtemps discuté et même nié, est aujourd'hui indiscutable devant la multiplicité des preuves de toute nature : analogies avec les lits de glaciers actuels, roches polies et striées, moraines, etc. Leur étude nous entraînerait trop loin ici. On retrouve la trace de ces énormes glaciers jusqu'à Lyon, et on a la certitude qu'ils envahirent et recouvrirent toute la plaine mollassique. Leur fonte donna lieu à d'immenses torrents qui inondèrent toute la contrée, creusèrent les ravins et les vallées et y déposèrent d'autres lits de graviers *post-glaciaires*, superposés aux précédents ; puis vinrent les dépôts récents, alluvions de nos cours d'eau et de nos lacs, tourbières, marais, etc., de l'époque actuelle.

Nous n'avons pas dit un mot du développement des êtres organisés animaux ou végétaux pendant cette longue période ; ce sujet nous entraînerait beaucoup trop au-delà des limites de ce travail et nous préférons le traiter plus tard séparément.

Cartes et profils géologiques.

Une fois les terrains d'un pays connus, il s'agit d'en étudier l'arrangement, l'apparition sur le sol, de dresser la carte géologique de la contrée. Ce n'est pas toujours chose facile ; la terre végétale, les cultures, les forêts masquent souvent de grands espaces, et amoindrissent singulièrement les données du sous-sol ; dans des pays morcelés et déchirés, comme les Alpes, la tâche est rendue plus aisée. Chaque terrain y donne au relief du sol une physionomie spéciale en rapport étroit avec la composition minéralogique de la roche : les roches dures, les grès durs éocènes, les calcaires urgoniens et jurassiques forment des têtes de rochers, des aiguilles, des arêtes, des ravins et des gorges ; les matériaux tendres, comme les marnes du macigno, du néocomien, du gault donnent des dépressions et des combes, des vallons larges : que l'on observe la vallée du Fier en aval des Fins d'Annecy, on verra la différence d'aspect qu'elle présente dans les graviers de Lovagny ou dans les gorges. Ces caractères suffiraient à la rigueur à dresser une esquisse d'une carte géologique provisoire, sauf à la retoucher après.

On indique les terrains sur la carte topographique au moyen de couleurs spéciales, accompagnées de lettres ou de signes conventionnels. Vu les grands services que ces cartes sont appelées à rendre à l'industrie, presque tous les gouvernements en ont rattaché la confection à un service spécial ; en France, il dépend du ministère des travaux publics ; la première grande carte générale fut tracée à l'échelle du 1/500,000 vers 1840 par Dufresnoy et Elie de Beaumont ; aujourd'hui on les établit sur les feuilles de l'état-major au 1/80,000. Presque la moitié de la France est déjà publiée.

Mais il ne suffit pas, pour se rendre compte de la constitution géologique d'un pays, d'en connaître les terrains ; il faut encore étudier la manière dont ils sont disposés, leurs *allures*. Dans le fond de la mer, les couches se déposent horizontalement ou peu s'en faut. Dès qu'elles n'affectent plus cette disposition, c'est qu'elles ont été disloquées ; une couche émergée est d'ores et déjà déplacée ; l'étude de ces déplacements et dislocations conduit à la construction des profils géologiques, coupes idéales à travers une région, sur lesquelles on dessine les allures qu'affectent les terrains. Cette partie de la géologie s'appelle *orographie*, description des montagnes, ou mieux *orotectonique*, soit structure des montagnes.

Les couches peuvent avoir été simplement soulevées et être restées horizontales ; elles forment alors, comme en Russie et en Amérique, de vastes plateaux. Ou bien, et c'est le cas pour nos Alpes, elles ont été plissées en forme de *voûtes*, ou de *fonds de bateaux* ou vallons. On nomme les voûtes des *anticlinales* ; les fonds de bateaux des *synclinales* ou des auges ; dans les premières les pans du plissement divergent par le bas des deux côtés d'un axe central, comme les jambages d'un A ; dans les secondes ils convergent au contraire comme un V. Une voûte et un vallon forment ensemble un *pli*, affectant la forme d'un S couché. Le Semnoz est une voûte, de même que Mandalaz ; le beau vallon qui aboutit à la cascade de Morette, dans la vallée du Fier, est un magnifique exemple de synclinale que tout le monde peut vérifier. Quelquefois une voûte est entière, c'est-à-dire que tous les terrains qui la composent sont intégralement plissés ; mais le plus souvent elle est rompue selon l'axe longitudinal et laisse apercevoir dans cet axe les terrains plus anciens qui enferment le noyau ; il arrive constamment qu'une voûte entière passe à une voûte de

plus en plus rompue, où affleurent des terrains de plus en plus anciens. Dans une voûte donc, de par la forme même de l'accident, apparaissent au centre les terrains plus anciens ; dans un vallon, au contraire, ce sont forcément les plus récents qui forment l'axe longitudinal. Ce principe fondamental nous permet alors de tracer les profils, de reconnaître même des plis écrasés, couchés, renversés, chevauchant (c'est-à-dire où un des pans a glissé sur l'autre). et l'examen des voûtes rompues nous aide également à reconstruire la forme primitive de la montagne. Je citerai comme exemple de voûte rompue la vallée qui va de Thuy à Entremont et de là sous Jallouvre. De fait, les voûtes entières sont extrêmement rares.

Un autre accident très fréquent chez nous est connu sous le nom de *faille*. Une faille est une fissure de couches accompagnée d'une dénivellation, c'est-à-dire qu'une des lèvres de la fissure a joué verticalement ou obliquement sur l'autre, et que des deux parts les couches ne se trouvent plus vis-à-vis. Un pli dont le pan mitoyen est écrasé peut aussi donner lieu à une *faille de plissement* ; l'amplitude de la dénivellation se nomme le *rejet*. Ces accidents sont très nombreux sur le flanc sud-est de la chaîne du Bargy et de Jallouvre.

(A suivre.)

G. MAILLARD.

CHARLES LE FORT

et les pionniers de l'histoire genevoise.

Nous empruntons à la *Revue internationale de l'Enseignement* (Paris) quelques pages où M. Eugène Ritter, à propos de la mort du regretté Charles Le Fort, a passé en revue les travaux qu'on a faits depuis 350 ans sur l'histoire de Genève, qui a tant de points de contact avec la nôtre. (*La Rédaction.*)

M. Charles Le Fort est mort le 29 août 1888, à l'âge de 67 ans. Il avait été longtemps professeur de droit romain à l'Académie de Genève; mais les travaux qui ont fait sa réputation se rapportent à notre histoire locale. Descendant d'une vieille famille de magistrats, et fier de ses ancêtres qui avaient longtemps siégé aux premières places dans les conseils de la petite République aristocratique de Genève, M. Le Fort s'était donné tout entier à ses recherches sur le passé de sa patrie.

Son principal ouvrage est le *Règeste genevois*, répertoire chronologique et analytique des documents imprimés relatifs à l'histoire de la ville et du diocèse de Genève, avant l'année 1312. Les mentions rares et courtes qu'on trouve de Genève chez les écrivains de l'antiquité et dans les textes des temps mérovingiens et carolingiens, occupent les premières pages de ce livre. A partir de la fin du second royaume de Bourgogne (1032) et pendant les trois siècles qui suivent, les chartes abondent; le *Règeste* les analyse une à une. Les aperçus et résumés historiques que M. Le Fort a placés en préambule, en tête des chartes de chaque évêché, sont ce qui a été publié de mieux sur cette période de l'histoire de notre pays.

Genève n'a pas eu de chroniqueurs au moyen âge, tandis
(REVUE SAVOISIENNE.)

que la Savoie en a compté plusieurs. L'éveil intellectuel a été tardif dans notre ville ; et M. Henri Bordier, au cours d'une discussion qu'il soutenait un jour avec un de nos érudits, bon patriote, lui disait sans ambages et d'un ton net et ferme : « Durant tout le temps du moyen âge et jusqu'à Bonivard, Genève n'a pas eu un seul auteur, un seul pauvre chroniqueur, un simple hagiographe, pas même quelque petit rimailleur, à peine un copiste qui se soit recommandé en nous laissant des manuscrits. En 1478, sont arrivés des imprimeurs, des étrangers bien entendu ; nous avons une quarantaine d'ouvrages qu'ils ont édités sous l'épiscopat [c'est-à-dire avant 1535]. Y a-t-il dans le nombre quelque ouvrage du cru ? Pas seulement une préface. »

Tout changea au xvi^e siècle, quand Genève proclama son indépendance, en foulant aux pieds les vieux droits du duc de Savoie, et se rallia à la Réforme. On vit paraître des rimailleurs : Jean Gachi, Jean Desprez, Jacques Gruet ; et surtout des chroniqueurs : Jeanne de Jussie, Antoine Froment, Bonivard, Michel Roset. Deux de ces derniers étaient des écrivains de marque, et leurs livres ont eu plus d'une édition dans notre siècle. Mais dans celui où ils ont vécu, les œuvres historiques étaient considérées comme des armes de parti. L'indépendance de la république tenait à si peu de chose que les Conseils s'attachaient à envelopper du secret diplomatique tous les souvenirs du passé de la petite ville. Bonivard avait été un historiographe payé par le gouvernement, et ses *Chroniques* sont demeurées manuscrites pendant près de trois cents ans. Michel Roset avait été le premier magistrat de Genève ; ses *Chroniques*, qui ont toujours été fort estimées, ne sont pas encore imprimées à l'heure qu'il est. Savyon et David Piaget, auteurs qui appartiennent à une autre génération, n'ont pas eu non plus le plaisir de voir leurs *Annales de Genève* paraître au jour.

Pierre Perria, en 1633, qui s'était permis d'écrire un ouvrage sur l'histoire de son pays, et qui avait porté son manuscrit, non pas chez un imprimeur, mais chez un relieur, fut arrêté, mis en prison, et vertement repris par les magistrats, qui lui reprochèrent « d'avoir voulu faire du docteur; il devait savoir qu'il n'appartient à personne de mettre la main à l'histoire que par autorité du Conseil ». — Si le Conseil était si chatouilleux, c'est qu'il craignait, comme on l'a très bien remarqué, qu'on n'exposât d'une main malhabile les droits de la république. Un grand procès de droit féodal était toujours pendant entre la seigneurie de Genève et la maison de Savoie : il se prolongea pendant 219 ans, de 1535 à 1754. A cette dernière date, la cour de Turin renonça, de guerre lasse, à des prétentions surannées, en s'arrangeant pour obtenir quelques compensations réelles; mais tant que cette espèce de quittance définitive n'avait pas été donnée, c'est à juste titre que les magistrats éprouvaient instinctivement de l'alarme, quand un citoyen fouillait les anciens documents et se préparait à mettre au jour le fruit de ses recherches; car les prétentions de la ville de Genève à une indépendance absolue étaient évidemment contraires au droit historique.

La première Histoire de Genève, imprimée, a été celle de Spon, publiée en 1680. Elle eut un grand succès; et seule ¹ de toutes celles qui ont paru, elle a eu plusieurs éditions. La dernière et la meilleure est celle que donna en 1730 Jean-Antoine Gautier, secrétaire d'Etat, grande et belle édition en deux volumes in-4°. Gautier a complété et rectifié son auteur en d'amples notes qui, au dire des connaisseurs, valent mieux que le texte.

¹ Cela était vrai quand l'auteur écrivait ces lignes, il y a un mois, mais ne l'est plus en ce moment. *L'Histoire de Genève* de M. Jullien vient d'être imprimée; c'est un succès mérité qu'on constate avec satisfaction.

Leti (1686), Béranger (1772-73), Picot (1811), Thourel (1832-33), Jullien (1843-66), Pictet de Sergy et Gaullieur (1845-56), ont publié comme Spon des Histoires de Genève qui embrassent toutes les destinées de notre ville, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque contemporaine de ces divers auteurs. Jean-Jacques Rousseau, pendant son séjour dans le val de Moûtiers, avait commencé la rédaction d'une Histoire de Genève ; on a publié la plus grande partie du manuscrit qu'il a laissé.

L'école historique moderne, l'école critique et documentaire, s'est constituée à Genève, il y a cinquante ans. Elle avait eu deux précurseurs, Grenus et Galiffe, qui, de leur vivant, avaient été très justement mécontents du peu de cas que leurs contemporains faisaient de leurs travaux, lesquels sont aujourd'hui fort estimés (*Extraits des registres du Conseil de Genève*, deux volumes publiés par Grenus en 1815 et 1823 ; — *Notices généalogiques*, publiées par Galiffe, en trois volumes, de 1829 à 1836.) En 1838, la fondation de la Société d'histoire de Genève a donné un centre à un groupe de travailleurs désintéressés, patriotes et studieux, parmi lesquels, à côté de M. Charles Le Fort, il faut citer MM. Edouard Mallet, Rilliet-de Candolle et Amédée Roget.

M. Edouard Mallet, qui, malheureusement, est mort dans la force de l'âge, a publié d'excellents mémoires sur cette période de notre histoire qu'on appelle l'époque épiscopale. Comme M. Le Fort, il avait accumulé des matériaux immenses, dont il n'a eu le temps de mettre en œuvre que la moindre partie.

M. Rilliet-de Candolle a écrit plusieurs monographies du plus grand mérite sur Jeanne de Jussie, Calvin, Servet, sur le rétablissement du culte catholique à Genève ; une histoire de la restauration de la République en 1814 : œu-

vres d'un maître, morceaux parfaits dans leur genre, et qui ont donné, quoiqu'ils fussent isolés et rares, la plus haute idée du talent de M. Rilliet, et le plus vif regret de ce que cet esprit si solide et si distingué n'ait pas été plus fécond.

M. Roget a fait des recherches sur les quatre derniers siècles de notre histoire ; mais il a exploré essentiellement cette partie de nos annales pendant laquelle la présence de Calvin a donné à notre ville une importance européenne. Puisé à la source même, avec une compétence indiscutable et une sincérité absolue, son récit semble être la voix de l'impartiale postérité, que Calvin et ses adversaires avaient attendue pendant trois cents ans. Le style même de M. Roget, qui écrit sans prétention, plait par sa bonhomie narquoise, son agreste rondeur et sa franche simplicité.

A côté de ces hommes éminents, un certain nombre de collaborateurs utiles ont étudié beaucoup de chapitres de l'histoire de Genève. La Société d'histoire a publié plus de vingt volumes de Mémoires ; elle en a en ce moment quelques autres sous presse et en préparation. Elle a été longtemps dirigée par M. Charles Le Fort ; elle le sera après lui par un groupe d'érudits distingués, parmi lesquels il faut citer M. le professeur Pierre Vaucher, M. Théophile Dufour, M. Edouard Favre.

BIBLIOGRAPHIE

Une exécution capitale à Genève, en 1850, d'après M. Jules Vuy ¹.

C'est vraiment chose bien attachante à lire que les sou-

¹ *Esquisses et souvenirs : Une exécution capitale à Genève*, par M. Jules Vuy, vice-président de l'Institut national genevois. — Une brochure de 32 p., à l'imprimerie centrale genevoise, 1889.

venirs d'un avocat. Les *souvenirs d'un avocat* ! Ces seuls mots sont déjà pleins de promesses ; car tout homme de cette profession est psychologue à sa manière, et d'avance nous supposons qu'il a fait sans doute, dans sa carrière, bien des observations intéressantes sur notre pauvre cœur humain. Mais quand de plus il a exercé les premières magistratures de son pays, qu'il a pris une part active à l'histoire de la cité, aux discussions intimes de ses assemblées, à tous les incidents variés de son développement judiciaire et politique ¹, on ne peut que trouver à cette lecture un charme encore plus piquant et plus vif.

Or, tel est précisément l'intérêt des petites brochures que M. Jules Vuy offre sans se lasser, depuis quelques années, à la curiosité reconnaissante des lettrés. On se représente volontiers ce vieillard aux cheveux blancs, mais toujours jeune d'esprit et de cœur, ce laborieux érudit doublé d'un penseur et d'un poète, qui, dans les loisirs d'une retraite paisible et vaillamment méritée, se met à évoquer familièrement les plus lointains souvenirs de sa vie. Dans ce retour attendri vers les années disparues, mille visions peu à peu sortent des brumes du passé, aussi lumineuses qu'au premier jour. Elles se présentent à lui sans effort, comme à l'appel de quelque bonne fée qui prendrait souci d'embellir et de charmer ses loisirs. Son cœur se ragaillardit et s'éclaire à la chaleur bienfaisante de ces réminiscences qui semblent faire revivre la jeunesse elle-même et palpiter ses généreux sentiments. C'est comme un renouveau de l'âme, un merveilleux épanouissement d'émotions, aussi jeunes et aussi fraîches qu'à leur première matinée. Douce récompense d'une belle vie, toute d'honneur et de travail...

¹ M. Jules Vuy a présidé à la fois le Grand Conseil et la Cour de cassation du canton de Genève.

Mais M. Vuy n'a point voulu conserver en égoïste ces souvenirs précieux de sa carrière. Pour satisfaire aux vœux de ses amis, il a consenti à en livrer quelques pages dans une séance de l'Institut genevois ¹. On ne sera pas étonné d'apprendre que ses auditeurs ravis ont réclamé à l'unanimité l'impression de ces lectures. C'est à ce vote que nous devons, en particulier, la petite brochure dont je vais aujourd'hui esquisser une analyse rapide.

Cette brochure est le récit d'un procès criminel qui fut agité au milieu du siècle, à Genève, où il eut un immense retentissement. — Un pauvre vieillard avait été trouvé assassiné dans une maisonnette isolée. Depuis plus de dix-huit mois, un malheureux vagabond, accusé de ce crime, subissait la détention préventive dans la vieille prison de l'*Evêché*. Enfin, on annonça la clôture de cette longue information, que déjà l'opinion publique et la presse qualifiaient à bon droit de barbarie et de torture déguisée. C'est à M. Jules Vuy que l'assassin présumé voulut confier sa défense.

Aussitôt averti, le jeune avocat se rendit auprès du malheureux Richard (c'était le nom de l'accusé), et s'empressa de pénétrer autant qu'il se pouvait ses antécédents et son caractère. Les partisans de la théorie des milieux trouveraient dans l'homme qui s'offrit à lui des arguments fort solides. « C'était, nous dit-il, un pauvre et misérable manœuvre, né à Genève, enfant naturel d'une femme vaudoise, mère de deux autres enfants naturels ; dès son jeune âge, il n'avait guère eu sous les yeux que de tristes exemples, il avait vécu au jour le jour, en quelque sorte à l'aventure, souvent au milieu de la contrebande des frontières, toujours dans les bas-fonds de la société. Pas un cœur cha-

¹ Séance du 3 avril 1888. *Bulletin de l'Institut*, t. XXIX.

ritable pour le soutenir, pour l'élever au-dessus de la boue des chemins, pour lui donner l'idée du travail, le sentiment de la dignité humaine, de la vertu, en un mot, pour lui montrer le droit sentier et la bonne voie. Il avait glissé longtemps sur cette pente douloureuse, mené une vie précaire, incertaine ; il était lui-même père d'un enfant naturel, tout jeune encore. Il ne manquait cependant pas de quelque intelligence ; bien élevé et bien instruit, il eût atteint peut-être une certaine hauteur ; il avait appris à écrire dans la prison, mais, plongé jusqu'alors dans la fange, le désordre et la misère, véritable *heimathlos*, quoique citoyen du pays, son cœur s'était endurci profondément : de cette pierre, il n'était pas facile vraiment de faire jaillir l'étincelle ; la tâche était rude, sous ce rapport aussi. » Ce paria de la civilisation ne cessait pourtant de nier sa culpabilité avec la dernière énergie ; il invoquait un alibi, très vraisemblable paraît-il, puisque l'avocat lui-même, après avoir étudié le détail des faits et visité les lieux du crime, finit par croire en toute franchise à l'innocence de son client. C'est dans ces circonstances qu'allaient commencer les débats ; on en comprendra toute l'importance, quand on saura qu'à cette époque Genève n'avait pas encore abattu son échafaud.

Dès l'ouverture des assises, un public énorme se pressait aux abords de l'Hôtel-de-Ville ; on se battait pour trouver une place, et c'est à peine si le défenseur lui-même, armé de sa volumineuse procédure, put parvenir à traverser cette foule hostile. Les premiers débats furent peu favorables à l'accusé ; des gardiens imprudents avaient jugé bon de lui donner du vin ce jour-là, et son attitude hautaine, à la suite de cette simple circonstance, devint peut-être la première cause de la condamnation qui s'ensuivit. Il y eut ainsi cinq jours de débats, devant une populace impatiente,

dans une salle où, comme le dit l'auteur, qui n'oublie jamais ses préoccupations érudites, « on se serait pris à regretter les assises en plein air, absolument publiques, comme les garantissaient, dans le cœur du moyen âge, nombre de franchises municipales de nos contrées ». Enfin, le soir du cinquième jour, après trois heures de délibération, le jury déclara Richard coupable, au milieu de « violents bravos » et de « cris de mort ¹ » qui indignèrent tous les esprits honnêtes.

La foule continua fort avant dans la nuit ces manifestations odieuses. Pendant ce temps le malheureux défenseur, accablé de chagrin et de fatigue, suivait tristement la promenade de *la Treille*, soutenu par un jeune théologien de sa connaissance, presque aussi ému que lui. « Je penserai souvent, lui disait-il, à ce soir qui marque dans ma vie, où je suis la route de Genève à Carouge, un pesant dossier criminel à la main, avec le défenseur d'un malheureux qu'on vient de condamner à mort. »

Pendant la tâche de M. Vuy, cette grande tâche de la défense, ne faisait que commencer. Richard persistait à nier son crime, et si de graves présomptions s'élevaient contre lui, il n'en restait pas moins des doutes terribles. Chaque jour, son défenseur lui rendait visite à la prison ; mais, dans le secret même de la cellule, aucun aveu ne venait calmer ses légitimes inquiétudes, rendre moins lourde sa responsabilité. Il ne cessait donc de fouiller les détails de la procédure et d'y chercher anxieusement quelque moyen de cassation ; mais, comme on va le voir, ses efforts allaient devenir inutiles...

On connaît la jolie fable des cantons romands : — « Une feuille d'érable, tombée sur une fourmilière, la couvrait

¹ *Journal de Genève*, du 28 mai 1850, cité par M. Jules Vuy, p. 11.

presque en entier et menaçait son existence ; en vain, émue et échauffée, s'agitait et se querellait, pour remédier à de si grands maux, la petite république des fourmis. En proie aux querelles intestines, elle touchait

. . . à ses derniers instants,
Quand un zéphyre secourable
Emporta la feuille d'érable
Et le courroux des combattants.

Un souffle de vérité allait aussi dissiper toutes les obscurités de cette affaire mystérieuse. Un jour en effet, touché d'un sentiment nouveau, Richard ouvre tout-à-coup sa conscience, et avoue à son défenseur, en reconnaissance de son dévouement, le crime qu'il avait nié obstinément pendant près de deux années. S'il est vrai que la sincérité donne naturellement l'éloquence, M. Vuy a écrit ici une page qui mérite d'être citée ¹. « Richard, nous dit-il, m'attendait avec une impatience inaccoutumée ; un grave pressentiment s'empara de moi, j'éprouvai, à l'instant même, une impression extraordinaire. « Oh ! vous avez bien tardé, Monsieur l'avocat ! ce furent ses premières paroles, non sans effort ; « je vous ai aperçu tout à l'heure, derrière le gendarme, j'avais besoin de vous voir, j'ai trouvé le temps long. Vous m'avez toujours soigné comme un père, oui, comme un père ; vous avez été seul, presque seul au monde à vous inquiéter d'un pauvre misérable comme moi. Et moi, pendant tout ce temps, je vous ai menti en vrai scélérat ; pardonnez-moi, je vous en prie. » Tout respirait en lui un ébranlement extrême. J'étais assis à l'entrée de la cellule, je me levai en sursaut et m'approchai de lui par une espèce de mouvement convulsif, il recula devant moi de quelques pas, jusqu'au fond de la cellule. Je le suivis dans

¹ Page 19.

cet étroit espace, lui saisis la main et la lui serrai vigoureusement. « Vous avez quelque chose sur le cœur, Richard, lui dis-je, quelque chose qui a de la peine à sortir. » — « Vous m'avez soigné comme un père, répondit-il encore, pardonnez-le-moi. Vous saurez tout ! » — « Oui, tout, tout ! » — Ses jambes semblèrent se dérober brusquement sous lui, il s'affaissa au fond de la cellule, je tenais sa main fortement serrée. Il y avait en lui un travail terrible, les mots eux-mêmes lui échappaient, la parole faisait résistance. Un violent effort soulevait sa poitrine, il se tut un moment ; dans l'attente, j'écoutais le silence même. — « Tout, je vous dirai tout !... j'ai tué le vieillard ; il m'avait fait mettre en prison, je me suis vengé, — je suis un scélérat, — ayez pitié de moi, ... je vous ai menti, je voulais l'avouer plus tôt, je ne le pouvais pas ; enfin, j'ai pu le faire à vous, à vous seul !... » « Il y a, ajoute M. Vuy, des impressions qui ne se peuvent décrire, j'abrège à dessein, c'est de l'histoire que je fais ici, non de la littérature ou du roman ; on pourrait beaucoup broder sur ce thème. »

D'accord avec Richard, le jeune avocat fit dresser acte de l'aveu par le magistrat instructeur. Or, il résulta des détails de cette confession sincère que tous les témoins sans exception avaient commis de graves erreurs dans leur manière de décrire les choses, et que si par fortune Richard s'était trouvé innocent, il eût pourtant été condamné à mort d'après ces présomptions inexactes. On se rappelle que tous les débats avaient reposé sur une discussion d'alibi très délicate. Or, des divers médecins consultés après la découverte du crime, aucun ne s'était trompé de moins de soixante heures sur l'époque où remontait la mort, et d'autre part les trois principaux témoins, hommes pourtant loyaux et honnêtes, avaient confondu constamment, par

une coïncidence inouïe, le samedi où avait été commis le crime avec le lundi suivant ¹. Cela se passait à Genève, le 25 mai 1850. Quel exemple et quelle leçon !...

(A suivre.)

Michel REVON.

J. BÉARD & SES ŒUVRES

(Suite.)

Depuis la mort de son père arrivée en 1839, il partagea son temps entre les soins que réclamait la gestion du bien paternel et ceux de sa clientèle naissante. Celle-ci devint bientôt si nombreuse que l'agilité de ses jambes ne suffit plus à la besogne ; c'est alors que, bravant les quolibets qui pleuvent dru dans l'Albanais, il adopta un costume qui le mit en état de braver aussi les intempéries. Quand l'homme des champs voyait venir de loin un cavalier monté sur une mule au pas lent, coiffé et vêtu de peaux de bêtes, avec de grandes bottes à l'écuyère, il se disait en se déridant le front : Voilà *notre* médecin. C'était en effet *leur* médecin, l'ami du peuple, l'ami du pauvre, qui avait toujours un bon mot pour rire ou pour reconforter, et qui était en outre aussi charitable que désintéressé. Fallait-il se rendre aux confins du canton, par la neige ou la pluie, de jour ou de nuit, auprès d'un malade qui n'aurait à lui offrir qu'une croûte de pain, il s'y rendait aussi prestement que s'il eût été appelé dans un château. Revenait-il de ses courses avec quelques francs, produit de sa journée, il était

¹ Diverses réformes introduites depuis dans le nouveau Code de procédure pénale ont établi des garanties plus parfaites. Elles empêcheraient sans doute pour l'avenir de pareilles erreurs judiciaires. Mais de tels faits, affirmés par un juriste consciencieux comme l'est, M. Vuy, n'en devraient pas moins éveiller des doutes sérieux chez les partisans de cette peine brutalement irrévocable qu'on appelle la peine de mort.

rare qu'il n'en restât pas une bonne partie en route ; il rencontra toujours des mendiants ; il savait bien les distinguer, mais ne savait refuser. Si c'était un vieillard, il ne faisait plus alors une aumône, il partageait avec lui. Le peuple raconte encore de lui des traits émouvants. « Combien de lieues as-tu bien fait aujourd'hui, mon vieux, avec ton sac sur le dos ? » — « J'en ai bien fait quatre, monsieur. » — « Et combien de sous as-tu *fait* ? » — « Pas un seul, monsieur. » — « Moi, j'ai fait autant de chemin que toi, mais j'ai fait quatre francs aujourd'hui ; nous allons partager, mon vieux. » — Et sur ce, il tendait au vieillard la moitié de sa bourse ; parfois tout y passait. (Recueilli à Pringy, hameau de Massingy).

Il y avait déjà environ sept ans qu'il exerçait la médecine sans se préoccuper de régulariser sa situation, quand ses amis l'engagèrent vivement à parer à toute éventualité par l'obtention d'un diplôme. Sur leurs instances Béard se décida enfin à se présenter devant la Faculté de Turin, mais comment subvenir à la dépense que cette entreprise comportait ? Il compose un nouveau chant du poème dont il venait de donner au public un fragment (*Napoléon Bonaparte*, 1844) comptant sur la vente de cette brochure pour payer son diplôme ; malheureusement il eut la malencontreuse idée de parler politique dans sa préface et d'annoncer comme imminente une révolution en France où sombrerait la royauté constitutionnelle. La brochure fut confisquée (1846).

Il ne se laisse cependant pas décourager pour si peu ; il se résout alors à s'adresser à la bourse de ses amis, et passe les monts. C'était en 1847 ; il y avait dix ans qu'il avait quitté les bancs de la Faculté, il sent le besoin de repasser certaines parties des branches exigées et surtout de se mettre au courant des travaux de l'Ecole italienne et de ceux

des professeurs de la Faculté de Turin, car ceux-ci n'étaient pas tendres envers nos compatriotes qui avaient étudié dans les Facultés de France. Lorsqu'il est sur le point de se présenter devant ses examinateurs, il apprend qu'une de ses sœurs, mère de deux enfants, est dangereusement malade et qu'elle l'appelle à son secours, comme étant seul capable de la sauver. Prompt comme l'éclair, il quitte tout, se lance seul à pied vers le mont Cenis, malgré les neiges entassées et un froid rigoureux, y laisse sa chaussure et son chapeau devenu le jouet de la tourmente, et arrive épuisé auprès de sa sœur, qu'il remet sur pieds en quelques jours. Décidément il était écrit qu'il resterait médecin non diplômé.

(A suivre.)

A. CONSTANTIN.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS

— Le 9 mars 1663, le Conseil de ville d'Annecy alloua une somme de 93 florins à l'imprimeur Deléglise pour imprimer 700 livres intitulés l'*Epithalame*. Cet écrit relatif aux noces de Charles-Emmanuel II célébrées à Annecy, en 1663, est-il connu d'un des lecteurs de la *Revue* ?

— Existe-t-il, outre le dit *Epithalame*, une autre relation imprimée de ces mêmes fêtes, ainsi que permet de le croire une délibération du Conseil d'Annecy du 16 avril suivant ?

— *Les Nœuds de l'Amour* (imprimé à Chambéry, chez Du-Four, en 1663) contenant la description des *appareils dressés à Chambéry* à l'occasion des mêmes fêtes, ont-ils eu une seconde édition *illustrée*, ainsi que l'annonçait le Père Menestrier, auteur de cette brochure, à la page 51 ?

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

13^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 10. — OCTOBRE 1888.

Pressions barométriques moyennes : 725,7 à Annecy, 685,4 à Leschaux, » à Mélan. Maxima le 27 à Annecy, le » à Leschaux, et le » à Mélan. Minima le 2 à Annecy, le 9 à Leschaux et le » à Mélan. Excursion du mercure : 28,5 à Annecy, 18,3 à Leschaux et », à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Basse vers le 20. A Chamonix, 25 jours où le thermomètre descend au-dessous de zéro. Moyenne à Annecy du maxima 13°1, du minima 2°6, à 9 h. du matin 5°9. Moyenne générale : à Douvaine »°, à Chamonix 4°6, à Mélan »°, à Bonneville 7°, à Leschaux »°, à Talloires 9°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 12°1, de l'eau de puits à Mélan »°, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 10°5.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'octobre, le	8	15	22	29	...
Thermomètre... } maxima.	6°7	0°7	4°7	9°7	...
} minima .	—8°	—9°	—1°2	—0°1	...
Baromètre à 0°.....	616,3	624,8	630,1	637,2	...

A cette station, la température varie entre —9° et +9°7. Le maximum barométrique est de 639,5 le 28 et le minimum 614 le 2.

PLUIE ET NEIGE. — Pluie torrentielle les 2 et 3 sur la plus grande partie de la région causant de grands dégâts. Evian enregistre, le 3, 160^m/m d'eau ; le Biot, 140^m/m ; Annecy, 96^m/m6. Maximum 302^m/m6 au Biot en 9 jours ; minimum 88^m/m1 en 8 jours à Sallanches. La neige fait son apparition aux stations élevées avec les pluies des premiers jours du mois. Il en tombe 0^m,11 aux Gets, 0^m,10 au Biot et à Chamonix, 0^m,07 à Cruseilles, 0^m,04 à Leschaux. Au Semnoz, 11^m/m3 d'eau ; le 3, 0^m,40 de neige, 0^m,25 le 8, le 15 il n'y en a plus que 0^m,40.

ORAGES. — Sur la région, la nuit du 2-3, avec grêle à Leschaux. L'orage, qui dure toute la nuit à Annecy avec éclairs continuels, est des plus intenses. Le lac Léman augmente de 0^m,40 du 1 au 4 à midi. L'Arve à Bonneville, qui est à 0^m,35 le 1, est à 2^m,45 le 3, de midi à 2 h. du soir.

BULLETIN N° 11. — NOVEMBRE 1888.

Pressions barométriques moyennes : 724,5 à Annecy, 682,69 à Leschaux, » à Mélan. Maxima le 23 à Annecy et à Leschaux, le » à Mélan. Minima le 2 à Annecy et à Leschaux, le » à Mélan. Excursion du mercure : 26 à Annecy, 25,8 à Leschaux et », à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Moyenne à Annecy du maxima 9°8, du minima 2°3, à 9 h. du matin 4°8. Moyenne générale : à Douvaine 5°55, à Chamonix 2°7, à Mélan », à Bonneville 4°5, à Leschaux 4°8, à Talloires 7°38.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 9°4, de celle de puits », de rivière » ; du sol à Annecy à 0°30 de profondeur 7°8.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de novembre :	le	5	12	19	26	
Thermomètre...	maxima.	10°7	5°7	8°7	8°7	
	minima.	0°	—2°5	—4°	—8°	
Baromètre à 0°....		623	623,4	630,4	629,4	

A cette station, le thermomètre descend moins bas que le mois précédent. Il reste entre —8° et +8°7. Le maximum barométrique est de 636,7 le 16 et le minimum de 614,4 le 29.

PLUIE ET NEIGE. — Peu de pluie et de neige. Maximum d'eau recueillie 101^m/^m3 à Rumilly en 6 jours. Minimum 6^m/^m7 en 1 jour au Biot. La neige des 2 et 21 donne 0^m,39 aux Gets, 0^m325 à Chamonix, 0^m,157 à Megève, 0^m,02 à Sallanches, 0^m,15 à Cruscilles, 0^m,02 à Seythenex et 0^m,15 à Leschaux. A Seythenex, la neige blanchit le sol le 3. Au Semnoz, 45^m/^m5 d'eau. Le 5, il y a 0^m,25 de neige ; le 12, 0^m,10 ; elle disparaît pour le 19.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNEY

Séance du 22 février 1889.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT donne connaissance de deux circulaires ministérielles : l'une invite les sociétés savantes à recueillir toutes les données existantes sur les observations météorologiques faites avant 1870 et sur les modes d'habitat de chaque département. Ce travail est confié pour notre département à M. Tissot, ingénieur, et à M. Maillard, bibliothécaire de la ville. L'autre circulaire fixe la date de la prochaine session des Sociétés des beaux arts au 11 juin.

LE MÊME entretient la société des démarches faites au sujet du monument funéraire de J. Philippe. Après discussion des soumissions reçues, on décide d'adopter le projet de M. Demaille, de Paris.

M. SERAND lit un projet de tableau d'honneur des élèves de l'ancien collège chappuisien, qui se sont rendus célèbres. Ce tableau, demandé par M. le Proviseur du Lycée Berthollet, est destiné à figurer au parloir de cet établissement. Sur le désir exprimé par M. Serand, MM. Dunant et Miquet lui sont adjoints pour faire un choix définitif des noms les plus marquants.

LE MÊME lit le testament en vers de Michel Bouvard, collatéral au Conseil présidial du Genevois. Cette pièce, qui appartient aux Archives de la Société, paraît n'être qu'une reproduction de la véritable minute, car il ne porte pas de sceau ; mais il y a la signature du testateur et celle de deux témoins. La facture des vers, vu les difficultés de

(REVUE SAVOISIENNE.)

traiter un pareil sujet, annonce la plume exercée d'un familier de saint François de Sales et du président Antoine Favre.

M. L'ARCHIVISTE fait circuler les dons et les échanges, reçus depuis la dernière séance ; au nombre des premiers on remarque *Le Mystère de saint Bernard de Menthon*, par M. Lecoy de La Marche, don de l'auteur ; *Une Etape dans la voie des réformes notariales*, par M. Mailland ; *Histoire de la Société philanthropique savoisiennne de Paris*, par M. Forni, et un ouvrage en chinois, don de M. l'abbé Martin, curé de Foissiat (Ain). Des remerciements sont votés à MM. les donateurs.

Le Secrétaire-Adjoint : G. MAILLARD.

Echanges.

(SOCIÉTÉS CORRESPONDANT AVEC LA FLORIMONTANE.)

I. Sociétés françaises.

ALAIS. Société scientifique et littéraire d'Alais.

AMIENS. Société des antiquaires de Picardie.

ANNECY. Académie Salésienne.

Id. Commission météorologique de la Haute-Savoie.

ARRAS. Académie des sciences.

AUTUN. Société éduenne.

AUXERRE. Société des sciences histor. et natur. de l'Yonne.

BEAUNE. Société d'histoire et d'archéologie.

BESANÇON. Société d'émulation du Doubs.

BÔNE (Algérie). Académie d'Hippone.

BOULOGNE-SUR-MER. Société académique.

BOURG. Société d'émulation de l'Ain.

Id. Société littéraire, historique et archéologique.

BREST. Société académique.

BRIVE. Société scientif., histor. et archéolog. de la Corrèze.

CAEN. Société des antiquaires de Normandie.

- CHALON-SUR-SAÔNE.** Société d'histoire et d'archéologie.
ID. Société des sciences naturelles.
- CHAMBÉRY.** Académie de Savoie.
ID. Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie.
ID. Société centrale d'agriculture.
ID. Société d'histoire naturelle.
- CHERBOURG.** Société des sciences naturelles et mathémat.
- DAX.** Société de Borda.
- DIJON.** Académie des sciences, arts et belles-lettres.
ID. Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
- DUNKERQUE.** Société pour l'encouragement des sciences.
- GAP.** Société d'études des Hautes-Alpes.
- GRENOBLE.** Académie delphinale.
ID. Société de statistique de l'Isère.
- LE HAVRE.** Société havraise d'études diverses.
- LILLE.** Société des sciences et des arts.
- LIMOGES.** Société archéologique du Limousin.
- LONS-LE-SAULNIER.** Société d'émulation du Jura.
- LYON.** Académie des sciences.
ID. Société des sciences industrielles.
ID. Société de botanique.
ID. Société littéraire.
ID. Société d'agriculture de Lyon.
- MACON.** Académie des sciences.
- MARSEILLE.** Société de statistique.
- MONTAUBAN.** Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
- MONTBÉLIARD.** Société d'émulation.
- MONTPELLIER.** Académie des sciences et lettres.
- MOUTIERS.** Académie de la Val d'Isère.
- NANCY.** Société d'archéologie et de statistique.
- NICE.** Société des lettres, sciences et arts.
- NÎMES.** Académie du Gard.
- PARIS.** Société de géographie.
ID. Association scientifique de France.
- PAU.** Société des sciences et lettres.
- POITIERS.** Société des antiquaires de l'Ouest.

PRIVAS. Société des sciences de l'Ardèche.
RODEZ. Société des lettres et sciences de l'Aveyron.
ROMANS. Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie
religieuse de Valence, Gap, Grenoble.
ROUEN. Société d'émulation de la Seine-Inférieure.
ST-JEAN DE MAURIENNE. Société d'histoire et d'archéologie.
SEMUR. Société des sciences historiques et naturelles.
THONON. Académie chablaisienne.
TOULON. Académie du Var.
TOULOUSE. Société archéologique du midi de la France.
ID. Académie des Jeux floraux.
VALENCE. Société d'archéol. et de statistique de la Drôme.

II. *Sociétés étrangères.*

BERNE. Société générale d'histoire suisse.
BRUXELLES. Société royale de botanique.
GENÈVE. Institut national genevois.
ID. Société de géographie.
ID. Société de lecture.
ID. Société d'histoire et d'archéologie.
ID. Société de physique et d'histoire naturelle.
LAUSANNE. Société vaudoise des sciences naturelles.
ID. Société d'histoire de la Suisse romande.
NEUCHÂTEL. Société des sciences naturelles.
TURIN. Comité d'histoire nationale.
WASHINGTON. Smithsonian Institution.
ZÜRICH. Indicateur des antiquités suisses.

III. *Publications non collectives.*

MONTBRISON. L'ancien Forez.
PARIS. Feuille des jeunes naturalistes.
ID. Polybiblion. Revue bibliographique universelle.
ID. Revue des Patois. Directeur, M. Clédat.
ID. La Tradition. Directeurs, MM. Blémont et Carnoy.

CONCOURS DE POÉSIE (1888)

FONDATION ANDREVETAN

PIÈCES COURONNÉES

Prix partagé *ex-æquo*.

LA MISSION DU POÈTE

Comment nous aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ?

(A. DE VIGNY).

Oui ! l'œuvre du poète est une œuvre bénie,
Sa mission est sainte, et son but est sacré :
C'est aux ordres divins qu'obéit son génie,
C'est aux cieux que sa lyre emprunte l'harmonie
Par laquelle il nous charme et nous meut à son gré.

Suivez-le dans son vol ! Il se plaît sur les cimes.
Il lui faut la lumière et l'air pur des hauteurs ;
De là son fier regard plane sur les abîmes,
Il contemple, il admire, et ses accents sublimes
De ce vaste univers racontent les splendeurs.

Sous le même regard s'étalent d'autres scènes :
— L'homme, à lui seul, pour l'homme est un monde si grand ! —
Le poète a sondé les passions humaines,
Les drames de la vie et ces idoles vaines
De gloire et de plaisir où notre cœur s'éprend.

Dans les secrets des cœurs, dans ceux de la nature,
Il rencontre partout l'éternelle Beauté ;
Son âme en réfléchit, comme une glace pure,
Les vestiges épars sur toute créature,
Et jusque dans la nuit rayonne de clarté.

Car le poète croit à la Beauté suprême,
Au Dieu dont la sagesse éclate à chaque pas ;
Seigneur, il vous adore, il vous sent en lui-même ;
Et lui, toujours si doux, il jette l'anathème
A l'être dégradé qui ne vous connaît pas.

Le poète, Seigneur, croit à votre parole,
Il croit à votre amour révélé par la Foi,
Il croit à votre Christ qui pardonne et console,
Et le monde, à ses yeux, n'est qu'un faible symbole
De ce monde meilleur dont vous êtes le Roi.

« Levez, levez les yeux, nous disent les poètes,
« La terre est un exil, la patrie est au Ciel ! »
Et d'un hymne vainqueur proclamant nos conquêtes,
Ils marchent devant nous, comme les saints prophètes
Qui guidaient vers Sion le peuple d'Israël.

* * *

Bonaparte avait clos sa sanglante épopée.
Victoires et revers, tous ces grands coups d'épée,
La France espérait bien ne les revoir jamais.
Elle oublia bientôt et le sang et les larmes ;
Elle trouvait si doux de vivre sans alarmes
Et de voir refleurir l'olivier de la paix.

Les Bourbons relevaient leur trône héréditaire,
— Mais la France, restée aux genoux de Voltaire,
De ses nobles destins n'avait plus souvenir ;
Le soldat qui courait, stoïque, à la bataille
S'était fait des vertus et des dieux à sa taille,
Et, sans penser au ciel, savait vivre et mourir.

L'incroyance toujours est fatale au génie.
En bafouant le Christ, le doute et l'ironie
Opprimaient la pensée et brisaient son essor ;

Les poètes, saisis de stupeur et de crainte,
Ne venaient plus chanter autour de l'Arche sainte,
Et n'osaient vers le ciel ouvrir leurs ailes d'or.
Il débutait ainsi le vieux siècle où nous sommes.
— Alors, dans notre France, on vit deux jeunes hommes,
Jetant à pleines mains les chefs-d'œuvre immortels,
Ouvrir des champs nouveaux à la pensée humaine
Et, comme le vainqueur qui rentre en son domaine,
Relever fièrement la Muse et les autels.

A la vérité sainte il fallut rendre hommage,
Nos poètes parlaient un merveilleux langage,
Le monde entier se tut pour écouter leurs voix ;
Et la France, avec eux relisant son histoire,
Au Seigneur, à son Christ avec eux rendit gloire,
Car la France est toujours le soldat de la Croix !

*
* * *

Ils ne sont plus, la mort cueille aussi les poètes ;
Mais les rayons de feu qui couronnaient leurs têtes
Dans la mort et l'oubli ne sauraient s'obscurcir ;
Ils ont pris dans l'histoire une si large place,
Et dans l'esprit humain si profonde est leur trace
Que près d'eux pâlera tout autre souvenir.

Leur œuvre aussi vivra. Dans sa libre carrière
L'Humanité jamais ne revient en arrière,
Ses progrès d'aujourd'hui hâtent ceux de demain ;
Elle aussi dans le ciel a vu briller l'étoile,
Elle a vu resplendir la Vérité sans voile,
Et d'un pas triomphant poursuivra son chemin.

C'est à vous qu'on revient, — aux heures de tristesse,
Quand le devoir austère à l'humaine faiblesse
Demande, au nom du ciel, de pénibles efforts, —
O Maitres, c'est à vous, à vos pages si belles,

Et quand vos strophes d'or nous ont pris sur leurs ailes,
Nous devenons bientôt plus joyeux et plus forts.

* * *

Ah ! dans l'enthousiasme où notre âme est ravie,
Gardons-nous d'applaudir aux fautes de leur vie ;
Les lauriers ne sont pas la palme des élus !
Mais en glorifiant les divines croyances,
Eux-mêmes condamnaient leurs propres défaillances,
Et leur vie est pour nous une leçon de plus.

Hugo, lui qui chanta les Rayons et les Ombres,
Dans ses longs jours de gloire eut des heures bien sombres,
Et sa mort nous offrit plus d'un sujet de deuil ;
Le poète fut grand d'une grandeur suprême,
L'homme eut moins de grandeur, car, il l'a dit lui-même,
Les hommes sont petits quand ils s'enflent d'orgueil.

Lamartine est plus pur ; son âme simple et fière
Des hautes régions habitait la lumière,
C'est une âme d'enfant au front doux et serein.
Lamartine ! ce nom parfumé d'ambroisie,
N'est-ce pas votre nom, ô sainte Poésie,
Aussi bien que le vôtre, ô poète divin !

J. LOMBARD.

LE MASQUE

. *All the world 's a stage ;
And all the men and women, merely players ;
They have their exits and their entrances,
And one man, in his time, plays many parts*¹.

(SHAKESPEARE.)

Le vent souffle au dehors ; sur le trottoir, personne !
La neige en tourbillons fouette les murs noircis ;
L'arbre même gémit, on dirait qu'il frissonne ;
Vraiment les choses ont parfois des airs transis.

Oui, la rue est déserte, et cependant nous sommes
Dans la tumultueuse et superbe cité,
Où l'on voit se heurter tant de millions d'hommes,
Où le luxe sourit à la nécessité.

Aussi, pour y trouver un pavé solitaire,
Il faut beaucoup marcher, et ce soir-là pourtant
Au quartier du Marais, dans un passage austère,
Paris semblait n'avoir plus un seul habitant.

Mais voilà que soudain l'on entend une horloge
Jeter huit fois de suite une plainte d'airain,
Et presque en même temps, d'une petite loge, .
On voit sortir un homme au visage chagrin.

Il grelotte, il se hâte, il soupire, il blasphème !
Il rase des maisons les murs silencieux ;
Il rebrousse chemin, et puis revient de même,
En se frappant le front d'un geste soucieux.

¹ Le monde entier est un théâtre, et hommes et femmes ne sont que des acteurs. Ils y font leurs entrées et leurs sorties, et le même homme y joue plusieurs rôles durant sa vie.

Il hésite : — « Mais non, j'irai, j'irai, courage !
Il le faut... oui, c'est dit... chacun m'applaudira ;
Je saurai plaisanter avec mon entourage,
Si bien que tout le monde — excepté moi — rira.

Et d'ailleurs, Figaro, ton existence errante,
C'est mon passé, peut-être aussi mon avenir ;
On avait bien raison — l'ironie est flagrante ! —
Ce rôle de pandour devait me convenir.

Je vais railler tout haut les autres et moi-même ;
Je vais faire semblant d'être heureux, très heureux ;
Je vais me mettre aux pieds de Suzanne que j'aime ;
Envers et contre tous je suis son amoureux ! »

La bise fait grincer les rares lampadaires
Et danser sur les toits des milliers de flocons ;
On croit voir folâtrer ces gnomes légendaires
Qui viennent se blottir la nuit sous les balcons.

Mais que lui font à lui le froid et la tempête ?
Il doit jouer ce soir pour toucher de l'argent ;
Il marche, en maudissant son rôle qu'il répète.
— En avant ! dit la Faim, — et l'appel est urgent.

Sur un lit de douleur il a laissé sa femme :
Elle est à l'agonie, il faut la secourir.
S'il ne peut lui donner les soins qu'elle réclame,
Il sait qu'à son retour il la verra mourir.

* * *

Les trois coups sont frappés, et le rideau se lève :
— Aimable Figaro, sur les ailes du rêve
Faites-nous voler quelque temps !
Parmi les spectateurs il en est de maussades ;
Faites-les donc sourire avec vos embrassades,
Avec vos faux airs pénitents.

Avec vous nous quittons le véritable monde,
Où l'étiquette est reine, où l'argent surabonde,
Où tout est affectation !
Voilà ce que disait le froufrou de la robe
Qui méprise la foule, et pourtant y dérobe
Un regard d'admiration.

Lorsque vous épinglez vos mutines voilettes,
Lorsque d'un manteau blanc vous couvrez vos toilettes
Pour entrer dans votre coupé,
Songez-vous quelquefois aux acteurs du théâtre
Qui ne trouveront pas une bûche dans l'âtre,
Et qui n'ont pas même soupé ?

Ne pensez-vous jamais, en froissant le programme,
Que le comédien au fond jouait un drame
Que masquait un rire forcé ?
Quand vous lui reprochez de n'être pas plus drôle,
C'est que, furtivement, son véritable rôle
Dans un mot s'est glissé !

Et quand, pour mieux le voir, vous prenez vos jumelles,
Quand vous louez l'habit, la frange ou les semelles,
Savez-vous qu'ils peuvent mentir ?
Ne vous dites-vous pas tristement que ce faste
Avec sa pauvreté fait un bien grand contraste,
Et qu'il doit souvent le sentir ?

Vous voyez le costume, et vous oubliez l'homme,
Vous ne demandez pas comment l'acteur se nomme,
Ce n'est que Figaro pour vous,
C'est-à-dire un valet que la bonne fortune
A toujours secouru dans la passe opportune,
Que son maître a toujours absous.

*
* * *

Les flambeaux sont éteints, et la toile est baissée ;
Assis dans un fauteuil et la tête affaissée,

Figaro pleure amèrement.

Il n'ose pas rentrer : — La trouvera-t-il morte ?
Le ciel pourrait bien le frapper de la sorte,
Lui qui l'aimait si tendrement !

Le Directeur venu pour payer les artistes
Est surpris de les voir rangés en groupes tristes,
Pourquoi chuchotent-ils entre eux ?
Mais un acteur s'avance, et, prenant la parole :
Nous renonçons, dit-il, au fruit de notre rôle
Pour qu'on l'offre à ce malheureux.

* * *

Or quinze jours plus tard, elle est presque guérie !
Son mari la regarde, assis à son chevet.
Elle croit être en proie à quelque rêverie,
En touchant des draps blancs sous un moelleux duvet.

Puis elle voit soudain une flamme rougeâtre,
Qui pétille en chantant dans un joyeux foyer.
« On gagne donc beaucoup, paraît-il, au théâtre,
Jean, puisque nous pouvons payer un tel loyer ? »

Elle a parlé ! dit Jean. Que me demande-t-elle ?
Laissons lui croire encor que nous sommes chez nous.
Mes amis l'ont sauvée ! Oh ! que la vie est belle !
Merci, mon Dieu, merci ; veuille les bénir tous !

.

Pour des cœurs généreux, il n'est jamais d'obstacles ;
Voilà ton œuvre pie, ô solidarité !
Si les hommes voulaient, tu ferais des miracles ;
Tu porterais toujours le nom de « CHARITÉ » !

M^{lle} Alice Dor.

J. BÉARD & SES ŒUVRES

(Suite et fin.)

L'occasion se présente ici de donner une idée de sa manière d'écrire en prose, profitons-en. Dans *Ma Thèse devant le Sénat*, il nous a laissé quelques données biographiques ; le ton en est par trop emphatique ; mais n'oublions pas que c'est un plaidoyer. S'il y a des passages où il détonne complètement, il y en a d'autres où il est plus sobre, plus mesuré. La citation que je vais faire appartient plutôt à cette dernière catégorie qu'à la première ; elle permet de se faire une idée assez exacte de sa manière d'écrire.

Nous sommes en l'année du grand dégel et de la grande débâcle des institutions politiques, c'est-à-dire en 1848.

« L'orage politique éclate alors sur sa patrie [Béard
« parle de lui à la troisième personne], et la jeunesse de
« son faubourg, d'un vote unanime, le choisit pour capi-
« taine [de la garde nationale]. Elle dira s'il a su porter
« son épaulette. La pénible carrière se rouvre aussitôt de-
« vant le médecin ; il la parcourt, appelé derechef par la
« voix suppliante de vingt-deux communes qui reculent
« d'effroi devant la pratique funeste d'un docteur fraîche-
« ment diplômé de la Faculté de Turin et rejettent de con-
« cert la clientèle aux soins de l'ancien élève qui leur mon-
« tra toujours pour ses titres des guérisons signalées et
« plus que jamais peut s'étayer d'une conscience vierge de
« reproches, lorsque, peu de temps après, l'heureux pra-
« ticien est brusquement assigné devant les tribunaux
« d'Annecy pour exercice illégal de sa profession. Il s'y
« rend, muni pour sa défense de plausibles raisons allé-
« guées plus haut [mort de son père et maladie de sa sœur],

« mais en dépit d'elles s'entend condamner aux rigueurs
« de l'amende ¹, puis se dispose à payer celle ci sans se
« plaindre, quand deux de ses amis viennent le décider par
« leurs sollicitations à signer une supplique au roi [Victor-
« Emmanuel II] dont la bonté magnanime rivalise avec la
« bravoure. Gracié par la souveraine clémence, le médecin,
« fidèle aux devoirs que la reconnaissance lui dicte à cette
« occasion, se hâte sur le champ de réclamer à ses nom-
« breux débiteurs l'honoraire arriéré qui va le mettre en-
« fin, par le diplôme, à l'abri dorénavant des peines du
« fisc.

« Mais pendant qu'il travaille aux apprêts d'un second
« départ [pour Turin], voilà que son toit paternel, affaîssé
« par la vieillesse, a, malgré les supports, chancelé sur sa
« tête, et menace, s'il n'est pas à l'instant réparé, d'ense-
« velir le malheureux [Béard] sous les ruines de l'édifice.
« Rassuré par sa confiance au Dieu qui veille sur la chau-
« mière, comme sur les palais des rois, le sensible orphelin
« consacre sa dernière obole à rajeunir la maison caduque
« de son père, et demande au sculpteur de la surmonter
« d'une statue, celle d'un robuste Amour jouant sur le bois
« innocent d'une flûte les airs de la constance et solidement
« assis sur le pinacle où son affection semble l'avoir attaché
« pour jamais. Epuisé par la dépense nécessaire à cette
« œuvre de piété filiale, il est forcé pour le moment d'a-
« journer son voyage. » (*Ma Thèse devant le Sénat*,
p. 16 et 17.)

C'était donc la troisième fois que son projet de régulari-
ser sa position échouait. Il comprenait fort bien qu'il ne
pouvait pas rester dans cette situation, qu'une seconde

¹ Béard fut condamné, le 3 décembre 1850, aux frais et à une amende
de 332 livres.

condamnation entraînerait la prison et sa ruine complète. Aussi, dès qu'il eut terminé les travaux de réparation que réclamait la maison paternelle, s'empressa-t-il de faire ses préparatifs de départ. Une riche famille de sa clientèle consent à lui avancer l'argent nécessaire ; lorsque, sur le point de partir, il va chercher cet argent chez le notaire où il était déposé, quel n'est pas son désappointement ! la somme prêtée avait été retirée de chez le notaire par le prêteur. Selon Béard (*Ma Thèse devant le Sénat*, p. 20), cette famille aurait agi de la sorte, parce qu'elle aurait eu vent d'une trame ourdie contre lui pour le faire échouer aux examens de la Faculté. Quoi qu'il en soit, il fut forcé pour la quatrième fois de renoncer à son projet. Il y avait réellement de quoi décourager de moins braves que lui ; il n'était plus alors de prime jeunesse, il approchait de la cinquantaine, et à cet âge on n'a plus la même ardeur pour la lutte ; l'esprit, il est vrai, est tout aussi vif et aussi prompt, mais les forces physiques ne se mettent plus à son service avec la même condescendance : bon gré mal gré, le temps est venu de compter avec elles.

Ce coup inattendu lui avait porté une profonde atteinte, son cœur saignait ; son humeur joviale et insoucieuse fit place à une morne disposition d'esprit ; dès lors il devint excessivement irascible, grincheux et caustique.

Dans cette chasse au diplôme, Béard avait été semblable jusqu'alors à certain petit insecte, aux élytres d'un beau rouge, qu'un enfant fait grimper le long d'une baguette qu'il retourne traîtreusement au moment que le petit coléoptère pense atteindre le sommet. La bête à bon Dieu se prête d'abord d'assez bonne grâce à ce jeu, mais quand elle s'aperçoit qu'elle est le jouet d'une force contre laquelle il est inutile de lutter, elle prend tout à coup son vol et quitte la partie. Béard fit de même : il renonça tout à fait au di-

plôme de Turin. Son imagination fertile lui montre une voie plus courte qui peut le mettre enfin à l'abri de toute poursuite. Il écrit *Ma Thèse devant le Sénat*, dans laquelle il demande que les Savoyens qui, comme lui, ont fait leurs études en France « n'aient plus à repasser des monts « orgueilleux, pleins de neige et de tourmentes, au risque « de voir à la fin leur carrière échouer devant le caprice « insolent d'un professeur émérite ; mais que, quant à lui, « s'il lui faut le diplôme pour avoir le droit de guérir, il « puisse enfin, sans sortir du sol natal à des frais énormes « pour sa fortune, le recevoir de la main d'un jury composé « d'hommes intègres, comme il en fut toujours chez nous « en Savoie. » (*Ma Thèse*, p. 23).

Il est à présumer que Béard ne s'attendait guère à ce que le Sénat prit sa défense en main ; il est plus probable qu'il voulait seulement, en publiant cette brochure, mettre le public de son côté. Malgré cela, en 1856, nouvelle poursuite et nouvelle condamnation à une forte amende. Résolu à ne pas la payer, il adressa au roi une nouvelle requête, où il réclame bravement « avec l'exemption d'une peine imméritée, un diplôme que j'ai par là même rigoureusement conquis ». Il va sans dire que cette fois-ci il n'y fut fait aucune réponse ; toutefois il paraît qu'on ne le pressa pas beaucoup de payer, car six ans plus tard (1862) il était encore invité à se présenter au Trésor pour y verser le montant de l'amende qu'il avait encourue. La paya-t-il ou l'Empire se contenta-t-il de ses quatrains et de ses flamboyants transparents qui faisaient courir tout Rumilly le jour de la fête de Napoléon III (voir *Recueil complet de ses Chansons*, p. 74), c'est ce qu'il est difficile de dire. Dans *Mon Adresse à l'Empereur*, qui doit dater de 1860 ou de 1861, et qu'il répandit à profusion, il priait l'empereur d'un ton emphatique « d'apposer le moindre cachet de son ongle à jamais

redouté sur le bout d'un diplôme quelconque, afin de n'avoir plus rien à démêler avec la griffe stupide et rapace d'un vautour du fisc ». C'est sans doute cette lettre qui a donné lieu à ce bruit très accrédité qu'il avait obtenu un diplôme d'officier de santé. Le fait est qu'il n'était pas au pouvoir de Napoléon de délivrer un diplôme de médecin ou d'officier de santé, et qu'on n'en trouve trace nulle part ; mais toujours est il que sous l'Empire il ne fut plus inquiété pour exercice illégal de la médecine.

Il mourut en sa ville natale, le 1^{er} avril 1872, dans des sentiments chrétiens, déplorant les écarts de sa muse.

Passons maintenant en revue ses écrits. Quoiqu'il ne soit pas possible d'assigner à chacun une date précise, on peut cependant les rattacher à trois périodes distinctes. La première — de 1823 à 1830 — ne comprend que quelques pièces fugitives, écrites en français ; les cinq premières pièces du présent dossier des manuscrits appartiennent à cette époque ¹. La seconde comprend ses essais infructueux dans le genre épique — de 1830 à 1856 — et la troisième, ses chansons patoises. Ses premières productions patoises sont de petits chefs-d'œuvre — *Le Retour à la Ferme* et *Les deux Bœufs*, écrits entre 1850 et 1856. Que n'a-t-il cultivé plus longtemps ce genre où sa muse a trouvé ses plus beaux accents. De 1856, domine le genre satirique.

Les poésies de la première période n'ont pas un grand mérite poétique, mais elles ont celui d'être beaucoup plus correctes sous le rapport de la langue, plus coulantes et plus dépouillées d'emphase que ses autres productions françaises. La première en date n'est qu'un *Souhait de bonne Année* adressé à un de ses professeurs. Elle n'a rien de re-

¹ Dans l'énumération de ces pièces, qui a été donnée à la page 342 de la *Revue*, 1888, il convient de mettre en tête les autographes nos 3 et 6, car j'ai découvert dernièrement qu'ils sont de 1823.

marquable comme poésie, mais elle contient une réminiscence du *Lac* de Lamartine, qui montre qu'en 1823 les *Premières Méditations poétiques*, qui datent de 1820, avaient déjà pénétré au Petit-Séminaire de Rumilly, ce qui était beaucoup pour l'époque. Citons-en les deux premiers couplets :

D'un an qui va mourir un an va bientôt naître.
Nos cœurs reviennent en ce jour
Murmurer au cœur de leur maître
L'hymne sacré des vœux, enfants de leur amour.
O temps, sois attentif à la voix qui t'implore,
Abandonne ses ans au souffle du bonheur !
Passe toujours sur lui, comme au sein de la fleur
Passe l'air qui la fait éclore.

Parmi ces poésies fugitives, écrites en français, il y en a quelques-unes qui ne manquent pas de verve ; les meilleures sont les deux suivantes dont je ne citerai que deux ou trois couplets pour donner une idée de ses poésies françaises, qui ne brillent en général ni par une facture coulante et harmonieuse ni par la propriété des termes.

Le Hibou.

(Air : Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.)

D'un menuisier j'ai vu la main habile
Sculpter naguère un hibou sur mon toit ;
L'oiseau, posé sur un œuf immobile,
De son orteil le couvre et se tient droit.
Que le sujet soit grave ou frivole,
Artiste heureux, ton œuvre m'a séduit ;
Et, comme toi, je choisis pour symbole
L'oiseau qui chante et voit clair dans la nuit.

.
Du vrai chemin, égaré par le doute,
L'homme ici-bas ne va plus qu'à tâtons.
Rois et sujets sont perdus sur la route,
Et n'ont des yeux qu'au bout de leurs bâtons.

Sous un ciel noir, sans guide et sans boussole,
Quand à son gré le hasard nous conduit,
Chacun voudra, comme moi, pour symbole
L'oiseau qui chante et voit clair dans la nuit.

Le Meunier du moulin Sous-Porte.

Tandis que nous verrons des sots,
Il nous sera permis d'en rire.
Je vais vous dire ici deux mots
D'un qui de moi voulut médire.
Son père, qui trouve du gain
A moudre le blé qu'on lui porte,
Est le possesseur d'un moulin
Qu'on appelle moulin Sous-Porte.

J'avais chanté quelques couplets
En l'honneur du dieu des vendanges ;
Nous n'avons guère de sujets
Aussi dignes de nos louanges.
Mais lui, qui ne trouve du gain
Qu'à moudre le blé qu'on lui porte,
Prétend qu'on doit au lieu du vin
Chanter l'eau du moulin Sous-Porte.

Quand je désirais dans mes vers
Célébrer Bacchus et sa gloire.
Il fallait bien prendre les airs
Qu'on prend quand on parle de boire,
Mais lui, qui ne trouve du gain
Qu'à moudre le blé qu'on lui porte,
Ne trouve beau que le refrain.
Des ânes du moulin Sous-Porte.....

Béard est ici dans sa sphère, le genre satirique est son fait ; il y dépasse parfois le but, surtout dans ses chansons patoises. On ne s'explique guère qu'un homme si bon se soit complu dans la satire ou plutôt le dénigrement ; on comprend qu'il ait tancé d'une verte manière un meunier qui s'était permis de critiquer ses chansons, mais ce qu'on

ne comprend pas, et qu'on ne saurait trop blâmer, c'est l'acharnement qu'il mit à poursuivre *Curosset*, car tous les torts n'étaient pas du côté de ce dernier.

Quant aux quatre chants qu'il rattachait dans sa pensée à un poème épique projeté, il n'y a réellement pas à s'y arrêter. Des longueurs sans fin, l'emploi du merveilleux chrétien mal compris, des expressions triviales, le plus souvent fautives, en rendent la lecture fatigante. Par-ci par-là, quelques vers bien frappés, quelques tirades passables ; la meilleure est sans contredit le début du chant édité vers 1846, qui fut confisqué à cause des idées émises dans la préface.

Sur la terre où tout passe, il est une puissance
Que Dieu voulut sauver de l'humaine inconstance.
Lui-même en fit le trône et défendit aux vents
D'en ébranler jamais les sacrés fondements.
Quand il posa la pierre où ses mains l'ont assise,
« *Je veux*, dit-il, *sur elle élever mon Eglise,*
Et sur son angle saint que tout doit respecter
Briser le pied de ceux qui la viendront heurter. »
Les faux dieux ne sont plus ; le clairon des barbares
A sonné sur eux tous ses lugubres fanfares.
Mais quand ces fils du Nord, torrents devastateurs,
Sur les temples détruits passaient leurs pieds vainqueurs,
Et que, de nos climats frappant de mort les races,
Un jour ils menaçaient d'en effacer les traces,
Seule, cette puissance avait vu leur courroux
S'incliner devant elle et baiser ses genoux.
Depuis lors, plus fougueux que ces hordes sauvages,
L'orgueil de nos savants, celui de nos faux sages,
L'esprit qui du poète égarant les vains sons
Les a perdus dans l'air en cyniques chansons,
La haine de l'impie et des prêtres eux-mêmes
Ont voulu l'écraser du poids de leurs systèmes.
Elle, ferme à son poste au milieu des assauts,
Le doigt sur sa houlette et l'œil sur ses troupesaux,

Sous les coups inspirés de la verge inflexible
Mène aux cieus son bercail par la route infailible.
En vain pour l'égarer, l'erreur dans les chemins
Lui sema sous les pas le piège à pleines mains ;
Pour lui voiler les yeux de ses vapeurs funèbres,
En vain l'Enfer entier a vomi ses ténèbres.
Malgré l'Enfer qui hurle et gronde dans les airs,
Sur la vague écumante et les flots entr'ouverts,
A côté de l'écueil, la barque de saint Pierre
Vogue et ne doit un jour périr qu'avec la terre.

Vous avez maintenant, Messieurs, une idée de ses poésies françaises, qui ne sont pas ses vrais titres de gloire pour passer à la postérité, mais il me tenait à cœur de vous présenter le poète rumillien sous toutes ses faces et de terminer par le présent rapport mes recherches sur lui. Je ne crois pas devoir entrer ici dans l'examen de ses chansons patoises ; elles sont actuellement réunies en un volume ; chacun peut se rendre compte de leur valeur. En déposant ces papiers aux archives de votre Société, j'éprouve le plaisir de les voir désormais en bonnes mains et la satisfaction d'un devoir accompli. Il me reste à vous remercier du bienveillant accueil que vous avez fait à Béard dans votre *Revue* et d'avoir par là contribué à préserver de l'oubli ces charmantes productions de la muse savoisienne ; Rumilly, j'en suis sûr, vous en gardera un souvenir reconnaissant.

A. CONSTANTIN.

GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

APPLIQUÉE A LA HAUTE-SAVOIE

(Suite.)

Géologie élémentaire de la France.

Ces notions une fois établies, nous pouvons passer à une étude très rapide de la France, après quoi nous aborderons la structure plus particulière de nos environs.

Si l'on jette les yeux sur une carte géologique de France, on voit tout d'abord, au centre du pays, un massif teinté en rose et composé de roches anciennes, granites et gneiss : c'est le *Plateau central français*, qui renferme presque en son milieu les régions volcaniques beaucoup plus récentes du Puy-de-Dôme, du Cantal, de l'Aveyron, etc. Il occupe les bassins supérieurs de la Loire, de la Charente, de l'Hérault, de la Dordogne. Autour de ce plateau sont disposés comme en quinconce quatre autres massifs anciens : les Pyrénées, les Alpes, les Vosges, la Bretagne.

Dans l'intervalle s'étalent les cuvettes ou bassins émergés plus récemment : au nord, celui de Paris, entre la Bretagne, le Plateau central, la chaîne des Vosges et les terrains anciens de la Belgique ; il communique au sud-ouest, par une languette jurassique, au bassin d'Aquitaine ou de Gascogne, limité au sud par les Pyrénées ; celui-ci à son tour se relie au bassin méditerranéen qui comprend les vallées du Rhône et de la Saône, les Alpes, le Jura, et qui donne la main, par Besançon et Gray, au bassin de Paris.

La Bretagne était autrefois reliée à la Grande-Bretagne par un isthme de roches anciennes qui traversait la Manche et passait en Cornouailles ; jusque dans le milieu de l'Eocène

il séparait au sud-ouest la mer du Nord de l'Atlantique et cette mer recouvrait également les environs de Londres et de Paris.

Dans cet ensemble, la Savoie occupe une partie du bassin méditerranéen, qu'une croupe de sommets cristallins, formant la chaîne centrale des Alpes, divise actuellement en deux parties.

Géologie de la Haute-Savoie.

La Savoie a été étudiée par M. Ch. Lory, professeur à Grenoble, qui, en collaboration avec M. L. Pillet, de Chambéry, en publia la première carte géologique. M. Alph. Favre, de Genève, parcourut le Faucigny, le Genevois et le Chablais pendant de longues années ; il donna vers 1860 une bonne carte de ces régions, laquelle, avec la première, sert de guide pour les études actuelles. MM. l'abbé Vailet, Ducret, Mortillet et autres ont apporté aussi bon nombre de documents. De Saussure, dans ses « Voyages dans les Alpes », s'occupe naturellement aussi de la géologie de nos montagnes. Actuellement elle est explorée, pour le compte du ministère des travaux publics et sous la direction de M. Ch. Lory, par MM. Hollande, de Chambéry ; Renevier, de Lausanne ; Jaccard, de Neuchâtel, et l'auteur de ces lignes.

Au point de vue géologique, nos environs appartiennent à trois régions différentes :

1^o Le Jura, représenté par quelques chaînons détachés, celui du Vuache, celui du Salève qui, par Cruseilles et le pont de La Caille, se relie à celui de Mandalaz-Gorges du Fier, et celui du Gros-Foug, coupé par le Val-du-Fier. Ils sont isolés au milieu de plateaux glaciaires et mollassiques ;

2^o La région mollassique du plateau des Bornes. Le Sem-

noz flotte dans une zone douteuse entre le Jura et les vraies Alpes ; peut-être faudrait-il le rattacher à celles-ci sous le nom de Préalpes de Savoie ;

3° La région alpine.

Le Jura.

Le *Vuache* se détache au Fort-de-l'Ecluse du Jura principal, comme le pouce d'une main, court au sud et se perd près de Musiège sous des monceaux de terrain erratique. Il est constitué par le Jurassique supérieur, le Néocomien et l'Urgonien qui s'élèvent de l'est en pente douce et présentent à l'ouest la tranche de leurs couches. La structure représente une voûte pincée latéralement et dont un des pans a chevauché par dessus l'autre.

Le *Salève* ressemble beaucoup au Vuache et en reproduit l'architecture. Les couches, qui sont les mêmes, y forment une voûte-faille déjetée sur le flanc N-O. La transition entre le Jurassique et le Crétacé y est insensible. Les carrières de Monnetier sont dans le Néocomien inférieur, recouvert par le supérieur qui forme la crête, tandis que l'Urgonien tapisse le flanc S-E, recouvert lui-même par des sables exploités à Cruseilles pour verreries. Cet Urgonien forme le plateau et la colline de Cruseilles, ainsi que les parois de la gorge des Usses au pont de La Caille, tandis que le fond de cette gorge au pont même et aux bains est creusé dans le Néocomien. Passant sur l'autre rive, l'Urgonien forme encore le dos N-E de la montagne d'Allonzier ; le flanc ouest de celle-ci est formé de Néocomien et d'Urgonien montrant la tranche des couches. Le chemin d'Allonzier à Rossy et Avregny est dans une faille : à main droite Néocomien, à gauche Urgonien qui sort de terre et va former la crête du Crêt-à-la-Dame et le dos de Mandalaz, surmonté ici, cependant, par le Rhodanien.

A *La Balme-de-Sillingy* nous avons une faille analogue à celle d'Allonzier : à droite de la route en venant d'Annecy le Jurassique forme la base de la montagne sur le versant sud-ouest, il est surmonté du Valangien, du Néocomien (calcaire roux fossilifère) et de l'Urgonien, calcaire blanc cristallin, qui couronne la crête ; mais le Jurassique butte à l'ouest contre l'Urgonien qui, comme une large croupe, s'élève progressivement, court à Lovagny et Chavaroche, forme les Gorges du Fier et disparaît ensuite sous un épais manteau d'erratique. Les mines d'asphalte de Chavaroche sont, de même qu'à Pyrimont et dans le Jura suisse, contenues dans l'Urgonien ; l'origine de ce minéral est encore très obscure. Des deux côtés ce chaînon est bordé par la molasse dont les assises inférieures, sulfuro-argileuses, sont probablement la couche aquifère des bains de Bromines. L'Urgonien forme encore les Gorges du Rhône de Bellegarde à Seyssel.

La montagne du Gros-Foug, à l'ouest de Rumilly, est coupée par le Val-du-Fier, et son extrémité septentrionale forme la montagne des Princes. Sa constitution est le pendant de celle de Mandalaz : une voûte néocomienne à pans urgoniens assez régulière, avec quelques petits écrasements locaux sur le flanc occidental, où les couches sont même un peu renversées. Le Val-du-Fier en offre une coupe très nette qui explique admirablement la charpente. Les couches les plus anciennes que l'on y trouve sont les calcaires fossilifères du Jurassique supérieur et de l'Oxfordien (Jurassique moyen).

Le plateau des Bornes ; les mollasses.

La structure de cette région est très uniforme : c'est un fond de bateau renversé sur le flanc, déjeté au nord-ouest. Aux bords sont les marnes rouges inférieures, de minces

marnes charbonneuses, dans lesquelles, à Thorens, on a trouvé des débris de plantes. A Villy-le-Pelloux, on a recueilli des Hélix. Au centre de cette synclinale se trouvent les grès de la mollasse marine, à Evires, Groisy, Saint-Martin. La mollasse s'appuie sur le Salève, sur le Vuache, entoure Mandalaz, couvre tout le pays de Rumilly, Albens, Alby, jusqu'aux environs d'Aix-les-Bains. Elle est recouverte presque partout par un épais manteau de boue glaciaire et de graviers.

Le territoire de la Haute-Savoie a été envahi par les glaciers du Rhône, de l'Arve ou du mont Blanc et de Beaufort. Celui du Rhône était le plus étendu et arrêta les deux autres. Le glacier du mont Blanc, envahissant la vallée de l'Arve, rencontrait au sommet des Bornes celui de Beaufort. La plaine des Rocailles près La Roche est parsemée de blocs erratiques, de même les plateaux de St-Laurent et d'Evires. A La Chapelle-Rambaud on a ce qu'on nomme un passage morainique, un dédale de petites collines de boue glaciaire, ou moraines ; d'autres moraines se trouvent partout disséminées sur le plateau : à Aviernoz, Disonche, Villy-le-Pelloux ; de même sur tout le plateau à l'ouest d'Annecy : Seynod, Chavanod ; ici on a le même paysage morainique qu'à La Chapelle-Rambaud ; les moraines reposent sur la boue glaciaire, le diluvium ancien (graviers de la base du glaciaire, comme au Pont-Vert près Lovagny) ou la mollasse. Les dépressions de ce plateau sont occupées par des alluvions modernes, des tourbières, comme à Rumilly, Albens, St-Laurent ; les fonds de vallée sont creusés dans la mollasse, comme celle du Fier à Cran ou dans le glaciaire comme à Menthonnex, à Villy-le-Bouveret, etc.

Le flanc sud-est du bassin mollassique s'adosse aux Alpes, dont les couches sont presque partout renversées par dessus.

Les Alpes.

Prise dans son ensemble, la chaîne des Alpes se compose de trois zones principales. Au centre, une série de massifs cristallins composés de granite, de gneiss, etc., comprenant aussi les plus hauts sommets : le mont Blanc, le mont Rose, le Cervin. Ces massifs sont disposés en plusieurs rangées, et séparés les uns des autres par des ceintures de terrains plus récents.

De côté et d'autre, flanquant cette série, une zone de sédiments, du Carbonifère au Tertiaire, plissée en grandes chaînes plus ou moins parallèles et concentriques. Ainsi constituées, les Alpes décrivent un vaste croissant, des bords de la Méditerranée jusqu'en Carniole et en Illyrie. Le côté interne du croissant a une structure différente de celle du côté externe : dans ce dernier prédominent les plissements, là les fractures. La Haute-Savoie appartient au côté externe.

Les terrains des Alpes se présentent dans notre département sous deux aspects différents : dans la vallée du Giffre et dans les massifs situés au sud et à l'ouest de cette ligne on les trouve tels que nous les voyons autour d'Annecy, mais en Chablais ils revêtent une tout autre physionomie. Ils y sont difficiles à reconnaître, les fossiles y sont rares, et tout le pays présente le caractère des faciès de mer profonde : ce sont des schistes liasiques, des calcaires jurassiques ; le Néocomien fait défaut ou est rudimentaire ; la Craie est formée d'une grande épaisseur de marnes rouges avec de rares dents de squales et une profusion de foraminifères ou infusoires à coquille en nombre incalculable, tels qu'on en drague aujourd'hui dans les grands fonds de l'Océan. L'Eocène n'a pas de calcaire nummulitique, mais seulement

des schistes et des grès. A signaler dans ce terrain, au-dessus de Taninges, de gros blocs de roches cristallines, granites, porphyres, syénites, probablement amenés à l'époque éocène par quelque torrent ou même quelque glacier des Alpes centrales.

Tandis que ce district paraît avoir été pendant longtemps la région profonde de la mer qui occupait notre pays, le reste du territoire en représente la région côtière ; ici abondent les fossiles des rivages, les mollusques formant des récifs, ceux qui percent les rochers, comme les *Phollades*. C'est de cette zone que nous nous occuperons plus spécialement, comme étant plus à portée de nous et plus riche en résultats. Nous pourrions l'appeler région des hautes Alpes calcaires.

Elle se divise en différentes chaînes à peu près parallèles, séparées par des vallons.

La chaîne du Semnoz se perd dans la plaine à Annecy même. Le vallon des Bauges la sépare de celle d'Entrevignes, qui continue par le mont de Veyrier, se perd, comme distendue, sous le plateau de mollasse, et ressort au mont Ballajoux. (Au sud de celle-ci, à l'ouest du lac, les chaînes géologiques, ou *voûtes*, sont des vallées, tandis que les synclinales, ou vallons, sont de hauts plateaux, comme le Charbon, la Sambuy, etc.) A l'est du lac se dresse celle du Parmelan, qui forme aussi Soudine (Sous-Dinaz) et le mont Brizon, la colline de Mont-Saxonnex.

La chaîne la Thuille-Doucy, voûte néocomienne rompue, continue à l'est par Angon, Saint-Germain, le mont Téret, Leschaux, et se perd dans la plaine de l'Arve à Marnaz ; le Haut-d'Alex en est une autre, complètement rompue, qui comprend aussi Tête-Noire au-dessus de Thuy ; une autre passe par le sommet de la Tournette, le ravin de Mânant (Malnant), celui de la Buffaz-Entremont, Jallouvre, le

Bargy, Nancy et le rocher de Cluses, c'est la plus importante avec celle du mont Charvin, qui comprend les Aravis et la Pointe-Percée.

Entre ces chaînes, ou voûtes, sont les vallons, ou synclinales, des Bauges, du col du Rampon ou de Veyrier ; de Perthuis-Champlaitier et de Mont-Saxonnex ; du Charbon ; entre la chaîne du Haut-d'Alex et la Tournette, celui de Cruet ou du Landion à Dran et le Planet. Enfin la grande vallée de Serraval au Reposoir, par Thônes et le Grand-Bornand.

Le Semnoz, le Crêt-du-Maure, Sainte-Catherine.

Le Semnoz est une voûte dont la carapace extérieure est formée par l'Urgonien ; celui-ci, qui, à l'ouest, ne s'élève que sur les flancs, monte bientôt jusque sur la crête et recouvre tout le plateau. Le sommet du Semnoz est Néocomien, tandis que dès la forêt on est sur l'Urgonien ; celui-ci forme le plateau des Puizots, du Crêt-du-Maure, les rochers de la Jeanne, les collines du Château et de La Puyat. Çà et là il est recouvert de lambeaux de Rhodanien, calcaire jaune très fossilifère (par ex. au réservoir de la ville derrière le Château, à La Puyat, aux Puizots, à Vovray, aux Balmettes). Le Néocomien perce en outre le flanc ouest au dessus de la campagne Brunier. Le vallon de Sainte-Catherine, où affleure la molasse, sépare la chaîne principale de celle de la Croix-des-Dames, petite voûte secondaire. Les carrières situées derrière le château sont ouvertes dans l'Urgonien.

Dans la vallée des Bauges, le Rhodanien est recouvert par le Gault (grès noir verdâtre sans fossiles) et la Craie (calcaire gris à oursins des fours à chaux de Sevrier).

Vallée des Bauges.

Elle est constituée par la mollasse, repliée et renversée sur elle-même contre le nord-ouest, comme le creux d'une vague surplombante. Près de la source du Var, on voit les marnes rouges inférieures qui donnent naissance à de petites sources. A Saint-Jorioz et à Sevrier on observe de belles terrasses de graviers du lac, des moraines, dont l'une supporte la nouvelle église de Sevrier, le beau delta du Laudon. Il y a d'autres moraines à Saint-Eustache.

Montagne d'Entrevernes, vallon d'Entrevernes et montagne de Duingt; le Charbon.

La longue et étroite arête de la montagne d'Entrevernes est constituée par l'Urgonien ; celui-ci butte contre la mollasse des Bauges ; il y a là une voûte pincée et écrasée. Cet Urgonien s'abaisse par une courbe gracieuse du côté de Duingt, et se relève non moins régulièrement pour former la crête de la montagne de Duingt. Dans cette corbeille est compris le petit vallon d'Entrevernes, qui offre toutes les couches crétacées et le Nummulitique ; dans ce dernier terrain on a exploité un gisement de charbon. On voit très bien cette synclinale depuis Talloires et Menthon. Au delà de Duingt on remarque le Néocomien par dessous la crête ; il forme la petite vallée qui nous sépare du Charbon, et la Combe-d'Ire. La paroi de rochers du Charbon est due au calcaire urgonien, qui se replie en synclinale, enfermant tout le Crétacé et l'Eocène. Le Gault doit affleurer à l'extrémité sud-ouest. Derrière Bredannaz, au flanc du coteau de

Duingt, on voit des terrasses de graviers du lac à environ 30 mètres au-dessus du niveau actuel.

On voit donc clairement les grandes dislocations des couches : l'Urgonien, voûté pour former le Semnoz, se replie en bateau par les Bauges ; une nouvelle voûte forme la montagne d'Entrevernes, un nouveau vallon supporte ce village ; une autre chaîne rompue donne la vallée de la Thuille-Doucy, un troisième vallon forme le Charbon, enfin une quatrième anticlinale dénudée coïncide avec la Combe-d'Ire.

Mont de Veyrier, Pré Vernet.

Vue du lac, la montagne de Veyrier révèle clairement sa structure qui, dans l'ensemble, affecte la forme d'un S couché (). Le rocher de la Pierre-Mal-Tournée est Urgonien en bancs renversés ; cette couche forme une voûte rompue dans laquelle affleure le Néocomien à Talabar ; puis, toujours sur le flanc nord-ouest, le vallon synclinal du pré Vernet, enfermant un pincement de grès éocène ; de là, l'Urgonien forme la crête de la montagne, en voûte hardie et gracieuse, et se relève subitement au-dessus de Menthon pour former la seconde arête, qui descend au défilé de St-Clair. Dans ce pli synclinal sont enfermés le Gault, la Craie et l'Eocène ; ce dernier terrain contient à la base des écaillés de poissons. Le Gault ni la Craie n'y sont riches en fossiles. Les versants au-dessus de Chavoire et de Veyrier sont néocomiens ; celui-ci se redresse contre l'Urgonien au-dessus de Menthon, et forme les côtes boisées qui vont de la route de Thônes au pont de Dingy-Saint-Clair. On y trouve de même qu'à Talabar, beaucoup de fossiles.

Tout le dos du mont de Veyrier, vers « Sous-les-Bois », est formé d'Urgonien ; celui-ci passe le Fier pour former

les deux voûtes de Roche-d'en-bas et de Nanay, qui enferment entre elles un vallon éocène.

Signalons encore, entre Veyrier et Menthon, des terrasses de graviers du lac superposées à divers étages, et dont les plus élevées sont à environ 30 mètres au-dessus du niveau actuel du lac.

Roc de Chère ; Saint-Germain, Dents de Lanfon.

Le Roc de Chère est une large voûte urgonienne, recouverte presque partout sur le plateau de grès éocène, et disloquée dans son pan oriental, dont une partie est remontée sur l'autre. La grande paroi blanche du côté du lac près de Menthon est urgonienne dans le bas, éocène dans le haut ; là où elle cesse brusquement il y a faille, et l'Eocène arrive presque jusqu'au lac. La crête au-dessus des Echarvines est de l'Urgonien surmonté de Rhodanien fossilifère ; ce terrain se recourbe en auge ou vallon pour reparaître renversé au-dessus du Ramponnex. Dans ce vallon est enfermé du grès éocène, dont le prolongement supporte le château de Menthon ; cet Eocène est presque partout recouvert d'erratique. L'Urgonien du Ramponnex est suivi ou même surmonté du Néocomien, renversé aussi, qui porte les villages de Bluffy et d'Alex ; au-dessus on remarque une bande de rochers ou bancs parallèles et réguliers, qui vient d'Angon par la Pirraz et Saint-Germain ; c'est du Jurassique replié sur lui-même en voûte couchée. Le Néocomien le surmonte, formant les pentes des Dents de Lanfon et de la roche Murraz, dont le couronnement calcaire est de l'Urgonien.

Celui-ci forme donc, non seulement la crête du mont de Veyrier, mais aussi la base du Roc de Chère, le Ramponnex, les sommets de Lanfon et de Murraz. Entre le mont de

Veyrier et le Roc de Chère est une énorme dislocation, dont la différence de niveau de l'Urgonien nous révèle l'existence. Les rochers du Ramponnex et les Dents de Lanfon sont les deux pans d'une immense voûte couchée, dont le centre a été emporté jusqu'au Jurassique.

Versant de la Tournette.

La Tournette est formée par un autre faisceau de vallons et de voûtes dont nous allons dire deux mots.

Entre les rochers de Lanfon et de Murraz et le sommet de la Tournette, est situé un chaînon qui commence déjà à la Pointe-La-Rochette et à Roche-de-Roux sur Montmin ; c'est celui de Cruet, coupé en deux par le col du Nantet. Il est constitué par une synclinale très élancée, pincée, séparée par les rochers du Cruet de l'anticlinale ou voûte de l'*Haut-d'Alex*. Montmin est situé dans une autre voûte néocomienne ; les rochers au dessus de ce village sont de l'Urgonien ; les têtes herbeuses arrondies qui les surmontent sont de l'Eocène, où on a autrefois exploité un lit de charbon. Enfin le sommet de la Tournette est formé par une large et belle voûte urgonienne, dont le ravin du Mânant n'est que la continuation. Au-delà, les couches s'abaissent doucement et régulièrement par les rochers de Béchamp (Belchamp) et la côte de Cotagne.

On trouve beaucoup de fossiles sur les dents de Cruet ; il faut monter à droite dans les rochers, dès le dernier chalet du Landion en venant de la vallée du Fier ; en outre, on y jouit d'une très belle vue sur la Tournette.

Montagne de Lachat. Le Parmelan. Thônes.

L'arête sud-est du mont de Veyrier tombe au défilé de
(REVUE SAVOISIENNE.)

Saint-Clair, et forme de l'autre côté la montagne de Lachat. Celle-ci est constituée par un puissant massif d'Urgonien renversé sur l'Eocène, même un peu plissé et formant des plis secondaires. Du côté de la plaine de Naves il repose sur l'Eocène renversé aussi ; du côté de Dingy il est surmonté par le Néocomien. Celui-ci forme tout le vallon de la Blonnière, jusqu'au pied des rochers, les prés du chalet Chappuis, le pied du Grand-Montoir, l'Enclave, les prés du chalet de l'Haut, le fond du vallon de la Fillière. L'Urgonien de Lachat, ici renversé, se redresse et forme la montagne des Foges, où, cette fois, il plonge régulièrement contre la plaine, n'étant plus séparé du plateau du Parmelan que par une étroite bande néocomienne, pliée en voûte. Le massif du Parmelan et de Lachat forme donc une large et puissante voûte un peu surbaissée, déjetée à l'extrémité sud-ouest, mais régulière plus à l'est. Le plateau des lapiaz, la paroi de rochers sont de l'Urgonien, couronné d'un peu de Rhodanien et peut-être de Gault.

Celui-ci affleure, magnifique, dans le beau et fertile vallon des Granges de Perthuis, où il est d'une phénoménale richesse en fossiles, faciles à exploiter. Ce vallon est séparé de la gorge d'Ablon par le mont Têret, voûte urgonienne régulière, à beaux lapiaz, et la voûte non moins urgonienne et régulière de Tête-Ronde sépare cette gorge d'Ablon d'avec la belle synclinale de Dran, qui offre des particularités sur lesquelles nous ne pouvons nous arrêter ici.

La gorge d'Ablon continue à l'est par le vallon des Glières, et la voûte de Tête-Ronde par une étroite bande de Craie ; la synclinale de Dran, qui descend à la cascade de Morette, est la suite du vallon du Landion, tout comme la vallée de Thuy-Entremont, qui passe par le col de la Bufaz continue la voûte du sommet de la Tournette et du ravin de Mánant. L'arête de la Pointe de la Balme sépare

cette vallée du val de Dran. Les rochers de Traversis, au-dessus de Thônes, continuent les rochers de Béchamp et de Cotagne, et en possèdent la structure : le Gault, la Craie et l'Eocène sont simplement plaqués sur l'Urgonien.

Le calvaire de Thônes est du Nummulitique reposant sur la Craie et le Gault ; ce calcaire éocène forme sur tout ce versant des dos pelés et rocailleux, des semblants de lapiaz aux teintes rousses. Cette localité est célèbre dans l'histoire de la géologie en Savoie : c'est ici qu'un géologue anglais découvrit le terrain correspondant à la craie à écrire d'Angleterre.

La vallée du Fier offre donc des deux côtés, de Thônes à Saint-Clair, une grande concordance de chaines, sauf une exception : le Parmelan, qui ne retrouve sa continuité que dans le massif affaissé et effondré du Roc de Chère. En aval et en amont de ce point les accidents, voûtes et vallons sont de part et d'autre les mêmes, seuls le Roc-de-Chère et le Parmelan se sont comportés différemment.

Des deux côtés de la vallée, de Saint-Clair à la cascade de Morette, on trouve des terrasses. Près d'Alex, comme près de Dingy, il y en a trois étages superposés ; mais seule la supérieure remonte jusqu'à Morette ; à Saint-Clair elle est encore très nette sur la rive droite, à 25 ou 30 mètres au-dessus du lit actuel du Fier.

Montagne de Soudine (Sous-Dinaz) ; Champlaitier ; les Frêtes.

Soudine est la continuation du Parmelan ; Champlaitier, de Perthuis ; les Frêtes, du mont Téret. Mais Soudine se complique d'une nouvelle torsion des couches, qui amène le renversement complet de la voûte sur le flanc nord-ouest, de façon qu'à *Ballajoux* ou *Sur-Cou*, qui correspond à la

percée néocomienne du chalet Chappuis, du chalet de l'Haut et de l'Enclave, l'Eocène et l'Urgonien arrivent à plonger très fortement sous la montagne, renversés par dessus la mollasse ; le Néocomien renversé sur eux forme le sommet de la pyramide de Ballajoux. Champlaitier a du Gault fossilifère au col de Teine, surmonté de Craie et d'Eocène ; celui-ci forme le fond du vallon.

Montagnes entre le Borne et l'Arve; Brizon, Leschaux, Jallouvre et le Bargy.

Ici, les premières chaines à partir de la plaine correspondent exactement au mont de Veyrier et à Talabar. Au pont de Saint-Pierre de Rumilly, une petite voûte urgonienne forme le corrélatif de Talabar ; un petit vallon éocène qui vient de Dessy, encombré par l'Erratique, est la continuation du pré Vernet. Une seconde voûte urgonienne soutient le plateau d'Andey, qui est lui-même un beau vallon éocène ; cette voûte, qui commence déjà à Moussy, correspond au mont de Veyrier. Son flanc nord-ouest laisse percer à Thuet le Néocomien très fossilifère. Une autre voûte néocomienne, correspondant à celle de Soudine et du Parmelan, supporte le mont Brizon ; elle continue à l'est par la colline sur laquelle est bâtie l'église de Mont-Saxonnex. Nous arrivons enfin au vallon de So-laizon-Brizon-Mont-Saxonnex, où la Craie et le Gault forment une ceinture à l'Eocène. Les gisements de Gault de Mont-Saxonnex sont célèbres ; il faut aller surtout sur le haut plateau du Bourget et des Frachets, vis-à-vis du village de Pincru.

Le gros massif de Leschaux, suite de Téret et des Frêtes, est une voûte urgonienne large et surbaissée, longée de failles sur le côté nord-ouest ; elle est flanquée de Gault et

de Craie, qui au Bourget recouvrent toute la voûte; celle-ci du reste s'enfoncé bientôt dans l'Eocène, et l'Urgonien ne reparait plus que dans une paroi au-dessus du village de Marnaz. Le vallon de Solaizon est très tourmenté et la structure en est dérangée par beaucoup d'accidents secondaires.

Un autre vallon, suite de Dran, part de Cenyse, passe par le Planet et le cours supérieur du Bronze; resserré entre Leschaux et le Bargy-Jallouvre, il mérite à tous égards une visite; c'est ici, dans l'Eocène, au-dessus du Petit-Bornand, que le charbon fut autrefois exploité. Le Rhodanien y est très développé au flanc qui s'appuie aux rochers de Leschaux. On y trouve de belles moraines provenant d'un ancien glacier qui descendait de Jallouvre et du Planet.

La chaîne de Jallouvre-Bargy, continuation de celle de la Tournette, sépare ce vallon de la belle et grande vallée de Thônes-Grand-Bornand-Reposoir. C'est une voûte assez régulière, quoique compliquée, sur le flanc sud-est, d'une foule d'accidents locaux. Le Néocomien y apparaît au centre dès la vallée du Borne jusque sous Jallouvre. A partir de là l'Urgonien n'est plus rompu et la voûte est entière, mais par ci par là, surtout dans le flanc sud-est, réapparaît le Néocomien dans une petite crevure qui ne dérange en rien la grandiose régularité de l'ensemble. Le flanc nord-ouest est plus abrupt que l'autre, par lequel on peut facilement atteindre la crête.

Sur le flanc de la vallée de Thônes le Gault, la Craie (très amincie : 0^m,80) et l'Eocène remontent très haut. L'Urgonien forme les cimes de l'Aiguille de Maise, de Jallouvre, et toute la crête du Bargy. Le Gault est très fossilifère à certains endroits, ainsi à mont Jeon au-dessus des Villards, à la Goudinière au-dessus du Chenaillon, au Haut-du-Col, au Reposoir.

Cette chaîne du Bargy continue dans le rocher de Nancy et le rocher de Cluses, où elle se fond avec celle du mont Charvin et des Aravis, dont nous allons dire deux mots.

Chaîne du mont Charvin et des Aravis.

Cette chaîne forme, de Faverges à Romme, une longue arête presque rectiligne sur laquelle se profilent quelques sommités importantes : le Charvin, le rocher de l'Étale, la Pointe-Percée, la pointe de Méry ou d'Areu.

Prise dans son ensemble, elle est constituée, à sa base sud-est, par le terrain jurassique supérieur que surmonte le Néocomien. L'Urgonien, plaqué dessus, forme la crête et les sommets, sauf à quelques points où, enlevé par l'érosion, il laisse le Néocomien envahir l'arête. Par dessus l'Urgonien viennent, en lambeaux isolés, tapissant le flanc nord-ouest, le Gault et la Craie. Toutes les couches plongent contre la vallée de Thônes. Le passage du col des Aravis montre la série complète, de l'Eocène au Jurassique.

Vers le nord-est, du côté de Romme, la crête s'arrondit et s'abaisse, et des lambeaux d'Eocène se montrent jusqu'au sommet.

La vallée de Thônes au Grand-Bornand et au Reposoir porte les sommets de Sulens, du mont Maisy, de la Croix-de-Châtillon, de Lachat et de la Pointe-d'Alme ; elle est traversée dans sa largeur par la gorge de La Clusaz qui passe au pied du mont Maisy.

Dans son ensemble, cette région est une synclinale, un fond de bateau éocène, où abonde le grès moucheté verdâtre dit grès de Taveyannaz. Dans la gorge de La Clusaz perce une petite voûte urgonienne qui forme le mont Maisy. Mais Sulens et le massif des Annes, comprenant la Croix-de-Châtillon, Lachat et la Pointe-d'Alme en un seul ensemble

géologique, sont constitués par le Lias et le Trias, formés le premier de calcaires et de marnes grises, le second de marnes rouges et de calcaire vacuolaire. L'étude de ces massifs montre qu'il s'agit très probablement ici d'anciens récifs, d'anciens îlots rocheux qui émergeaient du sein des mers crétacées et éocène : chaînes déjà formées, et n'ayant subi plus tard que de faibles bouleversements. Ce n'est pas le seul exemple d'un pareil accident dans la géologie alpine : de nombreux autres îlots se retrouvent au Chablais et en Suisse.

Massif à l'est de l'Arve ; le Buët, les Aiguilles-Rouges. — Le mont Blanc.

Au delà de l'Arve, la chaîne du Bargy, fondue avec celle des Aravis, forme le rocher de Cluses et le plateau d'Araches, qui s'élève au sud pour porter les sommets de la Croix-de-Fer, de la pointe du Colonney, de l'aiguille de Varens, de Platé, des Fiz et de Tête-Pelouze. De la Balme de Cluses, l'Urgonien et le Néocomien montent doucement, brisés seulement par quelques accidents locaux. Bientôt le Jurassique, puis le Lias apparaissent par-dessous ; le Dogger est gigantesquement replié au-dessus d'Oex ; tout ce puissant complexe va former le squelette des montagnes susdites ; l'Urgonien forme la base abrupte de l'aiguille de Varens, de Platé, des Fiz, et redescend ensuite avec les autres couches du côté de Sixt pour s'élever de nouveau sur le Criou et les Avoudruz. Par dessus viennent comme toujours le Gault, la Craie et l'Eocène ; celui-ci forme partout les points culminants. Au nord-ouest des Avoudruz nous avons deux ou trois chaînes (Tuet ou le Foilly, les Dents-Blanches, la Vouille ou Tête-Ronde), autant de voûtes crétacées séparées par des vallons éocènes, et qui s'adossent au

massif du Chablais dont la structure géologique diffère complètement.

Au sud-est, toutes les montagnes avoisinantes sont jurassiques et triasiques ; les couches s'élèvent graduellement, par grands replis aigus en escaliers, et forment, sous le crétacé, la base des montagnes des Aravis, le col d'Anterne, le Sagerou, Tanneverge, le Cheval-Blanc, le Buet, de même que le grand plateau ondulé au sud-est des Aravis ; elles laissent percer, au fond des grandes vallées de Megève, les terrains cristallins qui, du reste, au sud d'une ligne tirée d'Ugines aux Contamines, occupent tout le pays.

Au sud-est du Buet se dresse le massif des Aiguilles-Rouges, séparé de cette sommité par le col et l'aiguille de Salenton. Ce massif est formé de gneiss et de schistes cristallins, sortant de dessous les terrains sédimentaires. Il est donc totalement différent de ce que nous avons vu jusqu'ici. Les formes des parties composantes diffèrent aussi : au lieu des couches régulièrement litées, de parois abruptes ou de pentes herbeuses, de vallons aux molles inflexions, ce sont des formes pyramidales ou coniques, des aiguilles, des déchirures aiguës, caractères généraux de toute montagne de roches cristallines.

Les gneiss et les schistes des Aiguilles-Rouges plongent des deux côtés contre la montagne, comme les rayons d'un éventail, aussi a-t-on nommé cette disposition la *structure en éventail* ; elle est commune à beaucoup de massifs cristallins. C'est une anticlinale fortement pincée à sa partie inférieure, rélargie vers le haut. Au sommet de la plus haute pointe est encore un lambeau de calcaire jurassique, horizontal, dernier témoin de couches disparues.

Au pied du plateau d'Anterne, à l'extrémité sud-ouest des Aiguilles-Rouges, se trouve la pointe de Pormenaz ;

elle est formée de conglomérats et de schistes carbonifères ou houillers dont les couches supérieures, à Servoz, contiennent des lits de charbon autrefois exploités.

L'escarpement des Fiz contient donc, de la vallée de la Diosaz au sommet de la Tête-à-l'Ane, toute l'échelle des terrains sédimentaires reconnus dans nos Alpes, des schistes cristallins à l'Eocène, c'est-à-dire le Carbonifère, le Trias, le Lias, le Jurassique, le Crétacé et l'Eocène ; à cette liste, il ne manque qu'un peu de Permien qui ailleurs s'intercale entre le Carbonifère et le Trias. C'est ici le véritable livre documentaire de l'histoire de nos Alpes, dont chaque gigantesque feuillet raconte un chapitre différent. En gravissant cet escarpement, dont la coupe est du reste classique dans tous les manuels, on repasse en quelques heures l'histoire de milliers de siècles ! La géologie n'a-t-elle pas quelque chose de grandiose et de poétique ?

Le massif du mont Blanc offre la même disposition que les Aiguilles-Rouges. Dans l'axe de la chaîne affleure le granite appelé *protogine*, la couche la plus ancienne que nous connaissions, qui est constamment à la base de toutes les autres et que l'on a quelque droit de tenir pour la croûte primitive de solidification du globe. De part et d'autre il est flanqué de gneiss et de schistes plus récents. On y retrouve la structure en éventail ; et la vallée de Chamonix, resserrée entre les deux puissants massifs, offre une disposition inverse, celle d'un *éventail renversé*, comme cela devait forcément arriver.

L'éventail du mont Blanc s'élargit vers le sud-ouest et passe à une voûte plus normale, quoique toujours très resserrée ; et les couches sédimentaires sont posées presque à plat sur la tranche des schistes ; cette *discordance* indique

que, lors du dépôt de ces couches, les schistes avaient déjà subi un commencement de plissement.

Nous aurions ainsi, à grands traits et en laissant de côté une foule de questions pendantes, esquissé la structure géologique de nos environs. Il nous reste, pour clore, à faire les intéressants chapitres de la formation des montagnes, et de l'histoire de notre pays aux différentes époques géologiques, à retracer la série des phénomènes qui l'ont amené à son état actuel.

(A suivre.)

G. MAILLARD.

BIBLIOGRAPHIE

Une exécution capitale à Genève, en 1850, d'après M. Jules Vuy.

(Suite et fin.)

Richard ayant tout avoué, il ne lui restait plus qu'une ressource : le recours en grâce devant le Grand-Conseil. Mais par malheur pour son avocat, le condamné lui-même se refusait à cette démarche suprême, dont l'insuccès d'ailleurs était presque certain. Une révolution s'était faite en lui ; maintenant, il reconnaissait en toute franchise avoir mérité la mort ; il ajoutait ne point la craindre, ayant vu lui-même, à Rolle, exécuter un assassin. « Je ne crains pas la mort, s'écriait-il ; je sais bien ce que c'est, j'étais tout près de l'échafaud, à Rolle. Le courage ne me manquera pas, je l'aurai jusqu'au bout, je vous le promets. Seulement, si je vois quelqu'un pleurer sur ma route, une femme, un enfant, — je ne pourrai pas m'empêcher de pleurer

aussi, mais ce ne sera pas manque de courage. La grâce, je ne la demande pas, je ne la mérite pas ; j'ai mérité la mort, il est juste que je meure. » Finalement, Richard céda aux instances de son défenseur, mais seulement pour lui donner par là une preuve de sa reconnaissance. Le Grand-Conseil se réunit, le 10 juin. Ce furent des débats passionnés ; on y vit des hommes, comme le jurisconsulte Castoldi et le général Dufour, tenir tête à la majorité des députés, qui désiraient mettre en mouvement de nouveau la lugubre machine, immobile à Genève depuis près d'un quart de siècle. Après de longues discussions, la mort du pauvre condamné finit par être définitivement prononcée.

Il est à remarquer que le principal argument invoqué dans l'assemblée par les partisans de la peine de mort fut son exemple salubre. Or, on a vu que, suivant un fait bien connu et souvent noté par les criminalistes, le malheureux Richard avait lui-même assisté à une exécution capitale, et c'était précisément ce souvenir qui le reconfortait en lui montrant la mort comme une chose rapide et peu douloureuse. L'observation est très importante ; nous citons donc ici encore quelques mots de notre auteur. « A cette époque, dit-il, vivait encore un homme d'une exquise bonté, un célèbre criminaliste allemand, M. le professeur *Mittermaier* ; à bien d'autres mérites, il joignait celui d'entretenir, dans les pays civilisés des deux mondes, des correspondances suivies sur l'état de la législation ; il avait été mon professeur à l'Université de Heidelberg, j'avais suivi plusieurs de ses cours et il m'avait honoré dès lors de son amitié. Il me permettait d'échanger des lettres avec lui ; je lui parlai de la présence de Richard à l'exécution de Rolle. Dans sa réponse, il me dit que, de toutes parts et de tous pays, lui parvenaient des communications semblables ; s'il en était ainsi, l'exécution des condamnés, loin de servir

d'exemple, dans beaucoup de cas, n'éveillait que trop souvent des idées dangereuses ; le sang provoquait le sang ¹. » L'histoire de Genève elle-même confirma cette observation. Après vingt ans de repos, la guillotine se réveillait dans la vieille cité. Or, en quelques mois seulement, il fallut encore l'y dresser à deux reprises. La seconde fois mourait un jeune homme du pays qui l'avait vue jouer de très près, peu de temps avant son supplice. Tels sont les effets de la peine de mort et ses exemples salutaires.

Qu'on nous permette une seconde remarque à propos de ce récit. Le « criminel-né » de M. Lombroso et de l'école italienne n'est qu'une infime exception ; mais le criminel par éducation est d'espèce beaucoup plus fréquente. Parfois les condamnés à mort sont des hommes nés pour être honnêtes, mais corrompus dès leur enfance par l'influence du milieu. Après la secousse morale d'un procès comme celui que M. Vuy nous expose, sûrement il reviendrait au bien si la société les y aidait. Cette idée n'est pas très nouvelle ; elle n'en est peut-être que meilleure. Qu'on analyse avec M. Vuy le caractère de son pauvre client. On y verra un être foncièrement bon, mais dévoyé dès sa naissance et endurci par le malheur. Traduit devant les tribunaux, ce vagabond se défend d'abord comme une bête fauve traquée ; la société lui ayant appris à se défier de tout le monde, d'instinct il se défie de tous, même de son défenseur. Mais, en face de ce dévouement désintéressé de l'avocat qui durant plusieurs semaines ne travaille qu'à le sauver, un sentiment nouveau naît dans son âme ; une lueur de reconnaissance passe dans cette intelligence obscurcie. Dès lors,

¹ M. Vuy aurait pu citer aussi, à l'appui de cette intéressante observation de Mittermaier, les remarques toutes pareilles de plusieurs autres criminalistes. Nous n'insistons pas sur ce point spécial, la *Revue saroisienne* n'étant pas destinée particulièrement à des juristes.

le vagabond est changé ; ce n'est vraiment plus le même homme. Son défenseur découvre en lui un « caractère élevé ». Etudiez-le, après l'aveu. « Lorsque je vous mentais comme un misérable, comme un effronté, lui dit-il, lorsque je me jouais de vous, dans ces dix-huit mois de prison qui vont finir, où je niais impudemment la vérité, je vivais je ne sais comment ; depuis que j'ai pu tout vous dire, à vous, — oh ! que j'ai eu de peine à vous l'avouer ! — depuis je suis lavé et nettoyé, je me sens à l'aise, comme je n'étais pas auparavant, je suis en bonne santé, j'ai bon appétit ; vous le voyez ; j'ai expédié cette grosse soupière, que celui qui viendra après moi dans cette cellule ait aussi bon appétit que moi. — Oui, ces messieurs ont eu raison, je mérite la mort, je vous l'ai déjà dit, je sais bien ce que c'est ; à Rolle, j'étais tout proche de l'échafaud. Oh ! je n'ai pas peur ! je saurai mourir. Pourvu que je ne voie personne pleurer sur mon passage, un enfant surtout, une pauvre femme, un homme plein de pitié... » — Et cette scène déchirante des adieux à son petit enfant : « Le directeur de la prison vint l'appeler et le fit entrer un instant dans la chambre centrale où étaient réunies quelques personnes. On lui apporta son enfant, frère encore, il désirait vivement le revoir ; enfant naturel, comme lui, la pauvre petite créature ne pouvait pas comprendre par quel âpre chemin elle entrait dans la vie. Il l'embrassa en laissant échapper des mots entrecoupés : Que Dieu te protège ! Sois meilleur que moi ! — et quelques autres. Puis, il s'éloigna d'une manière saccadée, en détournant la tête ; il dévorait, je crois quelques larmes. On lui avait promis d'avoir soin de son enfant. » Bref, le changement moral de ce paria est aussi profond que sincère. « Il y a dans la vérité, dit M. Vuy, quelque chose qui ne trompe pas. » Sous cette rude enveloppe, vous découvrez donc des délicatesses morales, une

tendresse de sentiment que n'ont malheureusement pas toujours des hommes d'une condition supérieure. Cette première lueur de reconnaissance s'est propagée dans toute son âme et l'a illuminée d'un jour nouveau. C'est l'étincelle qui, trouvant un aliment propice, grandit bientôt, s'élève en flamme, et pénètre enfin toutes choses de sa lumière et de sa chaleur. C'est le germe divin, la *divinæ particulam auræ* du poète, qui se développerait bientôt si on savait l'entourer des circonstances favorables, au lieu de l'écraser brutalement sous le couperet d'un bourreau.

Mais arrivons au moment décisif ; c'est la dernière nuit du condamné. A minuit, son défenseur le quitte, après l'avoir embrassé. Ce fut là son adieu. « Quelques instants après, nous dit-il, en pleine et claire nuit, je reprenais, non sans émotion, la route que j'avais suivie, un peu plus de quinze jours auparavant, le soir de sa condamnation à mort. — Au bas de la Treille, huit ou dix personnes, à cette heure déjà, stationnaient avec des chaises, près de la place qu'allait occuper l'échafaud ; leur présence me fit éprouver un sentiment de dégoût dont je ne fus pas maître, malgré tous mes efforts. — Le lendemain, je ne rentrai que fort tard à Genève ; de divers côtés, j'appris, d'une manière sûre, que Richard était mort, repentant, courageux, et qu'il avait, jusqu'à la dernière minute, fidèlement tenu parole. »

Tel est, dans une esquisse rapide, ce simple et touchant récit. N'avais-je pas raison de dire qu'il y a dans ces souvenirs d'un vieil avocat un charme d'essence toute particulière ? Sous le juriste, on sent l'homme, l'homme d'esprit et l'homme de cœur. Cette petite brochure fait penser ; ce n'est pas un commun mérite.

Je termine par une réflexion. — Il y a un an, j'étais à Genève, où la *Ligue de la Paix* tenait son congrès annuel. L'assemblée se réunissait précisément dans la salle

où, trente-sept ans auparavant, M. Jules Vuy avait vainement plaidé pour le malheureux Richard. Mais depuis lors, cette salle était devenue historique, et l'on y sentait planer comme une lumineuse auréole. C'est là qu'un tribunal arbitral avait jugé pacifiquement, à propos de l'*Alabama*, une des plus grandes querelles qui se soient élevées entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Maintenant, à la place de l'apparition lugubre et sanglante du couperet, on ne voyait plus qu'un soc de charrue, construit avec les épées émoussées de quelques officiers américains ; au lieu de la machine rouge entrevue dans un sombre lointain, plus que le drapeau aux sept couleurs des futurs Etats-Unis d'Europe, fièrement dressé, comme le symbole d'un glorieux avenir. Sur ces bancs où naguère une foule ivre de sang acclamait par des cris de mort l'arrêt suprême d'un pauvre vagabond, des hommes venus de tous les points du monde préparaient l'opinion à la grande réforme internationale qui, en abolissant la guerre ou tout au moins en la rendant plus rare, sauvera des générations entières et conservera à la civilisation des millions d'existences précieuses. « Il y a des larmes dans les choses », soupirait jadis le doux Virgile. Mais n'y a-t-il pas aussi parfois, dans ces caprices du hasard, dans ces retours moqueurs de la destinée, comme une joyeuse ironie des choses et un divin sourire de la Providence qui dirige le progrès humain ?

Michel REVON.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

BULLETIN N° 12. — DÉCEMBRE 1888.

Pressions barométriques moyennes : 726,5 à Annecy, 683,93 à Leschaux, 709,51 à Mélan. Maxima le 14 à Annecy, le 8 à Leschaux, et le 16 à Mélan. Minima le 22 aux trois stations. Excursion du mercure : 23,2 à Annecy, 22,7 à Leschaux et 24,87 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Relativement élevée. Moyenne à Annecy du maxima 4°1, du minima —2°8, à 9 h. du matin —0°4. Moyenne générale : à Douvaine 1°7, à Chamonix —0°9, à Mélan —0°89, à Bonneville —2°3, à Leschaux 1°88, à Talloires 2°48. A Chamonix le thermomètre est à —13° le 13.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 5°8, de l'eau de puits 4°14, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 3°7.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de décembre :	le 3	10	17	24	31
Thermomètre... { maxima.	8°7	8°7	5°7	8°7	2°7
{ minima.	—6°5	—3°8	—5°8	—4°	—5°2
Baromètre à 0°.....	631,9	628	631,3	623,5	622,3

PLUIE ET NEIGE. — Mois sec. Maximum d'eau recueillie 37^m/^m en 5 jours à Annecy, minimum 3^m/^m en 1 jour au Biot. Un peu de neige dans les hauteurs 0,10 aux Gets, 0,18 à Megève 0,05 à Leschaux. Au Semnoz 12^m/^m d'eau. Le 3, 0,15 de neige ; 0,05 le 10 ; 0,10 le 24 et le 31.

OBSERVATIONS DIVERSES. — Le mois de décembre ne donne pas de neige, les brouillards règnent parfois dans le bas des vallées, au-dessus beau temps. Cours d'eau très bas. Passage de bécasses et gibier d'eau presque nul. Sur le lac d'Annecy quelques passages de canards les derniers jours. Au Semnoz les grives sont encore le 17.

Le Secrétaire-Adjoint de la Commission, A. MANGÉ.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 29 mars 1889.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT parle des conférences qui viennent d'être données au Théâtre par M. Maillard, sous les auspices de la Société, sur la géologie de la Haute-Savoie ; il remercie M. le Maire d'Annecy qui a bien voulu autoriser l'achat d'un appareil à projections et mettre à notre disposition la salle du Théâtre ; il mentionne aussi la direction centrale du Club alpin pour son prêt de vues sur verre, le conférencier et ses aides complaisants pour la peine qu'ils se sont donnée et pour la réussite de ces conférences ; il annonce en même temps que des excursions géologiques auront lieu cet été.

M. LE PRÉSIDENT annonce ensuite que M. Demaille, auteur du projet du monument Jules Philippe, exécutera le médaillon en marbre, et y apportera tous ses soins. M. Ch. Philippe accepte le projet adopté par la Société. Une inscription, rappelant les principaux titres du regretté défunt comme citoyen et comme homme de lettres, sera gravée sur le socle, après que la commission en aura arrêté le texte définitif. (Rectification du dernier compte-rendu : la soumission acceptée est celle de M. Martinelli, selon le projet Demaille.)

On sait que des noms d'anciens élèves du Collège Chapuisien seront gravés et exposés au parloir du Lycée Berthollet. M. LE PRÉSIDENT s'est informé auprès de M. le

(REVUE SAVOISIENNE.)

Proviseur du Lycée sur le diapason à adopter pour célébrer les illustrations locales. M. le Proviseur désirerait qu'on choisit les plus marquantes, laissant cela du reste entièrement à notre initiative.

M. SERAND annonce qu'il a réuni trente noms sur lesquels il sera facile de faire un choix.

M. RICHARD, greffier du Tribunal, présenté dans la dernière séance, est élu membre effectif de la Société.

M. F. DUPONT, ingénieur-chimiste à Paris et secrétaire général de l'Association des chimistes de Sucrerie et de Distillerie de France, demande à poser sa candidature de membre effectif. Celle-ci est acceptée.

M. MAILLARD, secrétaire-adjoint, donne lecture d'une circulaire de la Direction des Beaux-Arts, qui rappelle que le congrès annuel des Sociétés des Beaux-Arts des départements s'ouvrira cette année, le mardi 11 juin, dans l'Hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts. Les travaux qu'on désirerait y présenter doivent être envoyés au Ministère, avant le 22 avril, pour être soumis à l'examen du Comité central.

LE MÊME annonce une demande d'échange de publications de la part de la Société des naturalistes de Kiew. Notre Société ne faisant pas des sciences naturelles l'objet principal de son activité, décide de transmettre cette demande à la Société d'histoire naturelle de Chambéry.

Des prospectus ou annonces d'ouvrages : 1° Sur les Bauges ; 2° Sur Thonon, Evian-les-Bains et le Chablais moderne, sont présentés ; la souscription est laissée aux soins de la Bibliothèque municipale.

L'assemblée vote des remerciements pour les dons faits à la Société et au Musée de la ville par MM. :

J. Vuy. *Une procédure calviniste à Genève dans le xvi^e siècle*, par J. Vuy. Genève, 1889 ; in-8°, 17 p.

- F. Dupont.** *Etat actuel de la fabrication du sucre en France au point de vue technique*, par F. Dupont. Paris, 1889 ; gr. in-8°, 80 p.
— Publications de l'Association des chimistes de sucrerie, de 1885 à 1887. (Trois brochures.)
- J. Bastin.** *Etude philologique des participes*, par J. Bastin. St-Pétersbourg, 1888 ; in-8°, 54 p.
- M. Revon.** *L'Université de Grenoble*. Grenoble, 1889.
- Alexis Collomb**, à Sanghaï. Deux nids d'hirondelles de Chine (salanganes).
- D^r Thonion.** Onze reproductions chromo de reliures de luxe du xvi^e au xix^e siècles.
- Ch. Coppier.** 1^o *La Route de Sevrier*, ébauche à l'huile (primée au Concours Andrevetan de 1888) ; 2^o *La Faneuse*, eau-forte d'après Feyen-Perrin.
- A. Belly.** 1^o Don antérieur : Une paire souliers Louis XV, satin et peau d'agneau ; 2^o don actuel : deux pierres de taille provenant des arches de l'aqueduc romain du Mont-Pilat, à Lyon-St-Just.
- Eug. Pissard.** Un hippocampe de Cette.

Le Secrétaire-Adjoint : G. MAILLARD.

GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

APPLIQUÉE A LA HAUTE-SAVOIE

(Suite et fin.)

Etat initial du globe. — Formation des montagnes.

L'étude de l'état primitif de la terre nous conduit à admettre un refroidissement de notre planète. Celle-ci perd constamment de sa chaleur propre, soit par le rayonnement dans l'espace, soit surtout par les sources thermales et les éruptions volcaniques.

A l'époque carbonifère, en effet, se développait une végétation exubérante de fougères immenses, de lycopodes et de prêles gigantesques, sur toute la surface du globe ; les espèces que l'on trouve fossiles dans les régions polaires ne diffèrent pas de celles de Saint-Etienne, de Servoz ou d'Angleterre ; elles ont leurs analogues actuels dans les zones tropicales, où la température moyenne annuelle atteint 25 à 30 degrés. Cela indique dans cette époque une répartition égale de la température sur toute la surface du globe ; la chaleur devait donc nécessairement venir du globe lui-même et non tout entière du soleil qui aurait alors amené une notable différence entre les pôles et l'équateur ; on est conduit à admettre pour ces temps reculés une atmosphère très dense, lourde, chargée de vapeurs, ayant intercepté la plus grande partie de la chaleur solaire.

Encore à l'époque miocène, le Groenland, le Spitzberg et l'Amérique polaire hébergeaient des forêts entières de chênes, de platanes, de châtaigniers et des lauriers ; vers le même temps, le nord de la France abritait des éléphants, des rhinocéros et des plantes subtropicales.

La forme de la terre, ellipsoïde de rotation, c'est-à-dire sphère renflée à l'équateur et aplatie aux pôles, ne peut être due qu'à un état initial fluide, même gazeux. Il serait trop long d'énumérer ici tous les faits qui étayent cette hypothèse de Laplace, d'après laquelle notre globe aurait passé par condensation de l'état de nébuleuse gazeuse à celui d'étoile brillante, pour arriver à être un monde habitable ; de nombreuses vulgarisations ont fait entrer ces idées dans le domaine de toutes les intelligences.

Dans cet état d'incandescence lumineuse, la terre avait un plus grand volume ; elle était alors une énorme sphère aplatie, fluide, mais perdant de sa chaleur. Le refroidissement et la condensation progressive amenèrent la cristalli-

sation de sa surface, la formation d'une pellicule solide, en même temps que la précipitation de la vapeur d'eau de l'atmosphère en pluies torrentielles. Le noyau, encore fluide, continuait néanmoins à se contracter et, exerçant sur la surface une attraction énergique, dont l'effet le plus net est la pesanteur même des corps, forçait constamment l'enveloppe solide à le suivre dans sa contraction, à s'affaisser avec lui.

Mais une enveloppe solide, fermée de toutes parts et non élastique, ne peut se contracter qu'en se plissant. Il résulta donc que cette pellicule, probablement représentée par le granite fondamental ou protogine, subit un premier plissement.

Dès sa formation, elle était soumise aux agents atmosphériques, à l'action de l'air, des pluies nombreuses qui exercèrent sur elle des actions chimiques de désagrégation et de décomposition. Les résultats de cette décomposition formèrent les argiles, les marnes, les calcaires, toutes les matières sédimentaires que les fleuves entraînent dans la mer. Ces premiers sédiments formés dans les mers primitives donnèrent les premières couches que nous observons à la base des autres ; elles se déposaient horizontalement par-dessus les roches anciennes déjà plissées.

Le refroidissement continuant, la contraction marcha de même, le plissement aussi. Mais la contraction ne se produit pas sans amener une pression extrêmement énergique des molécules les unes contre les autres ; elle équivaut donc à une pression horizontale que le plissement contrebalance en rétablissant l'équilibre. Une pomme en se desséchant se ratatine ; que fait alors la mince pelure qui ne peut suivre le mouvement ? Elle se ride. Ainsi fait notre écorce terrestre, mince pellicule, puisqu'elle n'égale pas la 200^e partie du diamètre du globe. Tous les plissements que nous observons ne sont que de faibles rides de cette surface.

Une fois un pli dessiné, les mouvements postérieurs ne font que l'accentuer. Si un côté est déjà plus élevé que l'autre, il chevauchera par dessus, le pli sera déjeté du côté le plus bas ; c'est ce qui explique pourquoi la première chaîne des Alpes est si souvent déjetée du côté de la plaine. On reproduit artificiellement beaucoup de formes de plis en étendant une couche d'argile plastique sur une feuille de caoutchouc distendue longitudinalement, puis en laissant celle-ci revenir sur elle-même ; on voit alors se former des voûtes dont les unes rompent, les autres restent entières, on voit des chevauchements et des plis-failles, etc.

La première idée qui se présente à l'esprit pour expliquer la formation des montagnes est d'invoquer une poussée de bas en haut, un soulèvement. A vrai dire, les vastes plaines des continents, les steppes de la Russie, de l'Asie, de l'Amérique, où les couches sont horizontales, sont bien dues à une action de ce genre ; mais un simple soulèvement est impuissant à former ces plis aigus, renversés, couchés, horizontaux, en éventail, dont nous venons de voir de nombreux exemples. Les roches cristallines, le granite lui-même, ont joué là-dedans un rôle absolument passif ; elles étaient en effet déjà solides au moment du soulèvement, même dès le Carbonifère, car on retrouve dans ce terrain des cailloux de granite, de quartz, etc., qui ne peuvent se former qu'aux dépens de roches dures et résistantes. Loin donc de contribuer au plissement général, le granit du mont Blanc n'a fait que suivre le mouvement et obéir aux forces intérieures du globe.

De nos jours d'ailleurs la terre ne chôme point. De vastes surfaces se soulèvent, d'autres s'affaissent sous la mer. Ces deux mouvements contraires, oscillations de balances, semblent même se compenser mutuellement. Le Chili et le Pérou se soulèvent assez rapidement, de même que la côte

de la Baltique. Les rives de la Manche et du Pas-de-Calais, de Gascogne, le delta du Pô, celui du Nil s'affaissent au contraire. Plus près de nous, le Jura paraît encore subir des mouvements d'oscillations, ainsi que la contrée entre Poisy et Annecy, selon les témoignages de quelques personnes. Enfin les nombreux tremblements de terre qui affectent les pays de montagnes paraissent dus en grande partie à des causes semblables. Dans les Alpes ils n'ont en tout cas pas une origine volcanique : le centre de rayonnement des secousses est beaucoup trop près de la surface du sol.

La Savoie aux temps géologiques.

L'histoire géologique de notre pays est celle des Alpes et des pays qui en dépendent : le plateau mollassique et le Jura.

Les événements des temps primitifs ne se peuvent reconstituer qu'à l'aide d'hypothèses. La certitude, fondée sur les analogies, ne commence qu'avec la période houillère. A cette époque, du sein de la mer s'élevait un chapelet d'îlots bas, marécageux, couverts d'une splendide végétation tropicale, qui s'épanouissait dans une chaude et humide atmosphère. Cette chaîne de petites terres comprenait nos gisements houillers : La Mure en Dauphiné, Taninges, Servoz, Petit-Cœur en Tarentaise, le col de Balme, le Valais, etc. A l'époque du Trias, la situation de nos Alpes occidentales est un peu douteuse ; elles étaient probablement, comme tout le reste de la France et le nord de l'Europe, des bassins peu profonds, où s'évaporait l'eau de mer qui y laissait des dépôts de gypse, et sur les rives desquels croissaient un grand nombre de végétaux, tandis que le Tyrol, le nord de l'Italie étaient le siège d'une grande mer ouverte.

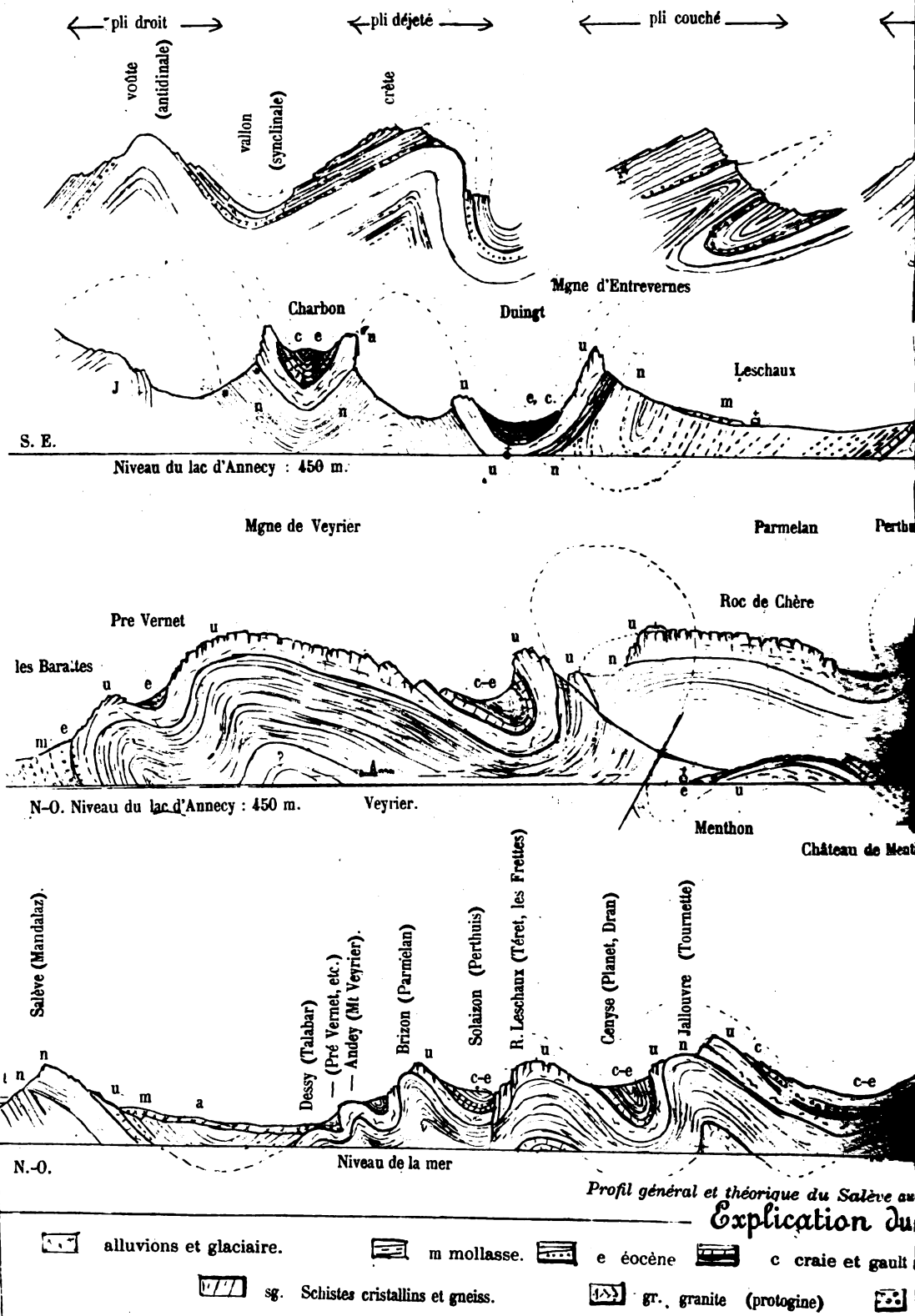
A partir du Jurassique s'établit alors une uniformité générale; tout le pays retombe sous l'eau. La France ne laisse émerger que le Plateau central, bas ilot à fleur d'eau. Les régions du Jura, du Chablais sont sublittorales, tandis que le fond augmente sensiblement en Faucigny, pour arriver, du moins à l'époque jurassique supérieure, à de grands abîmes en Savoie, en Dauphiné et dans les Alpes occidentales.

A la fin de cette époque, le Jura se soulève à fleur d'eau; la mer en est un instant repoussée; des lacs s'y établissent, abritant une faune d'eau douce, tandis que la terre ferme a ses mollusques particuliers.

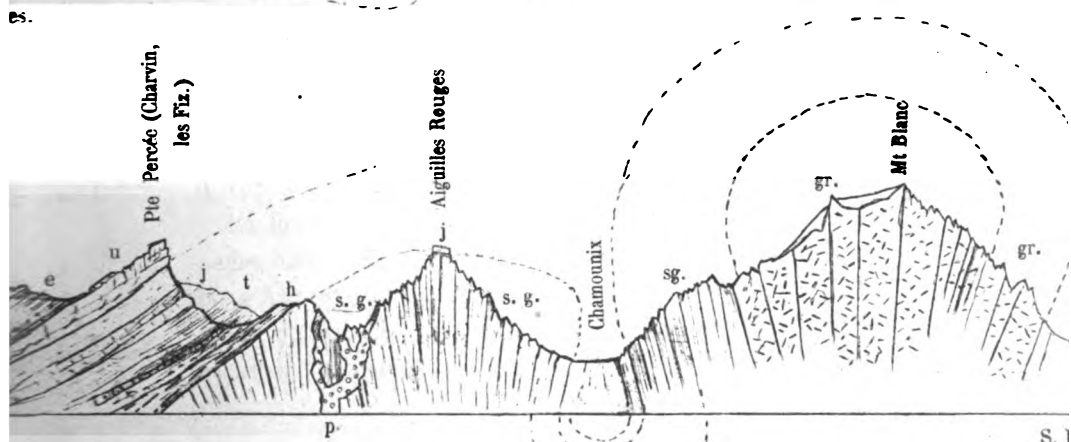
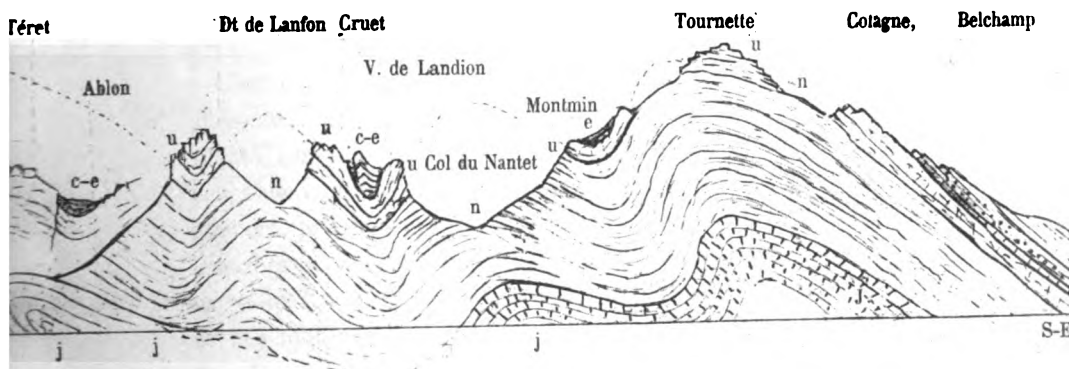
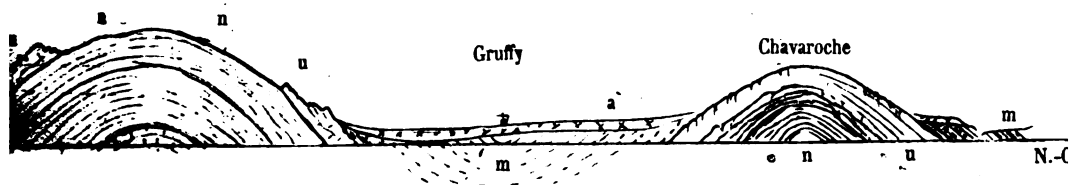
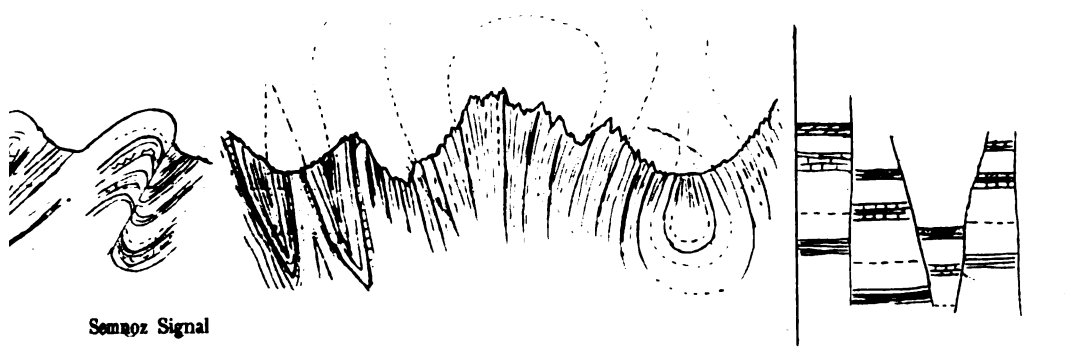
La période crétacée voit s'opérer un mouvement inverse: le Jura reste sublittoral, mais le Chablais devient mer profonde, du moins vers la fin de la période. A l'époque de l'Urgonien notre mer des hautes Alpes de Savoie abritait quantité de mollusques côtiers; peut-être alors les chaînes cristallines étaient-elles définitivement hors de l'eau. Le Gault non plus ne se déposa que dans des golfes ou des bras de mer peu profonds, ce que prouve l'abondance des fossiles. Le Jura émerge alors momentanément entièrement; cela provoque au Chablais un contre-coup en sens inverse: il devient la région des grands fonds. Cet état de choses continue pendant la période éocène, avec de légers exhaussements locaux dans nos régions, où apparaît alors une faune saumâtre (Entrevernes, Petit-Bornand, Pernant près Mâgland), et une riche végétation trahie actuellement par des gisements de charbon.

Il faut à cette époque se représenter les Alpes comme une chaîne d'îles montagneuses occupant la place des massifs centraux actuels. Les hautes Alpes calcaires étaient sous l'eau partiellement, mais le Jura, le Salève, le Vuache, le Semnoz étaient depuis longtemps émergés.

Puis, soulèvement général; continuation de la formation



crasé → ← pli-faïlle → plis aigus plis en éventail failles de cassure



Blanc ; raccords sur un seul plan.

Le schéma des terrains

u urgonien n nécomien. j. jurassique et lias. t trias. h. houiller
 xphyre de la vallée de Valorsine (filons éruptifs.)

des chaînes alpines ; recul de la mer, émergence de tout le pays, établissement, au pied des Alpes, des lacs d'eau douce du Miocène inférieur, au milieu desquels le Semnoz est une île isolée. Du Lyonnais en Autriche, se forme un chapelet de lacs et de marais à faune nombreuse de mollusques, de sangliers gigantesques (*Anthracotherium*), de cerfs (*Palæomeryx*), de crocodiles et de tortues, avec une riche flore de palmiers, d'érables, de lauriers, de figuiers, etc.

Pendant le Miocène moyen (mollasse marine), retour temporaire de la mer : à Seyssel on trouve de nombreuses dents de requins ; puis les eaux se retirent complètement chez nous, des deux côtés, à l'est et à l'ouest ; mais, dans le Lyonnais, l'est de la Suisse et en Bavière, persistent de grands lacs d'eau douce.

C'est de l'époque immédiatement postérieure que date le plissement définitif de la chaîne des Alpes, mouvement qui affecte aussi énergiquement la région mollassique. C'est probablement une des causes de la grande extension des glaciers, précédée de dépôts de cailloux au fond de nos vallées. Les glaciers descendent lentement, envahissent toutes les vallées, toute la plaine, tout le pays ; seuls, les sommets de nos montagnes apparaissent comme des îlots au milieu de cette mer de glace. La surface de celle-ci atteint 1,665^m d'altitude au mont Brizon ; le Parmelan ne la dépasse que de la hauteur de la paroi de rochers ; à Annecy elle est plus basse, la hauteur du col de Rampon : cela fait chez nous 800 mètres d'épaisseur de glace, qui recouvrait le lac d'Annecy.

La fonte de ces énormes masses amena, comme on le pense bien, des déluges d'eau dans les parties basses. Le lac d'Annecy, formé par le soulèvement définitif de la mollasse, du Vuache, du Salève, de Mandalay et du Semnoz, reçut une grande partie des eaux de neige. A cette époque,

il s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui ; ses rivages d'alors sont encore de nos jours dessinés par les terrasses de graviers que nous avons notées sur tout le pourtour du lac actuel et de la plaine des Fins ; il s'étendait de même jusqu'à Faverges et dans les vallées du Fier et de la Filière. Nous avons vu trois étages de terrasses, dont le supérieur, à 30 mètres au-dessus du niveau actuel, est le plus ancien, le plus étendu aussi. Un autre lac couvrait la vallée du Fier, de Saint-Clair à la cascade de Morette. Le défilé de Saint-Clair n'était pas encore scié aussi profondément qu'aujourd'hui ; le fond en était à environ 30 mètres plus haut ; le Fier, qui en sortait, se déversait dans le lac d'Annecy, et celui-ci, par le défilé de la Balme-de-Sillingy, dans la vallée du Rhône. Le Rhône lui-même s'écoulait, non pas comme aujourd'hui par La Balme de Pierre-Châtel, mais par la vallée du lac du Bourget dans celle de Grésivaudan.

Cette marche des cours d'eau nous est indiquée par les dépôts de cailloux et de graviers.

Le lac Léman est d'ailleurs également bordé d'une triple ceinture de terrasses à des hauteurs respectives de 6^m, 20^m, 30^m ; ce fait est commun à tous les lacs de nos plaines et à toutes nos vallées. Le creusage de celles-ci ne s'est effectué que progressivement, à époques séparées par de longs intervalles de calme relatif. Inutile de dire que la vallée de l'Arve porte aussi les traces d'anciens lacs.

Enfin, les débouchés s'agrandissent sous l'action continue de l'érosion fluviale ; les Gorges du Fier sont creusées — seulement alors, car elles sont postérieures à l'époque glaciaire et post-glaciaire — et provoquent, par un écoulement plus rapide, un rapide abaissement du lac d'Annecy ; l'assèchement de la plaine des Fins entraîne celui du lac de Thônes, et le pays acquiert sa physionomie actuelle. A ce moment seulement arrivent les populations lacustres :

la position topographique des pilotis atteste qu'à ces places la profondeur du lac n'était guère plus grande que maintenant et que le rivage n'était pas plus éloigné. Dès cette époque, le passé de notre pays entre dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DES PROFILS

1. La première série des figures, au haut de la planche, représente des cas théoriques d'accidents des couches, plis et failles. Ces dessins sont destinés à expliquer et à faire comprendre les profils suivants ; ils doivent démontrer les principes de la construction d'une coupe géologique à travers une région. Ils sont pour la plupart empruntés à l'ouvrage du professeur Heim : *Mécanisme de la Formation des Montagnes*.

2. Profil allant de la montagne du Charbon au chaînon de Chavaroche, longeant le bord ouest du lac d'Annecy.

3. Profil du mont de Veyrier à la Tournette, faisant face au précédent et longeant le bord est du lac d'Annecy.

4. Profil général du Salève au mont Blanc ; on l'a construit d'une façon plus ou moins théorique, en raccordant plusieurs points intéressants (Aiguilles-Rouges, sommet du mont Blanc) sur un même plan de coupe, afin de pouvoir les figurer. Les noms libres sont ceux des points atteints par le plan du profil ; les noms mis entre parenthèses à la suite des premiers indiquent les localités qui se trouvent dans le prolongement des mêmes chaînes ou des mêmes vallons ; ainsi *Leschaux (Téret, les Frêles)* signifie que le profil passe par les rochers de Leschaux, mais que les montagnes de Téret et des Frêles font partie de la même chaîne, etc. Les hauteurs ont été légèrement exagérées.

Les lignes ponctuées raccordent les différents tronçons des couches, pour mieux indiquer les allures de celles-ci.

G. MAILLARD.

Annecy, automne 1888.

ERRATUM.

Page 33, ligne 4 d'en bas, au lieu de *Eutobocchus*, lisez *Teutobocchus*.

UN PROCÈS AU XVIII^e SIÈCLE

I.

Les Savoyards sont plaideurs ; ils l'étaient bien plus encore au siècle dernier, lorsque la justice était à bon marché. Tout bon propriétaire avait son petit procès. Quelques-uns avouaient même naïvement qu'ils seraient malades s'ils ne plaidaient pas... ils aimaient mieux payer l'avocat que le médecin.

Ce qui m'a étonné, dans l'étude que j'ai entreprise des plaidoyers du XVIII^e siècle, c'est de voir que les avocats imprimaient beaucoup. Les *avis en droit* échangés entre les avocats, les *sommaires* rédigés et signés par les procureurs, les *conclusions* du ministère public étaient souvent imprimés. Après l'arrêt rendu, les parties avaient le droit d'en connaître les motifs (livre III, tit. 23, §§ 19 et 20 des Royales Constitutions de 1770). C'étaient des dissertations longues et raisonnées, où chaque point de fait et de droit était successivement étudié. Souvent ces *motifs* étaient également imprimés.

La plupart de ces publications éphémères étaient jetées au feu ou au panier aux chiffons ; on en retrouve rarement des collections. Mais si l'on a la bonne chance d'en découvrir et la patience de les lire, on y trouvera souvent des traits curieux de la vie de nos ancêtres. Comme les minutes des notaires, comme les livres de raison des bonnes familles, elles constituent des sources où il y a beaucoup à puiser pour l'histoire.

Je voudrais en donner ici un exemple : je citerai à tout hasard un procès, un appel d'abus du chapitre de la collé-

giale de Notre-Dame d'Annecy contre le révérendissime évêque et prince de Genève, procès suivi devant le Sénat de Savoie en 1777, et portant sur cette seule et grave question : les chanoines d'Annecy ont-ils le droit de prendre et de changer leur servante sans une autorisation expresse de l'évêque ?

Le président de la Chambre du Sénat était alors M. Maistre, le père des célèbres Joseph et Xavier de Maistre.

En l'an 1397, le pape Benoît XIII érigea en collégiale l'église de Notre Dame-de-Liesse d'Annecy ; il députa deux cardinaux pour rédiger les statuts de ce nouveau chapitre, et les approuva lui-même par une bulle du 1^{er} juillet 1397.

Comme l'évêque résidait alors à Genève, il était tout naturel que le doyen du chapitre reçût des pouvoirs fort étendus pour veiller à la régularité et au bon ordre de la nouvelle collégiale. Aussi les statuts portent-ils que le doyen aura charge d'âmes des chanoines, prêtres et autres serviteurs de l'Eglise, *« avec droit de corriger ce qui aurait été commis, ou omis par lesdites personnes, soit en matière d'office divin, soit en toute autre matière, sauf pour les crimes graves, dont la punition est réservée à l'Ordinaire »*.

Les privilèges accordés par ces statuts étaient si amples, que le chapitre se crut d'abord exempt de la juridiction de l'Ordinaire. En 1411, lorsque l'évêque de Genève, M^{sr} de Bertrandis, se présenta à l'église de Notre-Dame pour en faire la visite, les chanoines lui en refusèrent l'entrée. Le prélat leur fixa un délai pour justifier de leur droit. Le terme étant échu sans que la justification eût été fournie et les chanoines persistant dans leur refus, il fulmina contre eux, le 3 septembre 1414, une sentence de suspension, interdit et excommunication. Dès le lendemain, ils firent leur sou-

mission, et, le 5 septembre, l'évêque leva les peines prononcées, et procéda à la visite.

Lorsque M^{sr} Jean d'Arenthon d'Alex publia ses constitutions synodales, il y posa en principe qu'à l'évêque seul il appartient de veiller sur les mœurs de son clergé et d'autoriser les prêtres à tenir chez eux des servantes. Il ne faisait aucune exception pour les chanoines de la collégiale, ni pour les autres ecclésiastiques qui la desservent.

Le doyen en prit ombrage et y vit une atteinte portée aux statuts de 1397. Voulant trancher radicalement cette question, l'évêque, par une ordonnance du 29 décembre 1673, enjoignit aux chanoines et prêtres d'honneur de la collégiale de congédier les servantes qu'ils tenaient, révoquant en même temps toutes les permissions qu'il avait données précédemment. Cette ordonnance fut notifiée par exploit à R^d Brunet, sacristain et chanoine, auquel il fut enjoint d'en faire part aux autres.

La lutte était engagée : le chapitre prit parti pour le doyen, et, par délibération capitulaire du 10 janvier 1694, défendit aux chanoines et prêtres d'honneur de tenir des servantes sans en avoir obtenu la permission du chapitre ; puis, par autre délibération du 5 décembre 1697, il exigea que cette permission fût renouvelée chaque fois que les dits ecclésiastiques viendraient à changer de servante, et enfin décida qu'elle ne serait accordée qu'à la suite d'une somme apprise sur la vie, les mœurs et les qualités des servantes proposées.

M^{sr} de Rossillon de Bernex, successeur de M^{sr} d'Arenthon, chercha à régler amiablement ce différend. Le duc de Savoie était intervenu et avait délégué spectable Danthon, premier collatéral au Conseil présidial du Genevois, pour disposer les doyen et chapitre à en venir à une transaction. Dans le traité qui fut alors signé, le chapitre reconnut plei-

nement les droits de l'évêque, déclara nulles les ordonnances qu'il avait rendues au sujet des servantes et se soumit aux constitutions synodales.

Mais peu d'années après, un nouveau doyen, R^d Machet, attaqua cette transaction; il se pourvut au duc Victor-Amédée II, qui délégua le président Graneri pour amener les parties à un accord définitif. Il en résulta une transaction vraiment étrange, en date du 18 août 1714, dont voici la principale disposition :

« Il ne sera loisible à l'avenir à aucun chanoine et prêtre
« d'honneur de ladite collégiale, ou autres ecclésiastiques
« servant en icelle, de tenir aucune servante dans leurs
« maisons, qu'ils n'aient auparavant obtenu la permission
« du Seigneur ill^{me} et rev^{me} Evêque, auquel seul appar-
« tiendra le droit de donner ladite permission; laquelle
« ayant été obtenue ne sera point censée révoquée par au-
« cune révocation générale de semblable permission, mais
« au contraire sera censée persévérer jusqu'à ce que l'Evêque
« l'ait spécialement révoquée pour des causes légitimes
« qu'il fera connaître au chapitre, sans pourtant que ledit
« chapitre puisse prendre de là aucun prétexte de contester
« sur la révocation, ni d'en empêcher ou retarder l'effet.
« Et cas advenant que quelques uns desdits R^{ds} chanoines,
« prêtres d'honneur, ou ecclésiastiques servant dans ladite
« collégiale vinssent à tenir des servantes dans leurs mai-
« sons, sans en avoir auparavant obtenu la permission
« dudit Rev^{me} Evêque, pour lors le Doyen et le Chapitre,
« conformément aux statuts de ladite Eglise, connaîtront
« de ladite contravention et puniront le contrevenant en
« première instance privativement à l'Evêque, sauf si le
« Doyen et le Chapitre se trouvent avoir négligé de procé-
« der contre le contrevenant pendant huit jours après avoir
« eu avis de la contravention de la part dudit Rév^{me} Evê-

« que; et pour cet effet ledit Rév^d Doyen, en conformité
« des statuts dudit Chapitre, établira avec icelui les peines
« qu'encourront les contrevenants en pareil cas. » Enfin il
fut convenu que toutes les conventions contraires, notamment celle du 28 octobre 1698, demeureraient nulles et de nul effet.

Ce traité semblait assez clair, et l'on pouvait espérer qu'il mettrait fin à ce misérable différend. Point du tout ! Le 23 janvier 1776, le chapitre députa deux chanoines pour présenter à l'évêque un mémoire où ils prétendaient n'être point obligés, lorsqu'ils lui demandaient la permission de tenir une servante, de désigner son nom ni son âge, comme aussi n'avoir point à lui demander une nouvelle permission, quand ils changeaient de servante.

M^{sr} Biord, alors évêque, leur répondit par un écrit très ferme, en date du 26 du même mois, qui porte en partie le caractère d'une déclaration, et en partie celui d'une sentence. Il se termine par les quatre articles suivants :

« 1^o Que nous entendons maintenir notre juridiction sur le chapitre et ses membres, dans toute l'étendue qu'elle doit avoir suivant les lois de l'Eglise et des Saints Canons ; et que, lorsque les circonstances nous en fourniront l'occasion, nous nous ferons un devoir de la soutenir avec toute la rigueur de l'autorité épiscopale.

« 2^o Nous déclarons que c'est en vertu de notre autorité et de notre juridiction ordinaire que nous avons le droit d'accorder ou de refuser à ses membres la permission de tenir une servante, de même de révoquer celle qui leur aurait été accordée, lorsque nous le jugerons convenable.

« 3^o Nous déclarons aussi que lorsque les membres du chapitre voudront obtenir de nous la permission de tenir des servantes, ils devront nous désigner les personnes qu'ils voudront prendre à leur service, et nous faire conster de

leur âge et de leurs bonnes mœurs, afin que nous puissions juger avec connaissance, si nous sommes dans le cas de pouvoir accorder, ou de devoir refuser la permission.

« 4^o Nous déclarons et ordonnons que lorsqu'ils auront obtenu la permission de tenir des servantes désignées, ils ne pourront en prendre d'autres sans une nouvelle permission...

« Ordonnons que notre précédente déclaration soit enregistrée dans notre greffe, et qu'elle soit notifiée au chapitre par notre greffier. »

En présence d'une déclaration aussi catégorique, le chapitre n'hésita pas à en appeler comme d'abus, devant le Sénat de Savoie. Il signalait sept chefs d'abus, tant dans la forme que sur le fond de l'Ordonnance épiscopale.

L'appel fut admis, par décret du Sénat du 16 mai 1777. L'avocat fiscal général Adami, dans ses premières conclusions, tout en admettant le bon droit de l'évêque, reconnaissait que quelques termes de son ordonnance manquaient de précision, et pouvaient, s'ils n'étaient expliqués, léser les droits reconnus au doyen par la transaction de 1714.

L'évêque alors, dans un *Avis en droit* parfaitement rédigé par spectacles Vignet et Delemilière, fournit les explications les plus catégoriques et les plus satisfaisantes sur les deux chefs en contestation. Au vu de ce mémoire, et sur conclusions conformes de l'avocat fiscal général, le Sénat mit les parties hors de cours et procès, sans dépens.

Pour en finir avec ce débat qui durait depuis un siècle, M^{sr} Biord fit imprimer les conclusions de l'avocat général Adami, l'*Avis en droit* signé Vignet et Delemilière et enfin les motifs de l'arrêt du Sénat, qui contiennent un résumé complet du différend. Ces motifs seuls forment un volume de 37 pages, in-folio. Le tout est imprimé à An-

necy, chez Jean-Baptiste et Alexis Burdet, imprimeurs de M^{sr} l'évêque et du clergé.

Ce qui frappe surtout dans ce long démêlé, qui commence en 1673, pour se terminer en 1777, c'est le défaut d'intérêt du chapitre à contester les droits de l'évêque. Il n'y a pas eu certainement un seul cas d'irrégularité à signaler dans la conduite des chanoines ni de leurs servantes; il n'y a pas eu une seule autorisation donnée ou refusée par l'évêque, qui ne l'eût été également par le doyen et son chapitre.

Tout ce procès, avec ses frais et ses désagréments, n'avait ainsi pour objet qu'un privilège suranné, sans utilité réelle pour ceux qui le soutenaient avec tant d'insistance.

La conquête de la Savoie en 1792, la révolution dans les mœurs qui en a été la conséquence, ont fait tomber tout cet échaffaudage de vieux privilèges. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui les passions qui agitaient alors les hommes les plus calmes et les plus raisonnables. Il y a comme un mur qui nous sépare de cette époque.

(A suivre.)

L. PILLET.

A PROPOS DU FLEUVE LÉMAN

Dans l'*Indicateur d'histoire suisse* (1887, p. 119), un savant parle, d'après un manuscrit saint-gallois, d'une signification du mot *alemanni* qui lui semble *inexacte*, mais qu'il considère comme *nouvelle*.

Dans la même publication (1889, p. 340), on fait remarquer que cette signification n'est *point nouvelle*, et on cite le passage suivant d'Isidore de Séville, écrivain qui mourut, si je ne me trompe, dans la première moitié du VII^e siècle, c'est-à-dire à une époque beaucoup plus rappro-

chée que la nôtre de celle où les peuples du Nord vinrent se fixer en grand nombre dans nos contrées : *Populi inhabitantes iuxta Lemannum fluvium Alemanni vocantur*. En d'autres termes, on appelle Allemands les peuples qui habitent près du *fleuve Léman*.

L'auteur entendait-il par *fleuve Léman* le lac qui a conservé ce nom, de nos jours, ou le *Rhône* qui le traverse dans toute son étendue, c'est ce que je n'essaierai pas, faute de documents, de discuter ici ; au surplus, la question en elle-même ne présenterait pas un grand intérêt. En tout cas, si la géographie de l'auteur que je cite est exacte pour son temps, il s'agirait plus ou moins directement d'une population allemande qui ; à cette époque ancienne, était voisine, soit du lac, soit du fleuve lui-même.

Au premier abord, un fait pareil heurte toutes nos idées et on sourit volontiers à la science de celui qui vous parle avec sérieux du *fleuve Léman*.

Il est bon toutefois de réfléchir ; la géographie varie beaucoup suivant le siècle et les événements. On en vit la preuve palpable lors de ce grand mouvement des peuples du Nord, des *barbares*, comme on les appela, qui amenèrent des changements considérables dans un certain nombre de contrées de notre vieux continent.

Pendant plusieurs générations, et sans qu'il soit toujours possible de déterminer les temps avec exactitude, il y eut, dans les diverses populations européennes, des mouvements en avant ou des mouvements de recul, des victoires ou des défaites, en un mot, une série d'événements qui modifièrent l'étendue ou l'importance des divers territoires, qui les changèrent parfois complètement.

On sait, par exemple, que, vers le *ve* siècle, les Allemands s'étendaient jusqu'à Langres, où la population aujourd'hui est absolument française.

Un homme qui occupe une haute position politique, M. Emile Welti, ancien président de la Confédération suisse, a prouvé, en un savant mémoire, qu'une partie notable du canton d'Argovie, qui renferme actuellement une population purement allemande, n'avait eu, jusque dans des temps très modernes, que des lois burgondes ; il en a conclu, non sans raison, que les Burgondes avaient dû occuper autrefois assez longtemps cette portion d'Argovie pour y avoir laissé leurs institutions et leurs lois.

Des faits analogues ont dû certainement se produire dans plus d'une région ; dans ce grand va et vient des peuples, il ne faut pas trop s'en étonner. Il serait surprenant plutôt que le contraire eût eu lieu.

N'est-ce point ainsi qu'il faut expliquer certains faits historiques ? Je me borne à un ou deux exemples. On n'ignore pas, en effet, et on a répété plus d'une fois que, jusqu'à une époque très moderne, la population d'Abondance et celle d'autres vallées voisines, populations romandes, de nos jours, avaient conservé des institutions à caractère essentiellement *allemanique* : ces institutions étaient la preuve vivante de la présence, pendant un temps plus ou moins long, d'autres populations appartenant à d'autres races. De là, dans la vallée d'Abondance, ces assemblées générales du peuple, comme dans les cantons des hautes Alpes, ces assises publiques et en plein air dans lesquelles tous les habitants de la vallée se réunissaient, comme en un grand jury national, et prononçaient souverainement des arrêts de vie ou de mort.

On a remarqué, de même, qu'en plein moyen-âge il y avait encore au pied du mont Blanc, dans la vallée de Valorcine, une population purement allemande.

Est-il trop hasardeux d'en conclure qu'à une certaine époque et pendant un certain temps, qu'il serait impossible

de déterminer avec exactitude, une population *allemanique* a occupé, près du lac Léman, des territoires qu'elle n'occupe plus aujourd'hui? Les textes cités doivent-ils être négligés complètement, et n'en doit-on pas tenir compte? Ne peuvent-ils pas permettre de mieux expliquer un certain nombre d'événements qui ont trait à notre histoire romande en général? A propos du *fleuve Léman*, j'effleure à peine la question que je pose, et je la soumets à la perspicacité des lecteurs qui ne dédaignent pas de s'égarer quelques instants avec moi dans ces années lointaines et obscures.

Dr Jules Vuy.

LA VALLÉE DE THÔNES

EN 1798

On rencontre parfois dans de vieux manuscrits qui ne méritent pas d'être reproduits en entier des données précieuses que l'on chercherait vainement ailleurs. Bien souvent un amateur d'histoire locale, qui a péniblement recueilli une quantité de notes sur un sujet, abandonne son projet d'écrire par suite des documents qui lui manquent sur telle ou telle époque et qu'il ne sait où aller trouver. Avec quelques données de plus, qu'il puiserait, sans se déplacer, dans des publications périodiques, il reprendrait courage et finirait par mener son entreprise à bonne fin. Compulser ces données éparses et comme perdues dans des volumes où personne ne songerait à les chercher, les reproduire dans des publications spéciales, comme la *Revue savoissienne*, et les commenter au besoin, c'est tout à la fois rendre service à l'histoire locale et aux personnes qui s'en occupent. Dans un pareil travail il est important de conserver aussi fidèlement que possible le cachet de l'original que l'on reproduit ; c'est ce que je me suis efforcé de faire dans les extraits suivants, où à côté des faits l'on voit les idées, le degré d'instruction et de sagacité de l'auteur. Le manuscrit dont je vais faire des citations se trouve aux archives de la Société Florimontane, réuni à d'autres manuscrits en un volume ; il porte un titre pompeux, dans le goût de l'époque ; il est à regretter qu'il soit inachevé. Il ne porte

pas de signature, mais on sait que cet écrit est dû à D. Claris, officier de santé.

Je ne relèverai pas ici les inexactitudes de certaines assertions de l'auteur, ni les naïves explications qu'il donne parfois ; cela m'entraînerait trop loin. Je me réserve d'ailleurs d'y revenir. A. CONSTANTIN.

Il n'existe pas le moindre vestige d'antiquités à Thônes ni dans ses environs, jusqu'au pont de Saint Clair, où l'on voit une inscription gravée dans le roc. Ce pont s'est écroulé ce printemps, et l'on ne prend aucune mesure pour le rétablir ; cependant il est d'une absolue nécessité.

— Le village des Clefs paraît avoir été beaucoup plus considérable qu'il ne l'est actuellement, si l'on examine les ruines des tours qui existent encore ; c'est admirable d'en voir une aussi élevée et couronnée de petits sapins.

— Au nord-ouest de Thônes, près du pont de Nums, se trouve une jolie petite promenade plantée de tilleuls très gros et très élevés, où le peuple s'exerce ordinairement à jouer... Au-dessus de cette promenade est une petite plate-forme oblongue. A l'une de ses extrémités se trouve la petite église du Calvaire qui paraît un peu antique, à en juger par les vestiges d'une inscription gothique sur le portail ; on y a pratiqué un petit jardin au-dessus. A l'autre extrémité on voit une chapelle construite l'an 1686. En y montant, on remarque depuis le pont les débris de petits oratoires qui désignaient chaque station ; tout l'ensemble paraissait représenter la montagne du calvaire de Jérusalem.

— L'hospice de Thônes est si mal administré que les pauvres qu'on y reçoit y sont remplis de vermine et sont obligés de mendier leur subsistance.

— A trente pas du moulin de Morette se trouve un canal souterrain percé à travers la montagne d'où les flots écumeux et verdâtres s'élancent avec une force impétueuse

dans le temps des pluies et de la fonte des neiges. On présume que ces eaux viennent de la rivière de Borne.

— Les canaux souterrains se rencontrent fréquemment dans les pays de montagnes ; ils servent à la circulation des eaux qui ne pourraient autrement en traverser les chaînes. La nature perce les montagnes et les rochers, y fait passer les ruisseaux, les rivières et les fleuves, ainsi qu'elle a percé les os du corps humain, pour y faire circuler le sang par le moyen des artères et des veines.

— Dans le milieu de la montée de la Balme se trouve une chapelle où l'on enterrait, dit-on, jadis les pestiférés ; du milieu de cette montée l'on remarque le long de la pente perpendiculaire du roc les vestiges d'une ancienne fortification appelée la maison des Sarrasins, qui paraît avoir été détruite par un terrible éboulement.

— On cultive en outre une espèce de froment qu'on appelle *trezaz*, ainsi qu'une espèce de froment d'Allemagne qui produit beaucoup.

— Les pommes de terre longues et rondes à écorce rouge, très farineuses, surtout celles qui croissent dans les terrains sablonneux, y sont d'un grand produit.

— Le lin annuel que l'on cultive jouit d'une grande réputation, tant à cause de sa couleur argentine qu'en raison de sa bonté et de sa finesse ; il serait à souhaiter que l'on perfectionnât cette culture, qui est négligée depuis quelques années.

— L'église de Thônes a été rebâtie en 1664, à l'époque de la séparation de la commune des Villards... Elle était avant cette époque beaucoup plus considérable, étant déjà érigée en plébainie avant le XIII^e siècle, puisqu'il est dit qu'un Anselme Ogier, vicaire perpétuel de la plébainie de Thônes, fut nommé, le 9 février 1374, l'un des exécuteurs testamentaires de Béatrix des Clefs, veuve d'Hugonin Du-

châtellard. La tour du clocher, bâtie en 1697, est construite en pierres de taille tirées d'un ancien château qui dominait autrefois la ville.

— C'est en prairial que l'on conduit les vaches à la montagne, et suivant leur bonté, chaque vache rapporte à son propriétaire de 12 à 18 fr. pour ces trois ou quatre mois.

— Les femmes sont généralement bien faites et d'un bon tempérament, grâce à l'exercice et à la proscription des corps de baleine (*corsets*) autrefois très en usage.

— Ceux qui habitent la ville se nourrissent ordinairement de froment et d'un mélange de froment et de seigle qu'on appelle *glandon*, mais les habitants de la campagne ne mangent que du pain d'avoine.

— La cuisine des maisons de campagne ne reçoit guère le jour que par une large cheminée de forme pyramidale; quand il pleut ou qu'il neige, on la ferme au-dessus; .. il est vrai que, depuis plusieurs années, on construit les maisons de campagne avec plus de goût et de commodité en les rendant plus spacieuses et plus aérées, mais le grand inconvénient est qu'elles fument toutes.

— Les feux follets suivent la personne qui les poursuit, parce que la personne en avançant pousse l'air qui emporte une substance si légère; ils poursuivent la personne qui les fuit, parce que l'air qui les emporte saisit le lieu que la personne quitte à chaque instant; c'est ce que des ignorants ont pris pour des revenants, parce que ce météore est très fréquent dans les cimetières, comme dans tous les terroirs gras et sulfureux.

Ces exhalaisons entrent encore (plus haut l'auteur dit qu'elles entrent probablement comme un des principaux facteurs des éclairs et du tonnerre) dans la production de ces feux, qu'on appelle étoiles qui filent, ou étoiles tombantes. De mémoire d'homme l'on n'avait entendu parler

d'une exhalaison ou trainée enflammée d'un éclat aussi vif, qui, chemin faisant, étincelait avec explosions continuelles, que celle qu'on a vue au commencement du printemps de cette année, an VI de la République ; sa direction était d'orient en occident.

— Les eaux que l'on boit sont généralement bonnes, cependant on trouve des sources très froides qu'on appelle *eau mâle*, dont sont souvent les tristes victimes ceux qui en boivent quand ils ont chaud. — L'eau de la fontaine de Thônes contient cependant des particules fixes et grossières d'autant plus qu'elle prend sa source dans des terres argileuses ; aussi produit-elle le goître, qui est très commun dans Thônes.

— L'emploi du maillot peut aussi causer aux enfants l'épilepsie et les convulsions, que le public appelle *malet*... Leurs maux sont bien souvent occasionnés par faiblesse ou par quelque maladie particulière et très ordinairement par les vers intestinaux ou par des vers cutanés filiformes appelés *crinons*, dont les petites têtes de couleur cendrée, en faisant irruption sous l'épiderme, excitent une démangeaison très douloureuse, surtout aux épaules, le long de l'épine, aux parties musculuses des cuisses, des jambes et des bras ; on appelle encore cette indisposition *malet*. Alors on ne peut mieux les soulager qu'en frottant cette partie avec des adoucissants onctueux, tels que l'huile, coënne de lard, ou bien avec un liniment composé de farine de froment et de miel. L'eau distillée de fleurs de tilleul prise intérieurement réussit bien souvent à calmer ces affections nerveuses. (Suivent autres prescriptions contre les maladies des enfants.)

— On prévienndrait tous les dangers dont la petite vérole est accompagnée en pratiquant l'inoculation ; cette opération si simple, si avantageuse, devrait devenir générale et même populaire.

ANDRÉ DE LA VIGNE

Le dernier tome des « Mémoires de l'Académie de Dijon » (série III, tome X, 1887) contient sur l'ancien secrétaire du duc de Savoie une notice biographique sur laquelle je me permets d'appeler l'attention de nos futurs historiens et biographes. Cette notice se trouve dans l'introduction de la « Représentation du Mystère de saint Martin, en 1496, » dont André, ou Andrieu de La Vigne est l'auteur. Notons en passant que le « Mystère de saint Martin » joué en 1565 à Saint-Martin-la-Porte, près de Saint-Jean de Maurienne, n'a aucun rapport avec celui d'A. de La Vigne, quoique le sujet soit le même.

Jusqu'à présent André de La Vigne a été considéré par ses biographes comme Savoisien. Pour le coup ce sont nos bibliophiles qui ne vont pas être contents; M. Serrigny, dans la savante introduction de son étude sur la « Représentation du Mystère de saint Martin » nous apprend que le manuscrit est de la main d'André de La Vigne, ainsi que le procès-verbal des représentations qu'il a dirigées lui-même, et que ce dernier déclare qu'il est natif de La Rochelle. Si nos bibliophiles tiennent à vérifier la lecture de M. Serrigny, avant d'effacer le nom de *La Vigne* du catalogue de leur bibliothèque, ils n'ont qu'à demander communication du n° 24382 fonds fr. à la Bibliothèque nationale, où le manuscrit est déposé. Peut-être est-ce *La Rochette* qu'il faut lire; en tout cas, on ferait bien de contrôler la lecture de M. Serrigny.

A. CONSTANTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Cluses et le Faucigny jusqu'en 1792,
par l'abbé LAVOREL, in-8°, Annecy, 1888.

Le titre que l'on vient de lire promet certainement plus qu'il ne nous est donné. L'histoire du Faucigny n'est traitée qu'incidemment : l'effort de l'abbé Lavorel s'est porté de préférence sur le mandement de Châtillon et Cluses.

Faisons donc de même dans ce compte rendu de son livre.

Dans la longue période antérieure à l'an 1000 signalons seulement la découverte récente de sarcophages et autres vestiges romains, à Thiez, dans la plaine située en amont du confluent du Giffre et de l'Arve.

Sous la dynastie indigène des premiers sires de Faucigny (on la suit pendant trois siècles à partir de 1002) le manoir de Châtillon attire surtout l'attention. L'auteur eût pu placer utilement ici la description qu'il a rejetée à l'appendice. Aymon II y faisait célébrer, en 1231, le mariage de sa fille Agnès, et, en 1241, les fiançailles de sa petite-fille, Béatrix, « la grande dauphine ».

On connaît mal du reste les faits et gestes des antiques seigneurs faucignerans. L'érudit Léon Ménabréa n'assignait qu'une date approximative à l'avènement et à la mort de la plupart d'entre eux.

La dynastie des dauphins de Viennois n'a pas régné même un demi-siècle, mais sous elle Cluses commence à jouer un rôle. Citée déjà dans un titre que l'on place vers l'an 1019, elle tirait son importance de son défilé, de son pont sur l'Arve, et du péage qu'on exigeait de tout étranger passant à travers ses murs. En 1310, le dauphin Hugues la dotait d'une charte de franchises que M. l'abbé La-

vorel a traduite, en rangeant ses divers articles dans un ordre méthodique qui, au moyen âge, manque toujours dans ce genre de documents.

En 1355, arrive enfin la dynastie de Savoie dont la domination — en nous arrêtant avec l'auteur à l'année 1792 — a duré près de quatre siècles et demi.

Le manoir de Châtillon reprend alors quelque importance. La célèbre comtesse Bonne de Bourbon, femme d'Amédée VI, y ajoute une troisième tour, 1379-1380.

Quant à Cluses, elle avait peut-être moins à se féliciter de ses nouveaux maîtres. Une localité voisine, Bonneville, lui disputait alors la première place en Faucigny, et les princes savoyens s'appliquaient à concilier ces intérêts contraires plus qu'à maintenir l'ancienne prépondérance de Cluses. M. Lavorel n'a pas, ce semble, assez insisté sur la longue et persistante rivalité de ces villes, toutes deux privilégiées. Il a cependant démontré victorieusement — comme il l'avait déjà fait, en 1886, au Congrès des Sociétés savantes savoisiennes à Thonon — que Cluses n'avait pas été dépouillée par le Comte Vert aussi gravement que Grillet l'avait affirmé. Son châtelain gardait le titre de bailli, c'est-à-dire, de premier représentant du prince en Faucigny : il n'avait été accordé à Bonneville qu'un siège de judicature mage.

Parfois l'hostilité des deux populations semblait se calmer, mais pour se réveiller avec une violence terrible. Ainsi, en 1393, les Clusiens aidaient Bonneville à réparer son château incendié. Quatre ans après, irrités de ne rien obtenir en retour, lors de la reconstruction de leurs remparts, ils se vengeaient par une sauvage et brutale agression.

Dans la seconde moitié du x^v^e siècle, Cluses trouve une nouvelle occasion de manifester son influence en Faucigny

dans la fondation d'un couvent d'Observantins. L'auteur a encore ici renvoyé à la fin de son livre les détails relatifs à l'origine et aux débuts de ce monastère, bien qu'ils eussent été à leur place à la suite de l'épidémie religieuse que les Cordeliers étaient appelés à conjurer et à réprimer.

Au xvi^e siècle, commencent les invasions étrangères en Faucigny. Si Henri II, roi de France, confirme les franchises de Cluses, les Genevois, en revanche, détruiront, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1589, le manoir de Châtillon.

Au xvii^e siècle, M. Lavorel eût désiré¹ associer l'histoire de Cluses à celle de saint François de Sales. Cependant il a ajourné à un chapitre final l'origine de son collège : François Bochut qui le créa, en 1617, s'inspira évidemment de la pensée du grand prélat, et reçut même de lui un règlement.

De même encore ce sera dans une sorte d'appendice que l'on trouvera le tableau de la vie municipale à Cluses, quoique les traits qui le composent soient empruntés au règne de Charles-Emmanuel I^{er} et de ses successeurs immédiats, au moins en grande partie.

Au xviii^e siècle, Bonneville l'a à peu près emporté sur sa rivale. Siège traditionnel d'un juge-mage, elle est encore la résidence de l'intendant du Faucigny.

Cluses n'obéit même plus immédiatement au roi. Le 2 janvier 1700, elle a été inféodée, à titre de marquisat, à noble Joseph du Fresnoy, seigneur du Chuet, qui a droit d'y élever des fourches patibulaires à quatre piliers. Sans doute son collège est prospère, mais ses Cordeliers sont tombés dans le relâchement.

¹ L'auteur témoigne le regret de n'avoir pas rencontré de rapports importants entre Cluses et saint François de Sales.

Il est à regretter que M. Lavorel n'ait pas cru devoir signaler la compensation que lui apportait un simple particulier. L'industrie de l'horlogerie y était en effet introduite alors par Ballaloux, bienfaiteur obscur de son pays qui attend probablement encore des siens une marque publique de considération, comme Joseph et Xavier de Maistre à Chambéry, le général Dessaix à Thonon et le dominicain Pierre de Tarentaise à Moûtiers.

Tels sont les principaux faits qui se rapportent à Cluses. Sur l'histoire spéciale du Faucigny nous nous bornerons à deux observations.

Au début de son livre (p. 13), M. Lavorel avance que le Faucigny fut érigé en territoire « *indépendant* » par Conrad II. Cette assertion est contredite par le *Regeste genevois* qui montre les sires Aymon II (n° 643) et Hugues (n° 1530) se reconnaissant « hommes-liges » des comtes de Genevois.

Dans un autre passage (p. 48), l'évêque de Grenoble Jean de Chissé est qualifié de *savoyard*. Nous avons prouvé ailleurs que, au xiv^e siècle, on disait *savoyen*. Mais, dans le cas présent, les deux termes eussent été également inexacts. Originaire de Sallanches, l'évêque de Grenoble appartenait à un pays qui n'avait rien de commun avec la Savoie d'alors, qui lui était même singulièrement hostile, ainsi que l'indique son opiniâtre résistance au Comte Vert. Jean de Chissé était uniquement « *faucigneran* ».

Ces réserves faites, il convient de rendre justice aux patientes investigations de l'auteur dans les archives de Cluses, d'Annecy et de Turin. Dans le vaste champ de l'histoire de Savoie — par ce travail et par celui qu'il promet sur la période de 1792 à 1860 — il aura, comme il le dit modestement, « creusé un sillon ».

E. PASCALEIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

14^e ANNÉE. — BULLETIN N° 1. — JANVIER 1889.

Pressions barométriques moyennes : 726 à Annecy, 683 à Leschaux, 709,4 à Mélan. Maxima le 28 à Annecy, le 28 à Leschaux et le 28 à Mélan. Minima le 12 à Annecy, le 12 à Leschaux et le 12 à Mélan. Excursion du mercure : 27,4 à Annecy, 27,1 à Leschaux et 28,4 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Relativement douce. Moyenne à Annecy du maxima 2°2, du minima —4°, à 9 h. du matin —2°1. Moyenne générale : à Douvaine —0°5, à Chamonix —6°6, à Mélan —2°8, à Bonneville —3°2, à Leschaux —2°5, à Talloires —0°8.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 3°4, de celle de puits », de celle de rivière », du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 2°2.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de janvier, le	7	14	21	28	...
Thermomètre... } maxima.	3°7	2°7	4°5	5°2	...
} minima .	—9°5	—10°	—12°	—15°	...
Baromètre à 0°.....	626,5	618,4	620,4	635,9	...

A cette station, la température reste sensiblement comprise entre +5° et —15°. Le maximum barométrique est de 637 le 28 et le minimum de 610 le 12.

PLUIE ET NEIGE. — Mois exceptionnellement beau. On compte au maximum 5 jours de pluie ou de neige. Maximum d'eau recueilli 18^m/^m2 en 4 jours à Cruseilles, minimum 2^m/^m2 à Annecy.

BULLETIN N° 2. — FÉVRIER 1889.

Pressions barométriques moyennes : 720,8 à Annecy, 678,6 à Leschaux, 703,8 à Mélan. Maxima le 19 à Annecy, le 19 à Leschaux et le 19 à Mélan. Minima le 13 à Annecy, le 27 à Leschaux et le 27 à Mélan. Excursion du mercure : 31,8 à Annecy. 25,5 à Leschaux et 26,2 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Moyenne à Annecy du maxima 4°3, du minima —5°, à 9 h. du matin —1°1. Moyenne générale : à Douvaine 0°3, à Chamonix —4°5, à Mélan —2°3, à Bonneville —5°, à Leschaux —3°3, à Talloires 0°3.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 3°3, de celle de puits », du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 1°5.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de février : le	4	11	18	25	...	
Thermomètre... {	maxima.	4°7	—4°3	—2°1	3°7	
	minima.	—11°	—14°9	—18°2	—16°5	
Baromètre à 0°.....	609.7	613.9	614.2	615.9		

A cette station, le baromètre enregistreur s'est dérangé.

PLUIE ET NEIGE. — Le bel hiver de 1888-1889 se termine par un mois de février très neigeux. Maximum de pluie 193^m/m recueilli aux Gets en 15 jours. Minimum 2^m/m au Biot. La neige tombée atteint aux Gets 2^m,65 pour tout le mois de février.

Au Semnoz, l'épaisseur totale de la couche de neige est 1^m,10 le 11, 2^m,05 le 18, 2^m,20 le 25.

Le Secrétaire de la Commission, MULLIN.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 13 mai 1889.

PRÉSIDENCE DE M. EUGÈNE TISSOT, VICE-PRÉSIDENT

MM. Dunant et Constantin, empêchés d'assister à la séance, se sont fait excuser.

M. LE PRÉSIDENT annonce à la Société la mort du général Dufour, à Turin, notre membre correspondant.

M. F. Mugnier, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, membre effectif de notre Société, a reçu les palmes d'officier d'Académie, récompense méritée de ses nombreux travaux sur l'histoire locale.

Parmi les dons déposés sur le bureau nous remarquons le beau recueil de 40 croquis des châteaux de la Haute-Savoie, ouvrage rare, tiré à 100 exemplaires seulement, et que son auteur, M. Ch. DuBois-Melly, offre généreusement à la Société.

La Société décide ensuite que les abonnements à la *Revue savoisiennne* de personnes étrangères à la Société devront être acquittés par mandat-poste, avant le trente juin de chaque année. Une circulaire, intercalée dans le prochain numéro de la *Revue*, fera connaître cette décision.

M. F. DUPONT, ingénieur-chimiste à Paris, qui avait posé sa candidature dans la dernière séance, est reçu membre effectif de la Société.

M. NANCHE propose de désigner à l'avenir chacune des salles du Musée par le nom d'un défunt membre de la Société, personnage illustre ou particulièrement bien méritant de cet établissement, en tenant compte naturellement de la profession ou de la spécialité du parrain. Cette proposition obtient un accueil indiscutablement très favorable ;

(REVUE SAVOISIENNE.)

10

la perspective d'une salle Revon, d'une salle Président Favre, ou Sommeiller, ou qui sais-je encore, fait sourire d'aise même le secrétaire-adjoint. Le choix des noms est, sur la proposition d'un membre, laissé à l'initiative de chacun ; et dans la prochaine séance on discutera les différentes propositions. On prendra toutefois l'avis de M. le Maire, avant la mise à exécution de ce projet.

M. MAILLARD donne communication des documents qu'il a pu recueillir sur la météorologie en Haute-Savoie, avant 1870. (Voir aux mémoires.)

LE MÊME parle du dolmen de Reignier, dit *la Pierre aux Fées*, des circonstances de son édification, de la rareté du granite dans la région, etc. (Voir aux mémoires.)

M. LE PRÉSIDENT remarque à ce sujet que l'époque glaciaire et *a fortiori* l'époque postglaciaire sont probablement beaucoup plus rapprochées de nous que nous ne le soupçonnons généralement ; que, sous les premières dynasties, l'Égypte était soumise à des conditions météorologiques tout à fait différentes de celles que l'on note actuellement ; cela devait, dit-il, coïncider avec l'immersion plus ou moins complète du Sahara, qui contribua à amener dans nos régions un climat humide favorable au développement des glaciers alpins ; les villages des bords de notre lac sont d'ailleurs tous situés sur les terrasses postglaciaires et non sur le rivage même, et cette observation l'amène à penser que le premier établissement de l'homme dans notre contrée date de l'époque postglaciaire elle-même, alors que le lac d'Annecy faisait resplendir le bleu miroir de ses eaux à une altitude de 30 mètres plus élevée que de nos jours.

M. MAILLARD fait observer que nous n'avons, en Haute-Savoie, aucun indice chronologique nous permettant de supputer même approximativement la date et la durée des époques glaciaire et postglaciaire, et qu'en tout cas l'arri-

vée des populations lacustres est postérieure à la grande extension du lac.

Après une discussion bien nourrie, à laquelle prennent part tous les membres présents, la séance est levée à 6 heures 1/2.

Le Secrétaire-Adjoint : G. MAILLARD.

UN PROCÈS AU XVIII^e SIÈCLE

(Suite.)

II.

La famille Beauregard.

Un autre procès non moins étrange nous montre la vie intime d'une famille de Chambéry, au XVIII^e siècle.

Il s'agit de deux jeunes filles que leurs parents ont cloîtrées de force dans un couvent et qui demandent à en sortir. L'instance est portée à Rome, devant la *Congrégation de la Restitution en entier* du concile de Trente, qui délègue pour les enquêtes l'officialité de Grenoble, ou plutôt du décanat de Savoie.

Les actes de la procédure, rédigés partie en italien, partie en latin, forment une brochure in-4^o de plus de 100 pages, sous ce titre : *Sacra Congregatione Concilii, Revmo patre D. Zelada secretario, Gratianopolitana restitutionis in integrum, inter R.R. Moniales Christinam et Victoriam sorores Beaurgard, in sæculo Margheritam Eugeniam et Annam Mariam, ad ven. monasterium sanct^m Annociata civitatis Camberiaci, in Sabaudia — Typis Bernabò, 1771.*

Il y a là un triste exemple de la pression odieuse que des parents dénaturés ont eu parfois exercée sur de pauvres

filles pour les forcer à prendre le voile. Il ne faut pas croire que ces abus monstrueux se produisaient alors tous les jours, ni dans toutes les familles. Ce ne sont heureusement que des exceptions. On remarquera cependant que ni les acteurs, ni les témoins de ces scènes déplorables ne paraissent en ressentir ni l'horreur, ni même le moindre étonnement. Il y a là un trait de mœurs de l'époque qu'il est bon de mettre en relief.

I.

UNE FAMILLE A CHAMBÉRY, AU XVIII^e SIÈCLE.

M. Antoine Beauregard était, en 1731, ce qu'on appelait un bon bourgeois de Chambéry. Il venait d'épouser M^{lle} Françoise Caffé, ou, comme on disait alors dans le monde élégant, M^{lle} Fanchon. Son père, Hyacinthe, lui avait laissé un appartement en ville et un beau domaine avec une jolie maison admirablement située au-dessus du hameau de Saint-Baldoph, le tout représentant une valeur d'environ vingt-cinq mille livres.

On était presque riche, en ce temps-là, avec vingt-cinq mille livres de capital. M. Beauregard y joignait le produit de son travail : il était premier secrétaire de la châtellenie, ce que le prélat romain appelait *podestaria generale*. Il était en outre trésorier de la Sacrée Religion des Saints Maurice et Lazare : deux postes honorables, mais peu lucratifs.

Suivant la coutume et les lois de l'époque, la femme, quoique appartenant à l'une des meilleures familles du pays, était toujours pauvre. Ses parents ne lui laissaient, pour tout héritage, qu'une *dot congrue*, c'est-à-dire à peu près point de dot. Elle était exclue de toute succession moyennant une somme suffisante pour se marier convenablement, suivant la condition de sa famille. Cette *dot con-*

grue équivalait à peine au trousseau d'une demoiselle de nos jours.

Ce système qui a soulevé contre lui tant de philippiques avait au moins l'avantage de prévenir les mariages d'argent, ce hideux trafic des âmes humaines, aussi funeste à la dignité des mœurs qu'à la santé des corps. Ne serait-ce qu'à ce titre, gardons-nous de le juger trop légèrement. S'il y avait pour les filles à marier égalité dans la misère, les prétendants pouvaient consulter avant tout leurs inclinations ; l'amour était compté pour quelque chose dans les mariages.

Cette compensation toutefois n'existait que pour la jeune fille qui réussissait à trouver un époux. Quant à la malheureuse qui était condamnée à vieillir sans mari et sans fortune, son sort était des plus tristes, si elle ne se résignait à entrer dans un couvent. C'était là certainement une injustice, une des ombres du tableau.

L'union de M. Beauregard ne fut que trop bénie du ciel ; et ce fut là pour lui la source de bien des infortunes.

En 1732, il eut un fils qu'il nomma François, qui mourut jeune ; un autre en 1737, nommé Hyacinthe et qui devint l'aîné de la famille. L'année suivante, le 19 novembre 1738, naquit une fille appelée Anne-Marie, baptisée à l'église de Saint-Léger de Chambéry. Le 25 novembre 1739, une autre fille naquit à Saint-Baldoph et reçut les noms de Marguerite-Eugénie.

Nous n'avons pas besoin de donner ici la longue kyrielle des fils et des filles qui naquirent dans les années suivantes. Tant il y a que bientôt cela passait la demi-douzaine.

Voyant sa famille s'accroître, et sa modeste fortune, en y joignant ses traitements d'employé, ne plus suffire à l'entretien de tant d'enfants, M. Beauregard se prit à réfléchir. Comment ferait-il pour établir ses filles, pour élever ses

fil? Surtout qu'il lui fallait, suivant l'usage, enrichir un aîné seul chargé de soutenir le lustre de la famille.

Il n'y avait pas à hésiter : cloîtrer deux ou trois filles, afin de grossir la part des autres. C'est ainsi qu'on en usait alors dans les bonnes maisons. Les deux aînées furent tout aussitôt désignées, et, sans les consulter, destinées à la vie monastique.

Voilà un de ces traits de mœurs qui révoltent nos idées modernes ! On a peine à croire qu'il y a un siècle à peine cette tyrannie fut consacrée par l'usage en France, comme en Savoie.

Ce n'est pas tout : écoutez par quels moyens on inspirait une vocation religieuse. Il ne faut rien moins que des enquêtes judiciaires, dirigées par un prélat de la cour romaine et consignées en procès-verbal dans notre brochure, pour nous faire croire à ces indignes traitements.

II.

LA VOCATION D'ANNE-MARIE ET DE MARGUERITE-EUGÉNIE.

Depuis leur enfance ces deux filles étaient donc condamnées à prendre le voile. C'était un point convenu dans leur famille, et de bonne heure on cherchait à leur inculquer cette sainte vocation.

Mais vous connaissez l'esprit de contradiction inné dans l'espèce féminine. Plus on s'efforçait de les convaincre, plus elles résistaient, plus elles se révoltaient contre la seule pensée du cloître.

M. Beauregard attend que la plus jeune approche de ses seize ans, âge fixé par les canons de l'Eglise pour la profession religieuse. A cette époque, voyant échouer tous ses moyens de séduction, il se résigne à recourir à des procédés plus énergiques.

Il leur signifie donc officiellement que sa volonté est inébranlable, qu'il ne leur reste qu'à s'y soumettre de gré ou de force. Si elles s'obstinent à ne pas se faire religieuses, elles n'y gagneront rien ; il les sortira de sa maison pour la vie entière, les enverra loin, bien loin, dans la Suisse, en un réduit où elles seront habillées de toile rousse, nourries au pain et à l'eau, sans jamais recevoir des nouvelles de leur famille.

Comme ces menaces n'ébranlaient pas leur résolution, le père s'emporte et, à grands coups de canne, essaie d'un autre mode d'argumentation, assaisonnés de force jurons, force imprécations, de B et F, disent naïvement les pauvres filles dans leurs dépositions.

Les violences ont rarement converti, elles ne nuisent d'ordinaire qu'à ceux qui les emploient.

M. Beauregard ne perd cependant pas courage. Il avait, dans sa maison de Chambéry, deux petits cabinets séparés par une cloison. Il en fait clouer soigneusement les fenêtres et les volets et y enferme les deux renitentes ; il voulait, disait-il, leur faire faire une salutaire retraite pour les amener à de meilleures résolutions.

Pour mieux assurer leur conversion, il ne leur passe qu'un peu d'eau et de pain sec. Pendant un mois entier, il les tient ainsi dans l'obscurité la plus complète, défendant même à ses autres enfants de jamais leur adresser une parole, *afin*, disait-il encore ironiquement, *de ne les pas troubler dans leurs méditations*. Ce n'est qu'à son insu et en cachette que leur sœur Marguerite leur fait passer quelques bouts de chandelle, pour éclairer de loin en loin leur sombre réduit.

Ces persécutions, ces menaces d'une prison perpétuelle finissent cependant par ébranler Marguerite-Eugénie, la plus jeune des deux sœurs. Elle déclare enfin, non sans

verser des torrents de larmes, qu'elle est résignée à entrer au noviciat. Au fait, que risquait-elle ? Elle n'a pas les 16 ans, âge requis pour prononcer des vœux. Elle pourra toujours mettre un terme à son noviciat quand elle le voudra et refuser de se lier par des vœux perpétuels. Si dure que soit la réclusion monastique, elle ne le sera jamais autant que le supplice qu'elle endure chez son père.

Au comble de la joie, à cette nouvelle, M. Beauregard court à tous les couvents de la ville pour savoir lequel ferait des conditions meilleures, soit pour le chiffre de la dot, soit pour la durée du noviciat.

Il y avait à l'entrée du faubourg de Montmélian ¹, le couvent des Annonciades. Pourvu d'une riche dotation, il manquait de sujets. Aussi fit-il bon accueil à l'offre d'une demoiselle de famille si honorable. On s'expliqua à demi-mot sur le chagrin que témoignerait peut-être la jeune personne et sur les caresses dont on l'accablerait pour la consoler. Bref, Marguerite-Eugénie, âgée de 15 ans et quelques mois, fut conduite secrètement au Noviciat par son père et confiée aux soins des bonnes sœurs.

Pendant ce temps, Anne-Marie s'obstinait de plus fort dans sa révolte. Enfin, un matin, son père la vient voir dans son cachot pour prendre son dernier mot. La malheureuse enfant se jette à ses genoux en pleurant et répétant que jamais elle ne pourra se décider à la vie religieuse. A ces mots, c'est d'abord un torrent d'injures que toute plume honnête se refuse à écrire ; puis, comme conclusion, l'ordre de préparer son paquet et de partir le lendemain pour une destination mystérieuse.

Avant jour, le père et la fille sont sur pied, celle-ci pleurant, l'autre jurant et tempêtant. Ils montent dans une

¹ Là où sont aujourd'hui les RR. PP. Capucins.

petite voiture, qui, après deux jours, les dépose à Vif, en Dauphiné, à la porte d'un grand couvent. Le père y entre seul... Après quelques minutes de pourparlers secrets, il revient vers sa fille et lui dit avec rudesse qu'elle se fera religieuse, qu'il le veut, qu'il l'a irrévocablement décidé. A ce moment, la porte s'ouvre, le père y jette sa fille toute baignée de larmes, et, tournant bride, repart, sans même lui dire un mot d'adieu.

Avec nos idées du XIX^e siècle, nous avons peine à comprendre ces brutalités d'un père indigne de ce nom. Nous serions même tentés de rendre les ordres monastiques responsables de cette tyrannie et de faire retomber sur la religion chrétienne l'odieux de ces persécutions.

Sachons cependant être justes. Dans un siècle où le droit d'ainesse et le privilège des héritiers mâles laissaient tant de pauvres filles sans ressources et sans appui dans le monde, dans ce temps si voisin et cependant si différent du nôtre, de nombreux asiles étaient une nécessité, un complément de l'organisation sociale. Dans le calme du cloître, les religieuses résignées trouvaient au moins un abri contre la misère, des sœurs pour remplacer la famille qui les repoussait et les déshéritait.

De nos jours, des moralistes indignés du trafic des dots et des honteuses spéculations matrimoniales demandent, comme un remède à ces abus nouveaux, le retour à l'arbitraire paternel, à l'inégalité des partages. Mais ont-ils calculé, ces moralistes, ce que deviendraient les filles sans dot et sans époux, aujourd'hui que les couvents n'existent plus? Avant de trop préconiser un système, il est bon de l'étudier sur toutes ses faces. Poursuivons notre simple récit.

Il est à croire que les religieuses du couvent de Vif, sitôt qu'elles eurent reconnu la vérité, refusèrent de garder leur

captive. Elles lui firent écrire à son père une lettre ferme et respectueuse, où elle protestait contre la violence et déclarait de plus fort qu'elle ne se ferait pas religieuse. Probablement, la supérieure y joignit un billet invitant M. Beauregard à venir sans délai retirer sa fille.

Il fallut s'exécuter. Bien qu'il lui en coûtât de s'exposer à de nouvelles scènes, le bon papa se mit en route. Arrivé à Vif, il trouve sa fille qui se jette à ses genoux... Peine perdue ! il a fait provision de force, ou peut-être n'avait-il pas eu besoin de lutter beaucoup pour se prémunir contre un sentiment absent de son cœur. De Vif, il l'emmène au couvent de Tullier (je pense que c'est Tullins), aussi en Dauphiné. Là, mêmes scènes, même résultat.

Le père rédige un modèle de lettre exprimant le désir d'entrer au couvent ; il enjoignit à sa fille de la copier, de la lui adresser afin qu'il puisse la montrer à ses amis et détruire ainsi certains bruits fâcheux qui commencent à courir. L'indomptable enfant jette le modèle au feu et rédige en place une déclaration catégorique de son refus.

Que faire en présence d'une pareille obstination ? On s'était trop avancé pour pouvoir reculer, sans compromettre l'autorité paternelle. Comment d'ailleurs et sur quel pied recevrait-on cette révoltée après des scènes aussi violentes ? On tint un conseil de famille, auquel on appela M^{me} Lard, sœur de M. Beauregard, avec M^{lle} Lard, sa fille, femme du docteur Fleury.

Il y eut une longue et mystérieuse délibération, dont il nous est impossible aujourd'hui de percer le secret. Tout ce que nous savons c'est que M^{me} Lard partit seule pour Tullier, y sortit de son couvent la malheureuse Anne-Marie et lui annonça en montant en voiture, qu'elle allait la conduire dans un pays étranger, sans rien lui dire de plus précis.

Durant ce trajet, qui est un nouveau martyre, la pauvre fille cherche à attendre sa tante, à l'intéresser à son sort. Elle espérait gagner plus facilement une femme, une mère. Mais M^{me} Lard n'est-elle pas du même bois que M. Beau-regard ; aussi sourde à ses supplications, aussi insensible à ses larmes ? A bout de forces, la malheureuse tombe évanouie au fond de la voiture. Force fut d'arrêter, de chercher de l'eau pour la revenir...

Ceci n'était pas prévu dans les instructions données au départ. On ne peut dire que le cœur de M^{me} Lard en fût précisément touché ; mais elle était prise au dépourvu. Sans se laisser attendre, elle chercha à calmer sa nièce, et, pour cela, voulut bien lui confier qu'elle attendait à Saint-Jean de Coutz un message du docteur Fleury. Peut-être ce message la forcerait-il à pousser plus loin, cinquante lieues encore... (c'était évidemment l'exil en Suisse). S'il n'y avait pas de message, la bonne tante se bornerait à la conduire à Chambéry, au couvent des Annonciades, auprès de sa sœur.

On ne rencontra personne à Saint-Jean de Coutz. Après force sermons sur les avantages de la vie monastique, sur l'obligation de se soumettre aux volontés de son père, on arriva à la porte du couvent des Annonciades... On descendit. C'en était fait... Le noviciat était commencé.

(A suivre.)

L. PILLET.

QUELQUES MOTS

SUR LE

DOLMEN DE REIGNIER

Il n'entre point dans mes idées de refaire ici une étude complète, détaillée et approfondie, de la *Pierre aux Fées*,

de Reignier ; Louis Revon ayant déjà traité ce sujet dans sa *Haute-Savoie avant les Romains*, d'une manière qui dispense de toute description ultérieure ¹. Je voudrais seulement soumettre à la critique des archéologues quelques réflexions qui me sont venues à l'esprit au cours de mes études géologiques dans la *Plaine des Rocailles*, au nord de La Roche-sur-Foron.

I.

La *Pierre aux Fées* est un dolmen formé de blocs de protogine, ou granite schistoïde, provenant de la chaîne du mont Blanc et charriés au loin par l'action des glaciers. Elle est située à l'extrémité nord de la longue traînée de blocs erratiques qui s'étend des Gorges du Borne, près Saint-Laurent, à Reignier, et qui, à partir de La Roche, a reçu du vulgaire le nom caractéristique de *Plaine des Rocailles*.

Les blocs qui constituent le dolmen et l'allée du nord-ouest sont eux-mêmes des blocs erratiques ; on n'en saurait douter. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ce sont précisément les seuls blocs de granite, soit protogine, existant dans la moraine de la *Plaine des Rocailles*, et que celle-ci est entièrement composée de blocs calcaires, laissés par la seconde grande extension des glaciers alpins. Nulle part dans cette moraine, entre La Roche et Reignier, je n'ai vu de blocs de roches granitiques, et il faut aller, pour en trouver, jusqu'à Saint-Laurent d'une part, jusqu'à Mornex et au plateau d'Esery de l'autre. La première supposition qui se présente est que les blocs de granite étaient autrefois bien plus nombreux dans la *Plaine des Rocailles*, et que l'exploitation les a fait peu à peu disparaître. Cette idée doit être écartée cependant devant l'examen du gravier

¹ Voir aussi *Revue savoissienne*, 1866, page 45 ; 1875, pages 25 et 33.

morainique épars dans la boue glaciaire, qui décèle une proportion remarquablement minime — puisqu'elle ne dépasse pas 2 % — d'éléments granitiques. Nous sommes donc forcés de conclure que les blocs de granite ont de tout temps été extrêmement rares dans cette région, que maintenant les échantillons qui composent le dolmen sont les seuls connus, et qu'ils ont fort probablement dû être amenés à cet endroit par la main des hommes.

Pourquoi ne s'est-on pas servi, pour la construction de l'édifice, des innombrables blocs calcaires qui jonchaient le sol à des kilomètres à la ronde ? En voici une explication probable. Le calcaire présente une solidité beaucoup moins grande ; traversé en tous sens de cassures entre-croisées, il n'eût pas fourni aux architectes la belle dalle homogène et compacte qui forme la voûte de ces constructions. Le calcaire se divise naturellement en fragments cubiques, surtout lorsque, comme c'est ici le cas, on doit se contenter de blocs exposés depuis longtemps à toutes les intempéries ; les belles dalles qui nous fournissent nos balcons ne se retirent que de blocs absolument frais, pris dans la profondeur de la carrière.

Mais à côté de ces raisons toutes pratiques il en est d'autres, moins vraisemblables et plus vagues, dont l'idée surgit... On peut donner libre cours à son imagination et à loisir chercher des hypothèses. Gardons-nous cependant de succomber à cette tentation, les documents sur cette époque sont bien trop pauvres pour pouvoir rien inférer de certain en fait de dogmes, de cultes ou d'usages rituels. Quoiqu'il en soit, il me paraît maintenant bien démontré que les blocs du dolmen de Reignier, y compris ceux qui ferment le tronçon d'allée au nord-ouest, sont totalement isolés au milieu d'un champ considérable de blocs calcaires ; qu'il est de toute invraisemblance que ces sept ou huit blocs de

protogine aient été précisément réunis et concentrés sur ce point-là ; qu'il y a au contraire de fortes raisons de probabilité pour admettre qu'ils y ont été amenés par la main des hommes, d'une localité du voisinage, d'Esery peut-être, lieu le plus rapproché où l'on trouve des granites erratiques.

On pourrait se demander maintenant pourquoi nos vénérables prédécesseurs se sont donné la peine d'amener ces blocs, au prix de fatigues considérables, jusqu'au-delà de Reignier, au lieu d'édifier leur monument à un endroit où ils abondaient. Je n'essaierai point d'expliquer cela, me bornant uniquement à traiter le côté de la question qui touche à la géologie. Là encore, du reste, on peut conjecturer tout à son aise.

II.

Les trois blocs dressés qui supportent la table ont paru à Revon, comme à moi, équarris et taillés de main humaine : leurs pans droits, leurs faces parallèles ne sont point des plans de clivage du granite. La grande table elle-même a, du reste, à la face inférieure, été creusée de rainures pour recevoir la face adjacente des supports (voir Revon). L'idée seule d'un pareil travail : le creusage, sur trois bords de la table, de rainures larges de 30 à 50 centimètres et profondes de 3 à 7, pratiqués par le seul moyen du martelage avec des outils de pierre à peine plus durs et en tout cas moins résistants que le granite, cette idée est bien faite pour exciter l'admiration ou la pitié de notre époque, accoutumée à plus de commodité. Quant à l'équarrissage des supports, l'homme devait appeler à son aide un moyen plus ingénieux : dans le numéro d'avril du *Journal des Savants*, M. Berthelot publie une étude pleine d'intérêt sur l'emploi du vinaigre dans le passage des Alpes, pour le

clivage, la décomposition ou la désagrégation des roches ; l'auteur cite en passant certaines tribus des montagnes de l'Inde *qui en sont encore aux dolmens et aux menhirs*. « Pour fendre la pierre, ils allument de grands feux à la surface, puis, sur la pierre devenue incandescente, ils versent de l'eau fraîche, dans des rigoles tracées à l'avance, et déterminent par là des fentes régulières. » Les peuplades qui, rayonnant de l'Inde, ont apporté avec elles l'usage des monuments mégalithiques, n'auraient-elles pas amené aussi le moyen d'en façonner les matériaux, et ne devons-nous pas nous adresser aux petits-neveux de nos antiques prédécesseurs pour comprendre l'édification de leurs monuments et les procédés de leurs architectes ? Simple conjecture, mais, me semble-t-il, assez vraisemblable, assez séduisante aussi, pour être soumise à l'examen et à la critique des archéologues ¹.

Notre humble mais vénérable *Pierre aux Fées* acquerra peut-être, de ces quelques considérations, un intérêt encore plus respectable que ci-devant, si l'on songe aux mille peines qu'eurent à vaincre les constructeurs. Le petit bois de chênes qui l'entourait si pittoresquement a, en partie, fait place, hélas, à un prosaïque champ de blé : contraste douloureux, pour le fidèle, de deux civilisations, l'une poétique et mystérieuse, l'autre positive et utilitaire. Faisons des vœux, cependant, pour que ce monument des anciens âges excite encore longtemps notre pieux respect.

GUSTAVE MAILLARD.

¹ Voir, au sujet de cette question du vinaigre, le Mémoire de M. Ch. Calloud, publié dans la *Revue savoisienne*, janvier 1861.

DOCUMENTS
SUR LES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
faites en Haute-Savoie, antérieurement à 1870.

Au mois de janvier dernier, le Ministère de l'Instruction publique nous adressait une série de questionnaires destinés à recueillir les éléments d'une histoire des observations météorologiques faites en France, avant 1870. La Société me confia le soin de ces glanures, et, sur ma demande, MM. Eugène Tissot, ingénieur, et Venance Payot, de Chamonix, voulurent bien me fournir tous les renseignements demandés. Je crois utile de consigner ici les réponses reçues, qui forment une précieuse source d'informations.

M. Tissot m'écrit :

Deux séries d'observations ont été faites à Annecy ; l'une par le Dr Joseph Despine, l'autre par le chanoine Vaullet.

1^o *Série Despine* : comprend la température, l'état hygrométrique, la nébulosité, les jours de pluie et de vent, les phénomènes particuliers et même les maladies régnantes. Trois fois par jour, de 1773 à 1829 ; quelques lacunes de plusieurs mois dans les premières années.

2^o *Série Vaullet* : pression barométrique, température, vent et état du ciel ; circonstances particulières de la végétation, etc. Deux fois par jour, de 1830 à 1876.

Ces observations sont en manuscrit, et déposées chez M. l'ingénieur Tissot ; des extraits en ont été donnés dans la *Revue*.

De son côté, M. Venance Payot me fournit les renseignements suivants :

Il a fait à Chamonix, pendant les années 1855 et 1856 et

une partie de celle de 1857, des observations thermométriques et météorologiques sur la vallée de Chamonix. Une par jour ; imprimées à Lyon (*Annales de la Société d'Agriculture*) ¹.

G. MAILLARD.

PROLOGUE

faict par un messenger savoyard

(1596)

Dans l'édition que j'ai publiée, en 1884, de *La plaisante Pronostication faite par un Astrologue de Chambéry*, j'ai donné la liste des livres et plaquettes en patois savoyard qui ont paru ou ont été composés, entre 1550 et 1650 ; le nombre de ces écrits s'élevait alors à 16 ; aujourd'hui, grâce au savant travail que M. Emile Picot a publié sur *Les Moralités polémiques* et sur *Le Monologue dans l'ancien Théâtre français*, dans la *Romania*, années 1886-88, cette liste s'est augmentée de deux pièces qui étaient échappées à mes recherches ; ce sont : 1^o la *Joyousa Farsa de Toannou d'ou Treu*, Lyon, 1594, et 2^o *Le plaisant Prologue de la descente d'un Savoyard aux enfers, avec le récit de son voyage et de ce qu'il a vu. Représenté en un Balet par six Matelots, Gentils-hommes Alemans*, Lyon, [mars 1629]. La première de ces pièces ouvre, et la seconde clôt une série d'écrits politiques dirigés contre le duc de Savoie Charles-Emmanuel, qui, comme on le sait, avait été proclamé comte de Provence par la Ligue, et qui n'aspirait à rien moins qu'à la couronne de France.

¹ Nous ne pouvons, en l'absence d'autres indications, donner ni l'année ni le tome de ces *Annales* où ces documents ont paru.

M. Picot ne s'est pas borné à l'analyse et à des citations des pièces de théâtre qu'il passe en revue, il les a fait suivre de notes bibliographiques, qui lui assignent une place distinguée parmi les premiers bibliophiles de France. Les notes historiques et littéraires qu'il donne à propos de certaines pièces, par exemple à propos de la *Joyousa Farsa de Toanno du Treu*, expliquent parfaitement l'apparition de cette douzaine de petits poèmes en patois savoyard qui furent imprimés de 1594 à 1604.

Lyon s'étant déclaré (7 février 1594) pour Henri IV, on vit bientôt paraître de ces écrits. Il est clair qu'Henri IV chercha, aussitôt qu'il eut pris possession de Lyon, à s'en faire un rempart contre les entreprises du duc de Savoie, et que ses lieutenants, pour détacher les classes populaires de la Ligue et de Charles-Emmanuel, aient suscité ou encouragé un poète savoyard. Ce qui est remarquable, c'est que sur ces douze pièces, il y en a six qui servent de prologue à des ballets ; le présent *Prologue* est de ce nombre, comme l'indiquent les deux derniers vers ; les six autres sont des facéties de carnaval ou des Moralités polémiques. Toutes ces pièces sont évidemment du même auteur ; bien qu'on ignore son nom, on peut avancer sans crainte que, s'il n'est pas originaire de la Savoie, il n'en a pas moins employé la langue populaire. Certainement aucune de nos vallées ne reconnaîtra aujourd'hui pour sien le dialecte employé, et, je l'avoue, jusqu'à présent je suis très embarrassé de dire que c'est le patois de telle ou telle localité.

Il est plus probable que l'auteur l'aura mélangé d'expressions lyonnaises ou bressanes ; ce qui complique la solution de la question.

Je me suis attaché à reproduire fidèlement l'édition de 1596 ; les seules modifications que j'y ai apportées, sont : suppressions de l'accent aigu sur quelques *o*, emploi de

j et de *v* au lieu de *i* et *u*, quand la prononciation du mot l'exige, et *vice versa*.

A. CONSTANTIN.

• •

1 Di zapar megna, Di se sey
Ne-jou pa prou ita à vou vëy ?
Marma je ne sarin qu'y fare,
O que je zou de mo da fare,
Depoay que ne se ay età !
Je n'ou sarin tout racontà,
Quan jarin bin per fortuna
Atant de lengue qu'una fena.

TRADUCTION LITTÉRALE. — Dieu y ait part, *mes* enfants ; Dieu céans soit ! N'ai-je pas assez *longtemps* resté à (*sans*) vous voir ? *Sur* mon âme, je ne saurais qu'y faire. Oh ! combien j'ai eu de mal *et* d'affaires depuis que *je* n'ai été céans ! Je ne le saurais tout raconter quand j'aurais bien (*quand même j'aurais*) par hasard autant de langue qu'une femme.

REMARQUES.

Vers 1. Di zapar megna. L'excellente *Revue des Putois* que dirige M. Clédât, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, nous apprend qu'au commencement de ce siècle on disait encore dans les Vosges, à Ventron, arrondissement de Remiremont : Dé z-i à pà, Dieu y ait part. Voir p. 247, 1^{re} année (1887), 4^e livraison.

Vers 3. Je sarin. Je ne connais en Savoie que les villages situés à l'ancienne frontière de la Savoie, sur la droite de l'Isère au Fort-Barraux, par exemple, où l'on emploie encore la terminaison *in* à la 1^{re} personne du singulier à l'imparfait de l'indicatif et au présent du conditionnel.

Vers 5. Depoay que ne *se* ay età. *Se* est ici, comme dans : Di *se* sey, pour *cé*, céans. Il est à remarquer que cet adverbe se place encore de nos jours immédiatement avant le verbe, sauf à l'impératif employé sans négation, exactement comme l'adverbe *y* : j'y vais, je n'y vais pas, vas-y, n'y va pas. Il tend à disparaître et à être remplacé par l'adverbe *ici* ; à Thônes, par exemple, on ne dit plus : La dama, *cé* 't-lyè ? la maitresse de la maison, céans est-elle ? mais La dama, *cé* 't-lyè *icé* ?

- O me bele gen que d'affare,
10 Je pri'a Di, & à sa mare
Que vou garday dou ezetà
Et nou voley tuy confortà.
Me je viou de terriblo ebofou :
La guerra est causa dou troblou,
E le causa de mon malour :
Jamé nou n'an ou que doulour,
Depoay l'oura & lo jour
Que la Ligua entri en cour,
Nou n'an frogéa de cor'ne d'arma :
20 Lo grand diacho aye son arma,
Tan no za tille tormentà
Se je vo zou volin contà,
E ni arey prou per fare un lievro :
Se ny a te pâ homo en sou trievo
Que sachey miou sa via que mey.
Per la mor de Di, entendié mey,
Et je la vo touta coutà.
N'ay-vou zamé ouy racontà,
Comment sou grand Lucifer
30 Qué lou plu grand diacho d'enfer
Souley atre-fey être un Angeou ?

Oh ! mes belles gens, que d'affaires ! Je prie Dieu et sa mère qu'il vous garde d'où ai-je été (?), et nous veuille tous reconforter. Moi, j'ai vu de terribles esbroufes ; la guerre est cause du trouble, elle est cause de mon malheur. Jusqu'à présent nous n'avons eu que douleur ; depuis l'heure et le jour que la Ligue entra en cour, nous n'avons prospéré de corps ni d'âme. *Que* le grand diable ait son âme, tant nous a-t-elle tourmentés. Si je vous le voulais conter, il y en aurait assez pour faire un livre. Si (*vraiment*) n'y a-t-il pas homme en ce pays qui sache mieux sa vie que moi. Pour l'amour de Dieu, entendez-moi, et je la vais toute conter. N'avez-vous jamais ouï raconter comment ce grand Lucifer qui est le plus grand diable de l'enfer était autrefois un ange ?

Icen vou semblarey etrangeou :

Mé setay bin assi vey,

Comme véiquia de moruerey,

Me per cen qu'ou fou glouriou

Enver Di son souperiou :

Et qu'ou voley fare lo bà,

Mare de Di ou cheizi bà.

Assi la Ligua se pensey

40 Gropà la Corona per sey.

O quand sou gran diachou chesy,

Per heritageou ou nou lessi

Le plu grande de se malece,

L'Ambition & l'Avarece,

Qu'etien cusin germain l'un latrout,

Et contreru l'un avoy latrou :

Car l'Ambition tou-jour poiay

Ceci vous semble bien étrange, mais cela était bien aussi vrai comme voilà je mourrai. Mais pour cela qu'il fut glorieux envers Dieu, son supérieur, et qu'il voulait faire le fier, mère de Dieu, il chut bas (*tomba*).

Aussi (*de même*) la Ligue se pensait saisir la Couronne pour soi, Oh ! quand ce grand diable tomba, pour héritage il nous laissa les plus grandes de ses malices : l'Ambition et l'Avarice, qui étaient cousins germains l'un l'autre et contraires l'un avec l'autre, car l'Ambition tou-

Vers 34. De morueray, je mourrai. Je ne connais pas d'exemples du pronom *de*, mis pour *je*, plus anciens que ceux qu'on rencontre dans ce Prologue, aux vers 34 et 163 (De me fichi à quiera, je me mis à crier) Nicolas Martin, de Saint-Jean de Maurienne, a toujours écrit *je* dans ses chansons (1555) et dans les vers patois intercalés dans son *Mystère de saint Martin* (1565); aujourd'hui, à Saint-Jean de Maurienne, *je* se rend par *de*. Dans les plaquettes publiées de 1594 à 1604, on voit également toujours *ie* ou *ze*, sauf dans les deux vers que je cite ci-dessus. Peut-on en conclure qu'on écrivait alors *ie* et qu'on prononçait *de* ou *jhe* (*jh* = *th* doux anglais) comme cela a lieu aujourd'hui à Douvaine, en Chablais, où l'on dit indifféremment *de* ou *jhe*? Le peu de documents qui restent de cette époque ne permet pas de trancher cette question.

E nau, per lo zenour avay,
L'Avarece piochay en tera
50 Per à l'argent fare la guera.
Un jour lassa de piochetà,
Et l'Ambetion de montà,
L'Ambetion bessy la tэта,
L'Avarece levi la creta :
Ou se namoiriren l'un latrou :
Poay se jogniant l'un contra l'atrou,
Ou firen se bin frin & frigua,
Que ou l'engendriren la Ligua.
A pré s'être prou cavala,
60 Nou mey ne furen pas calà,
Que l'Avarece acouchy
De la Ligua en sey pay :
A la ma l'oura per no zatrou :
Jame ne fou viou tà dezatrou :
Car drey que le fou enfantà,
Qu'on ne l'ozave areguetà,
Jamé ne fou viou choza tэта :
Netey ne maclo ne femela,
Vou noussià sou dere que yeire.
70 Hà ! Jezou, vou nou sarià creire,
Memament lo pare & la mare

jours montait en haut pour les honneurs avoir, l'Avarice piochait en terre pour à l'argent faire la guerre.

Un jour lassée de piocheter, et l'Ambition de monter, l'Ambition baissa la tête et l'Avarice leva la crête. Ils (elles) s'énamourèrent l'un l'autre, puis se joignant l'un contre l'autre, ils folatrèrent si bien qu'ils engendrèrent la Ligue. Jamais ne fut vu tel désastre, car droit (*sitôt*) qu'elle fut enfantée, qu'on ne l'osait regarder.

Jamais ne fut vue chose telle ; *ce* n'était ni mâle ni femelle, vous n'eussiez su dire quoi c'était. Ah ! Jésus, vous ne le sauriez croire ; même ment le père et la mère quasi qu'ils ne savaient qu'en faire. Tant

Quasi quou ne savien qu'en fare.
Tant que per couvry lou malece,
Li balliren una nourece
Que se dezey de santa via,
Le s'apelay Epocrisia
Que la noureicy comme sey.
Tant qu'ou bout de do zan ou trey,
Que le devey avey quaque emou,
80 On li fi una robe de memou,
Que sela iqui de sa nourece,
Que cachey toute se malece.
Quand e le fou dence acoutrà,
Lali Fortuna rencontrà,
Que la veyant dence abillia
De sa roba d'Epocresia.
Le cudey que le fouse santa,
Tant que per la rendre contenta,
Fortuna, lassa ! li lesy
90 Fichi deden sa coïa lo py,
Et de l'un à latro echalon
Laley toujours poyant amon.
Quand le fou quazi à la sema,
Le vy una brava Corona.

est que pour couvrir leur malice, *elles* lui donnèrent une nourrice qui se disait de sainte vie. Elle s'appelait Hypocrisie, qui la nourrit comme soi-même.

Tant *est* qu'au bout de deux ans ou trois, qu'elle devait avoir quel-que entendement. on lui fit une robe de même étoffe que celle-ci de sa nourrice, qui cachait toutes ses malices. Quand elle fut ainsi accoutrée, elle alla Fortune rencontrer qui la voyant ainsi habillée de sa robe d'hypocrisie, elle pensait qu'elle fût (était) sainte. Tant *est* que pour la rendre contente, la Fortune, hélas ! lui laissa ficher dans sa queue les pieds, et de l'un à l'autre échelon elle allait toujours montant en amont.

Quand elle fut quasi à la cime, elle vit une belle couronne ; elle pen-

- E le pensey ja la gropà.
Me le se trouvy bin trompà.
Come le vouley lagropi,
E li van calà lo dou pi,
Per le corbi le cheisi bà :
- 100 Le ne fou pà à mi tombà,
Sa roba etay ja rompua,
Ele se trovi touta nua :
Un chacon vi adon que liere,
Petit & grand l'alàve veire :
En tombant se fort le quieri.
Que vou zi oussia viou couri
Toute le beti à l'environ :
Me dessu toute lo Lion
Li balli un mavé cou de piota,
- 110 Un chacon la tenay per morta :
Assy le ne pouvey plu vivre.
Me comment le bone lievre
Van tou-jor mouri à lou gisto,
Tou de mémou non pà trot vito.
Me, lassa ! comme puizey
Le se treini tant qu'en Savoey,
On te lali fini sa via.

sait déjà l'attraper, mais elle se trouva bien trompée. Comme elle voulait l'accrocher, ils lui vont baisser les deux pieds (*les pieds vinrent à lui manquer*) ; par l'échelle (?) elle dégringola. Elle ne fut pas à moitié tombée, *que* sa robe était déjà rompue ; elle se trouva toute nue. Un chacun vit alors qui elle était. Petit et grand l'allait voir. En tombant, si fort elle cria que vous y eussiez vu courir toutes les bêtes des environs, mais par dessus toutes le Lion lui donna un mauvais coup de patte ; un chacun la tenait pour morte ; aussi elle ne pouvait plus vivre. Mais de même que les bons lièvres vont toujours mourir à leur gîte, tout de même — *pourtant* pas trop vite, mais hélas ! comme elle pouvait (?) — elle se traîna jusqu'en Savoie, où elle alla finir sa vie.

- Quaun orendrey per envia
Me pouray dere, que je sey
120 Un homou que n'ay gin de ley,
Que ne pâ fe domo d'onour
De parlà contra son Segnour,
Ne dere mà de son pay.
Me quou ne seyen ren ésbay :
Venterdie je quaque reson,
Et pouyt apré per dou reson
Je vay montrà, que je ney pâ
Se gran tor comme on vou japà.
La première son vous sinty,
130 Pervey dou je say sorty :
E se trovera, que lo pare
Dou pare ou pare à mon pare
Étay bon Francey per la via,
Ou nestay pâ nà una lia
Lon de la vela de Pari,
Et poayte il le fou nourri,
Tan qu'a l'ageo de sye zan :
Que son pare lo veyant gran,
Per miou lo voley avancy.
140 Lali fichy chi un mercy,

Quelqu'un maintenant par envie me pourrait dire que je suis un homme qui n'a point de loi, que *ce* n'est pas *un* fait d'un homme d'honneur de parler contre son seigneur ni dire *du* mal de son pays. Mais qu'ils ne soient rien (qu'on n'en soit point) étonnés ; ventre dieu, j'ai quelques raisons, et puis ensuite pour deux raisons je vais montrer que je n'ai pas si grand tort, comme on veut bien le dire. La première, si on veut sentir (m'entendre), pour voir d'où je suis sorti.

Il se trouvera que le père du père au père à mon père était bon Français pour la vie. Il n'était pas né une lieue loin de la ville de Paris et puis là *il* fut nourri jusqu'à l'âge de seize ans que son père le voyant grand, pour mieux le vouloir *faire* avancer, l'alla placer chez

Que se teney deden la vela :
Poay li achety una bàla.
Et l'envoyay de feire en feire,
Decey, deley, come vous veire,
Tan qu'ona fey ou demouri
Den la vela de Chamberi :
Et logeave chi la Roquire,
Una qu'amave bin à rire :
L'avey una bouillie qu'avey nom Liauda,
150 Quetey chata de la biliauda,
Se ni avey gin à Chamberi :
Lo grand pare à mon pare arri
Estey adon en son Joven,
Ou se catilliren se ben,

un mercier qui se tenait dans la ville, puis lui acheta une balle et l'envoya de foire en foire, deçà, delà, comme vous verrez (?), jusqu'à ce qu'une fois il demeura dans la ville de Chambéry. Il logeait chez la Roquire, une qui aimait bien à rire ; elle avait une boulotte qui avait nom Claudine, qui était...

Le grand-père à mon arrière-grand-père était alors en son bel âge ; ils se roulèrent si bien que, mère de Dieu, en peu de temps le tablier

Vers 150. Je me suis borné jusqu'à présent à indiquer par un point d'interrogation les passages dont la traduction est un peu incertaine ; ici le cas est plus embarrassant. En effet *chata de la biliauda*, chatte de la femme Billaud, n'aurait aucun sens ; il faut admettre que *chata* signifiait *filie*, comme dans le provençal où le mot s'est conservé, et que *la biliauda* est un nom commun, qui se rattache probablement au vieux français *billebaude*, désordre, confusion (Roquefort, Godefroy). En outre il faut admettre que *se*, dans le vers suivant, a le sens de *vraiment, quoique* ; ce qui m'amène à proposer la version qui suit : C'était une fille de désordre (de mœurs légères), quoiqu'il n'y en ait point (*ironique*) à Chambéry.

La Roquire, dont il est fait mention ici, n'était peut-être pas un être fictif ; M. le comte Am. de Foras possède dans ses riches archives un acte établissant qu'à cette époque une dame Roquière avait une maison au faubourg Nezin, faubourg mal famé en ce temps-là.

Que, mare Di, en pou de tion
Lo devanty levi lo grion,
Tant que s'en apercioü sa mare,
Qu'un jour, avoy de se comare
Commenciren à l'enquetà,

160 Avoy qui lavey folatà :
Li dezan vin ça vin fola,
Di zou, nà tou gin de parola ?
Se te no di, nou te tuaren,
Nou te faren, nou te deren ;
La poura boullie ou se grand pou,
Que le se fichy à genou :
Mare je vou quierou marcy,
Per mon arma e ze dou mercy.
E là ! ou ma bin abuzà,

170 Ou mavey promi m'épozà,
Se je li volin lesy fare,
Dama tou quant & quan la mare
Avoy lo zatrou paren,
Firent tant qui lo troviren,
Èt per force ou per drey,
Lo firen époza tou drey.
De quey ou nou prou de zefan :

leva le groin (?) tellement que s'en aperçut sa mère, qui un jour avec de ses commères commencèrent à l'enquêter avec qui elle avait folà-tré, lui disant : Viens ça, viens, folle ; dis-le, n'as-tu point de langue ? Si tu ne le dis, nous te tuons, nous te ferons, nous te dirons.

La pauvre boulotte eut si grand peur qu'elle se mit à genoux. Mère, je vous crie merci (je vous demande pardon), il est du mercier, par mon âme. Hélas ! il m'a bien trompée ; il m'avait promis *de* m'épouser, si je lui voulais laisser faire ; la mère avec les autres parents firent tant qu'ils le trouvèrent, et par force ou par raison le firent prendre femme tout droit (*sur le champ*) ; de quoi il en eut passablement d'enfants, mais il n'y eut que Georges Bon-Pain qui vécut après le

- Me é gniou que Georgeo bon Pan
Que vequisse apré lo pare :
- 180 Ou facey prou bin sou zafare.
Georgeo bon Pan engendri Tuinou bon Pan
Tuino bon Pan engendri Piero bon Pan,
Piero bon Pan engendri Faleber bon Pan,
Que fou sou qui, que fou mo pare,
Amen dence que dit ma mare :
Telament don que je ne sey
Pâ entierament de Savoey.
Lâtra reson que je deray :
Hâ ! devey je confesaray,
- 190 Qu'on soujet dey tou onour
A son Prinso & à son Segnour,
Quant à sen fo qu'on li obeice,
Me assy ou li dey Joustice,
Et li dey conservâ son bin ;
Et ou ma fé migi lo mino
Oncor per sequinto mermot,
Sequinta race d'Espagnot,
De Reitre, de Napoletin
Que j'entendin atan que de chin ;
- 200 Poay quaque fey bin batonâ :

père. Il faisait assez bien ses affaires. Georges Bon-Pain engendra Antoine Bon-Pain ; Antoine B. engendra Pierre B. ; Pierre B. engendra Philibert Bon-Pain, qui fut celui-ci qui fut mon père. Amen, ainsi que dit ma mère. Tellement donc que je ne suis pas entièrement de la Savoie.

L'autre raison que je dirai : Ah ! de vrai (*vraiment*) je confesserai qu'un sujet doit tout honneur à son prince et à son seigneur. Quant à cela, *il* faut qu'on lui obéisse, mais aussi il lui doit justice et lui doit conserver son bien, et lui m'a fait manger le mien encore (*qui plus est*) par certains marmots (petites gens), certaine race d'Espagnols, de reîtres, de Napolitains que j'entendais autant que des chiens ; puis

- Quan je me viou si etonà,
Et que je moravo de fan,
Je priou mon Cu à tou dou man,
Et aliou cherchy ma fortuna ;
E le me fou per un tion bona,
Me le mou d'aceto viria :
Lassa ! J'afanavou ma via
A alà facen de mesageou
Per le vele per lo velageou,
210 Tanto en Turquìa, tanto en Espagni
Je fuin una fey jusqu'a,Cocagni.
Je n'avin sèssa né ne jour,
Quand poezier un grand Segnour
Me mandey en sequin pay
Que oncor plu lon d'icy.
Hé ! Di m'en donay soventa,
Ou me le façave porta
Sou paquet à coquin Segnour.
J'avin ja cheminà voet jour,
220 Quand en passant den un grand boët,
Lassa ! jerou soulet,
Jalin brojam ou tion passà,
Comme je lain cazì passà.

quelquefois *j'ai été* bien bâtonné. Quand je me vis si étourdi par les coups (si malmené) et que je mourais de faim, je pris mon c. avec deux mains et allai chercher ma fortune ; elle me fut quelque temps favorable, mais elle m'eut bientôt tourné *le dos*. Hélas ! je gagnais péniblement ma vie à aller faisant des messages par les villes, par les villages, tantôt en Turquie, tantôt en Espagne.

Je fus une fois jusqu'à Cocagne. Je n'avais répité ni nuit ni jour, quand Poisier (?), un grand seigneur, me mandait en certain pays qui est encore plus loin d'ici. Eh ! *que* Dieu m'en donne souvent *de pareils* ! Il me les faisait porter ses paquets à certain seigneur. J'avais déjà cheminé huit jours quand en passant dans un grand bois hélas !

Tout en un cou j'entendiou
Que charamelave oncor miou.
Je comenciou à acoutà,
Decé, delé de reguetà.
Mon Di, que pou te être sou !
Quand je vo vey tout à cou
230 Quatrou Nemphe vetue de blan,
Dequey trey portien à la man
Chacona una brava arbaleita,
Et lo matrè de la man dreita,
Touta prêta de découchy,
Je crey que l'avien oy ouchy
Bento quaque bête étrange :
Vou le zoussa prey per de zange
Se vou le zavia reguetà,
Tuy lo zabi son argentà,
240 Le reluisen comme la Luna.
Poay de le quatrou é ni a una
Que porte un brave acochey
Que la fa jappà à tou lo dey,
Que oncor pleu melodiou,
E méne de bruit encor miou,

j'étais seulet, j'allais pensant au temps passé. Comme je l'avais quasi traversé, tout à coup j'entendis qu'il bruait encore davantage. Je commençai à écouter ; deçà, delà, de regarder.

Mon Dieu, que peut-il être ceci ? *me disais-je*, quand je vais voir tout à coup quatre nymphes vêtues de blanc ; desquelles trois portaient à la main, chacune une belle arbalète et les flèches (?) de la main droite, toute prête à décocher. Je crois qu'elles avaient entendu hucher un instant auparavant quelque bête étrange. Vous les eussiez prises pour des anges, si vous les aviez regardées. Tous les habits sont argentés ; elles reluisent comme la lune. Puis des quatre il y en a une qui porte un joli instrument de musique qu'elle fait résonner avec les doigts, qui est encore plus mélodieux et fait du bruit encore mieux.

- Je demouriou oncour me plantà,
Toujour apré le zacoutà,
Poeyte je repriou mon chemin :
Me come je fou un pou plu loin,
250 Je viou que veney contra mey
Trey gen quetien oncor plus ney,
Jamé je nou una tela pour,
E me tremblave tou lo cour,
Je pensin que fousien de diachou,
A donqua je fiou lo signablou
De la Croy per dou zou trey fey,
En desant dense : Di medey,
Jesou Maria queté sou !
Mon di en quen pay sey jou !
260 Lo bon Di me reconfortey :
Ou venient tou-jour contra mey,
A tou chacon un baton ferrà.
Et me de me fichi à quierà,
Tant que juin dequey ou paty.
Adon le Nemphe de sorty,
Pensant que fousse quaque bête,
La couchiren lou arbalète,

Je demeurai encore mais (de nouveau) planté, toujours après (*occupé à*) les écouter.

Puis je repris mon chemin. Mais comme je fus un peu plus loin, je vis qu'il venait contre moi trois individus qui étaient encore plus noirs. Jamais je n'eus une telle peur et me tremblait tout le corps. Je pensais que ce fussent des diables ; alors je fis le signe de la croix par deux ou trois fois, en disant ainsi : *Que* Dieu m'aide ! Jésus, Marie, qu'est ceci ? Mon Dieu, en quel pays suis-je ? *Que* le bon Dieu me reconforte ! — Ils venaient toujours contre moi, avec chacun un bâton ferré.

Et moi je me mis à crier tant que j'eus de force à la manière d'un chiffonnier. Alors les nymphes de sortir, pensant que *ce* fût quelque bête ; elles couchèrent leur arbalète et vinrent toujours courant. Mais

Et veniren tou-jour couren :
Me, là ! le ni gagniren ren,
270 Dassetou quou le zourenviou,
On l'en deveniren amoyrou,
Et me lessiren alà :
Pouy à bela brida avalà,
Ou s'en couriren contra éle.

Lassa ! cele poure femele
Ne puiren jamé se bin fuire,
Quou ne le prisèn prisonire,
Amen ou len priren trey,
Cela que pourte l'acouchéy
280 On ne la puiren pa groppà
Le me va segant pà à pà.
Et le pense, là ! que je sey
Laquiou à celo que le zan prey :
E le se va degueumentant,
Vou l'entendria tou-jour quierant :
Se vou vou volia apecy,
Vou l'entendria quierà d'icy.
O vou quezi noblo Segnour,
289 Et vo zentendrey se doulour.

FIN.

hélas ! elles n'y gagnèrent rien. Aussitôt qu'ils lse eurent vues, ils en devinrent amoureux et me laissèrent aller. Puis à belle bride abattue, ils s'en coururent vers elles.

Hélas ! ces pauvres femmes ne purent jamais si bien fuir qu'ils ne les prissent prisonnières. Amen ; ils en prirent trois ; celle qui portait l'instrument de musique, ils ne la purent pas saisir. Elle me va suivant pas à pas. Elle pense, hélas ! que je suis laquais à ceux qui les ont prises, et elle se va lamentant ; vous l'entendriez toujours criant. Si vous vous vouliez apaiser, vous l'entendriez crier d'ici. Oh ! taisez-vous, nobles seigneurs, et vous entendrez ses douleurs.

ORIGINE
DU PAPE INNOCENT V
(Pierre de Tarentaise)

I.

LES PIÈCES DU DÉBAT.

Le pape Innocent V est-il tarin ou valdôtain ?

Tel devrait être le titre d'un recueil ¹ contenant les « pièces du débat » qui se serait élevé entre Moutiers et Aoste au sujet de l'origine du pape Innocent V. M. l'abbé Pierre-Joseph Béthaz, chanoine de l'insigne collégiale de Saint-Pierre et de Saint-Ours, d'Aoste, y a réuni une NOTICE sur le pontife due à l'un de ses confrères, l'abbé Laurent, une Réponse ² de M^{sr} Charles-François Turinaz, actuellement évêque de Nancy, et enfin ses propres OBSERVATIONS sur la brochure du prélat.

M^{sr} Turinaz et les écrivains tarins affirment qu'Innocent V est né [vers 1225] en Tarentaise, à Moutiers ou à Champagny.

MM. Laurent et Béthaz soutiennent, au contraire, qu'il est né dans leur pays, non loin de Pré-Saint-Didier, à Morgex ou à La Salle en Valdigne, sur la haute Doire Baltée.

A l'appui de sa thèse l'une des parties invoque d'abord le nom même de Pierre de Tarentaise qu'Innocent V portait avant son exaltation au suprême pontificat. Elle y joint le témoignage des historiens et les traditions locales.

¹ *Le pape Innocent V est-il français ou italien ?* 8° Aoste, 1883.

² *La patrie et la famille de Pierre de Tarentaise, pape sous le nom d'Innocent V.* 8° Nancy, 1882.

La partie adverse conteste à Innocent V son nom originel de Pierre de Tarentaise : il se serait appelé primitivement Pierre des Cours. Selon elle, des traditions, des portraits et des armoiries viendraient en aide à cette assertion.

Examinons, dans une appréciation rapide, la valeur de ces divers arguments en nous servant, autant que possible, mais non exclusivement, des matériaux assemblés par M. le chanoine Béthaz.

II.

LE NOM.

Les noms patronymiques n'étaient encore guère en usage au XIII^e siècle, époque où Innocent V a vécu. Souvent un personnage était désigné d'après le lieu de sa naissance, ou même parfois d'après le nom d'une localité dans laquelle il avait plus ou moins longtemps séjourné.

Selon l'avocat J.-B. de Tillier, auteur valdôtain du XVIII^e siècle cité par M. Laurent (*Notice*, p. 55), Pierre des Cours, à l'âge de dix ans, fut confié un moment à l'un de ses oncles, François Bermond, qui aurait été pourvu de la charge d'archidiacre de Tarentaise dès 1230. Ce passage de Pierre des Cours à Moûtiers lui aurait-il valu la dénomination de Pierre de Tarentaise ?

Une telle assertion (en admettant l'existence de Pierre des Cours) aurait besoin d'être appuyée de documents. Nous voyons d'ailleurs dans les *Mémoires ecclésiastiques* de Besson (p. 231) qu'il n'y eut d'archidiacre à Moûtiers qu'à partir de 1252, et le premier qui porta ce titre s'appelait Bernard et non Bermond.

Au surplus nous n'insisterons pas sur cette hypothèse. Les écrivains valdôtains eux-mêmes ne la soulèvent pas.

En revanche, ils s'efforcent d'identifier leur pays avec la Tarentaise : ils feraient alors naître le pontife chez eux

sans qu'on leur objectât le nom qu'il porte. Le Val d'Aoste ayant pendant des siècles été compris (ainsi que l'évêché de Sion) dans la province ecclésiastique de Tarentaise, M. le chanoine Béthaz n'hésite pas à déclarer que le diocèse suffragant a été absorbé par le diocèse métropolitain, « le moins connu par le plus connu ». Il pense même que les archevêques tarins étaient seigneurs temporels en Val d'Aoste (*Observations*, p. 14, 15 et 16).

A l'appui de l'opinion, bien neuve assurément, qui identifierait les deux diocèses, M. l'abbé Laurent produit des documents de 1151 et de 1629.

En 1151, l'archevêque Pierre II notifie à tous les habitants de la Tarentaise (*omnibus per Tarentasiam habitantibus*) qu'il donne à la collégiale Saint-Ours d'Aoste le prieuré Saint-Alban de Moutiers et l'église de Montgirod, à la condition que les desservants de Saint-Alban lui paieront trois sous chaque année.

Rien ici pourtant n'indique que le mot *Tarentasia* signifie la « province ecclésiastique de Tarentaise » et en particulier le Val d'Aoste. Il est plus naturel de penser que le prélat prend uniquement à témoins ses diocésains tarins, puisque le prieuré Saint-Alban et l'église de Montgirod sont situés chez eux, et que chez eux se trouvent les desservants de Saint-Alban tenus à une redevance annuelle envers l'archevêque.

L'acte de 1629 est une supplique adressée au pape Urbain VIII par les chanoines réguliers de Saint-Ours qui aspiraient à devenir séculiers. Ils disent que leur collégiale est bâtie en dehors et près des murs de « la cité d'Aoste, province de Tarentaise, « *civitatis Augustæ, provinciæ Tarentasiensis* ».

En ajoutant les mots « province de Tarentaise », ils se proposaient évidemment de distinguer Aoste (*Augusta*

Prætorîa) des nombreuses villes épiscopales qui en latin s'appellent aussi Augusta : *Augusta Taurinorum* ou Turin, *Augusta Æduorum* ou Autun, *Augusta Suessionum* ou Soissons, etc. Il n'était nullement nécessaire, comme M. Laurent semble le croire, de rappeler que leur cité relevait d'un métropolitain résidant à Moûtiers.

De son côté, M. le chanoine Béthaz emprunte à l'historien Besson trois textes qui figurent aussi parmi les *Documents* publiés par l'Académie de la Val d'Isère.

Les deux premiers sont des bulles émanées des papes Alexandre III et Honorius III. Les pontifes déclarent prendre sous leur protection les droits, privilèges et possessions de la métropole de Tarentaise. Ils en font, en conséquence, une minutieuse énumération, mais non toutefois, quoique en ait dit M. Béthaz ¹, d'une manière identique.

Alexandre III, en 1171, confirme d'abord la juridiction de l'archevêque Pierre II sur les évêchés d'Aoste et de Sion. Il indique ensuite, assez confusément d'ailleurs, les églises et les terres qui dépendaient de lui, Moûtiers, Champagny (*Campaniacum* ou *Campaniola*), vallées de Saint-Didier et de Luce, etc. Il n'est aucunement fait mention de localités valdôtaines : nulle part on ne voit la Tarentaise déborder sur le versant oriental des Alpes Grées.

Cinquante-cinq ans après, en 1226, Honorius III procède avec un ordre plus rigoureux dans la bulle accordée par lui à l'archevêque Herluin.

A l'exemple de son prédécesseur, il rappelle d'abord la juridiction plus de quatre fois séculaire de la métropole tarine sur Aoste et Sion. Il entre ensuite, afin de prévenir

¹ *Observations* p. 43.

toute contestation, dans l'énumération de ses dépendances spirituelles et de ses domaines temporels.

Dans les premières on trouve Moûtiers tout d'abord, puis les églises de Champagny (*Champaniacum*), de Saint-Didier, de Tours, etc. Dans les secondes on rencontre Moûtiers et les vallées de Bozel, de Saint-Jacques, de Naves, de Saint-Didier, de Luce, etc.

Honorius III signale, en dernier lieu, trois églises du Val d'Aoste, Saint-Jacques et Saint-Georges dans la Cité même et Saint-Jacques de Châtel-Argent. Ces bénéfices, d'ordre purement ecclésiastique, étaient sans doute personnels à Herluin, ancien prieur de Saint-Ours, et par suite tenus à titre précaire. Ils ne figurent, en effet, que cette seule fois dans les chartes concédées aux archevêques tarins. On ne saurait certes inférer de là que les deux diocèses aient été « absorbés » l'un dans l'autre.

L'acte d'investiture conféré un mois auparavant (avril 1226) par l'empereur Frédéric II au même archevêque Herluin prouve d'une manière plus décisive encore, — contrairement à l'opinion de M. le chanoine Béthaz, — que les métropolitains tarins n'étaient pas seigneurs temporels en Val d'Aoste.

Reproduisant textuellement une charte émanée de Frédéric I^{er} (1186) et déjà confirmée par Henri VI en 1196, Frédéric II ne cite que des localités situées en plein bassin de la haute Isère : Moûtiers, châteaux de Saint-Jacques, de Briançon et de Conflans, vallées de Bozel, des Allues, de Saint-Didier, de Luce, etc.

La vallée de Luce ou de Beaufort, pays essentiellement tarin, ne fut rattachée que plus tard au Faucigny, puis au Genevois et enfin à la Savoie propre. Elle a d'ailleurs toujours fait partie du « diocèse de Moûtiers ».

La vallée de Saint-Didier mentionnée dans les bulles

pontificales et impériales n'avait rien de commun avec le territoire valdôtain de Pré-Saint-Didier, malgré une inadvertance échappée à M^{sr} Turinaz, et renouvelée par M. le chanoine Béthaz ¹. Située sur la rive droite de l'Isère, entre Cevin et Conflans, elle renfermait les deux églises de Saint-Didier (La Bâthie) et de Tours indiquées dans la bulle d'Honorius III. Le nom de La Bâthie ne lui est venu probablement que dans la seconde moitié du XIII^e siècle, quand eut été adossé à la montagne voisine le manoir archiépiscopal dont les ruines imposantes dominent encore la riche plaine étendue à leurs pieds.

Les documents indiqués par MM. Laurent et Béthaz ne sauraient donc démontrer que la Tarentaise ait jamais eu les limites qu'ils prétendent lui assigner. Sans doute elle était plus vaste que la Tarentaise actuelle, création administrative du roi Victor-Amédée II et de ses successeurs, mais en aucun temps elle n'a franchi à l'est la chaîne des Alpes Grées.

Si le nom d'un personnage indique son pays d'origine, on conviendra que ce n'est pas en Val d'Aoste qu'il faut chercher la patrie de Pierre de Tarentaise.

III.

LES HISTORIENS.

Quand on en appelle au témoignage des historiens, il est évident que les plus anciens ont seuls de l'autorité. Parmi les modernes quelques-uns à peine se hasardent à discuter le texte de leurs devanciers ; la plupart ne font que se l'approprier.

Nous ne suivrons donc ni M^{sr} Turinaz ni MM. Laurent et Béthaz dans leurs longues énumérations des auteurs qui

¹ *Observations*, p. 16.

se sont occupés d'Innocent V. Il nous suffira de rappeler ceux qui ont vécu aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, à la réserve, bien entendu, des écrivains qui produiraient un document inédit jusqu'à eux.

Citons d'abord le manuscrit de la bibliothèque Vallicelliana de Rome mentionné par Raynald, continuateur de Baronius. Innocent V y est dit *natione burgundus de Tarentasia*, « bourguignon de nation, de Tarentaise ». La même qualification lui est donnée par un autre manuscrit important pour l'histoire du Saint-Siège, le *Liber pontificalis*.

Viennent ensuite les annalistes dominicains qui, à juste titre, tiennent Innocent V pour une de leurs gloires. Il a enseigné avec éclat dans leurs écoles de Paris. Il a été le premier des quatre pontifes que leur ordre, dans une durée de six siècles, a donnés à la chaire de saint Pierre.

Au XIII^e siècle appartient Martin de Troppau, pénitencier et chapelain du palais pontifical sous Innocent V, et avant lui sous Grégoire X et après lui sous ses trois successeurs immédiats. Il vécut donc auprès d'Innocent V, et il ne lui survécut que deux ans, étant mort en 1278. Dans sa *Chronique* éditée par Pertz (*Monumenta historiæ Germaniæ*, tome XXII) il s'exprime ainsi : « *Innocentius V natione burgundus de Tharentasia* ».

Entre le XIII^e et le XIV^e siècles se partagent les dominicains Nicolas de Triveth ou Trivet et Bernard Guido. Le premier naquit en Angleterre vers 1258. Il vint terminer ses études à Paris, au collège Saint-Jacques, où il retrouva, sans nul doute, le souvenir non encore effacé des leçons de l'éloquent religieux tarin. Il vécut jusqu'en 1328. Dans sa *Chronique* il emploie aussi la formule : « *Innocentius V natione burgundus de Tarentasia* ».

Bernard Guido terminait sa vie en 1331 comme évêque

de Lodève. Dans son *Catalogue* des provinciaux de son ordre en France il ajoute aux indications de ses prédécesseurs un mot qui en complète le sens : *Innocentius V natione burgundus de Tarentasia Sabaudiae*, « Innocent V, bourguignon de nation, de Tarentaise en Savoie ».

La même phrase se retrouve dans la *Chronique* du doge vénitien André Dandolo qui vécut de 1307 à 1354.

Au xv^e siècle, le dominicain Louis de Valladolid, ancien élève au collège Saint-Jacques de Paris et mort vers 1436, s'exprime ainsi en invoquant l'autorité d'un ouvrage antérieur : « *Petrus de Tarentasia Sabaudiae natione burgundus, ut habetur de sanctis pontificibus et imperatoribus* », « Pierre de Tarentaise en Savoie, bourguignon de nation, comme on le rapporte dans le livre des papes et des empereurs ».

Les auteurs que nous venons de passer en revue, l'appellent tous « bourguignon », c'est-à-dire, originaire du royaume de Bourgogne. A cette époque ce n'était pas encore une expression impropre et hors d'usage, comme M. Béthaz paraît tenté de le croire ¹. En 1032, le royaume de Bourgogne avait perdu sa dynastie particulière, mais, dans l'opinion des contemporains et pendant plusieurs générations, il ne cessa pas d'exister, sinon en fait, du moins en droit : le dernier des Rodolphiens avait des successeurs dans les césars allemands. Sans doute les territoires bourguignons n'étaient pas compris dans l'Empire germanique, mais ils lui étaient unis par une sorte de lien « personnel », comme on dirait aujourd'hui. La « personne » du prince qui régnait sur les deux Etats les rattachait l'un à l'autre, sans que pourtant ils fussent confondus.

Au xi^e siècle, selon le jésuite Monod, l'empereur Henri III

¹ *Observations*, p. 20, 23.

de Franconie s'appelait Henri II en Italie et Henri I^{er} en Bourgogne. Au xii^e, Frédéric I^{er} de Souabe se faisait couronner roi de Bourgogne en 1178. Au xiii^e, le comte Pierre II de Savoie rendait hommage à Richard de Cornouailles pour ses acquisitions au nord et au sud du Léman. Au xiv^e, Charles IV de Luxembourg se rendait encore, en 1365, à Arles pour y recevoir la couronne de Bourgogne.

A partir de 1032 et pendant quatre cents ans environ, la Bourgogne fut en fait une « expression géographique » comme l'Italie naguère et la Pologne aujourd'hui. Actuellement il n'y a pas d'unité politique du nom de Pologne et cependant il y a toujours des Polonais.

La qualification de « bourguignon » donnée à Innocent V était donc parfaitement exacte, et on la complétait en ajoutant qu'il était de Tarentaise en Savoie ou simplement de Tarentaise.

Cette expression de Tarentaise s'entendait très bien, au moyen âge, lorsque l'archevêque était par lui-même un seigneur puissant. Elle devint moins nette quand les prélats furent tombés dans la dépendance des princes de Savoie. Aussi la plupart des historiens modernes s'appliquèrent-ils à en déterminer le sens, en la traduisant, les uns par le nom de la ville de Moûtiers, les autres par l'antique vocable de Centron.

Sans doute on peut critiquer l'emploi des termes *Mou-tiers* et *Centron*. Il nous suffit de remarquer ici qu'il n'est arrivé à aucun auteur de substituer au mot de Tarentaise celui de Val d'Aoste. Pas un ne s'est avisé de franchir les Alpes Grées, de citer les noms de Morgex ou de La Salle.

Tant il est vrai que l'extension donnée au vocable « Tarentaise » par quelques auteurs valdôtains est de date récente. Elle a été inventée à l'appui d'une thèse qui ne

saurait être soutenue si l'on n'attribuait à ce mot un sens qu'il n'a pas.

Parmi les historiens modernes qui ont parlé d'Innocent V il convient d'assigner une place à part au curé de Chapeiry, Jean-Antoine Besson. D'abord aumônier du premier monastère de la Visitation à Annecy, il recueillit, dans de pénibles voyages, les précieux documents qu'il a analysés ou intégralement reproduits. En pénétrant dans les archives de Moultiers et d'Aoste il a manié et consulté nombre d'actes aujourd'hui égarés ou même irréparablement perdus. Ses *Mémoires ecclésiastiques* équivalent donc parfois aux originaux. Il signale lui-même ce caractère essentiel de son livre : « Je me suis étudié, dit-il, à ne mettre du mien dans cet ouvrage que le moins qu'il m'a été possible : c'est un assemblage de faits et de dates. » Il ajoute encore : « J'écris sans contrainte, sans prétention, et dans la seule vue du bien public. »

Malgré le soin consciencieux apporté à ce travail, il a, par inadvertance ou autrement, laissé échapper d'inévitables erreurs. Le plus souvent on les rectifie en tombant sur un texte qui vient à l'encontre de l'une de ses assertions. D'autres fois elles sont purement matérielles, et, d'ordinaire alors, elles se corrigent d'elles-mêmes. Dans sa préface l'auteur regrette de n'avoir pu « aller résider auprès de son imprimeur pour voir les épreuves ».

Telle est l'origine d'une double altération du même nom qui se rencontre dans le passage où il parle de Pierre de Tarentaise. « Pierre de Champagnon, *de Companiaco*, dit-il, était le pénultième chanoine de Tarentaise en 1236 (il y en a eu plusieurs de cette famille). » Besson raconte ensuite que ce personnage prit en France l'habit des frères prêcheurs sous le nom de Pierre de Tarentaise, qu'il devint archevêque de Lyon en 1272, cardinal en 1274 et pape en

1276, et mourut après cinq mois de pontificat sous le nom d'Innocent V.

Toutes les personnes qui ont séjourné un peu en Tarentaise liront ici *Champagny* au lieu de *Champagnon*, et *Campaniaco* au lieu de *Companiaco* : les deux termes se rectifient l'un l'autre. Il y a dans la vallée de Bozel une commune bien connue du nom de *Champagny* : on l'a vue mentionnée plus haut dans les bulles d'Alexandre III et d'Honorius III.

Il n'y a pas de *Champagnon*. On n'en trouve même aucun dans le reste de la France.

Pierre de Tarentaise appartenait donc à la famille de *Champagny*. S'appuyant de deux textes empruntés encore à Besson, M^{sr} Turinaz signale dans sa brochure deux Jean de *Champagny*, de *Campaniaco*, l'un chanoine, l'autre *correarius* ou intendant de l'archevêque Pierre III. Leur nom a été les deux fois correctement imprimé.

Dans le fragment de Besson cité plus haut on voit que le futur Innocent V était, en 1236, c'est-à-dire, à l'âge de onze ans environ, « pénultième chanoine de Tarentaise ». Il semble à M. Béthaz qu'un fait pareil n'ait pu se passer. (*Observations*, page 68.) Des infractions de ce genre aux règles canoniques n'étaient cependant pas rares au moyen âge. Au XIII^e siècle, deux comtes de Savoie, Pierre II et Philippe I^{er}, débutaient comme bénéficiaires ecclésiastiques, et le second de ces princes, sans entrer jamais dans les ordres sacrés, précédera Pierre de Tarentaise sur le siège archiépiscopal de Lyon. Au XIV^e siècle, l'un de leurs successeurs, Aymon, sera nommé chanoine de la même métropole à l'âge de douze ans. C'est à douze ans aussi que le fils d'un chambellan ducal, Jean-Philippe de Grolée, succédera, en 1516, à Claude de Châteauneuf, archevêque de Tarentaise.

Avant de quitter Besson on peut se demander pourquoi

dans les *Mémoires ecclésiastiques* on ne rencontre point le nom de ce Pierre des Cours que l'on veut identifier à Pierre de Tarentaise.

Besson avait pourtant parcouru la haute vallée de la Doire Baltée. Il avait traversé La Thuile, Pré-Saint-Didier, Morgex, La Salle, Saint-Pierre, où subsisterait toujours, dit-on, le souvenir d'un ancien pape valdôtain. Il s'était enquis des archives locales. Il s'était adressé aux personnes qui pouvaient le mieux le renseigner. « Pour le diocèse d'Aoste, raconte-t-il, M. Carrel, chanoine de la cathédrale, et M. Ducreton, prieur de Saint-Ours, m'ont fourni de fort bons mémoires ». Sur leurs indications il a ajouté aux notions que l'on possédait sur cette église et redressé un certain nombre d'erreurs.

A nos questions Besson répondrait, sans doute, que nul Valdôtain du nom de Pierre des Cours n'est arrivé à la papauté.

Inconnu aux historiens des XIII^e et XIV^e siècles, inconnu à Besson qui écrivait sur des documents originaux, le valdôtain Pierre des Cours n'est apparu qu'en 1645, et, du même coup, fut assimilé à Innocent V.

L'auteur de cette découverte était François-Augustin della Chiesa, évêque de Saluces. Donnant, dans sa *Cronologia* du Piémont, une liste, assez inexacte d'ailleurs, des métropolitains tarins, il ne se bornait pas à assigner La Salle pour patrie au pontife ; il faisait encore de lui un doyen de Valère près de Sion, puis un archevêque de Tarentaise en l'appelant Pierre IV. Il le confondait ici avec le métropolitain Pierre III auquel, il est vrai, dans sa *Corona reale* (p. 47), il restituera, en 1655, son numéro d'ordre parmi les prélats de son nom, mais en persistant à le transférer, comme dans sa *Cronologia*, du siège de Moûtiers à celui de Lyon.

En laissant de côté les inadvertances échappées à F.-A. della Chiesa, on voit que les partisans d'un Innocent V valdôtain sont réduits à invoquer le témoignage d'écrivains relativement récents et, par suite, dépourvus d'autorité.

Le plus affirmatif serait l'abbé Joseph Massa, auteur d'un *Diario dei Santi* publié en 1815. Parlant d'Innocent V, « il résulte de *documents authentiques*, dit-il, qu'il naquit en 1225 à La Salle, vallée d'Aoste, de la noble famille des Cours ».

Malheureusement ces « documents authentiques », qui trancheraient la question, l'abbé Massa ne les produit pas.

En dernier lieu, le chanoine Béthaz s'en réfère à un écrivain de notre temps, l'abbé Tremey. Il cite de lui cette phrase : « La famille des Cours vend ses hoiries de Salins-Moùtiers un an après la mort d'Innocent V. » De cette assertion que faudrait-il conclure ? Il n'en ressort certes pas qu'Innocent V soit né en Val d'Aoste, ni même que la maison des Cours l'ait compté parmi ses membres, ce qu'il faudrait cependant démontrer. Peu nous importe ici de savoir que cette famille de Valdigne avait des possessions en Tarentaise, en fût-elle même originaire.

(A suivre.)

PASCALEIN.

NOTE

SUR LES

VARIATIONS DES GLACIERS

dans la vallée de Chamonix, en 1888

I. — GLACIER DES BOSSONS.

Premier point de repère, au grand bloc reposant sur la pierre pointue qui porte la date de 1883.

Du 7 octobre 1887 au 12 octobre 1888, il aurait éprouvé un retrait de 3 mètres dans son extrémité inférieure ; son ablation a dû être encore bien plus considérable, puisque sa surface, au premier plateau inférieur, s'est abaissée d'au moins 10 mètres.

Le *second point de repère* nous est fourni par le Pavillon de la Grotte du glacier, qui, commencé en mai 1888, s'est trouvé, le 12 octobre, 50 mètres plus bas. La quantité de glace qui, pendant ce temps, a disparu par la fusion peut être évaluée à 750,000 mètres cubes, en évaluant, pour la masse inférieure de ce glacier, la longueur à 50, la largeur à 300 et l'épaisseur à 50 mètres. Du 12 octobre 1888 au 20 mai 1889, il s'est cependant allongé de 14^m,50.

II. — GLACIER DES BOIS OU MER DE GLACE.

Comme surface, ce glacier s'est maintenu dans ses anciennes limites ; par contre l'ablation a été au moins aussi considérable qu'au glacier des Bossons.

III. — GLACIER D'ARGENTIÈRE.

Celui-ci se trouve en *progression* très accentuée, que j'évalue au moins à 12 mètres pour la période du 13 octobre 1887 au 26 octobre 1888 ; l'épaisseur a de même fortement augmenté. L'avancement continue à se manifester par de nombreuses avalanches. Son voisin le

IV. — GLACIER DU TOUR.

semble de même le suivre dans sa marche ; du 13 octobre 1887 au 7 juillet 1888, il a reconquis 31^m,50 sur le terrain. De même qu'au glacier d'Argentière, de continuelles cascades de glace trahissent cet avancement ininterrompu ; elles tombent surtout d'un moulin situé sur son bord droit. Le mouvement de progression est en retard sur les autres glaciers.

En résumé, les glaciers du Tour et d'Argentière sont en progrès, cette année, tandis que les autres sont en voie de diminution ; celle-ci est plus forte en ablation (abaissement du niveau de la surface, fusion superficielle), qu'en retrait (recul apparent) du front du glacier.

VENANCE PAYOT,
Naturaliste à Chamonix.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

14^e ANNÉE. — BULLETIN N° 3. — MARS 1889.

Pressions barométriques moyennes : 722,1 à Annecy, 679,5 à Leschaux, 705 à Mélan. Maxima le 24 et minima le 21 aux trois stations. Excursion du mercure : 23 à Annecy, 24,9 à Leschaux et 23,5 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Ce mois présente deux périodes de froid coïncidant avec un vent du nord assez violent : l'une du 15 au 18, l'autre du 25 au 28. Moyenne à Annecy du maxima 8°1, du minima —2°7, à 9 h. du matin 1°3. Moyenne générale : à Douvaine 3°1, à Chamonix 1°2, à Mélan 0°8, à Bonneville 2°2, à Leschaux 0°2, à Talloires 3°6.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 4°1, de celle de puits », de celle de rivière », du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 1°1.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de mars, le	4	11	18	25	...
Thermomètre...	maxima.	—1°3	9°6	3°2	2°7 ...
	minima.	—14°5	—11°	—19°5	—8°5 ...
Baromètre à 0°.....	619,8	613,7	623,7	625,7	...

A cette station, la température reste comprise entre —18° et +10°. Le maximum barométrique est de 629 le 24 et le minimum de 608 le 21.

PLUIE ET NEIGE. — Mois relativement beau. Une baisse barométrique importante a lieu vers le 21 et coïncide avec la principale période de pluie. Maximum d'eau recueillie 152^m/m en 7 jours à St-Gingolph, minimum 13^m/m en 6 jours à Seythenex.

BULLETIN N° 4. — AVRIL 1889.

Pressions barométriques moyennes : 717,6 à Annecy, 676,28 à Leschaux, 699,7 à Mélan. Maxima le 20 à Annecy, le 20 à Leschaux et le 20 à Mélan. Minima le 9 à Annecy, le 9 à Leschaux et le 9 à Mélan. Excursion du mercure : 26,1 à Annecy, 24,9 à Leschaux et 25,84 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Moyenne à Annecy du maxima 13°1, du minima 3°1, à 9 h. du matin 7°6. Moyenne générale : à Douvaine 10°, à Chamonix 4°2, à Mélan 6°7, à Bonneville 7°5, à Leschaux 4°4, à Talloires 10°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 6°7, de celle de puits 10°, de celle de rivière 10°, du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 5°8.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'avril : le	8	15	22	29	...
Thermomètre... { maxima.	3°7	3°7	7°6	6°7	
{ minima.	—10°	—6°5	—8°1	6°2	
Baromètre à 0°.....	610,9	618,5	624,2	622,9	

A cette station, la température reste comprise entre —10° et +8°. Le maximum barométrique est de 633 le 20 et le minimum de 607 le 9.

PLUIE ET NEIGE. — Mois pluvieux et neigeux. Maximum d'eau recueillie 155m/m à Saint-Gingolph ; minimum 25m/m au Biot.

Le Secrétaire de la Commission, MULLIN.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 11 juillet 1889.

PRÉSIDENCE DE M. SERAND, ARCHIVISTE, DOYEN D'ÂGE.

M. LE SECRÉTAIRE fait part de la perte que la Société vient de faire dans la personne de l'un de ses membres les plus distingués, M. Aimé Levet, décédé dans sa 83^e année. Doué d'un esprit ouvert et perspicace, d'un caractère ferme et résolu, très versé dans une foule de connaissances humaines, M. A. Levet ne tarda pas à attirer sur lui l'attention et la confiance de ses concitoyens, qui l'envoyèrent siéger au Parlement de Turin, en 1848. Quoiqu'il portât le plus grand intérêt aux travaux de notre Société dont il a été membre dès sa fondation, en 1851, son champ d'activité fut principalement le barreau et les questions administratives et financières. Pendant cinquante ans consécutifs, ses concitoyens l'envoyèrent représenter leurs intérêts au Conseil municipal (1835-1884), et pendant douze ans, il eut, comme maire, la gestion des affaires de la ville (1852-1864). Depuis l'annexion dont il fut un des plus ardents partisans, le Conseil général l'éleva chaque année à la présidence jusqu'en 1864, où, nommé directeur de la Banque de France, il résilia ses fonctions de maire et de président du Conseil général pour se consacrer à ses nouvelles attributions qu'il remplit avec honneur jusqu'en 1884.

Trop rapproché des événements, qui, depuis 1848, ont changé la face d'Annecy, laissons au futur historien de notre ville le soin de montrer l'immense part qu'il y a prise

(REVUE SAVOISIENNE.)

13

et de signaler les services rendus, et bornons-nous à exprimer les regrets que sa mort nous inspire.

LE MÊME donne ensuite lecture : 1° des programmes du prochain Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences et de celui de la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques ; 2° d'une circulaire de la Société nationale d'agriculture concernant la destruction des hannetons ; 3° le programme du prochain concours d'histoire et d'archéologie ouvert par l'Académie de Savoie ; 4° des prospectus de deux nouveaux ouvrages qui paraîtront sous peu : *Le Parnasse contemporain savoyard*, par Charles Buet (volume de 300 pages, 6 fr.) et *La Savoie décrite en vers et chantée*, par M. l'abbé Briffod (3 volumes, 10 fr. 50).

Il dépose sur le bureau des bulletins de souscription, en invitant l'assemblée à encourager ces deux entreprises patriotiques de leur bienveillant concours.

LE MÊME soumet les propositions que plusieurs sociétés scientifiques et rédacteurs de journaux politiques savoisiens nous ont adressées en vue d'échanger leurs publications avec les nôtres. Une seule de ces demandes est admise, celle du *Paris-Savoie*, journal de la colonie savoisienne à Paris.

Il signale à l'attention des travailleurs quelques articles qui ont paru dans diverses publications, notamment celui de M. Eugène Ritter sur le livre de M. Lavorel, *Cluses et le Faucigny*, dans le *Journal de Genève* du 11 avril ; un autre de M. Révérend du Mesnil sur Amé de Viry, dans l'*Ancien Forez*, février 1889 ; un autre de M. Berthelot sur l'emploi du vinaigre à propos du passage des Alpes par Annibal, dans le *Journal des Savants*, avril 1889 ; un autre de M. S. Chavannes sur l'éboulement du Tauredunum, dans le *Bulletin de la Société vaudoise des sciences na-*

turelles, vol. XXIV, n° 99, et enfin un autre de M. Rul-
lier sur l'emplacement de *Valusium* et la réponse de
M. Ducis à cet article, dans l'*Union savoisienne*, 14 et 16
juin. La réunion émet le vœu qu'il en soit fait dans la *Re-
vue* un compte rendu assez étendu pour qu'on en ait une
idée exacte sans être obligé de recourir aux publications
dans lesquelles ces articles ont paru, et qu'il n'est pas tou-
jours facile de se procurer.

LE MÊME lit ensuite une dissertation sur l'origine et la
signification de certains noms de lieux, comme *Adbot*,
Adoubes et *Affaitement* ; ces mots ont d'abord signifié
action de préparer, de dresser, de rendre meilleur ;
puis ils ont pris la signification de *tannerie*, lieu où l'on
prépare les cuirs. Ainsi, les Adbots, le chemin des Affaite-
ments (à Thônes) signifient les Tanneries, le chemin des
Tanneries ; le quartier des Adoubes, à Albertville, n'est
autre chose que le quartier des Tanneries. Il démontre en-
suite que nous avons une quantité de noms de lieux com-
mençant par *Car*, *Cair*, *Char*, *Cher*, *Chir* et que la plu-
part de ces noms, comme le Grand-Carroz, autrement dit
mont Charvin ; les Cairwes, autrement dit les Roques-
Crues, dans la commune d'Eteaux ; la Pirra-Charvêt, entre
Dingy-Saint-Clair et La Balme-de-Thuy ; le mont Charvey,
près de Sallanches ; Chire, autrement dit Roc de Chère,
entre Menthon et Talloires, etc., peuvent se rattacher au
celtique *cairn* (vieux irlandais), *carrek*, *carrik* (breton
moderne), qui signifient Rocher. La présence de *v* dans
Charvin, Charvet se justifie par le mot *charvéron*, mot très
usité encore, et qui, suivant les localités, signifie Pierre de
rivière, caillou de pierre dure, grès, silex.

M. MAILLARD expose les objets et débris préhistoriques
qu'il a recueillis dans la grotte des Sarrazins près Veyrier
(lac d'Annecy), et qui consistent en une médaille romaine

très fruste, un débris de tuile à rebords et des fragments de vases romains ; en outre, des tessons de poterie probablement contemporaine des populations lacustres.

LE MÊME fait circuler les ossements, bracelets et poteries (vases, assiette pour offrandes funèbres), trouvés en creusant un égout dans l'enclos de la nouvelle caserne du 11^e chasseurs alpins, à Annecy, et déposés au Musée par les soins obligeants de M. le Chef du Génie militaire. Ils gisaient à 1^m,50 de profondeur, dans la terre rapportée qui recouvre là, comme aux Fins, les graviers postglaciaires. Nous avons les débris de trois individus, dont probablement une femme, dont les os de l'avant-bras étaient encore entourés d'un beau bracelet de bronze (soit dit en passant, cet objet ne porte aucune inscription, pas même le nom de *Julia*). Une assiette semblable à celle qui a été trouvée a été recueillie autrefois dans un tombeau gallo-romain près de Pringy et déposée au Musée d'Annecy.

M. L'ARCHIVISTE fait circuler les dons et échanges reçus. La Société vote des remerciements à MM. les donateurs des ouvrages et des objets suivants :

Jules Vuy. *Origine des Idées politiques de Rousseau*, par J. Vuy. Genève, 1889. Deuxième édition.

F. Mugnier. *Corps des Fondations pieuses en faveur de l'église de Sainte-Agathe et de l'hôpital de Rumilly*, par F. Mugnier. Rumilly, 1889.

Rullier. *Eaux thermales de N.-D. de Briançon en Savoie* (brochure lithographiée).

E. Favre et H. Schardt. *Revue géologique suisse pour l'année 1889*.

Metzger. *Une poignée de Documents inédits sur M^{me} de Warens*. Lyon, Georg, 1888, 1 vol. in-12.

— *Les Pensées de M^{me} de Warens*. Lyon, Georg, 1888, 1 vol. in-12.

H. Tavernier. *La Confrérie de Saint-Nicolas, à Samoëns et à Taninge*, par M. H. Tavernier, docteur en droit. Chambéry, 1889, in-8°, 80 p.

L.-E. Piccard (l'abbé). *Thonon, Evian-les-Bains et le Chablais moderne*. Etude historique depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Annemasse, 1889, in-8°, 504 p.

Le Secrétaire, A. CONSTANTIN.

PRINCIPAUX DONs FAITS AU MUSÉE

depuis le mois de mars 1889.

MM.

Alph. Bocca, préparateur à Genève. Un moulage de la tête d'un homme mort d'un sarcome du maxillaire supérieur.

Gutierrez y Victory, à Tampico (Mexique). Environ 250 pièces d'antiquités mexicaines, parmi lesquelles des têtes de flèches, lances, grattoirs, couteaux, etc., en obsidienne ; de nombreuses figurines en lave et en terre cuite ; des instruments de musique (flûtes, sifflets et grelots) en terre cuite ; des vases et autres ustensiles de la même matière, etc., etc. Cet envoi, pour lequel nous avons spécialement remercié le donateur, fait de notre collection mexicaine l'une des plus riches qui soient connues, en même temps qu'il nous permet de disposer de bon nombre de doublets pour échange et acquisitions de pièces nouvelles.

Louis Grivaz. Une serrure ancienne gros calibre ; une tabatière à emblèmes maçonniques.

Ch. Coppier. *Retour de la Pêche*, eau-forte d'après Feyen-Perrin.

Marteaux, professeur au Lycée. Statuette en terre cuite (*Vierge*) du château de Rossy près Cruseilles ; moyen âge.

D'Agincourt, chef du génie. Ossements, ornements de bronze et poteries romaines trouvées dans l'enclos de la caserne du 41^e chasseurs alpins, à Annecy, environ 40 pièces.

Doucet, capitaine, de Faverges. Un lot de monnaies sardes et italiennes.

D^r Thonion. Ossements de la caverne du Rampon, au Pré-Vernet.

Maillard, conservateur du Musée. Sa récolte en antiquités préhistoriques et romaines faite à la grotte des Sarrazins sur Veyrier, environ 50 pièces (7 numéros).

G. MAILLARD, *Conservateur du Musée*.

UN PROCÈS AU XVIII^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

III.

LE NOVICIAT. — LES VŒUX.

La victoire est complète. Tant bien que mal, les deux filles rebelles sont dans un bon couvent et inscrites au tableau des novices.

Ce n'est là pourtant que le commencement des tribulations.

Plus jeune et plus soumise, Marguerite-Eugénie paye par de cruelles souffrances la lutte de son cœur contre la tyrannie paternelle. Dès les premiers mois de son noviciat, elle tombe malade ; des langueurs, des vomissements et même des vomissements de sang semblent le présage d'un fatal dénouement. Son tempérament robuste, sa résignation la sauvent de ce danger ; mais en voyant approcher le jour de sa profession fixée au 17 juillet 1755, elle sent redoubler sa tristesse.

Un ami de la famille, M. Garellaz, architecte et archiviste, lui fait une visite, la veille de sa profession. Il la trouve toute en larmes. Elle lui déclare que son père la force à se faire religieuse contre sa volonté, et que c'est là ce qui la fait mourir de chagrin.

Le bon architecte se récrie, dit qu'il est temps encore : il lui offre d'aller voir l'évêque qui doit recevoir ses vœux, de lui conter toute la vérité, afin qu'il puisse s'interposer auprès des parents.

La pauvre fille lui fait alors le récit des menaces de son père, et des mauvais traitements qu'elle a subis. Ce serait

cent fois pis encore si elle venait à se dédire aujourd'hui. Non, la vie serait un enfer en face de ce père irrité ! Coûte que coûte, force est donc de subir la loi... Et la pauvre novice de pleurer à chaudes larmes.

En dépit de ses résolutions, lorsque vint le moment de prononcer les vœux, la violence est telle que sa figure se couvre d'ampoules (*bolle accese*). C'était un coup de sang qui la suffoquait. Qu'importe à M. Beauregard ! D'ailleurs il n'assistait pas à la cérémonie. Sa femme se hasarde à le lui raconter quelques jours après... Les vœux étaient prononcés, il avait atteint son but.

S'il y avait eu tant de combats pour la pauvre Marguerite-Eugénie, devenue ce jour-là sœur Christine, il en devait avoir de bien plus rudes avec le caractère emporté de sa sœur Anne-Marie.

A peine entrée au couvent, elle déclare ouvertement aux religieuses et à tous ceux qui la viennent voir qu'elle ne veut pas faire profession, qu'elle n'est entrée que par force, et qu'elle ne reste que par crainte des mauvais traitements de son père.

Mais ces protestations ne brisaient pas ses chaînes. Il fallait tenter des moyens plus énergiques. Elle se souvient alors d'un M. Sorel, commissaire aux terriers des Chartreux de Saint-Hugon, qui l'avait autrefois demandée en mariage, et avait été brutalement éconduit par son père. Aux situations désespérées, les remèdes extrêmes. Jeune fille timide et réservée jusque-là, elle se résout à écrire à ce jeune homme.

Elle ne peut décemment pas lui demander de la venir enlever ; mais elle sait qu'il lui a porté quelque intérêt, elle ose par conséquent lui confier son malheur, son désespoir. Elle lui décrit les indignes traitements auxquels elle a été soumise, la violence qui lui a été faite, son désir ar-

dent d'échapper au sort qui la menace... Lui seul peut venir à son aide, en lui elle met son dernier espoir.

La lettre écrite, cachetée et probablement arrosée de bien des larmes, elle la confie secrètement à la sœur portière, Marie-Lucrèce Perrotin, la suppliant de la remettre au domestique des Chartreux, pour qu'il la fasse tenir à M. Sorel.

Telle n'était pas malheureusement la règle du couvent ; la sœur portière ne pouvait se dispenser d'obéir à sa consigne. Elle va donc tout au contraire porter la lettre confidentielle à la Mère Perrier, supérieure de la Communauté.

Celle-ci fait sauter le cachet, sans scrupule ; c'était son droit et son devoir. Elle lit l'épître. Nous ne saurions la blâmer de l'avoir fait... Mais, après avoir lu, il semble que son rôle était tout tracé. Si elle n'envoyait pas à son adresse la lettre imprudente, fruit d'un égarement bien excusable, au moins devait-elle ouvrir les yeux, renvoyer la malheureuse prisonnière à ses parents, en les faisant rougir de leur coupable tentative. La plus vulgaire honnêteté lui imposait ce devoir. En agissant autrement, elle se rendait complice de la violence, des honteux calculs de la famille Beauregard.

Le soupçonna-t-elle ? Quels furent ses motifs ? Dieu seul en est juge. Tant il y a qu'elle se contenta de jeter au feu la lettre scandaleuse, de détruire ainsi le corps de délit, sans en jamais dire mot ni à l'infortunée novice, ni à ses parents.

Seulement, quelques années plus tard, lorsqu'elle parle de cet événement, elle est la première à s'accuser d'avoir brûlé cette lettre. Elle se repent, dit-elle, de ne l'avoir pas envoyée à son adresse. Ne craignons donc pas de signaler ici ses torts, puisqu'elle les reconnaît elle-même, et que sa conscience les lui a déjà reprochés.

Revenons à notre novice. Elle ne sait point ce que sera devenue sa missive... Sera-t-elle arrivée à sa destination ? Elle tremble en songeant à ce qu'aura pensé ce bon M. Sorrel... Peut-être il ne l'aime plus, et avec ses amis se rit de sa démarche ! Non ! il va venir ! Chaque fois qu'on sonne à la porte du couvent, elle rougit. Chaque fois qu'on entend quelqu'un au parloir, son cœur bat à tout rompre. Pauvre victime, quel supplice ! Si au moins elle savait la vérité !

Tant d'émotions ne pouvaient manquer d'altérer sa santé. Elle tombe malade. C'est le docteur Fleury, son cousin par alliance, qui est médecin du couvent. A chaque visite, elle lui réitère ses déclarations de plus en plus inébranlables, le suppliant de les transmettre à son père.

Avec tout cela, le temps passe, et arrive le 17 avril 1757, jour fixé pour les vœux. Aucune réponse n'est venue, ni du père, ni de Saint-Hugon. Le sort en est jeté. L'évêque est à la chapelle ; la cérémonie commence. La malheureuse, d'une voix étouffée, inintelligible, lit la formule fatale (*berbottai la formola*, dit le texte italien). L'évêque n'ayant pas entendu les paroles sacramentelles lui enjoint de répéter... Folle de désespoir, elle répond : *Il y en a bien assez (va bene così)*, et elle se garde de répéter l'odieuse formule.

L'émotion la suffoque, elle prend mal, il faut l'emporter hors du chœur. Sœur Jeanne-Claudine Thiollier, qui dépose sur ce fait, l'a vue tomber ; seulement n'étant pas sortie du chœur avec elle, elle ne sait ce qu'on lui a donné pour la soulager, ni ce qu'elle a dit dans ce premier moment.

N'importe ! Le tableau n'en reste pas moins assez complet. En dépit de notre bon vouloir, nous ne savons nous défendre d'un mouvement de surprise, en voyant un digne prélat, une supérieure de communauté religieuse passer outre sans s'inquiéter de ces légers incidents !

Quant à la famille des victimes, je n'en parle pas. Ces pauvres enfants avaient-elles un père, une mère, des frères, des sœurs ? N'étaient-ce pas plutôt des bourreaux, qui conspiraient pour les enterrer vivantes et s'enrichir de leurs dépouilles !

IV.

AU COUVENT.

Un instant, s'il vous plaît. Respirons.

Que vous semble, cher lecteur, de mon vieux grimoire latin « *Sacra Congregatione concilii...* » N'y a-t-il pas là une scène de mœurs tout aussi vivante que dans bon nombre de romans contemporains ?

Pour moi, je crois y retrouver, dans une sphère plus bourgeoise, l'histoire de la *Signora*, de Manzoni, dans les *Promessi sposi*, la fameuse *Monaca di Monza*.

Ce qui en fait le mérite, à mes yeux, c'est que cette étude de mœurs est vraie, est certifiée par une enquête en règle. Chaque déposition est signée du témoin, contresignée par le promoteur et l'official diocésain, qui garantissent la sincérité de la rédaction.

Nous y voyons même ces formules surannées de la procédure de l'époque. Ainsi le père Beauregard nous dit : *Je suis père des deux demanderesses, sauf cela je ne suis ni parent, ni allié, ni créancier, ni débiteur, ni domestique d'aucune des parties, etc.*

En somme tout est consigné avec le plus rigoureux formalisme. Nous ne saurions désirer plus de garanties de vérité.

Sur ce, nous nous permettrons quelques autres réflexions :

Il est assez de mode aujourd'hui de se plaindre de l'affaiblissement de la puissance paternelle ; naguère encore un

charmant causeur émouvait tout Paris en signalant ce vice dans nos lois, et plus encore dans nos mœurs.

Eh bien ! de bonne foi, après ce tableau dessiné d'après nature de la vie de nos aïeux, pouvons-nous, sans réserve aucune, faire *chorus* avec ces détracteurs des temps modernes, avec ces prôneurs des siècles passés ? N'est-il pas évident que le pouvoir illimité du père ouvrait aussi la porte à quelques abus ? Il n'y a pas même à s'étonner, si, dans la première ardeur révolutionnaire, la réaction a dépassé la juste limite et trop désarmé l'autorité paternelle.

Ainsi, livré à des projets ambitieux, le père rêvait pour un de ses fils une haute position dans le monde ; pour atteindre cet idéal, il sacrifiait et ses filles et ses plus jeunes fils. Complice des vanités paternelles, la loi lui venait en aide : elle ne réservait aux frères et aux sœurs qu'une légitime dérision. Les couvents étaient comme des refuges ouverts à ces déshérités de la famille.

En se plaçant à ce point de vue, on serait peut-être moins disposé à critiquer la multiplicité des couvents et la vie oisive de leurs hôtes. Religieux sans vocation, victimes de la cupidité de leurs parents, ils n'étaient venus y chercher bien souvent qu'un asile pour vivre et mourir à moins de frais. Qu'on songe à nos deux sœurs Beauregard, aux milliers d'autres dont nous ignorons l'histoire, et l'on se sentira porté à l'indulgence, que dis-je, à la pitié !

Pardonnez-nous cette digression déjà trop longue, et revenons à nos moutons ¹.

¹ Dans l'intérieur du cloître, la vie n'a rien de bien rigide : les bonnes Sœurs s'efforcent de calmer les regrets de leurs nouvelles compagnes ; de les réconcilier avec la vie monastique. Si elles ont été les témoins de leurs luttes, de la violence des parents..., n'est-ce pas là, du plus au moins, leur histoire à toutes ? Elles aussi ont été destinées au couvent dès leur bas âge, sans être consultées ; elles aussi ont résisté longtemps, puis se sont lassées,

Sœur Victoire et sœur Christine, depuis qu'elles ont pris le voile, ne cessent de protester contre la violence qui leur a été faite. Elles s'en plaignent à tous les visiteurs qui les viennent voir ; elles le proclament plus solennellement, chaque année, après l'élection de la nouvelle supérieure, alors que chaque religieuse est appelée à renouveler ses vœux.

Leur père s'alarme un peu de cette obstination ; il compte néanmoins que le temps les amènera à de meilleurs sentiments, et pour les y encourager, il leur envoie de loin en loin quelques sous ou quelques friandises, afin, dit-il dans sa déposition, qu'elles puissent se divertir avec leurs amies.

Cependant, Marguerite-Eugénie, ou pour lui donner son nouveau nom, sœur Victoire est toujours souffrante. On se décide à l'envoyer, deux ou trois fois, prendre les eaux d'Aix. Elle espérait y rencontrer quelqu'un à qui conter ses peines et demander un conseil.

Mais elle y est logée dans la maison du docteur Fleury, son cousin, maison qui est, dit-elle, une sorte de monastère. Le docteur, sa femme, sa fille l'accompagnent dans toutes ses sorties, semblent la garder à vue.

Elle a beau s'ouvrir à eux de son désir de quitter le couvent, de faire annuler ses vœux, ils n'ont garde de lui donner aucun appui. Ils sont tous dans le complot, ils ont reçu le mot d'ordre de la famille Beauregard.

Elle ne connaît aucun homme de loi qui la puisse renseigner sur la voie à suivre, sur les formalités à remplir pour faire accueillir sa demande.

Ainsi se passent les cinq ans fixés par la loi, pour les de-

et enfin elles ont pris goût à leur monotone existence. Elles attendent du temps et de la force d'habitude une évolution pareille dans l'esprit des demoiselles Beauregard.

mandes en rescision pour cause de dol ou violence ; ainsi se passent sept autres années encore, et nous arrivons à l'année 1769.

V.

LE PROCÈS.

Que s'est-il passé dans cette année 1769 ? Quelle baguette magique a touché le caractère intraitable du père Beauregard ? Qui a inspiré tout à coup à nos deux religieuses le courage de recourir aux tribunaux, et, ce qui est plus étonnant, leur a indiqué les moyens de se pourvoir, de faire accueillir leur requête ?

J'ai beau lire les actes du procès, je ne trouve, à cette date, qu'un seul fait, assez indifférent en apparence. Ce fait, je rougis de le dire, de hasarder une conjecture qui semble un outrage..., ce fait, c'est la mort d'une personne dont le nom n'a peut-être pas été prononcé deux fois depuis le commencement de ce drame sinistre..., ce fait, c'est la mort de M^{me} Beauregard, mère des deux victimes.

Ce serait une calomnie adressée à sa mémoire que de supposer que, esclave des préjugés de son siècle, cette femme, cette mère aveuglée aurait dirigé la main de M. Beauregard, et, cachée dans l'ombre, aurait attisé le feu de sa colère. Non ! les actes de la procédure ne lui adressent nulle part cette imputation odieuse ; c'est trop invraisemblable, trop révoltant pour que nous puissions l'admettre sans preuve aucune.

Nous aimons mieux croire qu'à son lit de mort, au moment où les préjugés du monde nous apparaissent sous leur véritable jour, Françoise Caffé aura senti se réveiller en elle un scrupule, un remords. Elle se sera reproché sa faiblesse et les injustes persécutions contre deux filles innocentes. Elle aura demandé grâce pour elles à son mari et

obtenu, avant de mourir, le serment de réparer cette injustice, dont elle se sentait complice.

Sur cette scène douloureuse de famille, sur le changement inopiné survenu dans le cœur de M. Beauregard, nous ne trouvons aucun document dans les pièces du procès. L'avocat J.-B^{te} Zanobetti, en racontant le fait, dans son élégant plaidoyer latin, s'exprime en ces termes :

« *Deplorabatur undique infelicissimarum mulierum casus, inexorabilis tamen pater minime flectebatur. Nundum spiritus, qui spirat quando vult, avari hominis cor afflaverat. Deus tandem decennialibus motus miserarum lacrymis, mutavit Antonii Beauregard mentem atque consilia. Intrinsecis agitatus ille terroribus veniam ab afflictis filiabus diuturnæ sævitæ rogavit, spondit alacriter, se omnem operam enixe daturum ut in libertatem vindicarentur, vimque illis à se factam ubique declaraturum...* »

(« Partout on déplorait les malheurs de ces infortunées, mais leur père restait inflexible. L'esprit qui souffle où il veut, n'avait pas encore amolli le cœur de cet homme avare. Enfin, touché par dix ans de larmes des misérables victimes, Dieu a changé le cœur et les résolutions d'Antoine Beauregard. Agité par des remords intérieurs, cet homme demande pardon de sa longue persécution à ses filles affligées, il leur promet d'employer tous ses efforts pour les rendre à la liberté, et de confesser courageusement les violences dont il s'est rendu coupable. »)

Ce Dieu qui touche son cœur, au moment où sa femme rend le dernier soupir, n'est-il pas permis de penser que c'est une divinité protectrice de la famille, une larme de la pauvre mère. Sous les amplifications de l'avocat, nous aimons à deviner cette intervention bienfaisante, cet ange de la famille.

Dès ce jour, tout marche par enchantement. Le 20 novembre 1769, sur les conclusions conformes du promoteur Garellaz, l'official R^d Alex ordonne de citer le père d'une part et les religieuses de l'autre. Le 6 décembre 1769, les demanderesses font entendre les témoins sur tous les faits de violence.

Les enquêtes terminées, le promoteur Garellaz donne des conclusions, le 8 février 1770, et, le 10 février, l'official, considérant que le délai de cinq ans fixé pour la restitution en entier se trouve expiré, renvoie les demoiselles à se pourvoir, ainsi qu'elles aviseront, pour être restituées en temps et en entier contre l'échéance des cinq ans fixés par le concile de Trente, sess. 25, chap. 19 *de reformatione*.

Le 10 mars, elles présentent leur recours à S. S. le pape Clément XIV et à la Congrégation du Concile.

L'avocat J.-B^{te} Zanobetti rédige plusieurs mémoires, tous éloquents et d'une latinité recherchée à l'appui de la demande.

Chose remarquable ! Il ne se trouve personne pour défendre le droit des Religieuses Annonciades et la validité de la profession. Ce n'est qu'un *Pierre Giacchi, député d'office pour défendre la profession*, qui compose un long plaidoyer où sont entassés les textes de droit et les arguties de la procédure ecclésiastique.

Pour en citer un exemple, nous voyons qu'il récuse le témoignage du père, lorsqu'il vient raconter lui-même les mauvais traitements qu'il a employés pour contraindre ses filles. A l'assertion du père, dit-il, on ne peut ajouter foi, à raison de son affection présumée pour ses filles, et de citer Farinaceus, Molinos et autres savants en us à l'appui de sa thèse.

De tout cela, qu'est-il advenu ? La cour de Rome a-t-elle fait droit à la demande de nos pauvres religieuses, sont-

elles enfin sorties de leur prison ? Ont-elles vécu tranquilles, heureuses !

Hélas ! nous n'en savons rien. Le grimoire retrouvé par hasard n'est qu'un simple acte d'instruction de la procédure, il ne dit pas l'arrêt qui a été prononcé. Nul ne se souvient, parmi nos contemporains, du nom ni des aventures de deux filles ignorées. Toutes nos recherches à ce sujet ont été vaines.

Au surplus, qu'importe à l'histoire ces deux gouttes d'eau perdues dans l'océan ?

Une seule chose nous touche, et nous terminons par cette réflexion : Quelle différence entre ces mœurs de Chambéry, en 1770, et nos mœurs actuelles ! que de chemin parcouru en un siècle ! ,

L. PILLET.

ORIGINE
DU PAPE INNOCENT V
(Pierre de Tarentaise)

(Suite et fin.)

IV.

LES TRADITIONS.

N'étayant leurs prétentions sur aucun texte ancien, les Valdôtains s'en rapportent surtout à la tradition.

Selon eux cette tradition serait attestée, pour les temps antérieurs, par des portraits et un blason d'Innocent V, témoignages dont nous apprécierons plus loin la valeur.

Au XIX^e siècle, elle aurait été constatée dans une enquête poursuivie, entre les années 1841 et 1848, par l'abbé Gal, ancien prieur de Saint-Pierre et de Saint-Ours. Indiquons

rapidement les dépositions reproduites d'après lui par M. l'abbé Laurent.

Deux vieillards, Vagueur père et noble Pascal de la Ruina, déclarent qu'il y avait eu « un pape » des *Coursi* de Morgex.

Bien que veuve de Laurent *Corsioz*, à la famille duquel on veut aussi rattacher Innocent V, Marie-Hélène Tardy ignore, — comme les précédents témoins, — le nom de l'illustre pontife. Elle pense toutefois que « si de son temps on était allé à Rome, on aurait obtenu quelque chose de bon ».

Michel-Joseph Alleyson, propriétaire du vieux manoir de La Salle, et l'avocat Christillin en savent davantage.

Le premier, en 1848, affirme au prieur Gal qu'Innocent V était né dans son château. Soixante ans auparavant on y voyait, selon lui, un portrait de ce pape, lequel avait été effacé depuis.

Le second a laissé une note manuscrite datée de 1833 et portant ces mots : « Pierre des Cours pape sous le nom d'Innocent V en 1276. »

Ces deux personnages ont plus de culture que les premiers. Ils avaient puisé, sans doute, leurs connaissances sur Innocent V dans les écrits de F.-A. della Chiesa ou de Joseph Massa.

Il est permis de le conjecturer d'après les paroles d'un autre déposant. Dans une lettre du 14 juin 1841 l'abbé Boson, curé de La Salle, s'exprime dans les termes suivants : « Si, après toutes les recherches, nous ne trouvons rien de plus, nous nous contenterons de nous appuyer sur la tradition et sur les *ouvrages de ces Piémontais* qui viennent à l'appui de tout ce que nous avons constamment entendu dire par des « personnes érudites » de la ville d'Aoste que le pape Innocent V, connu sous le nom de Pierre des Cours, était de la vallée d'Aoste. » (LAURENT, p. 30.)

Ne seraient-ce point les « personnes érudites », dont il s'agit ici, qui auraient créé et entretenu la tradition valdôtaine ? On peut le penser.

Mais, quoi que disent MM. Laurent et Béthaz, la Tarentaise a aussi sa tradition, et elle est autrement précise.

Au ^{xvii}^e siècle elle apparaît dans la *Domus Sabaudia* de Jean Frisat, doyen du chapitre de Tarentaise. En chantant les gloires de l'ancien « pays des Centrons », le poète n'omet pas Innocent V.

Au ^{xix}^e siècle elle a été constatée à diverses reprises.

M. Laurent rapporte lui-même (*Notice* p. 48) une lettre adressée au prieur Gal par l'abbé Vespre, curé de Champagny, à la date du 3 juin 1842. Au sujet d'Innocent V on y lit ces mots : « Comme ceux qu'on dit être les descendants de la famille de ce pape qui, avant la révolution tenaient encore un rang distingué, sont tombés dans la misère, tout ce qui appartenait à leurs *ancêtres* a été vendu ou égaré. »

Le propos de l'abbé Vespre est corroboré par M. le chanoine Ducis, archiviste à Annecy. « La tradition, dit-il, assigne pour patrie à Innocent V le chef-lieu de Champagny. » (*REVUE SAVOISIENNE, juin 1870.*)

Tout en faisant naître le pontife dans une localité différente, le chanoine Million n'en affirmait pas moins son origine tarine. « Toutes les traditions, écrivait-il, (j'emprunte encore cette citation à la *Notice* de M. Laurent) s'accordent à nous dire que Pierre naquit à Moûtiers de parents qui habitaient cette ville et qui possédaient des propriétés féodales avec une espèce de maison forte à Champagny. » (*LAURENT, p. 15.*)

Assurément il ne serait pas aisé aujourd'hui de prononcer entre Moûtiers et Champagny comme lieu de naissance d'Innocent V. Mais les valdôtains ne sauraient se prévaloir de cette difficulté. Ne donnent-ils pas eux-mêmes

pour patrie à leur prétendu Pierre des Cours, les uns Morgex et les autres La Salle ?

On conviendra, du moins, avec M^{sr} Turinaz, que la tradition tarine est d'accord avec les historiens.

Passons maintenant au chapitre des portraits.

V.

LES PORTRAITS.

Il y aurait dans le Val d'Aoste, de temps immémorial, trois portraits en grand d'Innocent V avec une inscription latine au bas. Leur origine n'est pas connue.

L'un de ces portraits se trouve au château d'Entrèves, non loin de la source de la Doire Baltée : ce serait le plus ancien. Il représente un homme dans la force de l'âge.

Le second est dans la sacristie de l'église de La Salle. M. Béthaz ne l'a pas décrit. Toutefois il ne serait pas une copie du premier.

Le troisième est gardé, au sud-est du Val d'Aoste, à Verrès, dans l'église des chanoines augustins de Saint-Gilles. Il représente un homme à demi buste, de soixante-cinq ans à peu près. Innocent V étant mort à l'âge de cinquante-un ans, il serait à croire que le peintre, contre l'usage ordinaire, n'aurait pas visé à flatter son modèle.

A la prière de M. le chanoine Béthaz, M. Avondo, professeur de peinture à Turin, a examiné ce portrait. Il pense qu'il daterait de la fin du xvii^e siècle.

On se trouverait donc ici en présence d'une copie dont l'original a disparu, à moins qu'il ne représente les traits de quelque personnage autre qu'Innocent V.

La question de l'authenticité de ces trois portraits, tous différents, est, en effet, la première et même la seule à résoudre.

Avons-nous bien, au moins dans l'un d'eux, une image d'Innocent V ?

On en a pour garant, répondra-t-on, l'inscription latine placée au bas de chacun de ces portraits.

Mais que valent ces inscriptions elles-mêmes ? Qui les a placées, et à quelle époque ?

Les auteurs de ces inscriptions avaient-ils en mains des documents authentiques ? Ou bien ont-ils procédé par conjecture, ou encore sur le dire de l'un de « ces Piémontais » auxquels faisait allusion l'abbé Boson, curé de La Salle ?

D'après quelle autorité affirme-t-on, ici — nous avons le droit de le demander — que les trois portraits, malgré leur dissemblance, représentent bien Innocent V, et qu'Innocent V, avant son exaltation, s'appelait Pierre des Cours et était originaire de La Salle ?

Si nous examinons de près ces inscriptions quelle foi ajouter à la plus explicite d'entre elles, celle de Verrès, renouvelant l'erreur de F.-A. della Chiesa qui faisait passer Innocent V sur le siège archiépiscopal de Tarentaise ?

Toutes les trois d'ailleurs donnent à Pierre des Cours l'épithète de « saint », *beatus*, bien qu'Innocent V n'ait pas été canonisé. Il n'en est aucune, on le voit, qui ne prête à la critique.

Pour démontrer l'extraction valdôtaine du pontife, on ne saurait donc invoquer ni des portraits sans valeur historique par eux-mêmes, ni des inscriptions d'origine inconnue et inexactes à divers égards.

On ne prouve rien avec ce qui a besoin d'être prouvé.

VI.

LE BLASON.

Voyons si le blason justifie mieux les prétentions valdôtaines.

Le dominicain espagnol Alphonse Chacon ou Ciaconio, en retraçant en latin les *Vies des souverains Pontifes*,

a, l'un des premiers, recueilli leurs armoiries. Fruit de patientes recherches à Rome, son livre y fut publié deux ans après sa mort, en 1601. Il a été réimprimé en 1630 et en 1680.

Innocent V y figure avec deux écussons différents : l'un lui est attribué comme *cardinal*, et l'autre comme *pape*.

Le *premier* de ces écussons est coupé : en haut de gueules (rouge) et en bas d'argent. Il est identique au blason d'un célèbre historien des Croisades, Jacques de Vitry, qui fut nommé cardinal par Grégoire IX. Dans l'édition de 1630 il est remplacé par les armoiries suivantes : « d'azur à neuf fleurs de lis posées par trois et séparées par deux pals d'or ». Il y a évidemment ici une erreur, ce dernier blason étant, dans toutes les éditions de Ciaconio, celui de Bertrand, archevêque d'Arles, cardinal de la création de Grégoire X comme Pierre de Tarentaise lui-même.

L'écusson cardinalice d'Innocent V a été donné aussi par d'autres écrivains en Italie, en France et dans les Pays-Bas, mais avec deux changements. D'une part on le lui a attribué comme *pape*. D'autre part on l'a modifié légèrement dans la forme. Au lieu de le composer, en parties égales, de gueules et d'argent, on a étendu le « champ de gueules » et restreint « l'argent à la pointe ».

En Italie nous nous bornerons à citer les continuateurs et les traducteurs de Platina, mais non Platina lui-même. Le célèbre historien des papes mourut en 1481, et les nombreuses éditions de son livre, bien au delà des cent années suivantes, ne portent pas trace de blason. M. Bérthaz commet donc une erreur en signalant des armoiries dans les exemplaires antérieurs au xviii^e siècle. (*Observations*, p. 41, 49, 83.)

Il en est de même en France pour André Du Chesne. Il

n'y a d'écusson que dans la troisième édition de son *Histoire des papes* publiée en 1653 par son fils François.

Dans les Pays-Bas l'*Histoire pontificale* de J.-B. de Glen, prieur des Augustins de Liège, présentait le blason « de gueules à la pointe d'argent » dès 1600, c'est-à-dire, avant même l'apparition de l'ouvrage de Ciaconio. A tort donc, en 1659, le minime Gorgeu et depuis d'autres auteurs ont avancé que J.-B. de Glen donnait pour armoiries à Innocent V « de sable (noir) à la pointe d'or ».

Le *second* blason attribué par Ciaconio à Innocent V pape est plus compliqué que son écusson de cardinal. Il est « d'azur à trois pals d'or chargés chacun de trois fleurs de lis d'azur dans le même sens ».

Au *xvii^e* siècle, il a été reproduit, en 1638, dans la *Gallia purpurata* de Pierre Frison, et, en 1659, dans les *Remarques sur les souverains pontifes* du minime Michel Gorgeu.

Depuis lors le second écusson donné par Ciaconio et la variante du premier se sont partagé les recueils héraldiques sur les papes.

Assez récemment, en 1868, Grabeuil, dans sa *Chronologie historique*, a placé au nom d'Innocent V son blason cardinalice. En revanche, dans l'*Armorial* de La Villetteux (1863) et dans celui de Barbier de Montault (1875), on a reproduit ou indiqué le blason pontifical,

Il faudrait maintenant comparer l'un ou l'autre de ces blasons à celui de la famille des Cours pour en constater l'identité. Car c'est dans une identité de blason que MM. Laurent et Béthaz pensent trouver une preuve de la parenté d'Innocent V avec la famille des Cours.

Malheureusement ce travail de confrontation est impossible. La maison des Cours se serait éteinte vers 1480, selon M. l'abbé Laurent (*Notice*, p. 39) qui ici n'est pas

d'accord avec l'un des représentants de la tradition valdôtaine, Marie-Hélène Tardy (*Ibidem*, p. 28). En disparaissant elle n'a laissé après elle aucun monument héraldique remontant à l'époque, — éloignée de nous, — où elle florissait en Valdigne.

Au xvii^e siècle déjà on ne savait plus quelles étaient les armoiries des Cours.

Dans ses *Fiori di blasoneria*, François-Augustin della Chiesa, l'inventeur d'Innocent V valdôtain, imaginait de donner à cette famille l'écusson pontifical de Pierre de Tarentaise : « trois pals d'or chargés chacun de trois fleurs de lis d'azur », et encore il ignorait sur quel champ ils posaient. En réalité, Della Chiesa ne connaissait bien que les armoiries des nobles du Val d'Aoste, ses contemporains. Il a exactement décrit celles des Chaland, des Sarriod, des Roncas, des Nus, des Pont-Saint-Martin, etc.

Par contre, dans la décoration de son château de Saint-Pierre, Philibert Roncas qui fut général des finances de 1640 à 1643, faisait peindre, comme appartenant à la famille des Cours, non pas le blason cardinalice, mais un blason qui s'en rapprochait un peu. Ici le champ est de *sable* (noir) et non de *gueules* (rouge). La pointe seule est d'argent.

Ce nouveau blason figure aussi, remarquons-le en passant, sur les soi-disant portraits d'Innocent V dont il a été parlé plus haut.

C'est aussi celui que MM. Laurent et Béthaz attribuent au pontife.

En vain, M. le chanoine Béthaz tient pour insignifiante la différence qui se rencontre entre cet écusson plus ou moins authentique des Cours et l'écusson cardinalice ¹. Des armoiries aussi peu compliquées ne sauraient cependant

¹ *Observations*, p. 43.

fournir un argument de quelque valeur qu'à la condition d'une identité entière, absolue.

Pour tout esprit non prévenu il n'y a pas de doute à cet égard.

Concluons que l'origine valdôtaine de Pierre de Tarentaise n'est pas non plus prouvée par le blason.

VII.

COMMENT ON A FAIT DU TARIN INNOCENT V UN VALDÔTAIN.

Nous venons de passer en revue les différentes raisons par lesquelles on entend démontrer qu'Innocent V était valdôtain. Recherchons rapidement comment cette opinion s'est formée.

Elle n'est pas de beaucoup antérieure à la seconde moitié du xvii^e siècle.

Son origine est, — nous l'avons indiqué, — dans une inadvertance de François-Augustin Della Chiesa. Dans sa *Cronologia* ecclésiastique du Piémont (1645) et dans sa *Corona reale* (1655) cet historien identifie deux personnages du xiii^e siècle, le théologien Pierre de Tarentaise, et Pierre III, métropolitain de Moûtiers, neveu et successeur de Rodolphe I^{er}.

Répondant indirectement sur ce point à M^{sr} Turinaz, M. le chanoine Béthaz remarque que l'archevêque Pierre III appartenait à la famille Grossi du Châtelard et non à celle des Cours. Tout différerait, affirme-t-il, entre ces maisons : résidences seigneuriales, généalogie, blason (*Observations*, p. 62).

Cette distinction qui est apparemment facile aux Valdôtains de notre temps, ne l'était pas, ce semble, aux savants des derniers siècles.

Ainsi Della Chiesa attribue à la famille des Cours, et non

à celle du Châtelard, son archevêque de Tarentaise, Pierre III (*Corona reale* p. 47) ou IV (*Cronologia*).

Le doyen de Tarentaise, Jean Frisat, dans sa *Domus Sabaudiæ*, ne confond pas Innocent V et Pierre III. Néanmoins il rattache à la maison des Cours le métropolitain Rodolphe I^{er} et par suite son neveu Pierre III.

Les auteurs du *Gallia christiana* attribuent le même Rodolphe I^{er} aux Grossi du Châtelard en traitant du diocèse de Tarentaise, et aux *Cursi* dans leur chapitre sur le diocèse d'Aoste.

M. Laurent reconnaît lui-même que la famille des Cours « avait beaucoup de rapports avec les Grossi du Châtelard » (*Notice*, p. 40). Il ajoute que ces derniers possédaient « un quart de la Tour de *Curiis* et la moitié de l'ancienne maison et des places attigues », (*Notice*, p. 77).

Si les familles des Cours (*de Curiis*) et du Châtelard étaient aussi intimement unies, comment se serait-on toujours gardé, en écrivant sur cet obscur et déjà lointain moyen âge, de ne pas mêler les hommes qui appartenaient à l'une et à l'autre ?

L'assertion toute gratuite de F.-A. della Chiesa, malgré les erreurs qui l'accompagnaient, ne tardait pas à faire fortune. A Innocent V improvisé valdôtain, noble Philibert Roncas assignait le blason plus ou moins authentique des Cours, lequel diffère des deux blasons du pontife, connus jusqu'alors.

Ce blason était reproduit sur des portraits qui pouvaient aussi bien représenter de tout autres personnages, peut-être l'archevêque « canonisé » Pierre III. Il est, du moins, permis de le conjecturer pour ceux où le peintre a entouré la tête de son modèle d'une auréole, emblème de sainteté.

Enfin des lettrés consacraient par des inscriptions en

latin l'identification définitive de deux individualités, l'une tarine, l'autre valdôtaine.

Alors commença à se répandre chez les bonnes gens de Morgex et de La Salle qu'un pape était né naguère en Valdigne. Ainsi s'établit une sorte de tradition dont le prieur Gal recueillit les échos en 1843. Trompés par une ressemblance de noms et ignorant que la noble race des Cours s'était éteinte vers 1480, des roturiers, les Corsioz de Morgex, s'imaginèrent même, au témoignage de Marie-Hélène Tardy, que leur famille avait donné un pontife à l'Eglise.

Sans doute des documents authentiques eussent mieux valu qu'une tradition incertaine et récente, que des inscriptions et un blason d'origine douteuse. En 1815 un auteur, — piémontais comme F.-A. della Chiesa, — l'abbé Massa, vint affirmer que ces « documents authentiques » existaient. On le crut sur parole, ou bien peu s'en faut. (*Observations*, p. 60. LAURENT, p. 9.)

Restait une dernière objection et des plus graves à écarter, ce nom même de Pierre de Tarentaise sous lequel Innocent V avait été désigné, pendant la plus longue et la plus glorieuse période de sa vie. De là l'effort tenté par MM. les chanoines Laurent et Béthaz pour démontrer que le mot de *Tarentaise* signifiait tout autre chose que ce que l'on avait cru jusqu'à eux.

Le lecteur a pu juger, au début même de cet écrit, s'ils ont touché le but.

PASCALEIN.

L'ÉBOULEMENT DU TAUREDUNUM

EN 503

Sur la demande de quelques membres de la Société vaudoise des sciences naturelles, M. Sylvius Chavannes a présenté dernièrement à cette savante Compagnie un résumé des arguments qui démontrent, à son avis, que la catastrophe de l'an 563 a eu lieu dans la plaine du Rhône, au pied du couloir des Evouettes. On ne pouvait s'adresser à une personne plus au courant de la question et plus autorisée que lui ; aussi croyons-nous utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'article de M. Chavannes, d'autant plus que la *Revue savoisienne* (1872, p. 37, et 1873, p. 18) contient à cet égard des opinions contradictoires, et que dans plusieurs publications récentes on place le mont de Tauredunum, non sur le bord du Rhône, mais sur le bord même du lac, contrairement au témoignage d'un écrivain contemporain, Grégoire de Tours.

Voici d'abord ce qu'en dit un autre contemporain, Marius, évêque d'Avenches (capitale des Helvètes) :

Sous le consulat de Basile, l'année 22, indiction XI, la grande montagne du Tauredunum, dans le territoire du Valais, tomba si subitement qu'elle couvrit un château (castrum), dont elle était voisine, et des villages avec tous leurs habitants ; elle agita tellement le lac dans une longueur de quarante milles et une largeur de vingt milles, que, sorti de ses deux rives, il détruisit de très anciens villages avec hommes et troupeaux ; il engloutit plusieurs lieux saints avec ceux qui les desservaient. Il entraîna avec furie le pont de Genève, les moulins et les hommes, et étant entré dans la cité de Genève, il y fit périr plusieurs personnes.

D'autre part, Grégoire de Tours, mort en 595, raconte le fait de la manière suivante :

Un grand prodige arriva dans les Gaules au château de Tauredunum qui était situé au-dessus du fleuve du Rhône sur une montagne, laquelle, après avoir plus de soixante jours produit un certain mugissement, se fendit et se détacha du mont voisin, et tomba avec hommes, églises, biens et maisons dans le fleuve.

Le lit du fleuve étant ainsi obstrué l'eau revint en arrière, car le lieu était enfermé des deux côtés entre des montagnes par les gorges desquelles coule le torrent, et inondant la plage supérieure qui bordait le rivage, elle la couvrit et la détruisit. Puis ces eaux accumulées s'étant ouvert un passage en dessous, elles noyèrent les hommes à l'improviste, comme elles avaient fait au-dessus, renversant les maisons, enlevant les troupeaux, et bouleversant ou entraînant par une violente et soudaine inondation tout ce qui se trouvait sur ces rivages jusqu'à la cité de Genève. Plusieurs rapportent que les eaux s'accrurent à un tel point qu'elles entrèrent dans la dite ville par dessus les murailles. Ce fait n'est point douteux, parce que, comme nous l'avons dit, le Rhône coule dans cette contrée entre les défilés des montagnes et qu'étant exclu de son lit ordinaire il n'eut pas de place pour s'étendre sur les côtés et qu'il entraîna le mont qui était tombé et qui dévasta tout de cette manière.

Après que cela fut fait, trente moines vinrent sur la place où le château s'était écroulé, et ayant creusé la terre qui était restée au milieu des ruines de la montagne ils y trouvèrent du cuivre et du fer. Pendant qu'ils y travaillaient, ils entendirent un mugissement de la montagne, comme précédemment; mais retenus par leur honteuse cupidité, la partie qui n'était pas encore tombée s'écroula sur eux, les fit périr et les couvrit tellement qu'on ne les retrouva plus.

D'après ces deux chroniqueurs qui se complètent mutuellement, le Tauredunum se trouvait donc dans le Valais et le Rhône coulait à ses pieds; ceux qui le placent à Bret, entre Meillerie et Saint-Gingolph, s'inscrivent par conséquent en faux contre le témoignage de Grégoire de Tours. S'ils ont de bonnes raisons pour agir ainsi, qu'ils les donnent au public; c'est le moment, ou jamais, de les faire connaître.

(A suivre.)

A. CONSTANTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Sur les études historiques en province.

M. Charles Charaux, l'aimable philosophe de Grenoble, vient d'écrire un livre plein de charme, intitulé : *Pensées sur l'Histoire* ¹. Sous ce titre modeste, qui cache bien des vues profondes, l'auteur a rassemblé un certain nombre de discours, de leçons, de pensées diverses, dont l'union harmonieuse forme en réalité une véritable philosophie de l'histoire. L'ouvrage se termine par un ingénieux essai sur *l'Etude de l'Histoire en province et dans les académies de province*. M. Charaux, en l'écrivant, pensait surtout à l'*Académie delphinale* de Grenoble. Pourtant, il n'a point oublié, en passant, Annecy et sa vieille *Association Florimontane* ². C'est une raison suffisante pour que la *Revue savoisiennne* signale ce curieux travail.

Depuis cinquante ans, comme chacun sait, ce sont les études historiques qui dominent dans les académies de province. A cela, rien d'étrange. Cette tendance est en effet la suite d'un mouvement plus général ; elle se rattache au vaste effort scientifique qui fut la gloire des Guizot, des Thiers, des Thierry, des Michelet. A cette époque, un souffle de franchise et de sincérité sembla passer sur la France. On sentit le besoin de chercher la vérité pure sous les faits qu'habillait la rhétorique menteuse des pauvres historiens d'autrefois. Dans cet élan universel, les sociétés provinciales furent vite entraînées. Depuis lors, elles n'ont

¹ Un vol. in-12, 220 p. Paris, Lédone-Lauriel, 1889.

² Voir p. 211.

cessé de fouiller, de critiquer, de classer, de recueillir mille matériaux pour l'édifice de l'histoire vraie. Labeur ingrat, mais combien utile ! Pas n'est besoin d'y insister.

Pourtant, ce n'est point là le seul fruit de ces études désintéressées. A chercher le bonheur des autres, on trouve parfois son propre bonheur. Tout en préparant l'œuvre future des grands historiens de l'avenir, les savants de province s'assurent les plus douces et les plus délicates jouissances. M. Charaux l'indique ingénieusement.

Voyez en effet ce charmant portrait, peint d'après nature, et par la main de l'amitié ¹ : — « Peu d'hommes connaissent aussi bien l'histoire de leur province et celle de la ville où ils sont nés que Victor Servais ; j'ajoute, peu d'hommes sont aussi heureux que lui. Sa vie devait, selon toute apparence, s'écouler comme celle de son père dans un honorable et peu lucratif emploi : un modeste héritage lui a permis d'y renoncer, et de se soustraire à une dépendance qui lui devenait de plus en plus désagréable. De ces bureaux de la Préfecture où il a gémi si longtemps sur une tâche ingrate il a tout oublié, sinon qu'ils touchent à ses chères Archives, mais qu'ils sont séparés d'elles par une épaisse et solide clôture. Après les avoir on peut dire découvertes dans les combles où étaient entassés pêle-mêle diplômes, contrats, chartes, manuscrits, il en est aujourd'hui, avec leur fidèle gardien, son ami d'enfance, le visiteur assidu. Il interroge, il compulse, il transcrit, il compare, et ce travail de tous les jours lui a révélé, dans ses détails les plus curieux, dans son histoire la plus intime, un passé de plusieurs siècles entièrement ignoré de ses concitoyens. Il vit avec eux sans doute, et il leur rend tous les services qui sont en son

¹ P. 116.

pouvoir, mais il n'en est pas moins le contemporain d'une foule d'illustres morts : savants, guerriers, moines, princes, écrivains, nobles et vertueuses dames dont le commerce lui est cher et ne lui procure que des plaisirs sans aucun embarras, sans aucun froissement. Villes, châteaux, bourgs, villages, églises, tout, jusqu'aux antiques maisons particulières, a pris à ses yeux un aspect nouveau, et les générations anciennes s'y mêlent, sans les troubler, aux générations nouvelles, aux possesseurs d'aujourd'hui. La nature elle-même s'est animée d'une vie qui s'ajoute à sa vie présente, pour multiplier les jouissances de son imagination et celles de son esprit... Heureux Victor Servais ! de s'intéresser à tant de choses auxquelles la plupart des hommes demeurent étrangers, de vivre au milieu de si beaux souvenirs, et de pouvoir échanger, quand il lui plaît, un commerce qui l'ennuie contre un commerce qui le charme, un spectacle qui l'afflige contre un spectacle qui réjouit ses regards. C'est quelque chose d'être ici-bas un homme aimable, un homme heureux, et de rendre par surcroît à la grande histoire, qui ne peut rien sans ces infatigables et modestes ouvriers, des services qu'on apprécie mieux tous les jours. Qu'importe d'ailleurs la grandeur ou la petitesse du théâtre, puisque l'acteur est toujours le même ! »

Je retiens ce dernier trait ; il ne sera pas pour déplaire aux savants de province. On dédaigne parfois leurs études, car l'objet en semble petit. C'est oublier que tout est grand lorsqu'il s'agit de l'âme humaine. Rien n'est méprisable pour qui voit dans les moindres faits l'homme, son amour et sa pensée ; car, sous la mêlée matérielle d'événements en apparence puérils, il découvre toujours une idée, une passion, un dévouement, une souffrance, quelque fleur divine épanouie comme par miracle dans le recoin le plus obscur de la réalité vulgaire. Par là, le spectacle est une leçon ;

l'histoire devient une philosophie, et la petite histoire égale la grande, parce qu'au fond tous les hommes sont pareils. Certes, le cœur et l'esprit d'un duc de Savoie valaient bien l'esprit et le cœur d'un roi de France ! Ses travaux, sa diplomatie, sa manière de gouverner seront-ils moins dignes d'attention parce que ses domaines étaient moins vastes ? L'historien ne peut-il pas faire sur les plus humbles personnages du passé, comme sur les plus glorieux, cette éternelle analyse du cœur humain qui est sa mission par excellence ? Le penseur ne peut-il pas éveiller sa pensée à leur pensée ? Quoi de plus ? C'est là le seul intérêt véritable de l'histoire, celui sans lequel elle ne serait qu'un culte ridicule et une adoration enfantine des événements disparus, science sans idéal, sans loi, sans philosophie. Dès que cet intérêt existe, il suffit ; le champ d'études est assez vaste.

Ainsi, les modestes travaux des académies de province n'ont pas seulement une utilité évidente pour l'histoire générale, un charme littéraire manifeste pour la curiosité des esprits ; ils ont encore un très vif intérêt au point de vue philosophique. Quelle grandeur dans leur médiocrité apparente ! Car par ce moyen l'histoire s'élève, de l'enquête exacte et terre à terre de quelques menus faits provinciaux, aux plus hautes cimes philosophiques. Pour lui appliquer le vers de Virgile,

Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.

C'est ce que M. Charaux a su montrer avec autant d'art que de justice.

Michel REVON.

INAUGURATION
DU
MONUMENT FUNÉRAIRE DE JULES PHILIPPE

Mardi, 24 septembre, a eu lieu au cimetière d'Annecy, au milieu d'une nombreuse et sympathique assistance, une belle et touchante cérémonie, celle de l'inauguration du monument funéraire élevé à la mémoire d'un écrivain cher aux lettres savoisiennes. La Société Florimontane, en prenant l'initiative d'une souscription publique pour l'érection de ce monument, n'a fait que payer une dette de reconnaissance envers l'écrivain patriote qui fut Jules Philippe, et elle est heureuse de constater que son appel a rencontré un accueil sympathique chez tous ceux que le culte des lettres et l'amour de la patrie ont élevés au-dessus de nos divisions politiques. Ce sont ces nobles sentiments qui ont inspiré les deux éloquents discours qui suivent, et c'est à ce titre que la *Revue savoisienne* s'empresse de les donner à ses lecteurs.

DISCOURS DE M. DUNANT,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE.

« Une voix plus autorisée que la mienne devait parler devant ce monument funéraire. M. Constantin, secrétaire de la Société Florimontane, avait été chargé de rendre un hommage public à la mémoire de Jules Philippe, un de ses membres les plus distingués et les plus regrettés. Une indisposition subite l'ayant empêché de remplir sa mission, j'ai dû assumer le périlleux honneur de le remplacer inopinément dans sa tâche. Je ne puis, dans ces circonstances, que vous indiquer le but de la cérémonie à laquelle vous êtes conviés. Un discours serait d'ailleurs au-dessus de mes forces, et il serait superflu. La vie et les œuvres de Jules Philippe, que vous connaissez tous aussi bien que moi, parleront plus haut dans mes souvenirs que ma parole affaiblie par les années.

« Si la Société Florimontane a fait un appel à ses conci-
(REVUE SAVOISIENNE.)

toyens pour élever un monument funéraire à Jules Philippe, de concert avec sa famille ; si elle vous a priés de rehausser, par votre présence, l'inauguration de ce monument, c'est qu'elle a voulu honorer un enfant de la Savoie, un des plus dignes d'estime et un des plus sympathiques ; un écrivain de mérite dont les écrits ont été inspirés par un des plus beaux sentiments du cœur humain, l'amour de la patrie.

« Dans ce torrent impétueux des révolutions qui entraîne les hommes et les institutions vers des plages inconnues, le souvenir des morts se perd et s'efface : les morts vont vite, dit la légende. Jamais ils ne sont allés si vite à l'oubli. C'est pourquoi il est bon que les étapes de l'humanité soient jalonnées, comme les voies antiques, par des tombeaux, pour rappeler aux jeunes générations que le progrès ne date pas d'aujourd'hui ; qu'il n'est pas le produit d'une éclosion spontanée ; qu'il y avait avant elles des hommes de cœur et de talent, qui ont augmenté, par leurs labeurs, l'héritage commun de l'humanité et la prospérité de leur pays.

« Un tombeau, dans son expression symbolique la plus élevée, n'est pas d'ailleurs simplement une pierre recouvrant un peu de cendres, dressée sur l'abîme du néant ; c'est le seuil d'une autre vie, d'une vie immortelle ; c'est la réalisation d'un vœu secret et légitime de bien des hommes d'intelligence et d'étude, qui laissent à leurs concitoyens la meilleure part de leur esprit et le fruit de leurs veilles. N'est-il pas naturel de penser qu'ils ont désiré qu'un signe extérieur consacrait le souvenir de leurs œuvres, de leurs bienfaits ? Les hommes qui se livrent avec succès aux travaux de l'esprit ne veulent pas mourir tout entier, ils ont la noble ambition que leurs travaux leur survivent. Quelques lignes gravées sur une pierre tombale suffisent quelquefois pour satisfaire leur attente.

Grâce au concours dévoué des nombreux amis de Jules Philippe, son image fidèle, artistement taillée dans le marbre par un habile statuaire, M. Demaille, peut leur être présentée aujourd'hui. — Cinq lignes tracées sur le granit qui encadre ce médaillon indiquent les hautes fonctions que Jules Philippe a remplies, le caractère distinctif de ses écrits.

« Ces lignes sommaires, pas plus que nos paroles, ne sauraient raconter toute sa vie et toutes ses œuvres.

« Jules Philippe, né à Annecy, en 1827, d'une ancienne famille appartenant à la bourgeoisie, tenait de ses ancêtres des traditions de patriotisme, de dévouement au bien public. Son grand-père avait été député au Conseil des Cinq Cents; son grand-oncle, commandant des volontaires d'Annecy, est mort à la suite des blessures qu'il avait reçues au pont de Lodi, à la tête de l'avant-garde, en combattant les ennemis de la France.

« Jules Philippe avait à peine atteint sa vingt-unième année qu'il se lançait dans l'arène politique du journalisme. Il y luttait avec toute l'ardeur du jeune âge pour l'union de la petite patrie à la grande, pour l'union de la Savoie à la France qu'il confondait dans un même amour.

« Il fut successivement un des principaux fondateurs et rédacteurs de deux journaux démocratiques et de la *Revue savoisiennne*, publication littéraire de la Société Florimontane.

« Littérateur distingué, écrivain patriote, il a laissé un grand nombre d'ouvrages d'histoire et d'opuscules sur la Savoie, qui portent tous l'empreinte d'un dévouement sans bornes à son pays.

« Dans la période de 1849 à 1884, il a publié entre autres écrits : *Les Gloires, les Poètes et les Hommes de science de la Savoie* ; *Annecy et ses Environs* ; un *Ma-*

nuel chronologique, une Histoire populaire de la Savoie, une Biographie des deux départements savoisiens, une Notice historique sur l'Abbaye de Talloires, couronnée par la Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry. Son dernier ouvrage : *L'Origine de l'Imprimerie à Paris*, œuvre de recherches et d'érudition consciencieuses, a obtenu une mention honorable à l'Académie française des inscriptions et belles lettres.

« Plusieurs sociétés savantes, les Académies de Savoie, de la Val d'Isère, la Société archéologique de Chambéry, l'Institut genevois, la Société littéraire de Lyon, avaient tenu à le compter parmi leurs membres.

« Le culte des lettres a été pour notre regretté collègue un soutien, une consolation dans les épreuves qui ont traversé sa laborieuse existence. Ses chères études l'ont aidé à supporter avec une mâle énergie les déceptions de la vie publique, les coups de l'adversité.

« Elles lui ont donné des vues politiques larges, marquées au coin d'un libéralisme de bon aloi.

« Lorsqu'il fut élevé par la faveur populaire et le gouvernement de la Défense nationale au poste de confiance de premier magistrat de son département, il sut se montrer digne de sa nouvelle situation ; il fut un administrateur intègre et éclairé. Il eut le rare mérite de pardonner à ses adversaires leurs attaques et leurs injures ; il eut le courage de résister, dans des temps difficiles, aux injustices des entraînements politiques.

« Jules Philippe avait un caractère ferme et conciliant, franc et loyal. Il a été également fidèle à ses convictions républicaines, à ses devoirs et à ses amis, lors même qu'ils ne partageaient pas ses opinions.

« Doué d'une humeur enjouée et facile, d'un esprit fin,

spirituel, il était bon, compatissant, accessible à tous. Il ne s'est jamais laissé éblouir par les splendeurs des jours heureux ; il a conservé sa simplicité, les qualités du cœur dans les hautes fonctions législatives et administratives auxquelles il avait été appelé. Aussi avait-il conquis l'estime et les sympathies de ses concitoyens parmi lesquels il ne comptait guère que des amis.

« Cette âme forte, ce cœur généreux, cet esprit ardent, libéral, chevaleresque, aimait son pays et ses institutions avec passion jusqu'au sacrifice de ses intérêts.

« Sa fibre patriotique vibrait au moindre souffle qui menaçait de ternir l'honneur du drapeau national.

« Inclignons-nous, Messieurs et chers compatriotes, devant l'image de cet homme de bien, qui a travaillé pendant quarante ans de sa vie, avec un zèle infatigable, à la prospérité, à la glorification de son pays, qui a puissamment contribué, par ses écrits, à dissiper des préjugés séculaires enveloppant, comme un sombre nuage, nos montagnes et leurs habitants, à mettre en lumière leurs beautés naturelles et nos illustrations.

« Aux dernières lueurs de sa vie, ses regards, ses pensées se sont tournées vers ses chères montagnes. Il a voulu reposer au sein de sa terre natale bien-aimée, au milieu de ses concitoyens. Sa mort a été pour sa famille et pour nous tous un vide immense ; sa vie, un exemple, un enseignement.

« Non, Jules Philippe n'est pas mort tout entier : il vit dans ses œuvres ; il vit dans les souvenirs attendris de sa famille et de ses amis ; il vit dans le souvenir de tous les cœurs généreux unis entre eux par un sentiment plus fort que les chaînes de fer qui liaient les Gaulois marchant au combat, par un sentiment qui plane encore au-dessus de nos divisions politiques : l'amour de la patrie ! »

DISCOURS DE M. DUMOULIN,
PRÉFET DE LA HAUTE-SAVOIE.

« Nous venons rendre au préfet de la République, au député, à l'homme de cœur qui, en son vivant, s'appela Jules Philippe, l'hommage de notre respectueuse reconnaissance. Successeur de celui qui a si dignement porté le poids de l'administration durant les sombres jours de l'année terrible, mon silence ne s'expliquerait pas. Et si faible que soit ma voix, j'estime qu'elle doit se joindre à la vôtre pour faire revivre, au moins pendant quelques instants, l'image de l'homme que sa ville natale pleure encore et dont la Savoie, justement fière de la gloire de ses fils, conserve le pieux souvenir.

« D'autres vous diront sans doute ce que fut le député, l'homme privé, l'ami fidèle ; administrateur, je dois essayer de vous dire ce que fut l'administrateur.

« Le 6 septembre 1870, le Gouvernement de la Défense nationale appela Jules Philippe à la préfecture de la Haute-Savoie. Cette date vous raconte sa vie administrative. Ce que fut alors la préfecture, vous le savez ou vous le devinez sans peine. Ce n'était plus, comme en temps normal, un groupement de divisions et de bureaux éconlant au jour le jour la pacifique besogne administrative ; c'était un atelier où se forgeaient en quelque sorte les armes de la défense, un camp où des soldats improvisés s'exerçaient au manie-ment des armes ; un point de concentration où, j'en ai pour témoin celui qui fut l'âme héroïque de la défense, tous vinrent à l'appel de leur nom répondre : Présent. Et je ne sais en vérité qui l'on doit plus louer, ou de ces patriotes venant se ranger dociles sous les plis du drapeau, ou de cet administrateur qui, en quelques jours, sut faire passer dans leur âme son âme tout enflammée de l'amour sacré du pays.

« Sa tâche, d'ailleurs, il l'a définie dans une séance du Conseil général dont le souvenir mérite d'être gardé dans nos annales départementales. C'était le 20 octobre 1870. Nous nous acheminions vers cet hiver douloureux et terrible. Les lourdes buées des derniers jours d'automne, me disait un témoin, allaient déjà nivelant les montagnes et s'appesantissant sur le sol. Les choses semblaient mêler leurs larmes aux nôtres. Metz allait capituler.

« Ce jour-là, l'Assemblée départementale était réunie extraordinairement pour délibérer sur l'emprunt de guerre. Jules Philippe se leva au milieu des conseillers anxieux, et, dans cette salle aux larges baies, d'où tombait une pâle lumière, il prononça ces paroles qui semblent lui avoir été soufflées par la bouche même d'un des plus grands orateurs de la Convention : « Si, dans les circonstances graves où
« nous sommes, j'ai accepté le poste qui m'a été confié, je
« l'ai fait avec la pensée que la Savoie ne reculerait pas
« devant la part des sacrifices qui lui incombe, et c'est pour
« ce motif que je n'ai pas hésité à demander l'autorisation
« de vous réunir afin de faire un appel efficace à votre pa-
« triotisme. »

Et après avoir proposé à l'Assemblée départementale le vote de l'emprunt, il ajoutait :

« Ici, messieurs, s'arrêtent mes propositions.

« ... En attendant, croyez que mon dévouement à la
« patrie ne se ralentira jamais, quelles que soient les diffi-
« cultés qui surgissent. »

« Et à cet appel si éloquent dans son austère simplicité, l'Assemblée répondait sans une phrase, sans un mot, rien que par un vote muet, en allouant un million à la défense nationale. C'était, messieurs, le denier de la Savoie dans la main de la patrie mourante.

« Epoque héroïque et terrible où les plus humbles ont

été comme transfigurés par une flamme secrète, et où il n'a manqué peut-être qu'un chef à l'âme ardente pour nous rendre la victoire fidèle.

« Hélas ! il n'en fut pas ainsi : il fallut signer la paix, payer la rançon, rétablir les services. La tâche était en apparence plus humble, moins faite partant pour rehausser l'homme qui s'y livrait, mais délicate entre toutes, si l'on se reporte par la pensée à ces années qui s'étendent de 1871 à 1873.

« Dans ce coin de terre de Savoie, Jules Philippe se fit le collaborateur de celui qui a mérité le titre de libérateur du territoire. Il mit à cette tâche tout ce qu'il avait de forces vives ; il y dépensa tout ce qu'il avait de cœur. Mais, modeste comme un sage, il eut plutôt le souci de bien faire que de paraître. Si discrète toutefois que fût sa modestie, elle ne put cacher les éminentes qualités de son âme généreuse. Et ceux qui l'ont vu à l'œuvre ne me contrediront pas, lorsque je dirai qu'il semblait avoir pris pour règle de conduite cette belle pensée de Rousseau : « On peut résister à tout, hors à la bonté ; et il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. »

« Et avec quelle prodigalité il la donna à ses concitoyens, cette affection sûre, complète, inaltérable. Ce vaillant avait au cœur tous les pardons et toutes les tendresses ; il répandait autour de lui le rayonnement de son inépuisable bonté. C'est que, républicain dans l'âme, il la voulait complète, notre immortelle devise, et que, de ses deux premiers termes, il ne sépara jamais le troisième : fraternité.

« Et c'est peut-être pour cela que le 24 Mai l'emporta dans sa tourmente, ajoutant une faute à ses fautes et un joyau de plus à la couronne de notre concitoyen.

« A l'histoire des *Gloires de la Savoie*, il manquait un chapitre : Jules Philippe a mieux fait que l'écrire, il l'a vécu. Sa saine vie d'honnête homme l'a buriné dans nos mémoires plus nettement que l'écrivain ne l'eût fait avec son style. Il a mieux fait que tracer la règle, il a donné l'exemple.

« Et maintenant, il dort là sous ce granit des Alpes, près de son lac aux eaux tranquilles, en face de ces pentes du Semnoz où les sapins et les mélèzes laissent glisser leur coulée de sombre verdure, comme pour se pencher vers lui et secouer sur sa tombe les larmes que l'hiver suspend à leurs branches. Quant à nous qu'il a laissés ici, dans cette vie militante, nous viendrons auprès de sa tombe, pour chercher le conseil, chaque fois qu'il s'agira de savoir comment il faut faire pour bien servir la République. »

OLIVIER ET RENIER

Comtes de Genève.

SECOND ARTICLE

Depuis que mon premier article a paru dans la *Revue savoisiennne* (février 1888), j'ai recueilli quelques données nouvelles, que mes lectures m'ont fait rencontrer, ou qui m'ont été signalées de divers côtés.

1. A la charte du 10 février 1369, que je citais page 64 (page 7 du tirage à part) se joint une autre charte, datée du 6 du même mois, qui a été publiée par M. Edouard Winkelmann dans ses *Acta imperii inedita sæculi XIII et XIV*, second volume, Innsbruck, 1885. Un long passage qui se rapporte à Olivier et Renier (*Reynerium et Olive-*

rium, olim illustres et comites Gebennenses, a quibus Amedeus, nunc Gebennensis comes, princeps et consanguineus noster dilectus, traxit originem, etc.) a été reproduit par M. Charles Le Fort dans son *Aperçu historique sur les derniers comtes de Genevois (Mémoires de la Société d'histoire de Genève, XXIII, 123)*.

2. D'après ce même article (page 122), c'est à tort que l'on a fait figurer, parmi les comtes de Genevois, Aimon III (Aimon IV, suivant la numérotation de Levrier). Il est mort avant son père ; donc il ne lui a point succédé. Au lieu de dire comme je l'ai fait page 67 (page 10 du tirage à part) : *un fils bâtard d'Aimon III († 1367) comte de Genève*, il faut dire : un fils bâtard d'Aimon de Genève, — Aimon de Genève, † 13 octobre 1366, étant lui-même fils d'Amédée, comte de Genève.

3. Pages 65 et 66 (pages 8 et 9 du tirage à part), j'ai parlé des armoiries qu'on avait attribuées à Olivier. Un jeune savant vaudois, M. Arthur Piaget, les a rencontrées au milieu des « armoiries des douze pairs de France, du temps de Charlemagne », dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, lequel paraît dater de la première moitié du xv^e siècle (ms. fr. 5233, fol. 21, v^o). On les peut blasonner ainsi : d'azur à trois têtes de femme de carnation, vues de face, chevelées d'or. — Pour le dire en passant, ce même manuscrit (fol. 85, r^o) donne les armoiries (de gueules au franc-quartier-bande d'argent) d'Amé Malingre, « escuyer, maistre d'hostel et chambellan de monseigneur le prince de la Morée ». Malingre est placé dans ce recueil d'armoiries parmi les « escuyers d'amour de la court amoureuse » dont Charles VI était le chef. — C'est un renseignement à joindre à ceux que j'avais réunis sur lui (*Revue savoisiennne* de 1886, page 167). On sait que les comtes de Bagnolo, qui descendent de Malingre,

portent de gueules à la bande d'argent, au franc-canton du chef à senestre du même.

4. Un rondeau de Bonivard, daté de 1528, publié dans les *Mémoires de la Société d'histoire de Genève* (XIX, 287) et qui a été fait, dit l'intitulé, « en la maison de messire Charles Grandt, Picquart, chanoine de Genesve », commence ainsi :

Charles Le Grandt, du plus parfondt de France
Estant venu, et prennant sa playsance
En ce terrain, où ung sien chevallier
Jadis flourit, quj eut nom Olivier,
L'esleut pour son manoir et résidence.

Quel sens faut-il donner à « ung sien », et ces vers peuvent-ils s'interpréter ainsi : Le chanoine Le Grand, venu de la province reculée de Picardie, et se plaisant à demeurer dans ce territoire de Genève, où florissait jadis Olivier, *chevalier français*...? Ce serait un témoignage qui nous montrerait encore vivante au xvi^e siècle, cette tradition relative à Olivier, que nous avons trouvée établie au xiv^e.

5. Un autre témoignage de cette tradition, sans doute plus ancien que tous ceux que j'avais réunis, a été signalé par M. Lecoy de la Marche dans l'introduction au mystère de saint Bernard de Menthon, publié, en 1888, par la Société des anciens textes français ; il se trouve dans la vie latine de saint Bernard de Menthon, lequel est mort à Novare en 1008. L'auteur de cette vie se présente comme le contemporain du saint : *Ego vero*, dit-il, *Richardus, archidiaconus augustensis, qui eram ibi canonicus, multumque eidem sancto Bernardo familiaris et notus...*

Les Bollandistes, qui ont publié cette vie, en 1698, dans les *Acta sanctorum* (second volume du mois de juin) disent qu'elle a été tirée par Chifflet d'un manuscrit conservé à Saint-Jean de Maurienne, — y existe-t-il encore ? — et

qu'elle ne mérite pas une entière confiance. Ils estiment qu'elle a été interpolée : la critique peut adopter cette hypothèse, ou en essayer d'autres. Quoi qu'il en soit, voici le passage qui parle d'Olivier, comte de Genève :

Qui Bernardus Menthonista, per strenuum baronem, ordine militari insignitum, Richardum, dominum maximæ baroniæ, castrorum et terrarum de Menthone, Gebennensis diæcesis, conceptus fuit in utero legitimæ uxoris suæ, inclitæ Bernolinæ de Duyno, ortæ ex prosapiâ illustris Oliverii, ex paribus Francorum, olim Genevesiorum comitis.

Il faut noter que, dans les chartes du moyen âge, on ne voit paraître les seigneurs de Duing et les seigneurs de Menthon que deux siècles après le x^e, où vécut saint Bernard. Les premiers documents où leur nom paraît, sont un acte du 11 septembre 1198 (*Régeste genevois*, n° 468) où Aimon de Duing intervient comme témoin dans une enquête faite par les évêques de Genève et de Sion sur les droits respectifs que le comte de Savoie et l'abbé de Saint-Maurice possédaient dans la vallée de Bagnes ; — et un acte du 10 octobre 1219 (*Régeste genevois*, n° 574) où Guillaume, seigneur de Menthon, est un des dix-sept nobles qui se portent caution pour le comte de Genève, dans un traité entre le comte Guillaume de Genève et Aimon de Grandson, évêque de Genève.

La vie de saint Bernard de Menthon rappelle dans un de ses épisodes la belle légende de saint Alexis. Le manuscrit copié par Chifflet et publié par les Bollandistes contient un autre passage qui touche, comme celui que je viens de citer, au cycle des légendes carolingiennes, et qui rattache au val d'Aoste Roland lui-même, aussi bien que le descendant d'Olivier. Ce morceau mérite d'être cité aussi :

Carolus vero magnus, filius Pipini regis Francorum,

imperavit ab anno Christi septingentesimo tertio usque ad vicesimum. Christianissimus idem Carolus purgavit a Paganis christianitatem, et maxime per Rolandum in regione Augustana. Quo tempore, clarentes virtuosissimis operibus gloriosissimi Pontifices sanctus Gratus, Augustensis, et sanctus Theodolus, Sedunensis, ecclesiarum episcopi, nobilissimi natu, qui ossa et reliquias sanctæ Legionis Thebæ (quæ anno Christi ducentesimo septuagesimo sub Maximiano Imperatore idolatrare recusans, suscepit martyrium in Agauno Sedunensis diæcesis) devote collegerunt, in ecclesiis sancti Mauricii Sedunensis et Augustensis honorifice recondentes. Qui S. Gratus caput B. Joannis Baptistæ divinitus de puleo, commissionne summi Pontificis, relevavit : cujus mandibulam in sua ecclesia Augustensi mirifice concessione apostolica collocavit : miraculis quotidie coruscantibus, et præservat a quacumque tempestate submissos. Beatus vero Theodolus obtinuit veniam a Deo pro Carolo Magno Imperatore, peccato nefario¹ : unde Ecclesia Sedunensis gaudet omnibus regalibus per dictum Imperatorem datis.

6. Pages 71 et 72 (pages 14 et 15 du tirage à part), j'avais cité, outre la *Chronique de Turpin*, les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, qui lui ont emprunté ce qu'elles disent d'Olivier, comte de Genève. Autant en a fait Vincent de Beauvais, dans quelques passages du *Miroir historial*, que M. Arthur Piaget a eu l'obligeance de copier pour moi dans le texte latin, et dans une ancienne traduction française qu'il suffira de citer :

¹ Cp. ce que disent à ce sujet MM. Gaston Paris et A. Bos, page LXXIX de l'introduction à la *Vie de saint Gilles*, par Guillaume de Berneville, poème du XII^e siècle, publié, en 1881, par la Société des anciens textes français.

Livre XXV, ch. xiii... Et icy apres ensuivent les noms des princes qui furent avec luy (*Charlemagne*) ainsi que Turpin les a nombré, disant : A ceste bataille et assemblée contre Agoland avecques le trespuissant Charlemaigne fusmes : Je Turpin, arcevesque de Rains, qui par dignes monitions armoie le peuple fidele, et souvent expugnoie les Sarrasins de mes propres mains. Et Rolland, comte du Mans, nepveu Charlemaigne, filz de Berte sa sœur et de Millon duc, aveques quatre mille bellateurs ; Olivier, conte de Gebane, filz Renier conte, avec trois mille de combatans (*Oliverus, comes gebennensis, filius Raineri comitis, cum tribus millibus bellatorum*), Arastaigne, roi des Bretons, etc.

Livre XXV, ch. xx... Et fut trouvé Olivier mort estendu en maniere de crois, ataché à quatre pieux nîchez en terre avecques quatre hars, et depuis le col jusques aux ongles des piez et des mains tout escorché de cousteaulx tres trenchans, percé de seyettes, de lances et d'espées, et tout moulu de grands coups de baston, etc.

Della Chiesa, à la page 932 de son *Histoire du Piémont* (Turin, 1608), à propos des comtes de Genève, cite Vincent de Beauvais et Turpin, en haussant les épaules : *Li Conti di Geneva si dicono esser usciti da Oliviero, uno de Paladini di Carlo Magno, del quale fecero mentione il Belluacense e il vescovo Turpino ; però, LASCIANDO LE FAVOLE, intorno all' anno 1000 si trova nominato*, etc.

Levrier, qui écrivait dans le siècle de la philosophie, fait aussi la petite bouche : « Louis della Chiesa, dit-il, Turpin et Vincent de Beauvais nomment un Comte REINIER, qu'ils font prédécesseur d'un OLIVIER, comte palatin de Charlemagne, qui l'accompagna à la bataille de Roncevaux avec trois mille soldats, et qu'ils disent avoir été comte de Genève en Genevois, dès l'an 770. Ces faits pa-

raissent tenir au romanèsque du temps. » (*Chronologie historique des Comtes de Genevois*, 1787, t. I^{er}, p. 28.)

7. En janvier 1889, dans le tome XVIII de la *Romania*, pages 7 et suivantes, M. Pio Rajna a fait connaître le résultat de ses recherches sur les plus anciens documents historiques où figurent tels ou tels personnages du nom d'Olivier. Le premier en date ne remonte qu'aux environs de l'an mil : c'est la donation d'un courtîl, situé à Bibost dans la vallée de la Brevenne, faite par le prêtre Adalard au monastère de Savigny. Un nommé Olivier figure parmi les témoins. — Viennent ensuite :

Au nord des Alpes, un acte du 6 mai 1037, par lequel un nommé Olivier et son frère Gonzelin donnent au monastère de Savigny l'église de Saint-Martin au village de Ronno.

Au sud des Alpes, un acte du 29 avril 1085, relatif à des donations faites à un monastère dans le comté de Trévise ; un nommé Olivier y figure.

Mais, à ces deux dernières dates, les chansons de geste qui ont popularisé le souvenir du combat de Roncevaux s'étaient déjà répandues, et le nom d'Olivier *volitabat per ora virum*. En cherchant bien, on trouvera sans doute avant la fin du XI^e siècle, quelques personnages de ce nom à placer à côté de celui qui vivait en l'an mil à quelques lieues de Lyon.

Le *Régeste genevois* n'indique qu'un seul Olivier, lequel avait, en 1164, une terre aux environs de Nyon. C'est le pays même où sont nés, au commencement de notre siècle, dans le village d'Eysins, Juste Olivier, le poète des *Chansons lointaines*, et son frère, le romancier Urbain Olivier.

Eugène RITTER.

LES SAINTS

honorés dans le diocèse de Genève.

Avant la Réforme, le diocèse de Genève comprenait plus de cinq cent cinquante paroisses. La liste des patrons des églises paroissiales a été publiée trois fois :

1° Par M. l'abbé Fleury, dans le premier volume de son *Histoire de l'Eglise de Genève* (1880), d'après la visite épiscopale de 1481 ;

2° Par M. le chanoine Jean-Marie Chevalier, dans le tome IV des *Mémoires de l'Académie salésienne* (1883), d'après la visite épiscopale de 1443 ;

3° Par M. l'abbé Gonthier, dans le tome XI des mêmes *Mémoires* (1888), d'après la visite épiscopale de 1481, dont il a étudié les procès-verbaux avec plus de soin que ne l'avait fait M. l'abbé Fleury.

M. l'abbé Gonthier est un érudit exact et expert, et son travail est très bien fait. Je l'ai étudié de près avec beaucoup d'intérêt. Je me sépare de lui sur un petit nombre de points que je vais indiquer. Je citerai entre parenthèses les procès-verbaux des visites épiscopales des xv^e et xvi^e siècles, qui m'ont permis de contrôler les recherches de M. l'abbé Gonthier.

1. Dérée — Héré est aujourd'hui la graphie officielle — a un patron dont M. Gonthier donne le nom : Helin (*Helinerii*), ce qui concorde avec ce que je lis à la date du 10 septembre 1581 (*S. Helini de Derea*). Mais les procès-verbaux des visites du xv^e siècle indiquent saint Eloi (17 novembre 1470 : *visitavit ecclesiam seu capellam de Derea, filiolum dicte ecclesie Dugini, sub vocabulo sancti Elei-*

gii; — 25 août 1481 : *visitavit dictam filliolam seu capellam de Derea, sub vocabulo sancti Eligii*).

2. Je crois que Faucigny avait pour patron saint Imier, lequel a été solitaire dans la vallée du Jura qui porte son nom, et qui est arrosée par la Suze (23 juin 1518 : *parrochiale ecclesiam Faucigniaci, sub vocabulo sancti Ymyrii*; 5 septembre 1580 : *ecclesia S. Hymerii Faucigniaci*).

3. Je trouve saint Euchèr patron de l'église de Groisy, au xvi^e siècle comme aujourd'hui (2 juillet 1518 : *parrochiale ecclesiam Groysiaci in Bornis, sub vocabulo beati Ucherii*; 18 septembre 1581 : *ecclesia S. Hencherii Groysiaci*) et, comme il figure aussi dans la liste de M. le chanoine Chevalier, je suppose qu'il y a eu une erreur dans le procès-verbal de la visite du 5 septembre 1481, et que saint Euchèr a été de tout temps le vrai patron de l'église de Groisy. Au reste, pour quelques autres paroisses, je trouve, au xvi^e siècle, les mêmes patrons qu'aujourd'hui, au lieu de ceux qu'indique M. l'abbé Gonthier :

A Alèves, saint Blaise ;

A Bonne, saint Nicolas ;

A Brizon, saint Théodule ;

A Cranves, saint Jean-Baptiste ;

A Sixt, sainte Marie-Madeleine.

* * *

Le travail de M. l'abbé Gonthier est solide et constitue une base excellente, qui m'a permis de réaliser un ancien projet, et de dresser les listes qui suivent. J'y ai groupé les patrons des paroisses du diocèse de Genève dans un ordre qui me paraît jeter quelque jour sur l'histoire ecclésiastique de notre pays. J'ai réparti ces patrons en plusieurs groupes :

(REVUE SAVOISIENNE.)

16

- 1° Les saints bibliques ;
- 2° Les saints d'Orient ou d'Italie, auxquels je joins saint Vincent, qui est né et mort en Espagne ;
- 3° Les saints de Gaule, auxquels je joins saint Alban, qui a souffert le martyre en Angleterre

En outre, chacun des deux derniers groupes se partage chronologiquement en deux séries, selon que les saints ont vécu avant ou après la paix que l'empereur Constantin a donnée à l'Eglise.

L'essai de classement dont je soumetts le résultat à la critique des lecteurs compétents, était hérissé de difficultés. L'ébauche que j'ai tracée appelle des rectifications en beaucoup de points ; elle aurait été plus satisfaisante si j'avais eu sous les yeux une liste qui eût donné, à côté du nom de chaque patron, la date de la fête paroissiale : c'est un des moyens qui peuvent permettre de se reconnaître au milieu de plusieurs homonymes.

Il y a trois papes du nom de saint Sixte : saint Sixte I^{er}, mort en 127, et honoré le 6 avril ; saint Sixte II, mort en 258, et honoré le 6 août ; saint Sixte III, mort en 440, et honoré le 28 mars. J'ai placé le patron de l'église de Saint-Sixt dans ma seconde liste, parce que, sur le calendrier de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Genève, le nom de saint Sixte se trouvant à la date du 6 août, j'ai pensé que c'est au pape saint Sixte II qu'on rendait un culte dans le diocèse de Genève.

Il y a douze saints du nom de Marcel dans le martyrologe romain ; mais, dans le calendrier de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Genève, on trouve saint Marcel à la date du 3 novembre : c'est l'évêque de Paris ; j'ai placé en conséquence dans ma cinquième liste le patron des églises de Marclaz et de Saint-Marcel.

Il y a dans le martyrologe romain soixante-cinq saints

du nom de Félix, auxquels il faut joindre vingt-deux autres saints du même nom énumérés dans le *Martyrologe* de Chastelain ¹. Je n'ai pas eu d'hésitation pour saint Félix, un des patrons de Presinges : les noms de ses compagnons de martyre, Andoche et Thyrese, le caractérisent assez. Mais, en supposant que le patron de la paroisse de Saint-Félix est le même, je cours risque de me tromper.

Nous trouvons dans le diocèse six paroisses qui ont saint Germain pour patron. J'ai supposé qu'il s'agit, dans toutes, de l'évêque d'Auxerre, qui est le patron de l'église Saint-Germain, à Genève.

Et ainsi de suite. Il est clair que tout cela est sujet à caution, et demande à être revu de près.

PREMIÈRE LISTE. — Saints bibliques.

MICHEL, archange.

JEAN-BAPTISTE.

NOTRE-DAME (*Nativité, Présentation, Annonciation, Visitation, Purification, Assomption*).

LE SAINT SAUVEUR (*Transfiguration*).

Neuf apôtres : ANDRÉ, BARTHÉLEMY, JACQUES LE MAJEUR, JACQUES LE MINEUR, JEAN, MATHIEU, PIERRE, PHILIPPE et SIMON.

MARIE-MADELEINE.

LAZARE.

ETIENNE.

PAUL.

DENYS L'ARÉOPAGITE.

SECONDE LISTE. — Saints d'Italie ou d'Orient

(avant la paix de l'Eglise sous Constantin).

BLAISE, év. de Sébaste en Arménie, mart. [Alèves, Lalleuriat, Musinens].

CYRICUS, martyr à Tarse [Saint-Cergues].

¹ La Société de l'Histoire de France a donné, dans ses *Annuaire*s pour les années 1837, 1838 et 1860, une édition refondue et mise à jour du *Martyrologe universel* de Claude Chastelain, imprimé en 1709.

CHRISTOPHE, martyr en Lycie. [cinq paroisses].
CLÉMENT, pape. [Bossy, Présilly].
EUSÈBE, pape [Humilly, Loëx, Saint-Eusèbe].
EUSTACHE, martyr à Rome. [Boringe, Saint-Eustache].
GEORGES, martyr en Lycie [dix paroisses].
GERVAIS, martyr à Milan [Mieussy, Saint-Gervais].
HIPPOLYTE, martyr à Rome [quatre paroisses].
IGNACE, évêque d'Antioche, martyr [Chilly].
JULIEN, martyr à Antioche. [quatre paroisses].
LAURENT, martyr à Rome [seize paroisses].
MAMMÈS, martyr en Cappadoce. [Ville-la-Grand].
PANCRACE, martyr à Rome. [Prangins, Ville-en-Sallaz, Yvoire].
SÉBASTIEN, martyr à Rome [Charly].
SIXTE II, pape [Saint-Sixt].
VINCENT, martyr en Espagne. . [Eloise, Epagny-en-Vuache, Nangy].

AGATHE, de Catane, vierge et martyre [la Bâthie, Chaumont, Romilly].
CATHERINE, d'Alexandrie, v. et m. [Bonneville, la Compôte, la Touvière].
EUPHÉMIE, de Chalcédoine, vierge et martyre . . . [Sainte-Offenge].
PÉTRONILLE, de Rome, vierge et martyre [Pregny].

TROISIÈME LISTE. — Saints d'Italie ou d'Orient
(après la paix de l'Eglise sous Constantin).

ANTOINE, moine en Thébaïde. [six paroisses].
BENOÎT, abbé du Mont-Cassin. [Choisy, Grilly, Marigny].
DONAT, évêque d'Arezzo, martyr sous Julien . . . [quatre paroisses].
INNOCENT I^{er}, pape [Saint-Innocent].
NICOLAS, évêque de Mire en Cilicie [vingt paroisses].
SILVESTRE I^{er}, pape [six paroisses].

QUATRIÈME LISTE. — Saints de Gaule
(avant la paix de l'Eglise sous Constantin).

ANDOCHÉ, martyr à Saulieu près Autun. [Presinges].
FÉLIX, martyr à Saulieu près Autun [Presinges, Saint-Félix].
FERRÉOL, év. de Besançon, mart. [Margencel, Publier, Sales, St-Ferréol].
FERJUCE, frère de saint Ferréol, martyr [Margencel, Publier, Sales].

GENIS, martyr à Arles [Chancy].
MAURICE, de la légion thébéenne, martyr [une soixantaine de paroisses].
OURS, de la légion thébéenne, martyr. [sept paroisses].
QUENTIN, martyr en Vermandois. [Crempigny].
SATURNIN, évêque de Toulouse, martyr. [Troinex].
SYMPHORIEN, martyr à Autun. . [Andilly, Champagne, Excenevex].
THYRSE, martyr à Saulieu près Autun [Presinges].
VALÉRIEN, martyr à Tournus [Essert].
VICTOR, de la légion thébéenne, martyr. [dix paroisses].
ALBAN, premier martyr de l'Angleterre. [Albens].

COLOMBE, de Sens, vierge et martyre [Cons].
FOY, d'Agen, vierge et mart. [la Clusaz, Contamine-s/-Arve, Saubraz].
REINE, d'Alise, vierge et martyre [Sainte-Reine].

CINQUIÈME LISTE. — **Saints de Gaule**
(après la paix de l'Eglise sous Constantin).

AMAND, év. dans le Nord de la Gaule [le G^d-Abergement, Lancrans, Léaz].
APRE, solitaire en Maurienne [Loisin, Montherod].
AQUILIN, évêque d'Evreux. [Frangy].
AUBIN, évêque d'Angers [Marlioz].
BRICE, évêque de Tours. [Farges, Ornex, Thairy].
DIDIER, évêque de Vienne. [sept paroisses].
ELOI, évêque de Noyon. [Collex, Dérée].
ENNEMOND, évêque de Lyon. [Saint-Ennemond].
EUCHER, évêque de Lyon [Groisy].
GERMAIN, év. d'Auxerre [Duingt, Ruffieu ; 2 local. du nom de S^t-Germain].
GINGOLPHE, solitaire [Saint-Gingolph].
GIROD, évêque de Mâcon [Saint-Girod].
HILAIRE, évêque de Poitiers [Bursinel, Musièges].
IMIER, solitaire dans la vallée qui porte son nom [Faucigny].
JUSTE, évêque de Lyon [Ansigny, Cornier].
LÉGER, évêque d'Autun [Collonges].
LOUP, évêque de Troyes [Douvaine, Versoix].
MARCEL, évêque de Paris [Marclaz, Saint-Marcel].
MARTIN, évêque de Tours. [une quarantaine de paroisses].
OYEN, abbé du monastère qui a longtemps porté son nom [dix paroisses].

ROLAND, abbé de Chésery. [Chésery].
ROMAIN, abbé du monastère de Saint-Oyen, soit Saint-Claude [Hottonne,
Saint-Romain, Syon].
SIGISMOND, roi de Bourgogne [Saint-Sigismond, Seythenex].
SULPICE, évêque de Bourges. [Féchy, Marignier].
THÉODULE, évêque de Sion . . . [Brizon, Châtel, Flumet, Longirod].
—
CONSORCE, vierge et solitaire en Provence [le Sapey].

Notre-Dame est le nom qui se rencontre le plus fréquemment (plus de quatre-vingts fois). A saint Pierre sont dédiées soixante églises. On peut signaler encore saint Maurice (une soixantaine d'églises) et saint Martin (une quarantaine).

Trois noms manquent à la série des douze apôtres :

1^o Thomas ;

2^o L'apôtre appelé Thaddée par saint Mathieu et saint Marc, — et par saint Luc : Juda le Cananéen, fils de Jacques ;

3^o Mathias, qui remplaça Judas Iscarioth.

Saint Michel aurait pu être joint aux saints d'Italie, puisque le culte qu'on rend à l'archange en Occident a pour point de départ son apparition sur le mont Gargano. De même, saint Lazare peut se joindre aux saints de Provence : Genis et Consorce ; c'est de cette contrée que son culte est venu.

Sur quatre-vingt-dix saints à peu près, plus de la moitié sont des martyrs. Il y eut un temps où l'on ne choisissait qu'eux pour être patrons des églises, comme on le voit dans l'homélie que saint Avit, archevêque de Vienne, prononça vers 522 pour la dédicace de la basilique d'Annemasse : « *Succrescunt orationibus loca, praemia construentibus templa martyribus ;... fructificat locus martyrum quò floruit cultus idolorum.* »

Dans la seconde liste, la plupart des saints d'Italie sont romains. La troisième liste n'est remarquable que par sa brièveté, qui étonne surtout quand on la compare à la cinquième. Mais ce sont les deux dernières listes qui réclament le plus de commentaires.

La haute antiquité en frappe tout d'abord. Tous les noms en sont antérieurs à l'avènement de Charlemagne, deux seuls exceptés : celui de saint Girod, évêque de Mâcon au x^e siècle — et celui de saint Roland, un des premiers abbés du monastère de Chésery, fondé en 1140 : les Bollandistes, dans leur second volume, publié en 1643, le mentionnent en ces termes :

« XVI Januarii. Sancti qui XVII Kal. Februarii coluntur. B. Rolandus, monachus ordinis Cisterciensis in Cheseriaco, refertur hoc die, et BEATUS appellatur a Chrisostomo Henriquez, et ab Hugone Menardo, in Catalogo SS. et BB. ord. Cistercién., ex vetusto Missali. Cetera nobis ignotus. » M^{sr} Dépery, dans l'*Histoire hagiologique de Belley*, et dans les *Archives saintes de Belley*, a recueilli les traditions et les documents qui se rapportent à saint Roland.

Dans mes listes, la Gaule méridionale est peu représentée. Agen, Toulouse, Arles et la Provence leur ont donné quatre noms, et c'est tout. Les contrées du centre de la Gaule leur ont apporté au contraire un contingent très fort : mes recherches ont obtenu là deux résultats qui me paraissent importants et qui étaient inattendus. On remarquera surtout dans ces listes la belle suite qu'elles offrent, d'évêques de la noble et vénérable Eglise gallicane, aux temps mérovingiens. Elles nous montrent d'où les idées religieuses partaient à cette époque, pour venir rayonner dans notre pays.

En outre, dans la série des saints de Gaule, il y en a plu-

sieurs dont les légendes sont originales et particulièrement intéressantes : sainte Consorce, par exemple, solitaire aux bords de la Durance, — et surtout saint Gingolphe ¹. La chasteté germanique, louée par Tacite (*paucissima in tam numerosa gente adulleria, quorum poena præsens..... nemo enim illic vitia ridet*) respire dans le culte qui a été rendu à saint Gingolphe, et dans les récits qui nous ont été transmis sur sa femme et lui. C'est un Hippolyte chrétien. Ses goûts de chasseur, son amour pour les forêts et les beautés de la nature, pour les sources jaillissantes dans les solitudes : autant de traits pris sur le vif, et qui témoignent d'une tradition rapprochée et fidèle.

Il y a deux saints qui sont peu connus hors de nos vallées alpestres et jurassiennes : saint Apre et saint Imier. Je n'ai rien à ajouter pour ce dernier aux renseignements recueillis et discutés par M. Gelpke (*Kirchengeschichte der Schweiz*, II, 168-172). Saint Ismier, qui a donné son nom à un village du Grésivaudan, est-il le même, et les livres liturgiques du diocèse de Grenoble contiennent-ils quelques renseignements sur lui ?

Quant à saint Apre, lorsque je lus le présent travail à la Société d'histoire de Genève (24 janvier 1889), mon savant collègue M. Théophile Dufour me signala une vie de ce saint solitaire, qu'on trouve, à la date du 4 décembre, dans le *Breviarium ad usum gebennensem*, publié en 1487 à Genève, et dans le *Breviarium secundum usum ecclesiæ*

¹ Il me semble qu'on doit écrire le nom de Gingolphe avec un *e* final, comme les noms d'Adolphe et de Rodolphe. On trouve deux localités du nom de Saint-Gengoux en Bourgogne, où la prononciation a laissé tomber les consonnes finales. — On remarquera que les parentes de saint Gingolphe portaient comme lui des noms germaniques : Willegisa, Willetrudis. — Le culte de saint Gingolphe est né dans un siècle où le malheur des temps rendait l'âme sérieuse et la foi profonde. Plus tard, sa légende est une de celles qui ont le plus prêté aux moqueries. Comp. *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, tomes XX et XXI.

gebennensis, publié en 1525 à Lyon. D'après ce texte, saint Apre était originaire de Sens (*oriundus regni Francorum ex Synica urbe*) et fut prêtre de la paroisse de la Terrasse, au pays d'Agariac ¹, dans la vallée du Grésivaudan (*sacerdotem et confessorem parochie Terracie, Gratiopolitanensis et territorii Agariacensis*). Ces renseignements écrits en prose sont assez maigres et ne font, dans le bréviaire, qu'encadrer une hymne, qui nous en apprend moins encore :

*Sanctus Aper, jejunando,
In vigiliis orando,
Laboribus insudando,
Gratiam obtinuit.*

.
Sacerdos et non pontifex ²
*Bonus pastor in populo,
Miraculorum artifex,
Migravit ab hoc seculo.*

Les documents utilisés par M. le chanoine Truchet dans son *Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne* complètent un peu la biographie de saint Apre, et fixent le lieu de sa mort dans le village qui porte son nom : Saint-Avre sur les bords de l'Arc, près de la Chambre. Une autre localité tient aussi son nom de lui : Saint-Aupre, en Dauphiné, à trois lieues à l'O.-N.-O. de la Grande-Chartreuse. La famille de Saint-Apre, pendant les dernières années du XIII^e siècle et pendant tout le XIV^e, joua un cer-

¹ Un aimable correspondant, à qui je demandais d'identifier ce nom, vient de m'écrire que les savants les plus ferrés de Grenoble, consultés par lui, n'ont pas pu lui donner la solution de ce petit problème géographique.

² *Sacerdos et non pontifex*, en cela distinct d'un autre saint Apre, évêque de Toul, duquel trois villages tiennent leur nom : Saint-Epvra.

tain rôle à Genève, où elle possédait une maison sur *les créts de Saint-Apre*. La porte Baudet, qui occupait l'emplacement de l'arcale de la Treille, était attenante d'un côté à la Maison de Ville, et de l'autre à une tour de la maison de Saint-Apre.

*
* *

J'ai dit que nos listes ont un haut caractère d'antiquité. Ce point ressortira très bien d'une comparaison facile à faire. Qu'on prenne dans la *Vie de saint François de Sales* par son neveu Charles-Auguste, l'énumération des saints « que ce saint homme a voulu estre celebrez en son diocese d'un service particulier, selon les vieilles ou nouvelles coustumes » et de ceux en outre pour lesquels « il avoit une speciale devotion » ; qu'on les classe d'après les mêmes principes que ci-dessus, on aura le tableau qui suit, où j'ai mis en italiques les noms qui figurent déjà sur les cinq listes données plus haut :

I. Saint Joseph ; *Notre-Dame* ; *saint Pierre, apôtre*.

II. Saint Celse ; saint Nazaire ; *saint Sébastien*.

III. Saint Anselme ; saint Augustin ; saint François d'Assise ; saint Grat, évêque d'Aoste ; saint Thomas d'Aquin.

IV. *Saint Maurice* ; *saint Ours* ; *saint Victor*.

V. Saint Anthelme ; saint Bernard, abbé de Clairvaux ; saint Bernard de Menthon ; saint Claude ; saint Louis, roi de France ; saint Pierre de Tarentaise ; *saint Théodule*.

Voilà un tableau dressé par un homme qui s'y connaissait assurément. Le moyen âge y est représenté dans tout son cours, et non plus seulement dans ses commencements. Les grands théologiens y ont leur place à côté des martyrs.

Mais j'ose dire que nos listes soutiennent très bien la comparaison. Elles sont le fruit de la collaboration de tous les inconnus qui, dans une époque obscure et féconde, ont apporté l'Evangile au bord de nos lacs et dans nos hautes vallées, et y ont élevé les premiers autels chrétiens au milieu des *pagani*. Ils savaient sur qui ils s'appuyaient, quels modèles, quels exemples ils voulaient suivre. Chacun des choix qu'ils ont faits est l'écho de leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse, un hommage rendu soit à l'évêque de leur diocèse natal, soit aux saints dont ils aimaient la légende, ou dont ils avaient reçu des reliques. Ces listes nous reportent à mille ou douze cents ans en arrière. Elles sont peut-être le témoignage le plus intéressant qui nous reste de cette époque reculée sur laquelle nous avons si peu de documents, de ce temps où la religion chrétienne s'épanouissant et florissant dans nos contrées, ceux qui la prêchaient pouvaient répéter l'hymne d'un de leurs contemporains :

*Te Deum laudamus, te dominum confitemur,
Te gloriosus apostolorum chorus,
Te candidatus martyrum laudat exercitus.
Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.*

Eugène RITTER,

Doyen de la Faculté des Lettres
de Genève.

RÉSUMÉ
DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A ANNECY
ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-SAVOIE
pendant l'année 1888.

SOMMAIRE : I. BAROMÈTRE. — II. VENTS. — III. TEMPÉRATURE DE L'AIR. — IV. TEMPÉRATURE DE L'EAU. — V. HUMIDITÉ. — VI. ÉVAPORATION. — VII. PLUIE ET NEIGE. — VIII. LACS ET RIVIÈRES. — IX. ORAGES. — X. RÉSUMÉ AGRICOLE.

I. — BAROMÈTRE.

Observations faites à 9 heures du matin.

1888	ANNECY (453 ^m)		MÉLAN (633 ^m)		LESCHAUZ 931 ^m)	
	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure	Moyennes mensuelles	Excursion du mercure
	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.	millim.
Janvier	727,9	22,8	712,4	22,5	688,6	21,3
Février	717,4	26,3	702,0	26,9	679,3	25,9
Mars	716,7	25,7	698,5	24,4	675,9	23,6
Avril	718,7	15,3	703,8	16,7	678,4	13,4
Mai	723,8	14,8	708,3	15,3	683,3	15,4
Juin	722,7	9,9	707,1	11,3	683,1	11,4
Juillet	722,3	12,5	706,4	11,8	682,3	10,5
Août	725,9	10,6	710,6	11,4	685,5	10,9
Septembre . .	726,1	14,2	710,4	15,2	685,5	13,0
Octobre	725,7	28,5	709,1	28,7	685,1	18,3
Novembre . . .	724,5	26	710,7	27,1	682,7	25,8
Décembre . . .	726,5	23,2	709,5	24,9	683,9	22,7
ANNÉE	723,18	19,15	707,40	19,68	682,80	17,68
Extrêmes . . .	{ 737,6 le 8 janv. 703,4 le 20 fév.		{ 721,9 le 8 janv. 687,5 le 20 fév.		{ 695,2 le 8 janv. 661,6 le 20 fév.	
Ecart annuel .	34,2		34,4		33,6	
Nota. — Les observations sont ramenées à la température zéro.						

Quatre mois seulement sont au-dessous de la normale : février, mars, avril et juin ; dans tous les autres le baromètre se trouve relativement élevé et cependant nous avons une année très pluvieuse. Il est vrai que l'excursion du mercure n'avait pas encore été aussi forte : elle s'élève à 19 millim. pour Annecy, dépassant la normale de 6 millim. et montrant ainsi combien ont été profondes en Savoie les perturbations atmosphériques de cette année.

Maxima et minima barométriques au Semnoz (alt. 1,650^m).

	Max.	Min.	Exc.		Max.	Min.	Exc.
Janvier....	636,5	613,8	22,7	Juillet....	631,6	619,7	11,9
Février....	628,2	602,4	25,8	Août.....	638,1	621,8	16,3
Mars.....	629,6	604,8	24,8	Septembre.	635,7	619,8	15,9
Avril.....	628,2	611	17,2	Octobre...	639,5	614	25,5
Mai.....	634,9	618,9	16,0	Novembre.	636,7	614,4	25,3
Juin.....	635,1	616,8	18,3	Décembre.	, , ,		

Moyenne des maxima 634,01, des minima 614,04, de l'excursion 19,97. Maximum absolu 639,5 le 28 octobre ; minimum absolu 602,4 le 20 février ; écart annuel 37,1. En 1887 l'écart n'était que de 37,8, mais l'excursion moyenne du mercure fut la même que cette année.

II. — VENTS.

Direction des vents à Annecy à 9 heures du matin.

1887	VENTS FROIDS ET SECS		VENTS SECS et CHAUDS SE à S	VENTS CHAUDS et PLUVIEUX SSW à WSW	VENTS HUMIDES et FRAIS W à NW
	Vents du Nord NNW à NNE	Vents d'Est NE à ESE			
Janvier.....	12	1	9	2	7
Février.....	5	2	6	4	11
Mars.....	2	1	5	7	16
Avril.....	6	,	9	8	7
Mai.....	6	2	12	2	9
Juin.....	4	2	8	11	5
Juillet.....	1	,	11	12	7
Août.....	13	6	4	2	6
Septembre....	5	1	8	6	10
Octobre.....	7	,	3	10	11
Novembre.....	,	4	5	5	10
Décembre.....	1	12	3	4	11
ANNÉE.....	62	31	83	73	116

Les courants froids sont moins nombreux que l'année dernière, aussi la température est-elle moins froide aussi; par contre les vents humides ont régné 60 jours de plus, ce qui explique suffisamment l'abondance des pluies. A remarquer la prédominance des courants froids au mois d'août.

III. — TEMPÉRATURE DE L'AIR.

Observations faites en 1888 à Annecy, à Mélan et à Leschaux.

1888	ANNECY (448 ^m)			MÉLAN (629 ^m)			LESCHAUX (931 ^m)		
	maxima	minima	moyenn.	maxima	minima	moyenn.	maxima	minima	moyenn.
Janvier....	4°90	-5°00	-1°35	0°75	-8°89	-4°07	2°01	-8°80	-3°35
Février....	3,80	-4,80	-0,50	3,26	-8,50	-2,62	3,10	-10,9	-3,90
Mars.....	10,00	-1,10	4,45	8,39	-3,44	2,47	7,40	-5,80	0,80
Avril.....	13,70	2,80	8,25	11,51	1,75	6,63	9,90	-0,40	4,75
Mai.....	24,20	7,70	15,95	20,90	5,55	13,23	18,10	5,65	11,87
Juin.....	27,50	10,80	19,15	21,92	9,24	15,58	19,59	7,90	13,75
Juillet....	23,80	11,10	17,45	21,58	9,53	15,55	19,30	8,90	14,10
Août.....	25,10	10,60	17,85	22,10	8,48	15,29	21,26	9,80	15,53
Septembre..	22,80	10,70	16,75	20,54	8,97	14,76	19,28	6,60	12,94
Octobre....	13,10	2,60	7,85	12,60	1,13	6,86	10,97	0,25	5,61
Novembre..	9,80	2,30	6,05	9,06	0,31	4,69	9,04	-0,87	4,08
Décembre..	4,10	-2,80	0,65	4,19	-5,97	-0,89	7,00	-3,44	1,93
ANNÉE...	14,48	3,74	9,36	13,07	4,51	7,29	12,25	0,77	6,51
Extrêmes..	33°0 le 15 août -16,7 le 30 janv.			30°5 le 5 juin -26,8 le 31 janv.			27°9 le 19 août -20,8 le 31 janv.		
Ecart annuel	49,7			57,3			48,7		

Cette année encore, la moyenne des maxima, comme la moyenne des minima, est au-dessous de la normale. La température générale le sera donc aussi, mais un peu moins faible cependant que celle de 1887, parce que les saisons intermédiaires, printemps et automne, ont donné des plus-values. En revanche, l'été est absolument nul comme chaleur; dans mainte station les mois de juin, juillet, août

et septembre ont la même moyenne, si bien qu'on a pu dire avec une certaine vérité que le printemps avait fait place à l'automne, directement et sans transition.

Extrêmes mensuels au pic du Semnoz en 1888
(altitude 1,650^m).

	Max.	Min.	Ecart		Max.	Min.	Ecart
Janvier.....	4°6	—20°3	24°9	Juillet	16°7	—3°0	19°7
Février.....	0,7	—16,3	17,0	Août	20,7	—1,8	22,5
Mars.....	3,7	—15,9	19,6	Septembre..	13,8	—2,0	15,8
Avril	9,7	—11,7	20,7	Octobre	9,7	—8,0	17,7
Mai.....	12,7	—4,2	16,9	Novembre ..	10,7	—8,0	18,7
Juin	17,6	—2,5	20,1	Décembre ..	8,7	—6,5	15,2

Moyennes de l'année : maxima 10°77, minima —8°29, écart mensuel 19°06 ; température générale de l'année 1°24. Nous avons eu l'année dernière 1°34, et la moyenne des cinq années écoulées, celle-ci comprise, est de 2°63. Aucune n'avait encore été aussi rude en montagne que l'année qui nous occupe.

**Températures de 1888 à Douvaine (1,28^m), à Bonneville (1,49^m)
et à Chamonix (1,044^m).**

	Douvaine	Bonneville	Chamonix		Douvaine	Bonneville	Chamonix
Janvier... ..	—	—4°04	—4°80	Juillet... ..	17°87	15°70	14°30
Février... ..	1°00	—2,60	—2,58	Août.....	18,20	15,60	14,20
Mars.....	4,41	2,50	1,38	Septembre	—	15,12	13,00
Avril	7,69	8,00	5,03	Octobre ..	6,98	7,00	4,60
Mai.....	15,80	14,63	13,20	Novembre	5,56	4,50	2,70
Juin	18,80	16,53	15,25	Décembre	1,71	—2,30	—0,90

Année : 9°30 à Douvaine, 8°11 à Bonneville, 6°28 à Chamonix. Ces moyennes sont un peu plus élevées que l'année dernière, elles se rapprochent même passablement de leurs normales respectives qui seraient pour ces trois stations 10°20, 8°08 et 6°38.

Températures extrêmes : à Douvaine 37° le 4 juin (au soleil 57°), —44° en janvier, écart 51° ; à Bonneville 36° le 4 juin, —26° le 30 janvier (à cette date l'Arve charrie des glaçons), écart 62° ; à Chamonix 34° le 4 juin, —25° le 31 janvier, écart 59°.

Plus basse température au Biot (alt. 818^m) —19° le 31 janvier.

Observations de température faites à Talloires (1,78^m).

Janvier... —1°02	Avril ... 8°39	Juillet... 17°90	Octobre.. 9°07
Février... 0,22	Mai..... 15,97	Août..... 18,03	Novembre 7,38
Mars 4,61	Juin 18,66	Septembre 17,75	Décembre 2°47

Moyenne de l'année 9°95, supérieure à celle d'Annecy et même à celle de Douvaine, qui passe pour une station tempérée et qui est située plus bas. On remarquera que les plus-values de Talloires portent notamment sur les mois froids et presque pas sur ceux d'été.

Températures extrêmes : 33° le 15 août, —14° le 30 janvier, écart annuel 47°5.

Signalons quelques particularités de cette année. — Le mardi 16 juin, vers 11 h. du matin, le ciel étant presque pur, un coup de tonnerre très violent a retenti sur Paris ; la foudre est tombée sur l'église du Sacré-Cœur, où elle n'a occasionné aucun dégât. — Le 11 juillet, neige à Bruxelles et à Paris. — Le 14 du même mois, le thermomètre d'Annecy descend à 5 degrés et la neige tombe sur la dent d'Oche en Chablais. — Le 30 juin, la neige avait blanchi les cimes de 1,800 mètres autour de notre petit lac. — Neige encore en Sicile, vers Catane, le 21 octobre.

IV. — TEMPÉRATURE DE L'EAU.

Température de l'eau du lac d'Annecy, comparée à celle du sol à 0^m,30 de profondeur et à celle de l'air à 9 h. du matin.

	Air	Sol	Eau		Air	Sol	Eau
Janvier.....	—3°0	4°9	4°1	Juillet.....	17°1	16°4	18°2
Février.....	—1,9	4,1	3,7	Août.....	16,4	16,5	17,3
Mars.....	2,3	1,2	4,2	Septembre...	15,1	15,9	16,8
Avril.....	7,1	5,3	6,0	Octobre.....	5,9	10,5	12,4
Mai.....	15,7	11,7	12,8	Novembre...	4,8	7,8	9,1
Juin.....	17,7	15,1	18,2	Décembre...	—0,4	3,7	5,8

Moyennes annuelles : air 8°07, sol gazonné 8°92, eau du lac 10°72. Les températures de l'air et du lac se sont un peu relevées par rapport à l'année dernière, mais le sol est resté plus froid, à cause de l'hiver prolongé que nous avons eu à subir en 1888.

Températures extrêmes : sol gazonné 18° fin juillet et 16 août, 0°7 les 6 et 7 mars, écart 17°2 ; surface de l'eau du lac 20°7 le 29 juillet, 1° le 25 février, écart 19°7. La saison des bains, réglée sur une température d'au moins 18 degrés n'a duré que 68 jours, soit du 6 juin au 12 août, et encore dans ce court intervalle, la température du lac est-elle restée plus de trois semaines à 17 degrés.

**Températures d'un torrent et d'un puits à Mélan, comparées
à celle de l'air à 9 h. du matin, en 1888.**

	Air	Foron	Puits		Air	Foron	Puits
Janvier...	—6°30	»	8°78	Juillet....	16°31	14°10	8°22
Février...	—4,44	»	7,20	Août.....	16,22	12,30	9,72
Mars.....	4,42	»	6,40	Septembre	14,81	10,25	10,65
Avril....	6,80	»	5,62	Octobre..	5,90	»	11,78
Mai.....	14,80	»	5,65	Novembre	3,22	»	11,65
Juin.....	17,16	»	6,21	Décembre	—3,13	»	10,14

Moyennes annuelles : air 6°90, Foron », puits 8°50.

Températures extrêmes à la surface du Foron : 16°3 le 16 juillet. Jamais, pendant nos douze années d'observation, le maximum de juillet n'avait été si peu élevé à la surface de la rivière.

Dans l'eau du puits : 12°2 le 29 octobre, 5°4 le 30 avril.

Pour ces températures extrêmes comme pour la moyenne annuelle, il y a une baisse d'un demi-degré par rapport à l'année précédente. Elle provient soit de l'hiver prolongé de 1888, soit de son vilain été.

V. — HUMIDITÉ.

Etat hygrométrique de l'air à 9 h. du matin, en 1888.

	Annecy	Mélan	Différence		Annecy	Mélan	Différence
Janvier...	91,0	93,0	—2,0	Juillet....	77,0	75,8	+1,2
Février...	93,0	91,0	+2,0	Août.....	81,0	74,8	+6,2
Mars.....	76,0	81,2	—5,2	Septembre	88,0	84,1	+3,9
Avril....	84,0	74,6	+9,4	Octobre..	90,0	78,5	+11,5
Mai.....	69,0	66,2	+2,8	Novembre	90,0	85,4	+4,6
Juin.....	79,0	72,6	+6,4	Décembre	89,0	97,7	—8,7

Moyennes : Annecy 83,9 ; Mélan 81,2 ; différence +2,7.

L'humidité est plus grande en 1888 qu'en 1887 et en aucune autre année. Le mois de mai seul a été sec.

Leschaux, nous le regrettons, n'a pas donné d'observations sur l'état hygrométrique cette année.

Nous allons présenter pour le Semnoz le résumé de toutes nos observations. Elles sont faites une fois par semaine à midi et, conséquemment, ne représentent pas une moyenne régulière et normale, mais elles peuvent servir de terme de comparaison entre une année et l'autre. De plus, le résumé par saison fait ressortir cette particularité que nous indi-

quions déjà en 1883, à savoir que l'hiver est la saison de l'année la plus sèche en montagne, ce qui expliquerait pourquoi le baromètre y est aussi moins élevé que dans les autres saisons, contrairement à ce que nous voyons dans la plaine, où le baromètre en hiver est toujours haut.

Etat hygrométrique à midi au Semnoz (1,650^m).

HUIT ANS	1881	1882	1883	1884	1885	1886	1887	1888	MOYENNES
Janvier.....	»	53	54	67	80	74	84	71	69,0
Février.....	72	45	55	69	80	76	67	63	65,9
Mars.....	42	65	54	76	81	84	77	66	68,4
Avril.....	64	80	84	85	69	79	75	93	78,6
Mai.....	77	76	76	83	70	76	87	80	78,4
Juin.....	67	87	84	78	79	55	73	83	75,4
Juillet.....	58	85	86	83	83	79	79	86	79,9
Août.....	67	74	87	84	89	58	74	87	77,5
Septembre....	76	90	74	86	82	77	85	85	84,9
Octobre.....	60	82	74	78	85	82	83	81	78,1
Novembre....	40	70	77	92	86	79	83	86	76,6
Décembre....	60	74	62	80	75	74	85	76	73,2
ANNÉE...	62,4	73,4	72	80,4	79,9	74,4	79,3	79,8	75,2
Moyennes par saison : hiver 69,3, printemps 74,9, été 77,6, automne 78,9, année 75,2.									

VI. — EVAPORATION.

Millimètres d'eau évaporée à Annecy et à Mélan, en 1888.

	Annecy	Mélan		Annecy	Mélan
Janvier.....	»	6,6	Juillet.....	60,5	44,4
Février.....	»	7,4	Août.....	53,7	50,9
Mars.....	»	32,4	Septembre....	44,3	32,2
Avril.....	»	38,9	Octobre.....	24,4	29,6
Mai.....	74,8	83,4	Novembre....	40,5	45,4
Juin.....	63,0	49,4	Décembre....	»	6,7

Totaux : 330,9 à Annecy et 396,4 à Mélan.

Maximum en 24 heures : 4,5 le 12 mai et le 8 juin à Annecy, 4,6 le 26 mai à Mélan. On remarquera que c'est le mois de mai qui a fourni le plus fort contingent à l'évaporation tant à Annecy qu'à Mélan.

VII. — PLUIE ET NEIGE.

Résumé des observations sur la pluie et sur la neige faites en 1888
dans le département de la Haute-Savoie.

ALTITUDES.	STATIONS	JOURS PLUVIEUX OU NEIGEUX	EAU TOTALE RECUEILLIE	NEIGE MESURÉE		
				épaisseur sur le sol.	eau corres- pondante.	coefficient.
	Bassin du lac Léman.		millimèt.		millimèt.	
1162 ^m	Col des Gets	115	1465.8	4 ^m 44	392.6	88.4
818	Le Biot (vallée de la Dranse)	104	1318.1	3.12	290.7	93.1
395	Saint-Gingolph	139	1267.9	0.34	38.4	113.0
380	Evian-les-Bains	120	1158.2	»	»	»
428	Douvaine	124	1102.4	»	»	82.1
	Bassin de l'Arve.					
1044	Chamonix	134	1205.6	2.76	250.7	90.8
1113	Col de Megève	125	1290.1	2.03	270.8	133.3
553	Sallanches	139	1075.4	1.09	110.0	100.9
629	Mélan (vallée du Giffre) ..	150	1278.0	1.51	119.8	79.3
449	Bonneville	110	1162.0	0.98	83.4	85.1
435	Annemasse	99	867.6	0.98	76.9	78.5
	Vallée des Usses.					
773	Cruseilles	143	1195.4	1.45	132.0	91.0
259	Seyssel	63	988.6	»	»	»
	Bassin du Fier.					
1650	Pic du Semnoz	»	1170.0	»	»	»
931	Col de Leschaux	128	1253.4	2.51	206.6	82.3
712	Seythenex (vall. de l'Eau-Morte) ..	114	1095.8	1.68	140.0	83.3
507	Col de Faverges	117	1158.9	1.21	80.0	66.1
478	Talloires	131	1475.2	1.03	»	»
448	Annecy	137	1434.0	0.88	80.0	90.9
334	Rumilly (vallée du Chéran) ..	95	1238.4	0.67	63.0	94.0
675 ^m	MOYENNES	120	1210.0	1 ^m 67	155.7	93.2

Bien que l'année 1888 ait semblé extraordinairement pluvieuse, la hauteur d'eau mesurée ne s'écarte guère de la normale, non plus que le nombre des jours humides. L'impression défavorable provient de ce que les mois agricoles,

ceux où se font les travaux et les récoltes, ont été en effet très chargés, mais une compensation est résultée de la sécheresse relative des mois froids.

Les stations qui ont reçu le plus de pluie sont celles du bassin du lac d'Annecy. Talloires en a une quantité supérieure à la ville d'Annecy, l'excédent s'est produit en été. Jamais d'ailleurs cette saison n'avait été aussi pluvieuse : elle a donné en moyenne 500 millim. sur le département. Nous devons signaler aussi les premiers jours du mois d'octobre qui ont fourni, le 2 et le 3, jusqu'à 230 millim. d'eau à la station du Biot et 160 à celle d'Annecy.

En ce qui concerne la neige, il n'y a pas non plus grand écart avec la normale, qui est dans notre pays de 1^m,63 : le tableau qui précède donne 1^m,67. Les dernières neiges sont tombées à Annecy le 13 avril et les premières neiges automnales le 21 décembre. Nos dates séculaires sont le 8 avril et le 16 novembre.

On a remarqué, cette année, que la neige tombait en général de nuages peu élevés, en sorte que des stations de montagne de grande altitude en ont reçu une moindre épaisseur que d'autres situées bien au-dessous. Le tableau suivant démontre ce fait. Il est formé d'éléments réunis par le P. Denza, directeur de la Société météorologique italienne.

Neiges tombées dans la vallée d'Aoste pendant la 2^e quinzaine de février 1888.

ALTITUDES	STATIONS	NEIGE
2,478 ^m	Grand-Saint-Bernard.....	0 ^m 92
2,160	Petit-Saint-Bernard.....	1 45
1,538	Valsavaranche.....	1 50
1,513	Cogne.....	2 95
1,421	Champorcher.....	4 »
774	Arvier.....	3 »
760	Pont-Bozet.....	3 »
375	Bard.....	1 90

Comme on le voit, le maximum est tombé à Champorcher, à l'altitude moyenne de 1421 mètres. Plus haut, les nuages de neige n'avaient pas encore toute leur puissance, tout leur rendement, pour ainsi dire. Plus bas, les flocons commencent à se réduire par l'élévation graduelle de la température : il en tombe cependant une couche plus épaisse que dans les hautes stations du Grand et du Petit-Saint-Bernard.

VIII. — LACS ET RIVIÈRES.

Le lac d'Annecy monte en mars et se maintient à un niveau relativement élevé jusqu'en automne. La plus haute cote est de 0^m,99 le 9 juillet, la plus basse est de 0^m,39 le 4 mars ; amplitude de l'année 0^m,60, contre 0^m,76 l'année précédente.

Très faible crue sur le lac Léman, malgré l'abondance des neiges printanières : résultat qu'il faut attribuer de plus en plus à la perfection du barrage régulateur établi récemment à Genève et à la prévoyance des ingénieurs chargés de son fonctionnement. La plus haute cote, 1^m,33, s'est réalisée le 7 octobre ; l'étiage avait été de 0^m,47 le 8 mars ; nous sommes donc en présence d'une oscillation de 0^m,86, au lieu de 1^m,43 qu'elle atteignait en moyenne avant la construction des nouveaux barrages.

A Sallanches, les pluies estivales jointes à la fonte des neiges font monter l'Arve à 2^m,10 le 7 juin, à 2^m,22 le 5 juillet et à 2^m,02 le 22 août. L'étiage est de 0^m,76 pendant les derniers jours de février et les premiers jours de mars. Amplitude annuelle 1^m,46.

Beaucoup plus forte est cette amplitude à Bonneville, où l'Arve a reçu presque tous ses affluents et subit par conséquent l'influence directe des pluies. L'échelle du pont Charles-Félix marque 1^m,80 le 5 juillet, 2^m,22 le 1^{er} août

et 2^m,45 le 3 octobre. Pendant les froids secs de décembre, ce niveau s'abaisse à 0^m,19 au-dessous du zéro, ce qui donne un écart total, très rare à cette station, de 2^m,64.

Le Foron et la Seimaz, affluents de l'Arve, ont débordé vers le milieu de mars. Ces mêmes rivières et une foule d'autres, notamment celles du Chablais, ont débordé à la suite des pluies torrentielles des 2 et 3 octobre, causant d'énormes dégâts qui sont évalués, pour les voies de communication seulement, à plus de 400,000 fr.

Par suite de ces mêmes pluies, la crue du Fier, à l'entrée des Gorges de Lovagny, atteignit la hauteur extraordinaire de 38 mètres; elle eut lieu dans la nuit du 3 au 4 octobre, surmontant le faitage du toit du chalet, qui s'affaissa sur lui-même à 4 h. du matin. La crue de mai 1877, la plus forte qui eût été enregistrée jusqu'alors, fut inférieure de 8 mètres à celle dont nous parlons.

IX. — ORAGES.

Jours orageux dans la Haute-Savoie pendant l'année 1888.

(Les orages avec grêle sont marqués du signe *.)

Janvier et février.....	»
Mars : le 10 à Leschaux ; le 15 à Leschaux et à Faverges ; le 16 à Bonneville	3
Avril : le 23 au Biot, à Douvaine, à Bonneville et à Cruseilles ; le 24 à Annecy ; le 25 au Biot, à Annemasse, à Cruseilles, à Leschaux et à Annecy	3
Mai : le 9 au Biot et à Bonneville ; le 10 à Cruseilles ; le 19 au Biot ; le 26 à Douvaine ; le 27 à Cruseilles ; le 28 à Mélan ; le 29 à Bonneville.....	7
Juin : le 8 à Douvaine, à Cruseilles et à Annecy ; le 20 à Leschaux ; le 21 à Mélan, à Bonneville et à Seythenex ; le 23 au Biot *, à Annecy et Annecy-le-Vieux (foudre) ; le 24 à Leschaux ; le 25 à Douvaine, Mélan et Bonneville ; le 26 à Douvaine (très fort), à Cruseilles et Annecy ; le 27 à Leschaux (violent) ; le 29 à Cruseilles (violent)....	9

Juillet : le 1 ^{er} à Leschaux ; le 5 à Bonneville, Cruseilles, Seythenex et Leschaux ; le 6 à Cruseilles et Leschaux ; le 7 à Mélan, Seythenex et Annecy (foudre) ; le 25 à Douvaine, Annemasse, Leschaux, Rumilly ; le 26 au Biot, à Mélan, à Bonneville, Seythenex, Faverges et Annecy ; le 27 aux Gets *, à Douvaine, Mélan, Leschaux et Rumilly ; le 28 à Bonneville, à Annemasse *, Leschaux * et Annecy.....	8
Août : le 5 à Mélan ; le 15 à Chamonix, Mélan, Annemasse et Annecy ; le 17 à Mélan, Bonneville, Onnion (foudre) et Annemasse ; le 21 à Mélan, Bonneville et Annecy ; le 25 à Mélan..	5
Septembre : le 1 ^{er} à Douvaine, Mélan, Bonneville * (très violent), Annemasse, Leschaux * ; le 7 à Bonneville * ; le 17 et le 21 à Douvaine ; le 24 à Mélan, Annemasse, Thônes (foudre) et Annecy ; le 30 à Leschaux et Annecy (très violent).....	6
Octobre : nuit du 2 au 3 orage très violent sur tout le pays, sauf au Semnoz, à Faverges et dans la haute vallée de l'Arve (grêle à Leschaux seulement).....	1
Novembre et décembre.....	»
Total des jours orageux.....	42

Orages avec grêle 6. Coups de foudre 4.

Jours orageux à Annecy : avril 2, juin 3, juillet 3, août 2, septembre 1, octobre 2, total 13. La normale est de 17.

Les orages les plus violents furent ceux du 7 juillet, du 17 août, du 1^{er} septembre et ceux des 2 et 3 octobre.

X. — RÉSUMÉ AGRICOLE.

Un long hiver suivi d'un beau printemps, un été nul suivi d'un bel automne, voilà en deux mots le bilan de 1888. Grâce au printemps tardif, la floraison des arbres fruitiers a été magnifique et leur récolte s'est effectuée, grâce aux beaux jours de l'automne, dans les meilleures conditions.

Les pluies estivales ont fait manquer les fenaisons : très peu de voitures de foin sont rentrées sans être mouillées, dans la plaine comme dans les hauteurs. Les regains ont

été beaux, mais rentrés aussi par le mauvais temps à cause des pluies de la première quinzaine de septembre. — Les marais eux-mêmes ont donné une coupe médiocre, moins abondante et moins bonne que l'année précédente à cause de l'humidité.

Pour le même motif, la récolte des céréales a été mauvaise : le blé, très maigre, a donné une farine qui foisonnait peu, et des semences que dans plusieurs domaines il a fallu remplacer. — Les pommes de terre ont en grande partie pourri sur place ; le peu qu'on a retiré n'était pas bon, et là encore ce qui a été employé comme semence au printemps suivant a donné des mécomptes : on a constaté entre autres que les tubercules provenant des vignes arrachées ne levaient pas. — Vendange mesquine et de qualité inférieure : 96,762 hectolitres pour tout le département, soit une diminution de 66,625 sur l'année précédente. — Pas de raves, pas de blé noir. — Beaucoup de châtaignes, mais peu de noix, petites, avortées, charbonneuses.

En revanche, une quantité énorme de cerises, prunes, pêches, de pommes et de poires. On ne souvient pas d'en avoir tant vu depuis un siècle ¹. Les pommes reinettes de belle qualité se vendaient de 10 à 12 fr. les 100 kilos ; les pommes à cidre de 4 à 5 fr. les cent kilos. Quant au cidre lui-même, il se vendait communément 0,10 cent. le litre ; du cidre fait avec des pommes normandes s'est vendu 0,20 cent. le litre. — Les forêts de leur côté ont montré une exubérance de production qui n'a pas été sans utilité : l'huile de faine, par exemple, que l'on a pu extraire dans maint endroit, avec un rendement de 10 à 12 %.

¹ Nos grandes années de fruits en Savoie ont été 1776, 1779, 1808, 1837, 1867, 1874. Les journaux ont parlé d'une récolte exceptionnelle en 1788 : c'est sans doute pour d'autres parties de la France, car nos observations savoisiennes n'en disent rien.

Pour compléter ce résumé, disons que la mortalité de la ville d'Annecy a été moindre que ne l'auraient fait supposer les apparences défavorables de la saison : 48 enfants et 206 adultes, en tout 254 décès contre 263, chiffre normal. De fait, il n'y a pas eu de maladie épidémique, sauf en hiver celle des oreillons, qui a réuni à l'hôpital jusqu'à 52 militaires à la fois, mais qui n'a pas eu cependant d'issue fâcheuse. — Les animaux ont plus souffert que les hommes de notre long hiver : une hécatombe d'oiseaux a suivi les froids de mars et d'avril ; la conséquence a été une multiplication insolite d'insectes de toute espèce principalement de chenilles et de limaces, sans parler des hannetons que leur cycle triennal ramenait en 1888 ¹.

F. E. TISSOT.

L'ÉBOULEMENT DU TAUREDUNUM

EN 563

(Suite et fin.)

Donnons maintenant la parole à M. Chavannes :

C'est sur ces anciennes chroniques que se sont basés les historiens et archéologues subséquents. Le principal, Frédéric de Gingins, dans un mémoire sur les antiquités du Valais, étudiait la question et plaçait le Tauredunum au Bois-Noir, en amont de Saint-Maurice. Là la vallée déjà très resserrée, et bordée de part et d'autre par des rochers abrupts, paraît barrée par les immenses dépôts d'alluvion du torrent de Saint-Barthélemy, qui ont refoulé le Rhône jusqu'au pied des rochers de la rive droite. Pour un observateur superficiel, il pourrait sembler que l'on ait là les restes du grand barrage décrit par les chroniqueurs. Mais les alluvions du Bois-Noir sont un *cône torrentiel* normal, très développé et fortement incliné, présentant, il est vrai, sur certains

¹ Ce cycle de trois ans des hannetons se vérifie avec régularité pour la Haute-Savoie depuis 1804.

points des blocs de dimensions considérables ; cependant ces derniers ne sont que les restes de débâcles torrentielles plus violentes que les charriages ordinaires et ne sauraient être pris pour les débris directs d'un éboulement. Dans la formation des cônes torrentiels, il s'établit un équilibre entre les apports annuels moyens et les apports exceptionnels dus à de rares débâcles ; cet équilibre se traduit par la distribution des matériaux dans la masse du cône et par l'inclinaison de la surface. La structure des cônes torrentiels et leur rôle dans la formation du sol des vallées ont été trop exactement étudiés pour que l'on puisse maintenant confondre les cônes et les éboulements.

Une autre circonstance empêche de placer au Bois-Noir le barrage du Tauredunum, c'est le trop grand éloignement du lac. A une pareille distance, les eaux faisant irruption auraient dû se répartir sur une trop grande surface avant d'arriver au lac et n'auraient pu produire les effets décrits.

Il fallait donc abandonner l'opinion de Frédéric de Gingins et de tous ceux qui jugeaient la question essentiellement d'après les documents historiques.

En mai 1843, Rodolphe Blanchet fut engagé à s'occuper de ce sujet par le fait que l'on découvrait près de Roche de grandes quantités de troncs d'arbres transformés en charbon et en lignite. Blanchet examina sur place ces gisements et constata que tous ces arbres étaient dirigés contre le pied de la montagne. Ils paraissaient avoir été déracinés par un courant d'air qui les aurait tous couchés dans cette direction. Blanchet fut également frappé par le nombre de petites collines qui sont parsemées sur la plaine du Rhône entre Chessel et Noville, et il se demanda si ne n'était pas là les restes d'un vaste éboulement et peut-être de celui du Tauredunum.

Plus tard, en 1851, la question fut reprise d'une manière scientifique par Troyon et Morlot. Ces deux savants explorèrent très en détail toute la contrée et consignèrent le résultat de leurs recherches dans une petite notice qui parut dans le Bulletin de 1853 de la Société des sciences naturelles. Entre 1851 et 1865, ces messieurs ne négligèrent aucune des occasions qui se présentaient pour faire de nouvelles constatations. A cette époque on travaillait beaucoup aux canaux destinés à recueillir les eaux et à assainir la plaine. On constata aux Evouettes et à Chessel une série très intéressante de collines que le canal dut traverser. Ces collines, hautes de 30-40 pieds au-dessus du Rhône, sont

couvertes de bois et de végétation. Elles sont constituées intérieurement par des blocs éboulés. Venetz crut y voir des moraines, mais les tranchées que l'on pratiqua montrèrent avec évidence que l'on avait affaire à des monceaux d'éboulis bien caractérisés. La masse en est formée par des accumulations irrégulières de blocs brisés, contusionnés, en partie agglutinés par un ciment argilo-calcaire, formé par la solidification de la poussière qui accompagne toujours un grand éboulement et qui est le produit de la trituration des matériaux pendant la chute. On observa une structure tout analogue sur plusieurs points de l'éboulement d'Elm. Les roches sont des calcaires jurassiques, identiques à ceux qui constituent le massif de Grammont.

L'ensemble de ces collines d'éboulis forme une bande irrégulière arquée qui s'étend, en longueur, de Chessel à Noville, et, en largeur, des Evouettes à Chambon.

Selon M. Morlot ¹, « l'éboulement est parti de la sommité du « Grammont (*Dérotchiaz* ²), dominant le couloir des Evouettes, par lequel il est descendu. Un quartier de montagne d'environ 1000 pieds « de puissance et situé entre 5 et 6000 pieds de hauteur au-dessus du « Rhône, se détacha et glissa sur une surface inclinée de 30 à 40° et « vint se précipiter d'abord par-dessus un escarpement d'environ « 1000 pieds de hauteur situé dans le couloir des Evouettes, et acquit « ainsi une force d'impulsion énorme. La masse lancée comme dans « une coulisse, à la partie inférieure du couloir, fut projetée sur la « plaine du Rhône, qu'elle couvrit de ses débris sur toute son étendue « entre Noville, Chessel et Chambon. Le fleuve fut barré par elle et « reflua jusqu'aux rochers de St-Triphon, en amont desquels se « trouve un dépôt formé par ce lac temporaire. La rupture de la « digue eut lieu à la Porte-du-Scex, là où elle avait le moins de puissance. »

Le barrage fut complété : 1° par une seconde zone de collines qui enveloppe la première et qui a été formée par le refoulement du sol même de la vallée. Ces collines sont constituées par les anciennes alluvions du Rhône (sables et limon) dont les couches ont été relevées et plissées par l'immense pression latérale des masses éboulées.

¹ *Bulletin*, t. III, p. 281-286.

² *La Dérotchiaz* signifie dans la langue populaire du Valais la montagne éboulee. (*Note de la Rédaction.*)

2° Par les forêts ravagées et couchées par le vent de l'éboulement contre le pied de la montagne, aux environs de Roche.

Les effets du barrage sont dûment démontrés par les dépôts de limon qui recouvrent la plupart des collines. Sur plusieurs points, la superposition du limon, déposé horizontalement sur les couches inclinées des collines de refoulement, est des plus nettes; il en est de même sur d'autres points, où le limon a recouvert les collines d'éboulis de la première zone. Ailleurs encore, comme à Noville, il s'est accumulé de grandes masses de limon qui ont complètement recouvert les portions les moins saillantes de l'éboulement. Partout ces limons du barrage renferment de nombreux squelettes d'hommes et d'animaux (cheval, vache, cochon, chèvre, mouton), victimes de la catastrophe. Il ne saurait être question de restes de sépultures, car les squelettes sont dans les positions les plus variées, comme ce doit être le cas pour des cadavres flottés et accumulés sur certains points par le tournoiement de l'eau. Les ossements humains présentent un beau type de crâne, que M. Rüttimeyer appelle le type de Sion; les mâchoires de cheval sont du type dit romain; les ossements de vache, très nombreux, appartiennent à une petite race; il en est de même des restes de cochon; tandis que des mâchoires de chèvre et de mouton trahissent des animaux de grande taille.

La partie de la montagne d'où s'est détaché l'éboulement est très facile à reconnaître, surtout des environs de Roche et d'Yverne. C'est un immense cirque de roches nues, entre le sommet de Grammont (ou Chaumény) et l'origine du ravin escarpé des Evouettes. On se rend très bien compte comment la masse a dû glisser sur les couches restées en place et fortement inclinées au sud-est. Ces couches portent encore à leur surface, sur les points préservés des érosions subséquentes, des stries profondes qui accusent nettement la direction du glissement. Autre chose des plus intéressantes, ces mêmes couches portent, en outre, les traces du second éboulement signalé par Grégoire de Tours, sous forme de stries qui croisent obliquement les premières et qui, par leur direction, indiquent la position que doivent avoir occupée les masses du second éboulement.

Aux environs des Evouettes, on a retrouvé les restes de constructions anciennes d'où l'on a retiré une tête de christ sculptée, en style byzantin bien caractérisé. On peut la voir au Musée cantonal, dans la salle Troyon.

On voit par ce qui précède que toutes les observations géologiques et archéologiques faites sur le terrain par MM. Troyon et Morlot, pendant une série d'années et avec la plus scrupuleuse exactitude, confirment d'une manière éclatante le récit des chroniqueurs et qu'ici l'histoire et la géologie se donnent le plus heureusement la main.

Un seul point peut encore rester sujet à interprétation. C'est celui des effets mécaniques causés par la catastrophe sur les rives du Léman. Le chroniqueur les attribue à la rupture du barrage et à l'invasion subite des eaux accumulées en amont.

Si l'existence du barrage et d'un petit lac temporaire, s'étendant de Chessel à St-Triphon, est incontestablement établie, il peut paraître fort douteux que la rupture du barrage ait été assez subite et l'écoulement de l'eau assez prompt pour avoir produit les effets décrits par la chronique. Nos connaissances actuelles sur les lois de l'hydraulique et les faits constatés lors des grands éboulements contemporains nous porteraient plutôt à croire que la perturbation du niveau du lac aurait été produite par l'immense courant d'air qui devait accompagner l'éboulement. Tout un ensemble de circonstances semble corroborer cette explication et autoriser à faire une distinction dans le récit de Grégoire entre deux faits que le chroniqueur donne comme simultanés et en rapport de cause à effet, tandis qu'ils auraient été distincts et séparés l'un de l'autre par un laps de temps plus ou moins long.

Il y a des questions historiques sur lesquelles, faute de documents précis ou concordants, on sera encore longtemps avant de s'entendre. En est-il de même de celle du Tauredunum ? Les témoignages des contemporains se contredisent-ils ? Les études géologiques faites aux Evouettes par des hommes éminents ne confirment-elles pas complètement le récit de Grégoire de Tours ? Que faut-il donc pour que tout le monde soit d'accord sur ce point ? — Pas grand'chose : Donner la plus grande publicité à des écrits qui, comme celui que nous venons de reproduire, résument avec clarté et impartialité l'historique d'une question controversée, mettent en quelques pages le lecteur au courant de tout ce qui a été dit, et lui permettent de se prononcer lui-même avec connaissance de cause.

A. CONSTANTIN.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

14^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 5. — MAI 1889.

Pressions barométriques moyennes : 720,6 à Annecy, 680 à Leschaux, 704,4 à Mélan. Maxima le 30 et minima le 26 aux trois stations. Excursion du mercure : 44,7 à Annecy, 41,6 à Leschaux et 45,4 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Moyenne à Annecy du maxima 22°1, du minima 8°9, à 9 h. du matin 14°8. Moyenne générale : à Douvaine 15°4, à Chamonix 12°3, à Mélan 13°2, à Bonneville 10°, à Leschaux 10°2, à Talloires 10°6.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 12°8, de celle de puits 10°, de celle de rivière 10°, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 11°8.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de mai, le	6	13	20	27	...	
Thermomètre... }	maxima.	10°2	7°7	7°9	9°7	...
	minima .	—2°	—2°6	—1°	—1°	...
Baromètre à 0°.....	622.2	625.4	624.5	621	...	

A cette station, la température atteint son minimum —2°5 le 4 et son maximum 15° le 31. Le minimum barométrique est de 619 le 26 et le maximum 631 le 21.

PLUIE. — Mois très pluvieux. Fortes averses les 7, 11, 22 et 28. Maximum d'eau recueillie 308^m/m⁵ en 12 jours à Saint-Gingolph. Minimum 45^m/m⁹ en 15 jours à Seythenex.

ORAGES. — A Talloires le 23 ; à Douvaine les 4, 5, 31, ce dernier très fort ; à Bonneville les 4, 15, 26, 31 ; à Leschaux les 4, 26, 27 et 31 (violent). Dans la plupart des stations les orages de la dernière semaine sont accompagnés de grêle.

BULLETIN N° 6. — JUIN 1889.

Pressions barométriques moyennes : 723,3 à Annecy, 682,7 à Leschaux, 706,8 à Mélan. Maxima le 30 et minima le 10 aux trois stations. Excursion du mercure : 11,3 à Annecy et à Leschaux et 11,75 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Supérieure à la normale. Moyenne à Annecy du maxima 25°5, du minima 12°8, à 9 h. du matin 18°8. Moyenne générale : à Douvaine 19°1, à Chamonix 15°3, à Mélan 16°6, à Bonneville 10°, à Leschaux 14°7, à Talloires 20°.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 18°4, de celle de puits 6°9, de celle de rivière 10°; du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 16°.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de juin :	le	3	10	17	24	
Thermomètre...	maxima.	14°6	14°7	8°9	13°5	
	minima.	1°	3°	2°	4°	
Baromètre à 0°.....		626,2	622,2	626,9	628,7	

A cette station, la température atteint son minimum +1°5 le 14 juin et son maximum 15° le 7. Le minimum barométrique est de 622,2 le 10 et le maximum de 634,2 le 30.

PLUIE. — Mois très pluvieux : il a plu 28 jours à Saint-Gingolph où la hauteur d'eau mesurée atteint 422m/m. Le minimum est à Seythenex où l'on n'a que 69m/m en 16 jours. Fortes averses sur tout le pays les 3, 14 et 15. Le 14, l'Arve monte à 2 m. à Bonneville et le Léman s'élève de 0m,20. Au Semnoz le pluviomètre donne 174m/m5.

ORAGES. — Au Biot les 7, 8, 13, 20 et 26 ; à Douvaine les 2, 8, 9, 12, 19, 20 et 26 ; à Sallanches les 3, 15, 28 ; à Mélan les 7, 8, 9 (grêle), 12, 20, 26 ; à Bonneville les 2, 13 et 26 ; à Annemasse les 2, 8, 10, 12, 13, 20, 23, 26, à cette date la foudre incendie une maison à Vétraz-Monthoux ; à Cruseilles les 2, 8, 10 et 27 ; à Seythenex les 2, 8, 9 ; à Talloires les 2, 17 et 26 ; à Leschaux les 2, 8, 13, 17, 20, 27 et 29 ; à Annecy les 2, 7, 8, 20, 26, 28 et 29.

OBSERVATIONS DIVERSES. — A Saint-Gingolph lac Léman agité le 2. A Douvaine, floraison de la vigne le 20, fenaïsons des prairies naturelles le 28, récolte abondante. A Sallanches, épiage de l'avoine le 15. Floraison du blé d'hiver le 12 à Cruseilles et à Faverges, le 20 au Biot et le 30 à Seythenex. A Leschaux on observe des nuages à 200 m. plus bas que l'observatoire les 16 et 17 juin.

BULLETIN N° 7. — JUILLET 1889.

Pressions barométriques moyennes : 724,7 à Annecy, 684 à Leschaux, 708,0 à Mélan. Maxima le 1^{er}, minima le 26 aux trois stations. Excursion du mercure : 9,5 à Annecy, 9,4 à Leschaux et 10,0 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Chaude pendant la première quinzaine, basse pendant la deuxième. Moyenne à Annecy du maxima 25°9, du minima 12°0, à 9 h. du matin 18°4. Moyenne générale : à Douvaine 19°3, à Chamonix 14°6, à Mélan 16°5, à Bonneville 17°2, à Leschaux 14°4, à Talloires 19°8.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 20°6, de celle de puits 7°78, de celle de rivière 10°, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 16°9.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de juillet : le	1	8	15	22	29	
Thermomètre... {	maxima.	12°7	12°1	19°7	12°7	12°5
	minima.	4°5	5°	3°5	3°	0°
Baromètre à 0°.....	632,6	629,3	628,9	628,2	629,2	

A cette station, la température atteint son minimum 0° le 28 et son maximum 20° le 12. Le minimum barométrique est de 621,2 le 27 au matin et le maximum 634,2 le 1^{er} juillet.

PLUE. — Mois sec pendant la première quinzaine, très pluvieux pendant la seconde, plusieurs stations enregistrent plus de 100^m/^m d'eau les 27 et 28, Talloires en a jusqu'à 120^m/^m dans ces deux journées. Le maximum du mois est à Saint-Gingolph : 331^m/^m en 9 jours, minimum 71^m/^m en 2 jours à Rumilly. Au Semnoz 253^m/^m2.

ORAGES. — Aux Gets le 22, au Biot les 9, 13, 22 et 26 ; à Douvaine les 5, 12, 13, 22 et 26 ; à Saint-Gingolph les 19, 25, 26, 27, 28 et 29 ; à Megève le 13 (grêle) ; à Sallanches le 13 (grêle de 20 minutes) ; à Mélan les 9, 13 et 26 ; à Annemasse les 5, 6, 13 (grêle, foudre à Ambilly), 22 et 26 ; à Cruseilles le 23 ; à Seythenex les 5, 13 et 23 ; à Annecy les 13 et 26. A la suite du mouvement orageux du 26, la température se refroidit et la neige couvre les montagnes aux altitudes de 2000 mètres.

Le Secrétaire de la Commission, E. TISSOT.

(REVUE SAVOISIENNE.) *Le Directeur-gérant : A. CONSTANTIN.*

SOMMAIRE :

Séance du 14 novembre.

Liste des dons faits à la Société.

RULLIER Jean. Les Ceutrons.

MAILLARD Gustave. Trouvaille archéologique à Saint-Triphon (Suisse).

GONTHIER J.-F. Les saints honorés dans le diocèse de Genève.

Bulletins de la Commission de météorologie.

Table des matières pour 1889.

Table analytique des cinq dernières années : 1883-89.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

Séance du 14 novembre 1889.

PRÉSIDENCE DE M. CAMILLE DUNANT, PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture : 1^o d'une circulaire ministérielle relative au prochain congrès des sociétés savantes à la Sorbonne ; 2^o d'une lettre de la Société archéologique du Limousin concernant les anciens peintres émailleurs de Limoges ; 3^o du programme du concours ouvert par la Société archéologique du Midi de la France.

LE MÊME fait part à la Société que M. le chanoine Ducis vient d'être honoré d'un bref très flatteur de Sa Sainteté à propos de son récent ouvrage : *Saint Maurice et la légion thébéenne*.

La Société procède ensuite à la nomination de deux jurys pour examiner les poésies et les travaux historiques présentés aux concours de cette année.

M. RITZ rend compte de différents ouvrages de M. l'abbé Briffod, notamment des *Harmonies du mont Blanc*, des *Echos de nos montagnes* et des *Refrains de Savoie*. A la

(REVUE SAVOISIENNE.)

18

lecture du titre de ces ouvrages, surtout du dernier, on pourrait croire que l'auteur a harmonisé les mélodies populaires de la Savoie; il n'en est rien, car il n'y en a qu'une seule qui puisse porter ce nom, c'est l'air de la chanson *Mârë, maryâz-më çty an*; les autres appartiennent pour la plupart à l'auteur, il en est de même des paroles.

M. Briffod a eu soin d'indiquer les retouches qu'il a faites aux poésies empruntées à des poètes du pays; il aurait dû en faire autant pour la musique; ainsi le n° 1 des *Harmonies du mont Blanc* est évidemment inspiré par l'air *Rendez moi ma patrie*, et dans le n° 2 on retrouve presque en entier le chœur *Sur la montagne*, de Kucken, dont la plupart des paroles ont même été textuellement copiées. L'abbé Briffod a certainement étudié l'harmonie, et il ne manque pas de talent, mais on voit que la pratique lui manque, ce qui explique les fautes d'harmonie qui lui ont échappé.

M. LE SECRÉTAIRE présente de la part de M. Rassat, instituteur à Gruffy, huit croquis de bas-reliefs provenant de l'ancienne église de cette paroisse. Il en sera rendu compte prochainement; en attendant, la Société est heureuse de lui voter une adresse de remerciements pour sa générosité et pour le zèle qu'il a montré en toute occasion pour sauver de l'oubli les antiquités de sa commune. Dernièrement encore il faisait don d'une trouvaille précieuse faite dans une tombe burgonde; nous en rendrons compte aussitôt que nous serons en possession du rapport qu'un membre de la Société est chargé de faire à ce sujet.

LE MÊME présente à la Société de la part de l'auteur, M. Fr. Brachet, une nouvelle édition du *Dictionnaire du patois du canton d'Albertville*, qui a été considérablement augmentée; il ajoute qu'en faisant disparaître certaines

imperfections de la première édition, l'auteur a rendu la nouvelle bien supérieure à l'ancienne.

LE MÊME fait part de ses recherches sur Jean Ménenc, de Cluses, dont il a été souvent question dans ces derniers temps. Il rectifie et complète la biographie de cet instituteur laïque qui jouit, à la fin du xvi^e siècle, d'une grande célébrité dans notre contrée. Il termine sa dissertation en offrant à la Société un petit bouquin de modeste apparence, intitulé : *Dialogue du Planan et du Montaignard qui desbattent de leur prééminence*, par J. Ménenc. Lyon. 1590.

M. Serand fait observer que la bibliothèque de la Florimontane possède déjà la *Sauvegarde*, du même auteur, ce qui fait que nous avons maintenant Ménenc au complet, car son premier opuscule, *L'Image de vie*, est introuvable. Il ajoute que l'exemplaire de la *Sauvegarde* que nous possédons a dû appartenir à Vaugelas ; sur la dernière page de la garde on voit le nom de *Claudius Faber* quatre fois répété ; l'écriture est du commencement du xvi^e siècle. Cette profusion de signature est certainement un signe distinctif du jeune âge ; or Vaugelas n'avait que 16 ans, en 1601, quand la *Sauvegarde* parut. D'ailleurs on ne connaît aucun autre *Faber* du nom de Claude, vivant à cette époque à Annecy. M. Serand donne encore d'autres renseignements sur la provenance de ce précieux bouquin ; il n'oublie qu'une chose, c'est de nous rappeler le nom du donateur.

M. CONSTANTIN annonce qu'à son grand regret l'état de sa santé ne lui permet plus de remplir les fonctions de secrétaire de la Société.

M. L'ARCHIVISTE fait circuler les dons et les échanges. La Société vote des remerciements à MM. les donateurs des ouvrages suivants :

Jean Bastin. *Etude des participes basée sur l'histoire de la langue*, par J. Bastin. Saint-Pétersbourg, 1889. III^e édition in-8°, IV-74 p.

Pierre-Joseph Bét haz (chanoine). *Le pape Innocent V est-il français ou italien ? Réponse à M. le professeur Borrel*, par P.-J. Bét haz. Aoste, 1888. In-8°, 56 p.

— *Le pape Innocent V est-il français ou italien ? Pièces du débat entre Moutiers et Aoste.* Aoste, 1883.

Brachet François. *Dictionnaire du patois savoyard, tel qu'il est parlé dans le canton d'Albertville.* Nouvelle édition refondue, corrigée et augmentée. Albertville, 1889. In-8°, 246 p.

Briffod (l'abbé). *L'art de la psalmodie catholique d'après la tradition*, par l'abbé Briffod. Paris, 1876. Gr. in-8°, 284 p.

Chadourne André. *Bronzes et Marbres*, précédés de considérations sur la poésie nouvelle. Paris, Dentu, 1889. Petit in-8°, 92 p.

A. Constantin. *Le dialogue du Planan et du Montaignard qui desbattent sur leur prééminence*, par Jean Menenc. Lyon, 1590.

— *Joseph Beard et ses œuvres. Supplément au Recueil complet de ses chansons*, par A. Constantin. Annecy, 1889. In-8°, 46 p.

— *Menus faits relatifs à l'histoire littéraire de la Savoie vers 1600*, par A. Constantin. Rumilly, 1889. In-8°, 46 p.

Fr. Croisollet. *Mémoire sur les véritables armoiries de la ville de Rumilly*, par François Croisollet. Rumilly, 1889. In-8°, 8 p.

Ch. DuBois-Melly. *Relations de la cour de Sardaigne et de la république de Genève, depuis 1754 jusqu'à 1773*, par Charles DuBois-Melly. Turin, 1889. In-8°, 66 p.

— *De la désertion malicieuse et de l'adultère, de la séparation conjugale et du divorce sous l'ancienne législation genevoise*, par Ch. DuBois-Melly. Genève, 1889. In-8°, 40 p.

Gonthier (l'abbé). *Le Sanctuaire de N.-D. d'Hermonne en Chablais.* Notice historique avec chants et prières. Annecy, 1889. In-16, 40 p.

Jules Vuy. *Notes historiques sur la prise de Thonon et sur le pillage de Marclaz*, par Jules Vuy. Thonon, 1888. In-8°, 40 p.

Le Secrétaire, A. CONSTANTIN.

LES CEUTRONS

Les peuples primitifs de nos vallées étaient d'origine celtique et appartenaient à la grande famille arienne.

Partis du nord-est de l'Asie mineure, où ils paraissent s'être établis peu de temps après la dispersion des hommes dans les plaines de Sennaar, les Celtes tournèrent leurs regards vers l'Occident.

Quand ils eurent franchi le Caucase, ils s'avancèrent vers le nord dans les plaines immenses de la Russie, d'où, après des marches et des haltes plus ou moins longues et plus ou moins nombreuses, ils vinrent s'établir et peupler l'Europe occidentale ¹.

Divisés en deux branches, les Kimris et les Galls ², ils occupèrent les Gaules à une époque qu'il est impossible de préciser, mais qui est certainement très ancienne. Quelques auteurs reportent l'invasion de ces peuples du XVIII^e au XV^e siècle avant J.-C. ³; d'autres la retardent du VI^e au V^e siècle ⁴.

Les Kimris s'arrêtèrent en Belgique.

Les Galls envahirent la France actuelle et rejetèrent, sur le littoral de la Méditerranée et jusqu'au delà des Pyrénées, les Ibères qui occupaient le pays. La Gaule reçut d'eux son nom : *Ceilt-ach* ou *Gallt-ach* ⁵.

La rencontre des Celtes et des Ibères fut signalée par de grands combats. Au fur et à mesure qu'arrivaient de

¹ CHANTREL, *Histoire romaine*.

² *Encyclopédie du XIX^e siècle*, vol. VII, p. 323. — CHANTREL, *Histoire romaine*.

³ et ⁵ CHANTREL, *Histoire romaine*.

⁴ DESJARDINS, *Géographie de la Gaule*, vol. II, p. 188.

nouvelles tribus galloques, la guerre devenait plus acharnée ; elle se termina par la victoire des envahisseurs.

De semblables combats eurent lieu contre les Ligures établis dans la vallée du Rhône. Comme les Ibères, ils furent contraints d'abandonner le pays aux nouveaux arrivants et de passer en Italie par le littoral de la Méditerranée.

Les traits saillants de la famille celtique, ceux qui les distinguaient le plus des autres familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les autres nations ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions ; pétris d'intelligence, mais, à côté de cela, une mobilité extrême, point ou très peu de constance ; une répugnance marquée aux idées d'ordre et de discipline si puissantes chez les races germaniques ; beaucoup d'ostentation ; enfin, une désunion perpétuelle, fruit d'une excessive vanité. Le trait qui leur fait le plus d'honneur, c'est un sentiment de noble sympathie pour le malheur ¹.

Dans une réunion de Celtes, apprend-on qu'une cité soit opprimée par ses voisins, ou qu'un peuple soit réduit en servitude par de cruels tyrans, tous manifestent la plus vive indignation ; et, s'il se trouve là un chef pour les conduire, ils volent à la défense des opprimés sans calculer ni la distance, ni les périls ².

Les Galls étaient robustes, de haute stature ; ils avaient le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châains ². L'habillement commun à toutes les tribus se composait d'un pantalon, ou *braie*, d'une chemise à manches d'étoffe rayée et d'une casaque, ou *saie* ornée de figures ou de fleurs et brodée d'or ou d'argent chez les riches. Les

¹ *Encyclopédie du XIX^e siècle*, vol. VIII, p. 322, POLYBE, DIODORE DE SICILE, vol. XXIX.

² DIODORE DE SICILE, vol. XXXI.

plus pauvres la remplaçaient par une peau de bête, ou par une couverture de laine ¹.

Dans l'origine ils étaient chasseurs et pâtres ; plus tard ils s'adonnèrent à l'agriculture.

Leurs armes offensives étaient des haches et des couteaux de pierre, puis des flèches, armées d'une pointe en silex ou en coquillage, des massues, des épieux durcis au feu, qu'ils nommaient *gais* et d'autres *cataies*, qu'ils lançaient enflammés sur l'ennemi ².

Leur armure défensive se bornait à un bouclier de planches grossièrement unies, de forme étroite et allongée. Ce n'est que plus tard qu'ils adoptèrent l'usage des armes métalliques ³.

Ils se passionnaient surtout pour deux choses : les armes et l'esprit ⁴. Ils excellaient dans les deux ; ils combattaient avec furie ; chez eux la valeur était tout ; ils combattaient parfois nus jusqu'à la ceinture par bravade ; ils entonnaient des chants guerriers, attachaient au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis vaincus, et ils aimaient beaucoup le vin ⁵. Si l'esprit avait tant d'attrait pour le peuple, les poètes principalement devaient se piquer d'en avoir. Tout barde était né malin, et autant il se sentait d'inspiration pour la haute poésie, autant faisait-il éclater de malice et de verve dans les spirituelles satires dirigées contre les adversaires de son héros.

Ils vivaient du lait et de la chair de leurs troupeaux. Ils habitaient de petits villages et possédaient une organisation

¹ A. THIERRY, *Encyclopédie*, t. XXI, p. 351.

² *Gais* en gaélique signifie armée, *gaisy* bravoure, *gas* force. *Gath-leh* dard brûlant.

³ L'abbé MURY.

⁴ CATON.

⁵ POLYBE et TITE-LIVE, *Amm.-Marcell.*, XV, XII-4.

intérieure de castes sous l'autorité prépondérante des Druides.

Issus de la grande famille indo-européenne des Celtes ¹, les Ceutrons avaient pénétré dans les vallées alpestres en remontant le cours des rivières et s'y étaient établis définitivement, comme dans une immense forteresse. Ils conservaient le type et les qualités propres à leur race, modifiés néanmoins par leurs nouvelles habitudes, par le climat et l'aspect grandiose et sévère du pays qu'ils habitaient.

Leur esprit et leurs mœurs s'identifièrent avec cette nature austère et imposante ². Tout en conservant cette bravoure qui ne redoute aucun obstacle et ne connaît aucun péril, ils devinrent plus positifs et plus froids; moins impétueux, mais plus persévérants et plus accessibles aux idées d'ordre et de discipline, ils poussaient l'amour de la patrie jusqu'à ne rien trouver au-dessus de leur pays. Fiers et indépendants, comme le furent dans tous les temps et sous toutes les latitudes les populations des montagnes ³, ils défendirent avec énergie et constance leurs frontières et leurs vallées contre les attaques incessantes des émigrants qui tentaient de passer les Alpes et de s'emparer de leurs défilés.

Pour déterminer et fixer les limites de leur territoire, il est utile d'énoncer et d'étudier les motifs généraux émanant de l'histoire, dérivant des temps et des lieux, ou reposant sur la simple raison :

En général, nous ne devons pas considérer les petits fleuves et les rivières comme ayant servi de limites entre

¹ Quelques auteurs croient que les Ceutrons appartiennent à la race des Kimris et qu'ils viennent de la Belgique, où un peuple portait le même nom.

² *Atrox cælum, perinde ingenia*

³ CHANTREL, *Histoire romaine*.

deux peuples dans les âges reculés. Cette observation est surtout vraie pour les régions montagneuses, et spécialement pour les vallées étroites et profondes des Alpes. Comprendrait-on qu'une vallée, comme la Tarentaise, la Maurienne ou le haut Faucigny, fût occupée par deux peuples ayant pour ligne de séparation l'Isère, l'Arc ou l'Arve ? La crête des montagnes est la vraie frontière des peuples et surtout des peuples barbares ¹.

Dans la formation des provinces, la création des cités et l'organisation administrative des pays conquis, les Romains eurent toujours pour principe de respecter les limites des peuples.

Rome payenne, dont la mission divine était de soumettre l'univers, pour préparer l'avènement du Rédempteur attendu et faciliter la diffusion du christianisme, procédait à la conquête avec une sagesse qui étonne ceux qui ne savent pas ou ne veulent pas voir l'action de la Providence dans la marche de l'humanité à travers les siècles.

Par les armes, on peut vaincre son ennemi ; on l'assujettit par la force ; mais la conquête, la vraie conquête, ne peut se consommer que par l'intérêt réel et la volonté des cœurs.

La guerre de 1870 nous a causé la perte de deux provinces. L'Alsace et la Lorraine ont été violemment arrachées à la France et soumises aux lois allemandes. La douceur et la violence, alternativement mises en œuvre par les vainqueurs, n'ont pu germaniser nos frères malheureux. Ils sont soumis, assujettis, courbés sous le pouvoir teutonique ; mais leurs cœurs sont restés français ; ils ne sont pas conquis.

Rome était plus habile. Après la guerre, la nation

¹ E. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule*.

vaincue conservait ses dieux, ses chefs, ses lois ; elle continuait à s'administrer et à vivre de sa propre vie, d'après ses usages et ses mœurs. Le vainqueur avait accordé la paix à des conditions généreuses ; il ne paraissait être qu'un protecteur et non un maître.

Maintenu dans tous ses droits, ne voyant aucun changement apparent, le vaincu s'habitua à peu à peu au nom romain, à son protectorat ; il en arrivait bientôt à désirer, puis à être fier de ses victoires, à prendre part à ses luttes, à solliciter ses faveurs, et finissait invariablement par s'incorporer à l'empire. Il était conquis ¹.

Les cités romaines comprenaient donc le territoire entier des peuplades dont elles étaient formées.

L'organisation ecclésiastique conserva généralement les limites de la cité. L'évêque, tenu de choisir pour sa ville épiscopale celle où étaient établies les autorités impériales, reçut, au point de vue religieux, la même étendue de juridiction que le chef de la cité tenait au point de vue administratif.

Ces deux principes admis, nous croyons pouvoir déterminer exactement le territoire que les Ceutrons occupaient avant l'entrée des armées romaines dans les Gaules.

Au nord-est, ils avaient pour voisins les quatre petits peuples du Valais : les *Vibéri*, les *Seduni*, les *Veragri* et les *Nantuates*, qui, sous la domination de l'empire romain, furent réunis dans la cité d'*Octodurus* (Martigny) et reçurent le nom collectif d'*Octodurenses* ².

Au nord-ouest et à l'ouest, ils touchaient au territoire des Allobroges, qui s'étendaient entre le Rhône et l'Isère, depuis le lac Léman jusqu'au delà de Vienne, chef-lieu de leur cité.

¹ E. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule*.

² PLINÉ.

Au midi, ils confinaient aux *Tricorii* établis dans la vallée du Drac, aux *Uceni* occupant celle de la Romanche, et aux *Caturiges* qui peuplaient les vallées supérieures de la Durance et de la Dora Riparia ¹.

A l'est, ils étaient séparés des *Sallassi* et des *Graioceli* par la cime des Alpes Graies depuis le massif du mont Blanc jusqu'au mont Cenis ².

La frontière du nord-est se trouve formellement établie par le rapport de Pline, qui affirme que les Octodurenses étaient voisins des Ceutrons, *Octodurenses finitimi Ceutrones*. Il est certain que les Octodurenses avaient pour territoire tout le Valais actuel et peut-être toute la partie est du Chablais jusqu'à la Dranse. Les Ceutrons occupaient donc toute la vallée de Chamonix, qui seule touche au Valais par le mont Buet, Vallorcine, le col de Balme et les glaciers du massif du mont Blanc. L'allée Blanche, le val Ferret et Courmayeur ne leur appartenaient certainement pas; le plus simple bon sens nous fait une obligation de croire que les Sallassi étaient maîtres absolus de toute la vallée d'Aoste jusqu'au fort actuel de Bard. Au surplus, l'inscription de Bourg-Saint-Maurice, sur laquelle on lit : *Aquas ou Vias per fines Ceutronum* ³, semble établir d'une manière irréfutable, s'il en était besoin, que la crête des Alpes Graies était la vraie limite séparant ces deux peuples. Ce n'était donc pas par le col Ferret, ni par celui du Grand-Saint-Bernard que les *Octodurenses* étaient voisins des Ceutrons, mais par le col de Balme.

Dans ses *Commentaires*, Jules César raconte que lors-

¹ CÉSAR, *Les Commentaires*.

² E. DESJARDINS.

³ Les mots : *per fines Ceutronum* signifient certainement le territoire frontière des Ceutrons. Le *pagus Bergintrum* est en effet près de la crête des Alpes et se trouverait ainsi territoire frontière.

qu'il passait les Alpes avec cinq légions pour s'opposer aux ravages des Helvétiens (58 avant J.-C.), les *Ceutrones*, les *Graïoceli* et les *Caturiges*, occupant les hauteurs, tâchèrent de s'opposer à son passage, et que ce ne fut qu'après plusieurs combats qu'il parvint à les repousser d'Ocelum, et à passer chez les Voconces qui s'étendaient jusqu'à l'Isère, et de là chez les Allobroges.

La ville d'Ocelum, dont on a recherché assez longtemps la position, se trouvait entre Turin et Suse, sur l'emplacement actuel de Drubiaglio, en face d'Avigliana, sur la rive gauche de la Dora Riparia, à 20 milles de Suse. C'était la capitale des Graïoceli (*Graïorum Ocelum*) qui peuplaient le versant oriental des Alpes, à l'est du mont Iséran, entre le Val d'Aoste au nord et la vallée de la Dora Riparia au midi ¹.

Les Graïoceli, unis dans cette rencontre avec les Ceutrons et les Caturiges, étaient certainement voisins de ces deux peuples.

En effet, les Caturiges occupant la haute vallée de la Durance, le passage du mont Genève et le versant italien, rive droite de la Dora Riparia jusqu'à Avigliana ², la ville de Suse devait leur appartenir. Comment pourrait-on expliquer la présence des Ceutrons si leur territoire s'était borné à la Tarentaise actuelle ? Les passages difficiles des montagnes et la distance ne leur auraient pas permis de se trouver à point nommé dans la capitale des Graïoceli. Ils devaient donc, à cette époque, occuper toute la vallée de l'Arc et s'étendre sur le versant méridional du mont Cenis

¹ E. DESJARDINS; l'*Itinéraire d'Antonin*, la *Table théodosienne* et les *Vases apollinaires* ont définitivement fixé cette station.

² Les Etats de Cottius s'étendaient jusqu'à Avigliana : une inscription qui s'y trouve porte : *Finib-Cotti*. Strabon compte XCIX milles entre Ebrodunum et Ocelum; il en compte XXVIII entre Ocelum et Scingomagus; les *Vases apollinaires* placent Ocelum à XX milles de Suse.

jusqu'à la Dora Riparia et toucher ainsi aux territoires des Caturiges et des Graïoceli. Ainsi s'expliquerait fort naturellement une petite armée permanente de Ceutrons près de Suse par la nécessité qu'il y avait pour eux de défendre le passage contre toute tentative d'envahissement.

Cette thèse, qui nous paraît fort rationnelle pour ne pas dire évidente, nous autorise à fixer la limite sud du territoire de ce peuple à la crête des montagnes qui séparent la Maurienne des vallées de la Durance et de la Romanche, et aux territoires des Caturiges et des Graïoceli dans la vallée de Suse. L'ancien diocèse de St-Jean-de-Maurienne, qui a été suffragant de l'archevêché de Darantasia pendant les VIII^e et IX^e siècles, s'étendait jusqu'à Avigliana ¹. Cette limite ne rappellerait-elle pas celle des anciens peuples et ne consacrerait-elle pas notre proposition ? Nous osons le soutenir.

En 74 de l'ère chrétienne, par ordre de l'empereur César Vespasien, Cneius Pinarius Cornelius Clemens fixa au Pas-de-la-Forclaz, au midi de Servoz, près de Saint-Gervais, un point de délimitation entre les *Viennenses* et les *Ceutrones*, au moyen d'une borne-limite en pierre, sur laquelle on lit une inscription se terminant ainsi : *inter Viennenses et Ceutronas terminavit*.

Cette pierre indiquait-elle une ligne droite partant du mont de l'Aiguillette à la Grande-Forclaz dominant la vallée de Thônes ou à la pointe des Aravis, du sommet du Brévent au mont Charvin, ou bien encore du mont d'Anterne au mont Joly ?

La première ligne passerait tout près de Combloux, et donnerait aux Ceutrons la vallée de Montjoie jusqu'aux confins de la commune actuelle de Passy, les vallées de Megève, Flumet et la Giettaz.

¹ BESSON, *Mémoires*, p. 475.

La seconde passerait un peu plus au midi, tout près du village de Megève.

La troisième, traversant à égale distance de Saint-Gervais et de Saint-Nicolas-de-Véroce, réduirait leur territoire à la partie supérieure de la vallée de Montjoie.

Aucun document ancien ne nous permet d'opter d'une manière incontestable pour une de ces trois hypothèses, qui toutes, à ce point de vue, peuvent être également soutenues. Néanmoins, par l'examen du pays, l'étude des montagnes qui enserrant les vallées, et la connaissance exacte des passages qui les mettent en communication entre elles, il nous paraît possible d'indiquer la ligne de séparation la plus probable et en tous cas la plus rationnelle.

Une voie de communication entre les vallées méridionales de l'Arc, de l'Isère, du Doron, et celle de l'Arve supérieure, était indispensable aux rapports publics et particuliers des Ceutrons du nord avec ceux du midi. De tout temps elle avait dû exister, et il est bien certain que la délimitation toute pacifique de l'an 74 n'avait pu la leur enlever. Or, entre les vallées de l'Arve et de l'Isère, il n'existait que deux passages : celui qui remonte le Versoyen, de Bourg-Saint-Maurice à Bonneval, le torrent des Glaciers jusqu'aux Chapieux avec l'ascension du col du Bonhomme, et celui de la vallée de l'Arly, d'Albertville à Megève.

Le premier, chemin abrupte et difficile, passait à une altitude de 2,690 mètres, et ne pouvait être suivi que pendant les beaux jours de l'été, de juin à septembre. Impraticable pendant plus de neuf mois de l'année, cette voie de communication ne pouvait assurément pas leur suffire, et il est évident que l'empereur César Vespasien, terminant un différend entre deux peuples de l'empire, n'a pas voulu le leur imposer. C'eût été les isoler, les amoindrir, diviser leurs forces et rendre leur gouvernement impossible.

Les droits du *Latium* conférés par l'empereur César-Auguste aux habitants des Alpes Graies nous autorisent à croire que les Ceutrons méritaient cette faveur, et nous pouvons en conséquence affirmer que la délimitation de l'an 74 n'avait pu leur être nuisible.

La route qui remonte le cours de l'Arly depuis Albertville jusqu'à Megève, praticable pendant toute l'année, et la seule qui fit communiquer, en toutes saisons, les vallées méridionales avec celles du nord, leur était indispensable et devait se trouver sur leur territoire.

La ligne de séparation indiquée par la limite du Pas-de-la-Forclaz tendait donc du mont de l'Aiguillette, à l'est de Servoz, à la Grande-Forclaz, ou à la pointe des Aravis en passant par Combloux.

Mais avant cette délimitation, qui probablement mit fin à des luttes déjà vieilles, le territoire des Ceutrons devait avoir pour confins la crête des montagnes qui séparent le haut Faucigny des vallées de Samoëns et de Sixt; le mont Buet, le col d'Anterne, les rochers de Salaz, le désert de Platé, Arâches et le détroit de Cluses. La tradition locale confirme cette opinion ¹, qui du reste est conforme au bon sens et à la raison.

Dans les temps barbares d'émigration, d'invasion, de formation des peuples, au milieu des luttes gigantesques et fréquentes entre les occupants du sol et les envahisseurs, les pays de montagnes devaient être plus spécialement recherchés par les émigrés, en raison de la sécurité que pouvaient leur offrir leurs frontières naturelles. Une fois établis dans ces vallées qu'une enceinte de montagnes inaccessibles protégeait contre leurs ennemis, il leur était facile de défendre leur territoire en gardant avec soin les passages

¹ M. Ducis, archiviste, *Revue savoisiennne*, juillet 1880.

qui y donnaient accès. Evidemment le détroit de Cluses était leur frontière naturelle, frontière qu'ils ont dû défendre avec énergie pendant des siècles, et qu'ils n'ont perdue que peu de temps avant la conquête des Alpes par les Romains.

A l'ouest, ils touchaient à la ligne formée par la chaîne des Aravis et du Charvin, en partant du Pas-de-Cluses à Marlens, puis la Dent de Cons, l'Etoile, Tamié, la colline sur laquelle est bâti le village de Montailleur, l'Isère jusqu'à Chamousset, l'Arc et les montagnes qui séparent la Maurienne du département de l'Isère.

L'archidiocèse de Tarentaise s'étendait en effet jusqu'à Montailleur, et avait pour suffragants les évêchés de Saint-Jean-de-Maurienne, de Sion et d'Aoste.

La province équestre impériale des *Alpes Ceutronicæ* ou *Alpes Graïæ*, qui acquit une grande importance depuis la fin du II^e siècle par la création d'un poste nouveau au dernier passage des Alpes, à l'ouest du Grand-Saint-Bernard, et reçut alors la dénomination d'*Alpes Atræctianæ* (*Atractianæ*), ou *Alpes Graïæ et Penninæ*, comprenait tout le territoire des Ceutrons avec les limites que nous venons de donner à ce peuple ¹.

Les cartes dressées par M. E. Desjardins d'après Ptolémée, vers le milieu du II^e siècle, la Gaule d'après la liste de Vérone en 297, et la Gaule d'après les deux notices en 395 confirment notre manière de voir.

La limite naturelle et certaine à l'est était le sommet, les crêtes des Alpes Graïes, depuis le mont Dolent jusqu'au mont Cenis.

En résumé, avant la conquête des Gaules, les Ceutrons occupaient donc tout le haut Faucigny, c'est-à-dire les trois

¹ E. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule*.

cantons actuels de Sallanches, Chamonix et Saint-Gervais, la vallée de Megève; les cantons d'Ugines, de Beaufort, d'Albertville et celui de Grésy-sur-Isère, moins la commune de Grésy et partie de Montaille; les deux arrondissements de Moutiers et de Saint-Jean-de-Maurienne, et le versant italien du mont Cenis jusqu'à la rive gauche de la Dora Riparia, d'Exilles à Bruzolo.

Les Ceutrons se trouvaient ainsi établis dans une immense forteresse, ou plutôt dans une ville aux proportions gigantesques, environnée de murailles s'élevant à la hauteur de deux à trois mille mètres, et dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par le défilé de Cluses, le détroit de Marlens, l'entrée resserrée de la Maurienne, les cols de la Balme, du Petit-Saint-Bernard, du mont Cenis, et enfin la vallée de l'Isère. Toutes ces portes pouvaient et devaient être défendues par de petits corps de troupes.

La vallée de l'Isère seule était ouverte à l'ennemi; c'était leur point faible; aussi est-il possible que dans leurs luttes avec les Allobroges, ils aient été quelquefois repoussés jusqu'à l'Arly, comme ils l'ont été dans la vallée de l'Arve jusqu'à Passy, avant la rectification de frontière de 74.

Nous ferons cependant remarquer que la colline de Montaille, se greffant au nord sur les montagnes inaccessibles des Bauges, et venant au midi presque se baigner dans les eaux de l'Isère, formait comme un rempart ou une citadelle très forte d'où les Ceutrons pouvaient avantageusement défendre l'entrée de leur territoire et résister aux tentatives belliqueuses de leurs puissants voisins.

Cette délimitation, basée sur la configuration du pays, ressortant de divers faits historiques et appuyée sur les récits de César, Pline et Strabon, laissait à ce peuple des montagnes les voies de communication nécessaires pour son administration et le maintien de son unité.

La vallée de l'Isère, qui était le centre de son territoire et qui possédait Darantasia, sa capitale, pouvait librement communiquer avec la vallée de l'Arc par la rive gauche de l'Isère, de Conflans à Aiton, et avec la vallée de l'Arve par la rive droite de l'Arly, de Conflans à Sallanches par Ugines, Flumet, Megève, et par le Pas-de-la-Forclaz avec Chamonix.

La Maurienne était alors relativement très peu peuplée. Ses habitants, les *Medulli*, d'origine ligure, comme les *Medulli*, dont le nom de Médoc rappelle l'existence sur les bords de l'Océan atlantique, auraient été soumis et absorbés par les Ceutrons lors de leur invasion.

Ainsi s'explique l'occupation par ces derniers de la vallée de l'Arc et du versant méridional du mont Cenis jusqu'à la Dora Riparia.

Les auteurs grecs et latins, et les inscriptions romaines découvertes en Tarentaise nous révèlent l'existence dans ces temps anciens de plusieurs villes, parmi lesquelles les noms de *Bergintrum* et *Darantasia* sont les deux souvenirs les plus saillants de l'époque gauloise ¹.

Suivant d'Arbois de Jubainville, *Bergintrum* (Bourg-Saint-Maurice) devrait son origine à une colonie ligure et serait par conséquent antérieur à l'arrivée des Celtes dans les Gaules. Quant à *Darantasia*, elle remonte certainement à une haute antiquité.

Casuaria (Ugines), par sa position stratégique en face et tout près du Pas-de-Marlens, comme *Axima* (Aime) au centre de la haute vallée de l'Isère, sont assurément d'origine gauloise ².

Les autres villes ou villages connus sont : *Brigantio* sur l'emplacement actuel de Villette ³ ; *Obilonna* (Arbine) à

¹ E. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule*.

² *Table de Peutinger, Itinéraire d'Antonin*.

³ Inscription de Villette.

13 milles de Darantasia ; *Ad Publicanos* (Saint-Sigismond) à 6 milles d'Obilonna ; enfin *Vatusium*, centre de production du fromage, qui de son nom fut appelé vatusique, et dont la situation géographique n'a pas encore pu être fixée.

L'atlas de Dufour fait figurer Vatusium sur les bords de l'Arve, à peu de distance de la ville actuelle de Sallanches. M. l'abbé Ducis croit devoir le placer au-dessus du confluent de l'Isère et de l'Arly, sur le plateau de Venthon.

On prétend que M. Dufour n'est pas une autorité scientifique sur laquelle on puisse s'appuyer et que son témoignage a peu de valeur. L'opinion de M. l'abbé Ducis repose sur l'analogie des deux noms : *Vatusium* et *Venthon*, et sur la position géographique de ce village qui pouvait bien avoir une certaine importance au débouché des vallées de l'Isère, du Doron et de l'Arly ?

En racontant la conquête de notre pays par les armées romaines, l'organisation de la province des Alpes Graïes et la création de la cité de Darantasia, nous étudierons de plus près ces questions si intéressantes, qui sont comme les bases ou les assises de l'histoire de la Tarentaise.

Jean RULLIER.

TROUVAILLE ARCHÉOLOGIQUE

A SAINT-TRIPHON (Suisse)

Le petit hameau de Saint-Triphon est situé sur le groupe de collines calcaires du même nom, complètement isolées au milieu de la belle et fertile plaine du Rhône, sur la rive droite de ce fleuve.

Ces collines se composent de trois parties distinctes, séparées les unes des autres par d'étroites dépressions, anciennes lignes de fracture : au sud, la colline de Charpigny, ombragée de beaux châtaigniers ; au nord, le roc de Saint-Triphon proprement dit, qui supporte le village de ce nom ; et à l'est, une troisième petite colline sans dénomination spéciale.

Le roc de Saint-Triphon est un rocher aux flancs perpendiculaires à l'ouest, au nord et à l'est, et qui forment un mur vertical de près de deux cents mètres d'élévation. Au sud, il se relie en pente douce à la colline de Charpigny. Du plateau du Lessus, qui en forme le couronnement, la vue s'étend par dessus le lac Léman jusque sur les monts du Jorat, au-dessus de Lausanne et de Vevey.

Cette vaste perspective a, du reste, été utilisée aux anciens âges. Du temps des Romains, devait s'élever sur le point culminant de ce plateau une espèce de signal dont je n'ai plus retrouvé que quelques moëllons utilisés pour des constructions plus récentes. Notons en passant que le calcaire jaune clair de ces moëllons provenait non pas du roc lui-même, qui cependant fournit de la roche très saine et de beau marbre noir, mais bien des collines du Mauremont près Orbe (canton de Vaud), c'est-à-dire d'un point situé à

49 kilomètres de distance rectiligne. Quelle a bien pu être la raison de ce choix ? Je ne sais. Au pied du roc, on découvrit autrefois un milliaire portant la date de 325 *p. C.* et le nom de l'empereur Licinius ; il est conservé dans l'église d'Ollon, chef-lieu de la commune.

Au centre de ce plateau du Lessus s'élève une série de petits mamelons. Sur l'un d'eux les rois burgondes (on dit même la bonne Berthe la fileuse, épouse de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane) construisirent une haute tour carrée en bel appareil, munie d'une galerie, qu'entouraient autrefois des murs d'enceinte, probablement aussi de petits bastions isolés, dont l'un est encore assez intact ; de ces murs, quelques pans existent encore, entre autres une porte où sont encastrés les moëllons jaunes du Mauremont. La tour aurait servi probablement de poste de vigie, et contribué à former une ligne de signaux militaires, avec la tour de Gourze près Lausanne, très visible depuis le Lessus, et la tour de la Molière près Payerne, non moins visible depuis Gourze.

Soit dit en passant, la maçonnerie de la tour de Saint-Triphon offre une analogie manifeste avec celle du mur qui commande l'entrée de la grotte des Sarrazins près Annecy, et cette analogie m'a vivement frappé lorsque je visitai cette dernière au printemps de 1889.

Au mois d'août de cette même année, un riche propriétaire d'Ollon, M. P.-G., qui a commencé sur le bord occidental du roc de Saint-Triphon une belle exploitation de marbre noir, me montra dix-neuf bracelets de bronze, dont dix-sept, de la belle époque classique, avaient été trouvés en un seul mas, dans une cachette près de la tour. Les deux autres, d'un type plus ancien, avaient été recueillis en même temps tout près de là. Quoique le propriétaire de ces merveilles désire momentanément les garder, elles ne

seront point perdues pour la science ; homme instruit et éclairé, il ne s'en dessaisira qu'en faveur d'une collection publique. Souhaitons qu'il en soit de même, à l'avenir, pour toute découverte semblable. Si grand qu'ait été mon désir de posséder au moins un de ces bracelets pour le déposer au musée d'Annecy, je dus me contenter de les simplement contempler ; je regrettais d'ailleurs de dépareiller cette trouvaille, dont le principal intérêt était l'accumulation même de tant d'objets. Nous nous rendîmes à l'endroit de la découverte, et voici ce que je vis :

Sur le calcaire liasique noir qui constitue le roc tout entier, gît sans transition la boue glaciaire, surmontée de terre végétale formée à ses dépens. A la partie supérieure de cette boue glaciaire, au niveau où elle est déjà de l'humus, on distingue de petits nids de charbon, dans lesquels je recueillis séance tenante quelques fragments d'ossements et des tessons de poterie grossière à grains siliceux, identiques à notre poterie préhistorique. C'est là, sous un petit bosquet de chênes, que peu de temps avant mon arrivée on avait découvert deux squelettes ; ils étaient ensevelis avec quelque soin, les membres repliés et, si je me souviens bien, la tête à l'occident ; ils gisaient à environ 1^m,50 de profondeur.

A un mètre au-dessus de la tête de l'un d'eux, on mit à jour une cachette formée de quelques dalles ajustées de façon à former une caisse avec son couvercle ; c'est cette cachette qui contenait les dix-sept bracelets de la belle époque du bronze ci-dessus mentionnés, des rasoirs de la forme sinueuse bien connue et un instrument formé d'une lame de bronze étirée en languette et terminée à une extrémité par un anneau (cf. DESOR : *Le Bel âge du bronze en Suisse*, pl. II, fig. 2). Les bracelets étaient tous ornés soit de dessins par lignes et cercles, au trait, soit de ner-

vures ou côtes renflées, parallèles et rapprochées, telles qu'en portent certaines fibules du lac de Neuchâtel (Desor, *ibid.*, pl. III, fig. 2 et 4).

Non loin de là, sur le même niveau, autre découverte : deux anneaux de bronze complètement fermés, et recouverts d'une superbe patine qui leur donnait l'apparence de la plus belle malachite. Leur diamètre permettait d'y passer une petite main, et l'épaisseur était environ celle du petit doigt. L'ornementation de ces deux pièces appartenait à un type tout particulier ; elle se composait de creux hémisphériques espacés, de quatre à cinq millimètres de diamètre, et entourés à un ou deux millimètres de distance d'une rainure de moindre profondeur ; cela rappelait certains dessins de style mexicain. Ces deux anneaux, qui représentaient à mes yeux un art plus primitif, avaient été trouvés en compagnie d'une pointe de flèche en silex.

Ce genre d'ornementation me parut être fort peu commun dans les objets du bronze, et j'attirai là-dessus l'attention spéciale du propriétaire des dites pièces, afin de prévenir la perte de celles-ci.

Dans une petite notice que mon père écrivit autrefois sur la commune d'Ollon, dont dépend le territoire de Saint-Triphon, il est question d'anneaux qu'on aurait trouvés encore scellés dans le roc du côté de la plaine, et qui auraient servi aux bateliers des anciens âges pour y amarrer leurs bateaux. Mon père ne donnait cette assertion que sous toutes réserves et comme un *on-dit* sans garantie. Les gens de la contrée, que j'ai interrogés, ne m'ont rien appris de plus précis à ce sujet. Il n'y a non plus aucune trace de stations lacustres dans la plaine du Rhône ; et du reste, comme j'ai cherché à le démontrer dans ma *Géolo-*

gie élémentaire de la Haute-Savoie, l'arrivée dans nos contrées des populations dites lacustres ne remonte qu'à une époque où les lacs avaient déjà atteint leur niveau actuel, où par conséquent la plaine du Rhône était probablement à sec. La plus haute terrasse du lac Léman, celle qui suppose le niveau le plus élevé et l'étendue maximale de cette nappe d'eau, ne remonte pas au-delà de l'emplacement du village actuel de Roche — si même elle l'atteint, — et son extrémité se trouverait encore à 8 kilomètres en aval du roc de Saint-Triphon.

Signalons en outre le fait que sur le petit plateau de Lessus, qui compte à peine un kilomètre carré de superficie, trois civilisations anciennes ont laissé côte à côte leurs vestiges : les peuplades de l'époque du bronze, les soldats romains et les seigneurs burgondes. Rapprochons cette circonstance de ce que nous montre l'examen de la grotte des Sarrazins près Annecy, où j'ai trouvé réunies des poteries préhistoriques, des poteries et une monnaie romaines, et dont le mur d'enceinte, à son tour, est probablement burgonde. Le fait est assez curieux pour être noté : les deux endroits étant propices chacun dans leur nature et pour un but spécial, ont été longtemps utilisés.

La trouvaille dont il a été question dans cette notice ne concerne en rien la Savoie, c'est vrai, mais elle provient d'une région qui offre beaucoup d'analogie avec la nôtre ; j'ai cru qu'à ce titre elle serait lue avec quelque intérêt.

Gustave MAILLARD.

Annecy, octobre 1889.

LES SAINTS

honorés dans le diocèse de Genève.

Sous ce titre, M. Eugène Ritter a publié dans le dernier numéro de la *Revue* un article fort intéressant sur les vocables des paroisses que renfermait le diocèse de Genève avant la Réforme.

Dans quelques lignes préliminaires, l'auteur nous avertit qu'il a pris pour base de son travail la liste des patrons que j'ai donnée dans le *Pouillé* de 1481, paru l'an dernier, (*Ac. Salés.*, XI.) Il s'en sépare toutefois, nous dit-il, pour un certain nombre de paroisses, savoir : Dérée, Faucigny, Groisy, Allèves, Bonne, Brizon, Cranves et Sixt.

La divergence entre M. Ritter et moi n'est souvent qu'apparente.

Allèves avait deux patrons : Notre-Dame et saint Blaise. Je trouve le premier en 1443 et 1481, le second, en 1769 et 1889 ; les deux réunis en 1575. Nous avons donc pu assigner à cette paroisse un patron différent sans qu'il y ait contradiction aucune.

Il en est de même pour *Bonne* qui avait deux églises, dont l'une dédiée à saint Pierre, et l'autre à saint Nicolas.

La chapelle de *Brizon*, filleule de Pontchy, primitivement dédiée à Notre-Dame et à saint Hippolyte (1481), est plus tard sous le vocable de saint Théodule (1596, etc.).

Cranves paraît avoir, lui aussi, changé son patron, qui était Notre-Dame en 1443, 1481, et saint Jean-Baptiste en 1606, 1889.

Restent donc trois ou quatre paroisses pour lesquelles nous sommes en désaccord :

1° *Groisy*, dont le patron a toujours été saint Eucher.

En lui assignant saint Antoine, j'ai suivi le texte de la visite de 1481 : j'aurais dû avertir le lecteur que ce texte était sans doute erroné ;

2° *Sixt*. Le patron de l'abbaye de Sixt était bien Notre-Dame (*beata Maria*) ; mais celui de l'église paroissiale a toujours été, sauf erreur, sainte Marie-Madeleine (*beata Maria-Magdalena*). Si j'ai dit le contraire dans le *Pouillé*, c'est que j'ai été induit en erreur par M. Fleury ;

3° *Faucigny*. Ici encore M. Ritter a deviné juste. Pour moi, me trouvant en face de la visite de 1481, j'ai longtemps hésité pour la lecture du nom du patron, et j'ai cru y voir : *sancti Hynisii*... A quel saint pouvaient bien se rapporter ces lettres-là, je l'ignorais. Charles-Aug. de Sales avait traduit : *saint Omer* ; tandis que Besson et Fleury avaient traduit : *saint Genis*. Malgré l'autorité de ces deux auteurs, je conservais des doutes que j'ai exprimés en faisant suivre le mot *saint Genis* par un point d'interrogation et en mettant *sancti Hynisii* entre parenthèses. Des recherches ultérieures et des notes qu'a bien voulu me fournir M. le curé de Faucigny m'ont prouvé que le véritable patron de cette paroisse était saint Hymier ou Imier, le solitaire de la vallée de Susingau (Jura bernois), honoré le 12 novembre. On trouve saint Imier en 1576, 1626 ; saint Imier et saint François de Sales en 1679, etc. Aujourd'hui, c'est saint François tout seul ; le nom même de saint Imier est tombé dans l'oubli ;

4° *Dérée*. Bien que les visites de 1476 et 1481 portent saint Eloi, *sancti Eligii*, il est certain que le véritable patron de cette paroisse était saint Héliin, *sancti Helini*, comme portent les visites de 1581, 1666 et 1767. — Il n'est pas de nom plus populaire que celui du « grand saint Eloi », orfèvre et conseiller du roi Dagobert ; or, ce n'est pas lui qu'invoquaient et qu'invoquent encore les vieillards

de Dérée; mais bien saint Hélin, dont on a fait la fête, jusqu'à la Révolution française, le 21 du mois de mars. On conserve chez M. Bergeret, à Dérée, une ancienne et petite statue du patron du lieu. Elle représente un personnage (un militaire ?) ceint d'un ceinturon auquel pend une épée dont il ne reste plus que la poignée, la lame étant cassée. D'où je conclus que le patron de Dérée était, selon toute probabilité, le saint Hêlain, *sanctus Helianus*, qui figure parmi les 40 martyrs de Sébaste, honorés le 10 du mois de mars.

Le nom des saints patrons étant connu, il fallait choisir entre tant de saints qui ont porté le même nom. La difficulté était grande, très grande même. Eh bien ! je dois déclarer que M. Ritter s'en est tiré avec une extrême habileté.

Voici pourtant quelques points où, grâce aux renseignements qu'ont bien voulu me fournir les curés des paroisses ci-après nommées, — notamment celui de Saint-Girod, — je puis rectifier les conjectures de M. Ritter :

1° Saint Jean l'évangéliste n'est, je crois, patron d'aucune de nos églises paroissiales. Celles de L'Hôpital, d'Aulps et des Siz, pour lesquelles j'avais quelque doute, sont dédiées à saint Jean-Baptiste. — Saint Jude, au contraire, est parfois associé à saint Simon, apôtre, comme patron de la paroisse de Cimitrel (1606, 1666);

2° Le patron de Loex et de Saint-Eusèbe (sans doute aussi d'Humilly) n'est pas le pape de ce nom, mais saint Eusèbe, prêtre, honoré le 14 août († vers 300) ;

3° Celui de la petite ville de Saint-Julien et des paroisses de Menthon, etc., c'est saint Julien de Brioude, né à Vienne, honoré le 28 août († vers 300) ;

4° Le patron de Presinges est bien saint Félix, martyrisé

à Saulieu (24 septembre); mais celui de la paroisse de Saint-Félix, près de Rumilly, c'est Félix, prêtre, martyrisé à Rome le 30 du mois d'août 303;

5° La paroisse de Saint-Ferréol est dédiée à saint Ferréol de Vienne, 18 septembre (vers 304);

6° Le patron de Bernex et de Vacheresse n'est point le soldat thébéen qui est honoré à Marlens, Saint-Ours, etc.; mais bien saint Ours, archidiacre d'Aoste au vi^e siècle (17 juin — 1^{er} février);

7° On fête à Albens, près de Rumilly, le 21 juin, comme patron, saint Alban, que l'on croit être le martyr de Mayence (iv^e siècle);

8° La paroisse de Saint-Girod honore comme patron saint Giraud ou Gérald d'Auvergne (13 octobre 909);

9° Celle de Saint-Marcel fêtait le pape de ce nom († 16 janvier 310) et non saint Marcel de Paris;

10° Le patron de Sion (et probablement de Saint-Romain et d'Hottone), c'est saint Romain, soldat, martyrisé à Rome le 9 août 258;

Nous ferons de plus observer que sainte Euphémie (Saint-Offenge) et sainte Reine n'étaient déjà plus au xv^e siècle les patronnes des paroisses qui portent leur nom.

Les légères rectifications qui précèdent n'infirmant point les conclusions de M. Ritter. Nous avons au contraire remarqué avec lui que la plupart des paroisses du diocèse (près de 420 sur 560) avaient pour patrons des saints qui ont vécu durant l'ère des persécutions ¹, et nous en concluons que la lumière de l'Evangile a dû pénétrer de très bonne heure dans nos contrées.

J.-F. GONTHIER.

¹ Cent quinze autres ont pour patrons des saints qui vivaient dans les iv^e et v^e siècles.

COMMISSION DE MÉTÉOROLOGIE DE LA HAUTE-SAVOIE

14^e ANNÉE. — BULLETIN N^o 8. — AOÛT 1889.

Pressions barométriques très élevées : 726,3 à Annecy, 685,7 à Leschaux, » à Mélan. Maxima le 29 à Annecy et à Leschaux et le » à Mélan. Minima le 12 à Annecy et à Leschaux et le » à Mélan. Excursion du mercure : 11,2 à Annecy, 10,8 à Leschaux et » à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Chaude pendant la première quinzaine et légèrement au-dessous de la normale pour l'ensemble du mois. Moyenne à Annecy du maxima 24°7, du minima 11°7, à 9 h. du matin 17°1. Moyenne générale : à Douvaine »°, à Chamonix 14°1, à Mélan »°, à Bonneville 18°5, à Leschaux 14°2, à Talloires 19°1.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 20°1, de celle de puits »°, de celle de rivière »°, du sol à Annecy à 0^m,30 de profondeur 16°9.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'août, le	5	12	19	26	...	
Thermomètre... }	maxima.	20°6	15°9	16°7	16°7	...
	minima .	4°2	2°	0°2	—1°5	...
Baromètre à 0°.....	628,4	623,9	632,9	628,1	...	

A cette station, la température atteint son minimum —1°5 le 25 août à 3 heures du matin et son maximum 20°6 le 1^{er} août à 2 h. 30 de l'après-midi. Le minimum barométrique est de 624 le 11 août à 6 h. du matin, l'enregistreur indique à ce moment des oscillations orageuses ; le maximum est de 636 le 30 août. Ecart 12^m/m.

PLUIE. — Assez abondante depuis le 12 jusqu'au 24. On compte à Megève 14 jours de pluie dans tout le mois, donnant 152^m/m, et seulement 8 jours au Biot avec 26^m/m d'eau. Pluie au Semnoz 162,5.

ORAGES. — Au Biot le 22 ; à Bonneville le 20, orage violent accompagné d'une pluie torrentielle qui fait monter l'Arve de plus d'un mètre de hauteur ; à Annemasse le 2 et le 20 ; à Scythenex le 2 ; à Talloires le 2 et le 9 ; à Leschaux les 2 (foudre), 4, 5, 8 (grêle) et 13 ; à Annecy les 2, 5 et 9.

BULLETIN N° 9. — SEPTEMBRE 1889.

Pressions barométriques, encore plus hautes que la normale : 725,4 à Annecy, 683,7 à Leschaux, » à Mélan. Maxima le 27 Annecy et à Leschaux et le » à Mélan. Minima le 30 à Annecy, le 29 à Leschaux et le » à Mélan. Excursion du mercure : 15,1 à Annecy, 14,8 à Leschaux et » à Mélan. Pendant tout l'été le maximum de pression s'est produit dans les derniers jours du mois. Ce n'est pas la première fois que l'on remarque cette allure rythmique du baromètre.

TEMPÉRATURE. — Se rapproche de la normale. Moyenne à Annecy du maxima 21°1, du minima 8°, à 9 h. du matin 12°6. Moyenne générale : à Douvaine »», à Chamonix 10°9, à Mélan »», à Bonneville »», à Leschaux 10°4, à Talloires 14°8.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 17°5, de celle de puits »», de celle de rivière »»; du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 15°5.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de septembre : le	2	9	16	23	30
Thermomètre... { maxima.	18°3	19°7	13°6	8°7	11°7
{ minima.	1°	4°5	—2°	—3°5	—2°8
Baromètre à 0°.....	631,9	631,6	626,4	623,7	618,2

A cette station, la température atteint son minimum —3°5 le 17 à 4 h. du matin et son maximum 19°7 le 2 à 3 h. du soir. Le minimum barométrique est de 617,5 le 30 et le maximum 635 le 11. Ecart 17m/m5.

PLUIE. — Mois sec : pendant quinze jours de suite il n'est pas tombé d'eau. Le minimum est à Megève, avec 49m/m en 6 jours pluvieux ; le maximum à Talloires, avec 112m/m en 9 jours. Au Semnoz le pluviomètre donne 115,1.

ORAGES. — Au Biot le 16, à Sallanches et à Bonneville le 4, à Annemasse le 3 (grêle) et le 4, à Seythenex le 4, à Leschaux le 4 (deux orages), à Annecy les 3 et 4.

REMARQUES DIVERSES. — Les hirondelles quittent Seythenex le 13 septembre, la station du Biot le 15, Sallanches le 25 et Annecy le 28. Dès le 25 août à Bonneville on commençait à les voir s'éloigner. — La récolte de l'avoine, commencée le 10 août à Sallanches et le 30 à Seythenex, ne s'est faite aux Gets que le 15 septembre.

BULLETIN N° 10. — OCTOBRE 1889.

Pressions barométriques moyennes : 721,4 à Annecy, 679 à Leschaux, 700 à Mélan. Maxima le 14 à Annecy, le 30 à Leschaux et le 22 à Mélan. Minima le 22 à Annecy, le 21 à Leschaux et le 22 à Mélan. Excursion du mercure : 18,1 à Annecy, 16,4 à Leschaux et 17,2 à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Un peu inférieure à la normale. Moyenne à Annecy du maxima 13°4, du minima 5°16, à 9 h. du matin 8°5. Moyenne générale : à Douvaine 9°8, à Chamonix 6°3, à Mélan 7°2, à Bonneville 7°2, à Leschaux 5°7, à Talloires 7°2.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 13°, de celle de puits 10°, de celle de rivière 10°, du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 11°8.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois d'octobre : le	7	14	21	28	...	
Thermomètre... {	maxima.	5°7	5°7	7°7	6°7	...
	minima.	—3°	—2°5	—3°	—0°2	...
Baromètre à 0°.....	623	622,5	614,4	625,9	...	

A cette station, la température atteint son minimum —3° le 1^{er} et le 14 octobre à 6 h. du matin et son maximum +7°7 le 16 à 4 h. après midi. Le baromètre enregistreur trace une courbe régulière du 1^{er} au 8, après quoi se montre une série ininterrompue d'oscillations orageuses, qui dure jusqu'au 12 ; le calme règne du 12 au 18, du 23 au 26 et du 28 au 31 ; dans les intervalles qui correspondent aux plus grandes chutes de pluie, ce sont de nouvelles fluctuations, courtes et précipitées, en rapport avec l'état troublé de l'atmosphère. Minimum barométrique 613 le 26 à 6 h. du matin, maximum 629,8 le 30 à 11 h. matin. Ecart 16,8.

PLUIE. — Très abondante sur tout le département. Le maximum est à Cruseilles où le pluviométrique relève 320^m/m d'eau en 20 jours, et le minimum à Chamonix avec 142^m/m en 21 jours. La neige fait son apparition le 12 et le 14 dans les stations au-dessus de 700 mèt. d'altitude. Pluie au Semnoz 226^m/m5.

ORAGES. — Le 22, à 8 h. du matin, orage de courte durée à Leschaux et à Annecy.

BULLETIN N° 10. — NOVEMBRE 1889.

Pressions barométriques très élevées : 730,4 à Annecy, 686,8 à Leschaux, » à Mélan. Maxima le 20 à Annecy, le 19 à Leschaux et le » à Mélan. Minima le 27 à Annecy et à Leschaux et le » à Mélan. Excursion du mercure : 25,7 à Annecy, 23,9 à Leschaux et » à Mélan.

TEMPÉRATURE. — Au-dessous de la normale. Dans les stations inférieures le ciel est brumeux, dans les stations élevées il fait très beau temps. Le thermomètre solaire donne 40° à Chamonix et seulement 34° à Annecy. Moyenne à Annecy du maxima 8°1, du minima 0°5, à 9 h. du matin 3°. Moyenne générale : à Douvaine 5°7, à Chamonix 1°9, à Mélan »°, à Bonneville »°, à Leschaux 2°3, à Talloires 6°. Froid vif dans les hauteurs après la neige de la fin du mois : le thermomètre enregistre —10° à Leschaux, —12° au Semnoz et —14° à Chamonix.

Température moyenne de l'eau du lac d'Annecy 9°7, de celle de puits »°, de celle de rivière »°, du sol à Annecy à 0m,30 de profondeur 8°1.

Au Semnoz, le thermomètre et le baromètre donnent :

Pour le mois de novembre le	4	11	18	25	...
Thermomètre....	maxima.	8°7	7°2	7°7	13°5
	minima.	—4°	—1°	1°8	1°
Baromètre à 0°.....	626,4	629,3	636,6	624,9	

A cette station, la température atteint son minimum —11° le 28 novembre et son maximum +13°5 le 21. Le minimum barométrique est de 610 le 27 à 4 h. du soir, il est accompagné de trépidations caractéristiques, annonce de neige en hiver, d'orage en été. Le maximum est de 640,5 le 20. Ecart 30m/m5.

PLUIE. — Le mois est sans pluie du 6 au 25 : on compte 10 jours humides qui donnent 68m/m d'eau à Annecy où se trouve le maximum, tandis que Chamonix n'a que 16m/m en 5 jours. La neige mesure 40 centim. d'épaisseur à Leschaux, 32 à Talloires, 29 à Faverges et 20 à Chamonix ; elle tombe pendant les derniers jours du mois. Pluie au Semnoz 47m/m5.

Le Secrétaire de la Commission, E. Tissor.

TABLE DES MATIÈRES POUR 1889

ARCHÉOLOGIE

	Pages.
DEMOLE Eug. La trouvaille de Versoix, à propos du monnayage d'Amédée VIII, à Nyon	19
MAILLARD G. Quelques mots sur le dolmen de Reignier.	147
— Trouvaille archéologique à Saint-Triphon	284

BIOGRAPHIE

CONSTANTIN A. André de La Vigne	130
DUNANT C. Inauguration du monument funéraire de Jules Philippe. Discours	217
DUMOULIN. Inauguration du monument funéraire de Jules Philippe. Discours	222
RITTER Eug. Charles Le Fort et les pionniers de l'histoire genevoise	41

BIBLIOGRAPHIE

PASCALEIN. <i>Cluses et le Faucigny jusqu'en 1792</i> , par l'abbé Lavorel	131
REVON M. <i>Une Exécution capitale à Genève en 1850</i> , par Jules Vuy	45, 98
— Sur les études historiques en province. <i>Pensées sur l'Histoire</i> , de Ch. Charaux	213

HISTOIRE

BUET Ch. La Maison de Chissé.	6
CONSTANTIN A. La vallée de Thônes en 1798	125
— L'éboulement du Tauredunum	211, 257
GONTHIER J.-F. Les saints honorés dans le diocèse de Genève.	289
(REVUE SAVOISIENNE.)	20

PASCALEIN. Le chemin de Canossa.	11
— Origine du pape Innocent V (Pierre de Tarentaise).	169, 200
RITTER Eug. Olivier et Renier, comtes de Genève.	225
— Les saints honorés dans le diocèse de Genève	232
RULLIER Jean. Les Ceutrons.	269
VUY. J. A propos du « Fleuve Léman »	122

GÉOLOGIE, HISTOIRE NATURELLE

MAILLARD G. Géologie élémentaire appliquée à la Haute-Savoie	25, 78, 107
PAYOT V. Note sur les variations des glaciers dans la vallée de Chamonix, en 1888	181

LITTÉRATURE

CONSTANTIN A. Joseph Béard et ses œuvres.	52, 69
— Intermédiaire des chercheurs.	54
— Prologue fait par un messager savoyard (1596).	153
PILLET L. I. Un procès au XVIII ^e siècle ; II. La famille Beauregard.	116, 139, 190

MÉTÉOROLOGIE

MAILLARD G. Documents sur les observations météorologiques dans la H ^{te} -Savoie, antérieures à 1870.	152
MANGÉ. Bull. de la Commission météorologique.	55, 104
MULLIN. Bull. de la Commission météorologique.	135, 183
TISSOT E. Bulet. de la Commission météorolog.	262, 292
— Résumé des observations météorologiques faites à Annecy et dans le département de la Haute-Savoie en 1888.	244

POÉSIE

LOMBARD J. La mission du poète	61
DOR (M ^{lle} Alice). Le Masque.	65

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Liste de ses membres et du Bureau.	1
Dons faits à la Société et au Musée. 58, 106, 137, 188, 268	
Liste des échanges	58
Concours d'histoire et de poésie. Programme. . . .	4
Séances des 12 et 19 décembre 1888 :	
Lettres de remerciements de MM. LECOY DE LA MARCHE et REVON Michel.	4
Renouvellement du Bureau.	
Noms des lauréats des Concours de poésie et de beaux-arts .	2
Communication de M. CONSTANTIN sur le Congrès de Rumilly ; — Sur huit sermons inédits de saint François de Sales ; — Sur <i>Le Prisonnier de Miolans</i> , drame de M. Charles Buët ;	3
— Sur deux pièces de théâtre en patois savoyard des XVI ^e et XVII ^e siècles ; — Sur les trois variantes d'une chanson patoise du XVI ^e siècle.	
Communication de M. DUBOULOZ sur quelques plaquettes du XVIII ^e siècle	4
Séance du 22 février 1889 :	
Lettres ministérielles relatives aux observations météorologi- ques et à la prochaine session des sociétés des beaux arts.	57
Adoption du projet de monument funéraire de Jules Philippe.	
Communication de M. SERAND sur le projet du tableau d'hon- neur des élèves du Collège Chappuisien ; — Sur le testament en vers de Michel Bouvard (XVII ^e siècle).	
Séance du 29 mars :	
Communications de M. Camille DUNANT sur les conférences de M. Maillard	105
— Sur le monument funéraire de Jules Philippe ; — Sur le tableau d'honneur des anciens élèves du Collège Chappuisien.	
Admission de M. RICHARD comme membre effectif	105
Demande d'échanges de publications.	
Séance du 13 mai :	
Décès du général DUFOUR, membre correspondant	137

M. MUGNIER François nommé officier d'Académie.	
Décision prise relativement au payement des abonnements.	
Admission de M. F. DUPONT comme membre effectif.	
Proposition de M. NANCHE de désigner les salles du Musée par le nom d'une personne.	
Communications de M. MAILLARD sur les documents météorologiques et sur le dolmen de Reignier	138
Observations de M. TISSOT sur l'époque glaciaire.	
Réplique de M. MAILLARD.	
Séance du 11 juillet :	
Décès de M. Aimé LEVER, membre effectif	185
Programmes, circulaires, prospectus et demandes d'échanges.	
Communications de M. CONSTANTIN sur quelques articles de journaux et de revues scientifiques ;	
— Sur l'origine de quelques noms de lieux.	
Communications de M. MAILLARD sur les découvertes faites à Veyrier et dans les Fins d'Annecy.	188
Séance du 14 novembre :	
Circulaire ministérielle et correspondance.	265
Bref de S. S. à M. le chanoine Ducis.	
Nomination des jurys de poésie et d'histoire.	
Communication de M. RITZ sur les œuvres musicales de M. l'abbé Briffod.	
Communications de M. CONSTANTIN sur les croquis de bas-reliefs de M. Rassat	266
— Sur la deuxième édition du <i>Dictionnaire du patois savoyard</i> de M. Fr. Brachet ;	
— Sur la vie et les écrits de J. Ménenc.	267
Communication de M. SERRAND sur un opuscule de J. Ménenc ayant appartenu à Vaugelas.	
Démission du secrétaire.	
Liste des dons faits à la Société.	268

TABLE ANALYTIQUE

des cinq premiers volumes de la II^e série.

<i>Volumes.</i>	<i>Années.</i>	<i>Pages.</i>	<i>Volumes.</i>	<i>Années.</i>	<i>Pages.</i>
I	1885 (26°)	392	IV	1888 (29°)	VIII-352
II	1886 (27°)	VIII-424	V	1889 (30°)	VIII-328
III	1887 (28°)	VIII-368	(IMPRIMERIE ABRY)		

Le volume auquel on renvoie est indiqué par des chiffres romains, comme dans le tableau ci-dessus ; la page, par des chiffres arabes. La lettrine placée à leur suite indique le genre de renseignements qu'on trouvera aux pages indiquées. L'astérisque placé devant un nom de personnes sert à désigner les membres de la Société.

Il y a deux tables distinctes ; dans la première les titres des mémoires, ainsi que les noms des auteurs, sont en caractères ordinaires ; les communications et les simples mentions sont en caractères plus petits.

La seconde table comprend les noms de lieux et de personnes, sauf ceux des auteurs, qui se trouvent dans la première.

ABRÉVIATIONS.

a = archéologie, antiquités.	g = géographie.
A = administration.	h = histoire.
A = accidents : incendie, inondat.	H = héraldique.
b = biographie.	H = histoire naturelle.
B = beaux-arts : poésie exceptée.	i = instruction publique.
B = bibliographie.	i = industrie.
c = climatologie.	l = littérature, belles-lettres.
c = voies de communication.	l = lieux dits, hameaux.
C = chimie.	L = linguistique, patois.
d = distinctions honorifiques.	m = météorologie.
D = diocèse, clergé.	M = médecine, hygiène.
D = décès, mortalité.	M = mœurs, usages.
e = établissements publics.	n = nomenclature.
E = églises, couvents.	N = nutrition, aliments.
E = économie rurale.	p = poésie.
f = société Florimontane.	P = physique.
F = famille, généalogie.	r = rivières, lacs, eaux.
F = finances, revenus, prix des denrées.	a = rues, places.
g = géologie.	s = sociétés savantes.
	S = sciences en général.

I. — TABLE DES AUTEURS ET DES MÉMOIRES.

- APPLETON Jean. Apocalypse. IV, 177. (Poésie.)
Le même : IV, 99 d.
- BLANCHARD Claudius. A propos de Charles-Emm. du Cour-
dray. I, 21.
— Les origines de la Maison de Savoie, I, 149.
Le même : I, 12, 35, 37 ; II, 3 s ; IV, 10 don.
- *BLANCHARD E. « La météorologie en Suisse. » IV, 92.
Le même : II, 219 ; 249 f ; III, 320 m ; IV, 243 don.
- BOIMOND Adrien. Disappeared springs, (Les printemps dis-
parus). III, 161. (Poésie.)
— Souvenir. IV, 220. (Poésie)
Le même : III, 33 d ; IV, 99 d.
- BORDEAUX Henri. Romance du nid du cygne. IV, 216.
- *BÜET Charles. Le Bœuf de saint Jacques. Légende. II, 259.
— L'Idole. II, 365.
— Une ville savoyarde au xvi^e siècle. IV, 76, 113.
— La maison de Chissé. IV, 283, 334, || V, 6.
Le même : I, 13, 72, 156 B ; II, 68 B, 219 ; 249 f, 251, 378 B ; IV, 243
don, 246 B ; V, 3, 186 B.
- BUSSAT (instituteur). Etat des dimes de Cranves-Sales vers
1715. I, 172.
- *CONSTANTIN A. Noël savoyard des environs d'Annemasse,
xvii^e siècle. I, 51.
— Etymologie du mot *Huguenot*. I, 270, 315.
— Le Régeste genevois : Sillingy, Cossengy. I, 330.
— Chansons patoises de J. Béard. II, 9, 79, 115, 169,
239, 294, 335, || III, 28, 80, 123, 156, 200, 301, 333,
|| IV, 256.
— Joseph Béard et ses œuvres françaises et patoises. IV,
310, 342, || V, 52, 69.
— Etymologie du mot *Gavot*. III, 141, 193.
— La vallée de Thônes en 1798. V, 125.

- André de La Vigne. V, 130.
- Prologue fait par un messager savoyard. V, 153.
- L'éboulement du Tauredunum en 563. V, 211, 257.
- Chronique savoisiennne. I, 12, 36, 69, 101, 129, 185, 220, 249, II, 1, 220, 251.
- Le même* : I, 7, 34 f, 33 s, 65 c, 104 don, 172 L, 188, 190, 353 ; 218 B ; II, 219 h ; 220, 257 B, 250 b, 345 m, 379 ; 407 r ; III, 214, 217 B ; 214, 241, 275 g, 260 L, 316 ; IV, 6 L, 146 h, 149 L, 241 l, 322 B, 326 don ; V, 2, 185, 266 B, 268 don.
- *DEMOLE Eugène. La trouvaille de Versoix à propos du monnayage d'Amédée VIII. V, 19.
- Le même* : I, 104 don ; II, 221 B ; III, 34 don ; IV, 64 n, 243 don.
- DESPINE C.-H.-A. L'électricité et les tremblements de terre. III, 293.
- Lettre inédite sur la Bibliothèque d'Annecy. I, 125.
- Le même* : I, 68 ; III, 293.
- *DOR (M^{lle} Alice). Le Masque. V, 65. (Poésie.)
- La même* : IV, 147 f ; V, 2 d.
- *DUBOIS-MELLY. Glossaire du xvi^e siècle. I, 91, 376.
- Le bourg féodal du Valentin, à Turin. II, 119, 156, 202, 226.
- Etude critique du IV^e volume de la *Bibliothèque historique savoisiennne*. Relations diplomatiques de 1713 à 1715. III, 52, 97.
- Le même* : I, 68, 98 f, 104, 217 dons ; II, 220 B ; V, 137 don, 268 don.
- *DUCIS C.-A. Henri de Granson, évêque de Genève. II, 8.
- Les hôpitaux d'Annecy ; le Tripot ; la ville de Bouz. II, 223.
- Personnel du château d'Annecy en 1536. IV, 31.
- Le même* : I, 6, 8, 9 b et e, 34 a, 35 r et A, 65 c, 98 e, e et a, 105 don, 154 M ; 155, 189 B ; 218, 353 h ; II, 66, 219 h, 221, 256 B, 250, 345, 378 h ; III, 34, 212, 265 h, 274 g ; IV, 8, 145 a, 40 don ; V, 187, 283 g, 265 d.
- DUMOULIN (préfet de la Haute-Savoie). — Discours sur Jules Philippe. V, 222.

- *DUNANT Camille. Une visite au Musée d'Annecy. I, 224.
— « La Fileuse de Manigod, » par Burgat. I, 229.
— Baptême des nouvelles rues d'Annecy. II, 270.
— Discours sur Jules Philippe. V, 217.
Le même : I, 5 d, 6 b, 105 don ; V, 57. Voir Annecy (*séances*).
*FLEURY Jean. Une étymologie controversée (*A tire l'arigot*). I, 108.
— Le folklore, I, 192.
— L'invasion des Barbares et la formation des langues romanes. IV, 313.
— Les Savoyens dans la littérature française. IV, 199.
Le même : II, 2 l ; IV, 99 d.
FORNI (avocat). Claude Hugard. I, 372.
Le même : II, 314 ; V, 58.
GERSON M. (rabbin de Dijon). Notes sur l'état des Juifs dans les Etats de Savoie, du XII^e au XV^e siècle. I, 82.
GIROD (Dr). Essai sur la transposition en musique. II, 233, 305, 344.
GONTHIER J.-F. Les saints honorés dans le diocèse de Genève. V, 288.
Le même : I, 105 don ; II, 8, 221 B ; IV, 10 don ; V, 232 B, 267 don.
GRANIER Camille. La chanson du muguet perdu. IV, 210.
Le même : III, 33 l ; IV, 99 d, 241 l ; V, 3 l.
HOLLANDE. La source des Eparres. I, 123.
— Géologie des vallées de Saint-Eustache, des Déserts et Aillon. I, 175.
— Excursion à la Cluse de Chaille, aux Gruats et à La Combe. I, 274.
— La Société géologique de France dans le Jura méridional. II, 30.
— Le Plateau de Montagnole. II, 196.
— La cluse de Chaille. II, 244.
Le même : I, 88 ; III, 71 ; V, 79 g.
*LACROIX (l'abbé). Le pays de Gavot. III, 260.

- *LEVET Eugène. Note sur trois inscriptions savoisiennes à Avignon. I, 184.
- Causeries d'un bibliophile savoisien. Maurice Malicieux. IV, 130.
- Causeries d'un bibliophile savoisien. Joseph Pâris de l'Epinard. IV, 300.
- Le même* : II, 350 b ; III, 23 B, 241 d ; IV, 8 B, 244, 326 don.
- LOMBARD Joseph. La Flégère. III, 165. (Poésie.)
- Psaume LXVII : *Exurgat Deus*. IV, 194. (Poésie.)
- La mission du poète. V, 61. (Poésie.)
- Le même* : II, 65 d ; III, 33 d ; V, 2 d.
- *MAILLARD Gustave. Géologie élémentaire appliquée à la Haute-Savoie. V, 25, 78, 107.
- Documents sur les observations météorologiques faites en Savoie antérieurement à 1870. V, 152.
- Trouaille archéologique à Saint-Triphon. V, 283.
- Quelques mots sur le dolmen de Reignier. V, 147.
- Le même* : II, 38, 245 g ; IV, 5 f, 242 g, 325 don ; V, 405, 406 ; 438 g, 487 a, 489 don.
- *MANGÉ Auguste. Bulletins météorologiques : I, 14, 43, 75, 107, 133, 157, 191, 223, 252, 314, 355, || II, 7, 67, 105, 145, 185, 222, 258, 313, 380, || III, 32, 95, 128, 160, 207, 240, 303, 336, 366, || IV, 95, 143, 175, 240, 271, 320, 348, || V, 55, 108.
- Observations anciennes sur les saisons à Annecy. IV, 267, 279.
- Le même* : IV, 321 d.
- MARJOLLET. Les tulipes d'Aime en Savoie. II, 247.
- *MARTIN J.-C. (l'abbé). « La vie d'un poète : Ed. Turquetty. » II, 2, 11.
- Le même* : I, 405 don ; II, 211 B ; V, 58 don.
- *MIQUET François. Un émigrant chablaisien. Jean-Claude Hudry. III, 316, 361, || IV, 37, 86, 135, 170, 235, 260.

- « Les volontaires de la Savoie, » par Folliet. III, 124.
Le même : I, 353 f; III, 274 f; IV, 326 don; V, 57.
- *MUGNIER François. « Origine de l'imprimerie à Paris, »
par Jules Philippe. I, 179.
- Lettres inédites de M^{sr} Jean-François et de Ch.-Auguste
de Sales. I, 76.
- Lettres du marquis de Saint-Thomas à M^{sr} d'Arenthon
d'Alex. I, 200.
- Lettres de M^{sr} Jean d'Arenthon d'Alex. I, 168.
- Notes et documents sur l'évêché de Genève, depuis
1535. II, 145, 186, 281, 327, 348, 381, || III, 10, 35,
129, 172, 224, 243, 280, 305, 337, || IV, 50, 100, 159.
Le même : I, 70 B, 405 don, 488, 489 B; 220 s; II, 220, 256, 337 B,
255 s; IV, 244 don; V, 137 d; 488 don.
- *MULLIN (professeur). Bulletins météorolog. V, 135, 183.
- *NICOLLET Baptiste. Le régime et la réforme pénitentiaires.
I, 231, 281, 331, 356, || II, 18.
Le même : I, 454 f; 218; II, 249 don; IV, 40, 244, 326 dons.
- PASCALEIN. Date de la donation du prieuré de Saint-Martin
de Moûtiers au monastère de Nantua. I, 326.
- « Les monuments de la Tarentaise, » par E.-L. Borrel.
II, 135.
- « Chronique religieuse de la vallée de Bozel » et « No-
tices biographiques sur M^{sr} Miège et les prêtres de Che-
vron, » par J. Garin. II, 417.
- « Histoire de la vallée de Chamonix, » par A. Perrin.
III, 264, || IV, 25, 41.
- Des mots *savoyen*, *savoyard* et *savoisien*. III, 325,
353.
- Le chemin de Canossa. V, 11.
- « Cluses et le Faucigny, » par l'abbé Lavorel. V, 131.
- Origine du pape Innocent V (Pierre de Tarentaise).
V, 169.
- Le même* : III, 33 d; IV, 40, 245 dons.

PAYOT Venance. Sur la marche des glaciers de la vallée de Chamonix, de 1883 à 1887. III, 150.

— Découverte de cristaux avec cheveux de Vénus et bulles d'air à Chamonix. III, 198.

— Enlèvement d'un enfant par un aigle. III, 299.

— Note sur les variations des glaciers de Chamonix en 1888. V, 181.

PÉRIÉ (inspecteur primaire). L'Epée de Ganelon. III, 168.

*PHILIPPE Jules. Un alpiniste au XVI^e siècle. IV, 12.

Le même : I, 5 b ; 33 ; 69, 98, 129, 179 B ; 106 don, 188, 220 s ; II, 218 don ; IV, 97 D, 241 ; V, 217, 222 b.

*PICCARD L.-E. Mémoire sur la Sainte-Maison de Thonon au XVIII^e siècle. III, 119.

Le même : I, 8 b, 220 f ; II, 221 B ; V, 189 don.

*PILLET Louis. Les congrès scientifiques en 1885. I, 44.

— Mollasse marine des Bauges. I, 88.

— Anciens glaciers. I, 115.

— Les tulipes de Savoie. I, 136.

— Découverte de l'Ammonite Murchisonæ et du Bajocien au mont du Chat. I, 215.

— Récolte (géologique) de 1885. II, 92.

— Congrès géologique international de Berlin en 1885. II, 299.

— Un procès au XVIII^e siècle. V, 116, 139, 190.

Le même : I, 12 ; 72 B ; 101, 106 dons ; 129, 188 l ; 220 s ; II, 1 l, 251 b ; 252, 256 B ; III, 70 g.

*PISSARD C.-E. Projet d'un carême national, civique et politique. IV, 345.

Le même : II, 249 h ; III, 34 A ; IV, 10 don, 267 m, 323 A ; V, 107 don.

RAULIN. Observations pluviométriques faites dans la Haute-Savoie. III, 7.

RENEVIER L. Une visite au musée d'Annecy. I, 224.

*REVIL (pharmacien). Description géologique de la montagne du Corbelet. III, 69, 100.

*REYON Michel. Les paysages de M. Theuriet, à propos du roman « Amour d'automne ». IV, 126, 150.

— « Josette, » par André Theuriet. IV, 255.

— « Une exécution capitale à Genève en 1850, » par Jules Vuy. V, 98.

Le même : IV, 322 f ; V, 1 ; 107 don.

RIBAUX. Charles Buet. II, 68.

*RITTNER Eugène. Notes sur saint François de Sales. I, 15.

— Une requête inédite de saint François de Sales au Conseil du roi Louis XIII. I, 254.

— Le Régeste genevois. Coligny. I, 327.

— Amédée Malingre, poète savoisien du *xv^e* siècle. II, 167.

— « Etudes historiques et critiques sur la *Défense de l'Estendard de la sainte Croix*, » par J.-M. Chavallier. II, 171.

— Rofensis (cardinal). II, 225.

— « Le Droit du seigneur au moyen âge, » par le comte Amédée de Foras. III, 91.

— Un document nouveau sur le séjour de saint François de Sales à Paris. III, 218.

— Glanures salésiennes. III, 272, || IV, 239.

— Charles Le Fort et les pionniers de l'histoire genevoise. IV, 41.

— Olivier et Renier, comtes de Genève. IV, 62, || V, 225.

— Les saints honorés dans le diocèse de Genève. V, 232.

Le même : I, 68, 98 f, 71 B, 106 don, 155 B, 270 L, 347 B ; II, 221 B ; III, 247 B ; IV, 242 ; V, 186, 288 B.

*RITZ Jean. « La Savoisienne, » chant national. II, 314.

Le même : III, 34 A ; IV, 99, 323 A ; V, 265 B.

RULLIER Jean. Les Ceutrons. V, 269.

Le même : V, 187 G ; 188 don.

TAVERNIER Hippolyte. Metz et Meythet. Etymologie. III, 117.

— Roches cristallines du canton de Taninge. IV, 225.

Le même : I, 39 a, 77 B ; IV, 445 g, 245 don ; V, 188 don.

*TISSOT Eugène. Résumé des observations météorologiques faites à Annecy et dans la Haute-Savoie. I, 158, || II, 401, || III, 1, 345, || IV, 273, 327, || V, 244.

— « Determinazione teorica della temperatura in Italia, » par Boltzhauser. III, 238.

— La date des vendanges. III, 320.

— Bulletins météorologiques. V, 262, 295.

— Les Savoyards en Egypte. Les frères Poncet. IV, 246.

Le même : I, 35 c ; 67, 248 m ; II, 65 f ; III, 245 B, 274 ; IV, 448 ; V, 437 g, 452 m.

*TRIBOLET (M. de). Les animaux disparus depuis l'apparition de l'homme. II, 40, 84, 106.

— Léon Charpy. II, 317.

Le même : I, 353 f ; II, 184.

*VUX Jules. « Poésies posthumes » d'Aug. Barbier. I, 24.

— « Les pays libres, » par J. Ferrand. I, 277.

— « Histoire documentaire de l'Abbaye de Sainte-Catherine, » par Fr. Mugnier. II, 337.

— Une consultation du président Favre. II, 139.

— Une lettre du duc Ch.-Emmanuel. II, 361.

— Suisse française et poésie. « Chants du pays. » III, 87.

— Lettre de David Rousseau. III, 291.

— Petites glanures (sur La Roche). IV, 73.

Le même : I, 488, 489, 277 B ; II, 476, 220, 253, 256 B ; IV, 40 don ; V, 45, 98 B ; 106, 488, 268 dons.

VULLIERMET Ph. Coutumes de la Maurienne. II, 82.

II. — TABLE DES NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES.

A

- Abondance, I, 13 h ; 216 g ; III, 23 D ; 181, 230, 251, 318 E ; 269 h ; V, 124 h.
- Abundance (Jehan d'), IV, 149.
- Abry François, IV, 243 don.
- Acy (d'), archéologue, I, 39 a.
- Ad Boves* (le P. Fr.), IV, 83 b.
- Adbots (Adoubes) (les), V, 187 L.
- Ad Publicanos*, V, 283 g.
- Agincourt (d'), V, 189 don.
- Achard, peintre, I, 6 b.
- Achaie. Voir Savoie.
- *Agnellet Benjamin, II, page vi.
- Aiguebelle, I, 84 h ; IV, 16.
- Aiguebelette, IV, 15 F.
- Aiguilles-Rouges (les), V, 99 g.
- Aillon (les), I, 175 g.
- Aime, I, 101 a, 142 H ; II, 137 a ; 247 H.
- Aimon, prévôt, IV, 165, 166.
- Aire-la-Ville, I, 263 ; III, 173 h.
- Aix-les-Bains, I, 12, b ; 38, 102 a ; 72 g, 153 ; II, 256 b, 257 e ; V, 16 g, 82 g.
- Albanais (l'), I, 57 L.
- Albens, V, 82 g, 292 E
- Albertville, I, 33 s ; 34 a ; 61 L ; 283, 291 e ; 324 L ; V, 187 L.
- Albigny (Annecy), II, 378.
- Albigny (M. d'), III, 220 b.
- Albitte, III, 344 ; IV, 50.
- Alby, IV, 104 E ; V, 82 g.
- Alby (Guigues d'), IV, 167 e.
- Alex, I, 200 F ; III, 22 E.
- Alex (le Haut d'), V, 89 g.
- Alex (Raymond d'), IV, 283 E.
- *Allart, ingénieur, III, 210 f.
- Allart Pierre, IV, 36 b.
- Allèves, V, 233 E.
- Allinges (Augustin d'), III, 250 b.
- Allinges (Amédée d'), IV, 35 b.
- Allinges (le quartier des), I, 83 b.
- Allmer, épigraphiste, I, 38, 99 a.
- Allmer Adrien, V, 1 d.
- Allobroges (les), III, 214, 271, 278 g ; 354 L ; V, 274 g.
- Allonzier, V, 36, 80 g.
- Allues (les), I, 68 b ; II, 256 A.
- Alpes* (graiæ, atractianæ, penninæ), V, 280.
- Amblet Claude, IV, 104 b.
- Amédée l'Ancien, I, 151 h.
- Amédée de Chambéry, I, 86 b.
- Anchilie, I, 152 b.
- Angley, II, 147 B.
- Angon, V, 84 g.
- *Anières de Gantelet (comte d'), I, 153 D.
- Anjorant, I, 260 ; III, 218 h.
- Annecy, a : I, 100, 155 ; V, 188.
- A : I, 166 ; II, 131 ; IV, 267, 279.
- c : I, 35.
- d : III, 236.
- D : I, 167 ; III, 1, 353 ; IV, 333 ; V, 257.
- e : I, 203, 292 ; II, 192, 223, 289, 354 ; IV, 64 ; V, 105. (Musée et Bibliothèque) : I, 103, 125, 221 ; III, 27 ; V, 137. (Château) : IV, 9, 35, 65.
- E : I, 71, 210 ; II, 146, 150, 362 ; III, 132, 134, 140 ; V, 117.

- : Voir ci-après la lettre (s).
- g** : I, 119 ; V, 35.
- h** : I, 21, 69, 106 ; II, 249, 250, 256, 378 ; III, 11, 131.
- i** : II, 378 ; IV, 24.
- r** : II, 407 ; IV, 243, 269, 279.
- R** : I, 82, 155 ; II, 66, 219, 223, 250, 270, 345.
- s** (Sociétés savantes) : 1^o Société Florimontane. Séances : I, 5, 33, 97, 153, 217, 353 ; II, 65, 217, 249, 345, 377 ; III, 33, 309, 244, 273 ; IV, 5, 97, 145, 147, 241, 321 ; V, 1, 105, 265 (C. Dunant, président). — V, 137 (E. Tissot, président). — V, 185 (E. Serand, président).
- Membres de la Société : II, page v ; III, p. v ; IV, p. 148 ; V, p. v.
- Concours Andrevetan : I, 8, 10, 97, 313 ; II, 65, 379 ; III, 33 ; IV, 40 ; V, 1, 4.
- Administration : I, 7, 73, 134 ; II, 65, 279 ; III, 33, 67, 140, 284 ; IV, 5, 145, 323.
- Echanges : I, 40, 73 ; V, 58.
- 2^o Acad. Salésienne : II, 249.
- 3^o Commission météor. Voir les Bulletins de cette Commission.
- Annecy-le-Vieux, II, 378 g.
- Annemasse, I, 59 L ; 250 h ; II, 173 d.
- Annibal, II, 221 c ; III, 277 h.
- Aoste, I, 13, 37 h ; II, 252 e ; III, 235 e ; IV, 289 h ; V, 169 f.
- Arâches, III, 131 f ; 215 i.
- Aravis (les), V, 36, 85, 94 g.
- Arbaut Al., peintre, I, 132.
- Arcollières (Courtois d'), I, 12 s ; IV, 243 don.
- Arcine, IV, 104 f.
- Arenthon (Denis d'), I, 203 ; III, 23.
- Arenthon d'Alex (M^{sr} d'), I, 168 ; 200, 348 b ; III, 22 ; V, 118.
- Arenthon des Clefs (François d'), III, 22.
- Argenson (marquis d'), I, 15 B.
- Arminjon E., I, 129 ; II, 3 s ; 256 B.
- Armoy, III, 219 h.
- Arpa (de), I, 8 f.
- Arpiaut Cl.-N., II, 282 b.
- Arpire, I, 65 L.
- Arthaz, III, 244 F.
- Artus, IV, 146 don.
- Arve (l'), I, 117, 119.
- Arves (les), IV, 83 F.
- Arves (Pierre d'), IV, 116 b.
- Arves (Ferdinand d'), IV, 283.
- Aussedat J.-M., I, 184 papeterie.
- Autray (Beaufort), IV, 8 a.
- Aulps, I, 219 ; IV, 283 ; V, 290 e.
- Avet (le comte), II, 141 b.
- Aviernoz, I, 60 L ; V, 82, g.
- Avignon, I, 134 ; II, 289 e.
- Avigliana, V, 276 g.
- Avit (saint), I, 72.
- Avressieux, I, 13 a.
- Avregny, V, 36 g.
- Avrieux, IV, 242 a.
- Avrillon J.-Ph., II, 330 b.
- Avully, I, 263 h ; III, 179 h.
- Aymonier (capitaine), I, 185 d.
- Ayse, I, 353 A.

B

- Bachet (le), II, 312 g.
- Bachodi François, II, 155 h.
- Bailly Ph.-A., év., II, 252, 391 b.
- Balard (syndic), I, 272 h.

- Ballajoux, V, 84 g.
 Ballaloux, V, 134 b.
 *Balliard Charles, I, 154 ; IV, 10-
 don.
 Ballon (de), II, 340 h.
 Balmat Jacques (guide), IV, 323.
 Balme de Sillingy, I, 330 g ; III,
 284 F ; V, 81 g.
 Barbey d'Aurévilly, II, 70.
 Barbier Auguste, I, 24, b.
 Barbier (de Frangy), IV, 86 b.
 Barbier Victor, I, 12 B ; II, 256 B ;
 II, 379 ; IV, 326 dons.
 Bardy J.-A., III, 247 b.
 Bargy (le), V, 40, 85, 92 g.
 *Barthélemy (Anatole de), II, p. vi.
 Bassens, I, 72 e ; 102 a.
 Bastin Jean, V, 107, 268 dons.
 Bâtie (la), (Tarentaise), III, 312 F.
 Baudry (de), III, 280 b.
 Baugé (le), IV, 289 h.
 Bauges (les), I, 88, 175 ; V, 86 g.
 Béard Joseph. Voir Constantin.
 Beaufort, IH, 212 ; IV, 8 n ; 146 L ;
 V, 173 h.
 Beauregard Antoine, V, 140 b.
 Beauquières (Gaspard de), IV, 35.
 Bellegarde (Ph. de Richard de), pré-
 vôt, III, 141 ; IV, 169.
 Bellegarde des Marches (M^{lle}), III,
 215.
 Bellevaux (Chablais), I, 39 a ; III,
 25 e, 142.
 Belley, I, 151 h.
 Belli Jean, IV, 35 b. -
 *Belly Adolphe, IV, 325 ; V, 107
 dons ; 4 L.
 Benévis (Jean de), IV, 35 b.
 Berard Louis, I, 104 don.
 *Berlioz Constant, I, 37 d ; 104 don.
 Berlioz Jean, I, 37 d, 220 p.
 Bergintrum, V, 282 g.
 Bernard Catherine, IV, 36.
 Bernard Charles, IV, 35.
 Bernard (abbé), II, 2 s.
 *Bernardin, I, 104 don.
 Bernex, III, 275 ; V, 292 m.
 Bernex (M^{re} de), III, 35 ; V, 148 b.
 (Joseph-Marie), III, 121, 132 b.
 Bertalotti, I, 131.
 Berthelot, chimiste, V, 186 C.
 Berthollet, chimiste, I, 125 i ; II,
 278 r ; V, 105 e.
 Bertrandis (M^{re} de), V, 117 b.
 Besançon Hugues, III, 330 L.
 Besson (historien), I, 326 ; II, 66,
 189 b ; 417 ; V, 178 b.
 Besson, vic.-général, IV, 52.
 Béthaz, chanoine, V, 169 B ; 268
 don.
 Bevigno (André de), IV, 35 b.
 Bianco, avocat, III, 209 D.
 Bigex Fr.-Marie, év., III, 284 ; IV,
 52, 107 b.
 Bigex, colonel, III, 126.
 Bignin (Louise de), IV, 36.
 Billiet, cardinal, IV, 53 B ; 104 b.
 Billvitter R., IV, 92 m.
 Bioge, II, 5 c.
 Biord J.-P., év., III, 252 b ; V, 120 D.
 Blanchard et Deroux, II, 221 B.
 Blanchard (de l'Institut), II, 184 B.
 Blavignac, I, 156 B.
 Blay, II, 221 L.
 Blonay, III, 120, 274 L.
 Blonay (Marie-Aimée de), II, 338 B.
 Bocca Alphonse, V, 189 don.
 Boch Louis, IV, 325 don.

- Bochet François, I, 353 ; V, 433 b.
Bodio (de), I, 249 L.
 Boège (Prosper de), I, 76 b.
 Boège (Jeanne-Louise), IV, 36 b.
 Bœuf (faubourg de), II, 66, 227, 275.
Bogio, Buegio (J. de), I, 249 E.
 Boigne (comte de), IV, 301 b.
 *Boltshauser, I, 67 c ; III, 238 B ;
 I, 404 et III, 245 dons.
 Bonivard, I, 272 L ; III, 330 B.
 Bonjean, pharm., II, 252 B.
 Bonlieu, III, 140 F, 305 E.
 Bonne, III, 244 F ; V, 233, 288 E.
 Bonnefoy J.-Adrien, III, 264 b.
 Bonneville, I, 6, 292 e ; 9 E ; II,
 221 e ; V, 432 b.
 Bono Cl., peintre, I, 432.
 Bonod Mauris, I, 154 M.
 Bontron, notaire, III, 245 b.
 Bordas Olivier, IV, 9 b.
 Bornes (les), V, 37, 79, 81 g.
 Bortier Fr., peintre, I, 432.
 *Borrel Alfred, graveur, II, 345 don.
 Borrel E.-L., I, 43, 72, 185 B ; II,
 435 B ; IV, 40 don.
 Borrel J.-E. (abbé), I, 489 B ; II,
 221, 256 B ; III, 247 i.
Bosco Dei ou Dio (de), I, 9 L.
 Boltens (Vaud), II, 9 F.
 Bottis (Henri de). Voir H. de Gran-
 son.
 Bouchage (le P.), II, 65 p.
 *Bouchet Pierre, II, page vi.
 Bouhours (le P.), I, 47 B.
 Bourg (Ain), I, 85 b.
 Bourg-Saint-Maurice, V, 282 G.
 Bourget (prieuré du), 454 b.
 Bouvard, astronome, I, 373 B ; II,
 279 b ; III, 245 B.
 Bouvard Michel, II, 282, 290 b ;
 V, 57.
 Bouvier Louis, Dr, I, 436.
 Bouvier, pasteur, IV, 460.
 Bouz, Bous, Boutz, II, 66, 223, 378.
 Bozel, I, 72 ; II, 447 B.
 Boymond, pharm., II, 314.
 *Brachet François, I, 7 f ; IV, 325
 don ; V, 266 B, 268 don.
 Brachet, Dr, II, 325 B.
 Bramovices (les), IV, 77.
 Brand (abbé), I, 327 D.
 Brasier, chanoine, I, 249.
 Brécovens, I, 9 E.
 Bredannaz, V, 86 g.
 Bresse (la), I, 82 h ; V, 4.
 Bret, III, 274 E ; V, 212.
 Bridoire (la), II, 2 F.
Brigantio, V, 282 G.
 Briot, I, 489 ; II, 257 B.
 Brizon, V, 84, 91 g ; 233, 288 E.
 Brogny, II, 282 E.
 Brogny (cardinal de), II, 446.
 Brunier Jacques, IV, 294 b.
 Buchard G., I, 488.
 Buet (le), V, 95 g.
 Bugey (le), I, 82 h.
 Burdignin, II, 348 E.
 BURGAT, peintre, I, 248 don, 229 B.
 Burgondes (les), V, 424 h.
 Burnier, historien, II, 489 B.
 Burnod, chanoine, I, 128 e.
 Buttet (de), président, I, 35 b.
 Buttet (M.-Cl. de), I, 72 b ; II, 224 b ;
 III, 358 L.

C

 Cabaud Paul, II, 65 d, 346 don ;
 IV, 325, don.

- Caille (la), V, 80 g.
 Calame, peintre, I, 372 b.
 Calloud Ch., V, 151, chimie.
 Calvin, I, 71 ; II, 179 B.
 Canossa, III, 212 ; V, 44 h.
Capriilius, I, 99 a.
Caput lacu, III, 279 L.
 Carlin Joseph, III, 315 ; IV, 404, 440, 469 b.
 Carlloz Joseph, IV, 241 s.
 Carouge, III, 315 E.
 Carpentier J.-B., I, 404 don.
 Carron Jacques, II, page vi.
 Carron de St-Thomas, I, 200 b ;
 (Ch.-Jos.-Victor), I, 207 ; (Jos.-
 Gaëtan), III, 63 b.
 Carutti (le baron), I, 37, 70 B ; 150 b.
Casuarina, V, 282 g.
Catinia Moschis, I, 38 a.
 Caturiges (les), V, 274 c.
 Caulet (de), év., IV, 440 B.
 Cavours (marquise de), II, 388 b.
 Caylus (marquise de), III, 101 b.
 Cazenove, I, 354.
 Celtes (les), III, 142 g ; V, 269.
 Cenis (le mont), II, 252 ; III, 212 ;
 IV, 18, 20 c ; V, 44.
 Cerisier Nicolas, IV, 35 b.
 Cervens, V, 15.
 Ceutrons (les), II, 136 ; III, 271,
 276 ; V, 269 g.
 Chabert, peintre, I, 222 d.
 Chabert (Philibert de), IV, 83 b.
 Chablais (le), II, 220, 363 ; III, 141 ;
 241, 277 g ; IV, 289 h ; V, 112 g.
 Châble (le), I, 60 L.
 Chabrand, III, 148 B.
 Chaille, I, 274 ; II, 244 g.
 Chaix, professeur, II, 221 B.
 Chalamel Augustin, IV, 404, 440 b,
 469.
 Chaland (Jacques de), IV, 86.
 Chaland (Guillaume de), V, 20 n.
 Challes (J.-Ph. de), év., IV, 80.
 Challonge, III, 281 E.
 Chambéry, I, 44 s, 83 R, 87 M, 184 i,
 293 E, 323 M ; II, 251 E, 255 B ;
 IV, 15 F ; 139, 322 F ; V, 140 F.
 Acad. de Savoie : I, 12, 36, 37, 71,
 129, 221 ; II, 43, 251 ; IV, 46.
 Société d'hist. et d'archéol. : II,
 253, 255.
 Société d'hist. natur. : II, 92.
 Chambre (la), IV, 16 F.
 Champagnole (Jura), II, 30 s.
 Champagny, V, 179 F.
 Champ-Laitier (le), V, 91 g.
 Champier, s., III, 357 ; IV, 285 B.
 Champion Ant., I, 72 b ; IV, 75 D.
 Chamonix, I, 185 h ; II, 404 ; III,
 150, 264 h ; 198 H ; IV, 323 ; V,
 152 m, 181 glaciers.
 Chamot Nicolas, IV, 73.
 Chanaz, I, 216 ; II, 37 g.
 Chancy, I, 263 h.
 Chantal (M^{me} de), II, 286 D ; III, 226.
 Chantre Ern., I, 115 ; II, 135 B.
 Chapel (V.-Amé de), III, 133 b.
 Chapelle, abbé, III, 217 B.
 Chapelle-Rambaud (la), V, 82 g.
 Chaperon Tim., V, 17 B.
 Chappaz, III, 318 E.
 Chappuis Eust., II, 192, 276 b.
 Chapuisat Aimé, III, 231 b.
 Charaux Charles, V, 213 B.
 Charbon (le), V, 84, 86 g.
 Charcot J.-J., I, 77 b.
 Chardon, sénateur, II, p. vi.

- Charles-Emmanuel, I, 22 ; II, 361 ; V, 4.
 Charles-le-Chaue, IV, 242 A.
 Charmoisy (Claude, et M^{me} de), I, 76 b ; II, 364.
 Charosse (château), III, 266.
 Charpy Léon, I, 5, 9, 12, 100 ; 101 don ; II, 217, 251, 317 b ; 218 don.
 Charvéjà J.-B., III, 248 b.
 Charvet, Charvey (le), V, 187 L.
 Charvin (le), V, 85, 94 g ; 187 L.
 Chat (mont du), I, 215 ; II, 37 ; III, 79 g.
 Châtillon (sur Cluses), III, 252 F ; V, 134 h.
 Châtillon (Guillaume de), IV, 167 b.
 Châtillon-les-Dombes, I, 85 h.
 *Chaudier, archit., II, p. vi.
 Chaugy (M^{me} de), II, 348, 351 b.
 Chaumont (en Vuache), II, 343 ; III, 277 h ; 343 A.
 Chaumont (Jos.-Nic. Deschamps de), III, 36, 233 b, 252 A.
 *Chaumontel, sénateur, II, 218 don.
 Chavanne (de), IV, 9.
 Chavannes Sylvius, V, 186, 241, 257 h.
 Chavanod, I, 100 a ; V, 82 g.
 Chavaroche, V, 81 g.
 Chavignier Etienne, IV, 36 b.
 Chède, II, 345 L.
 Cheny (Jean de), IV, 36 b.
 Chère (roc de), V, 88 g ; V, 187 L.
 Chessel, III, 363 b ; V, 258 L.
 *Chevalier Etienne, I, 36 c.
 Chevalier J.-M., I, 249 s ; II, 171, 220 B ; III, 217 B ; V, 232 E.
 Chevalier Ulysse, V, 18 B.
 Chevrier Claude, I, 154 M.
 Chevron, II, 419 E.
 Chézery, III, 235, 251 E.
 Chignin, V, 17 L.
 Chillon (château), III, 273 s ; 279 h ; IV, 146 h.
 Chilly, III, 229, 243 E.
 Chindrieux, III, 250 E.
 Chissé (Maison des), IV, 283 b ; 284 H ; 334 ; V, 6 b ; II, 194.
 Cimitrel, V, 291 E.
 Claparède Th., III, 219 ; IV, 239.
 Claris Bernard, I, 97 ; II, 346 B.
 Claris Didier, II, 346 ; V, 126 b.
 Claris (M^{lle}), I, 97 don ; II, 346 don.
 Clarisses (les), II, 150 h.
 Claudet Marc, I, 354 B.
 Clavel François, IV, 35 b.
 Clédât L., IV, 146 ; V, 155 L.
 Clefs (les), I, 134 F ; 203 F ; III, 22 F.
 Clément VII, I, 135 ; II, 66 D.
 Cluny, I, 326 E.
 Cluses, I, 9 E ; 273, 372 F ; IV, 290 h ; V, 36, 134 h.
 Cochet (le P. Grégoire), III, 230 b.
 Cohendet Maurice, III, 280 b.
 Cohendier (Antoinette de), IV, 290 b.
 Cohendier Guillaume, V, 10 b.
 Coligny, IV, 289 h.
 Collomb Alexis, abbé, IV, 104 b.
 Collomb Alexis, V, 107 don.
 Collomb Félix, IV, 325 don.
 Collombat Charles, I, 156 b.
 Collongues (Dr), II, 346 M.
 Cologny (Seyssel), I, 327 G.
 Cologny (Vulbens), I, 328 G.
 Combe d'Ire (la), V, 86 g.
 Combe (la) près St-Béron, I, 274 g.
 Comblou (Pierre de), IV, 340 b.
 Commynes, III, 356 L.

Confignon, III, 41, 133 E.
 Conseil (Jean de), IV, 36 b.
 Conseil Michel, III, 280 b.
 Constantin (le P. Boniface), II, 191.
 Coppier François, III, 135 b.
 Coppier Charles, IV, 325 don ; V, 1 d ; 407, 489 dons.
 Coppier J.-Cl., III, 182 b.
 Corbelet (le), III, 69 g.
 Corbonnex, III, 244 F.
 Cosnac (abbé de), I, 15.
 Cossengy, I, 330 g.
 Costa (Henri de), III, 361 B.
 Costa de Beauregard, I, 82, 354 B ; II, 135 a.
 Côte d'Hytot (la), I, 9 E.
 Cottius, V, 276 g.
 Courtonne, III, 211 B ; IV, 6 L.
 Coutem, chanoine, I, 188 ; II, 256 B.
 Couz (cascade, montagne), III, 69 g, 241.
 Couz (col de), en Chablais, III, 241.
 Cran (Annecy), V, 82 g.
 Crans (Guillaume de), IV, 290 b.
 Crans (Babette de), V, 6 b.
 Cranves, I, 172 A ; V, 233, 289 E.
 Cravillon Noël, IV, 35 b.
 Crépy (Ballaison), III, 34 E.
 Crest-Voland (le), I, 36 c.
 Crêt du Maure (le), V, 36, 85 g.
Creticus, I, 34 a.
 Croisollet Fr., V, 268 don.
 Crose (Fr. de la), IV, 83 b.
 Crouzaz (Léon de), III, 217 B.
 Cruseilles, I, 59 L ; IV, 25 ; V, 80 g.
Cusangiacus. Voir Cossengy.
 Cusy, III, 490 F.
 Cuvaz, I, 330 d.

D

'Dagand (Dr), II, 377 b.
 Damé, chroniqueur, IV, 85.
 Dantant, II, 379 don.
 Danthon, chan., V, 118 E.
 Dard, chan., III, 251 b.
 Dauphiné (le), IV, 296 b.
 David Félicien, II, 314 b.
 Decoux, général, II, 279.
 Déglise, III, 342 F.
Decumina, I, 34 a.
 Degrange-Touzin, I, 101 don.
 Dejacques Fr.-Marie, IV, 104.
 Delachenal Thomas, III, 231 E.
 Deléglise, imprim., V, 54.
 Delémillière, chan., V, 121.
 Delétraz, abbé, IV, 102.
 Demaille, V, 105 b.
 Dépollier J., imprim., I, 104 don.
 De Pollier (Dépollier), imp., IV, 142.
 Dépommier, chan., IV, 108.
 Dérée. Voir Héré.
 Deschamps de Chaumont, év. Voir Chaumont.
 Descostes F., I, 72 B, 105 don ; II, 3, 252 s ; 256 B.
 Desjardins E., III, 241 ; V, 269 g.
 Déserts (les), I, 175 g.
 Deservetaz Pierre, I, 35, 154 ; IV, 35.
 Desingy, III, 244 F.
 Despine Alphonse, V, 3.
 Despine (R^d Humbert), III, 250 b.
 Despine Joseph, I, 12 b ; V, 152.
 Dessaix Antony, III, 217 B.
 Dessaix Joseph, II, 254 b.
 Dessoles I.-I., év., 62.
 Deville François, III, 25 b.

Digne, III, 33 ; IV, 242 ; V, 2 e.
 Dingy-St-Clair, V, 86 g.
 Domenget (Dr), IV, 107 b.
 Domp martin J., III, 248 b.
 Doppet, général, 310 B.
Dorcas, I, 38 a.
 Doucet, capitaine, V, 189 don.
 Douvaine, III, 253 e ; V, 157 L.
 Draillant, III, 219 h.
 Dranse (la), III, 141, 214.
 Drôme (la), IV, 146 m.
 *Dubouloz J., II, 221 B ; IV, 5 f.
 Dubouloz Jacques-Fr., III, 281.
 Dubouloz, abbé, IV, 52.
 Dubreuil de la Mollaz, IV, 35 b.
 Duc, chan. d'Aoste, II, 252 B.
 Duc, chan. d'Annecy, III, 283.
 Du Coudray Charles-Emmanuel, I, 21 B, 35 A.
 Duclos d'Esery, IV, 140 b.
 Ducrest (Dr), II, 284 ; III, 230 b.
 *Dufour A., général, I, 13 b, 86, 169 B ; V, 137 D.
 Dufour L., I, 66, 218 c.
 *Dufour Théophile, I, 221 ; V, 45 ; 240 B.
 Dufour Joseph, III, 248 b.
 Duingt, IV, 24 F, 279 A ; V, 86 g.
 Dumont, chan., I, 249 s.
 Dupan, chanoine, III, 229 A.
 Dupanloup (M^{re}), II, 274.
 *Duparc, médecin, II, p. vi.
 Dupasquier, avocat, IV, 111.
 *Duplan, avocat, I, 100, 154 f, 105 don ; III, 260 s ; IV, 243 don.
 *Dupont Fr., V, 106, 137 f ; 107 don.
 Dupont P., chansonnier, II, 44 p.
 *Durandard, avoué, I, 189 B ; 220 f ; II, 221, 257 B ; III ; 217 B.

Durosier Pilatro, IV, 305 b.
 *Duval César, III, 286 B ; IV, 57.

E

Embrun, III, 149 L.
 Engel (Dr), I, 101 don.
 Emmanuel-Philibert, II, 151 h.
 Entremont, V, 40 g.
 Entrevernes, V, 84, 86 g.
 Epagny (J.-B. d'), III, 24 b.
 Epaona, II, 221 B.
 Eparres (les), I, 123 L.
 Epine (mont de l'), II, 37.
 Escoffier G., peintre, I, 131.
 Est (Anne d'), II, 186 b.
 Est (Hippolyte d'), év., II, 186 ; IV, 80.
 Estienne Henri, III, 331 ; IV, 28 L.
 Etraz (l'), I, 9 L.
 Etaux, I, 9 e ; III, 282 M.
 Evian, I, 72 i, 354 h ; II, 251 h ; 282 e ; III, 143 L, 262 h, 274 e.
 Evires, V, 82 g.
 Evouettes (les), V, 211 A.

F

Fabri Adhémar (Aymar), II, 66 b.
 Falcaz Joseph, chan., III, 25 b.
 Falco Aimé, peintre, I, 132.
 Falconnet, abbé, II, 65 d ; IV, 326 don ; I, 105 don.
 Falsan, I, 115.
 Fanchon la Vielleuse, I, 192 b.
 Fau (Folch), I, 354 b.
 Faucigny, V, 233, 290 e.
 Faucigny (le), III, 245 A.
 Faucigny (Agnès, Béatrix de), IV, 292.
 Faverges, V, 114 lac.

Favre Alphonse, I, 116 B; III, 80;
IV, 228; V, 79 g.
Favre Antoine (le président), I, 21;
II, 139; III, 231.
Favre Antoine, chanoine, III, 248 b.
Favre Christophe, chan., III, 226 b.
Favre Edouard, V, 45; 188 don.
Favre René, de la Valbonne, I, 35 b;
II, 283 b; III, 27 B, 259.
Fenouillet F., II, 218, 257 a, 345 L;
III, 211 L.
Fernex de Montgex, I, 129; II, 256 B.
Ferrand Joseph, I, 277 B.
Fésigny (de), III, 122 b.
Fessy, III, 317 f.
Festi Jean, I, 35; V, 6 b.
Feu-Courbe (le), II, 5 L.
Fichet Guillaume, I, 179 b; II, 277 r.
Fichet François-Antoine, II, 334 b.
Fier (gorges du), I, 153; V, 81 g.
Fins (les), II, 378; V, 188 a.
Fivel, archit., I, 189; III, 217 B.
Fléchier, év., III, 49.
Fleury, cardinal, III, 177 h.
Fleury, chanoine, I, 250 B; II, 192;
III, 36, 254, 337 h; V, 232 B.
Fleury (Dr), V, 147 b.
Flumet, I, 132 h; III, 276 D; 362 f.
Folliet André, III, 124 B.
Foras (comte Amédée de), I, 37,
70 B; 105 don; II, 3, 220, 256 B;
III, 91 B; IV, 67 h; V, 17,
162 h.
Foras (Michel de), III, 120 b.
Forclaz du Pràrion (la), II, 136 a.
Forclaz (le pas de la), V, 277 g.
*Forel, de Morges, II, 219 don; III,
209 D.
Franchet Louis, III, 248.

Francin, II, 257 a.
François I^{er}, II, 146 h.
Frangy, I, 59, 324 L; IV, 86 f.
Frètes (les), V, 91 g.
Frisat Jean, V, 202.
Froissart (l'historien), III, 327 L.

G

Gachi (Gacy) Jean, I, 273 B; IV,
149 b.
*Gaillard (Dr), II, p. vi.
Galatin, I, 205, 207 b; III, 19.
*Galiffe G.-B.-M., I, 65 c; 72, 272;
V, 44 B.
Galliac (Enée de), IV, 35 b.
Gallibertus, IV, 165.
Galls (Gaulois) (les), V, 269 g.
Gallt-ach, V, 269 g.
Gap, III, 147 L.
Garbillon Nic., III, 67 b.
Garcin François, II, 346 don.
Garellaz, archit., V, 190 b.
Garin J., I, 72; II, 146 B.
Garocèles (les), IV, 77 g.
Gautier J.-Ant., V, 43 B.
Gavot (le pays de), III, 144; 260 L,
274 g.
Gay François, III, 25 b.
Genève, A : V, 45; B : I, 154; c :
I, 65; D : V, 232, 289; e : V, 10;
E : I, 255; II, 8, 66, 146; IV,
166; h : I, 315; III, 34, 173,
218; IV, 62; V, 41; i : 338; i :
I, 184; M : 323; L : I, 323.
Genevois (le), IV, 63 h.
Genevois (Janus, comte de), IV, 75.
Genevois-Nemours, I, 21; II, 284,
361; IV, 9, 35.
Gérard Jean, IV, 35 b.

Gerdil, cardinal, III, 280 b.
Gerbaix-Sonnaz (Albert de), V, 14 B.
*Germain Félix, II, p. vi.
Gex Amélie, I, 222 B.
Gex (pays de), I, 84 ; 202 D ; 255 h ; II, 146, 399 E ; III, 173 ; IV, 239 h.
Gex-Vallon (Jacques de), I, 76 b ; II, 340 h ; III, 23.
Gex (Prosper-François de), I, 168 D.
Gévaudan (la bête du), I, 156.
Gevrier, I, 100 a ; II, 378.
Giannone Pierre, III, 233 b.
Gillette Louis, III, 120 b.
Gilliéron J, IV, 46 L.
Gilly, I, 34 a.
Gingins-la-Serraz (Frédéric de), V, 13 B, 257.
Girod Marie, I, 72 ; II, 255.
Girod Nicolas, IV, 39, 135 b.
Girod Jean-François, IV, 86.
Godefroy Fréd., I, 217 ; III, 149 B.
Gorges du Fier, I, 153 h ; V, 81 g.
Gorrevod (L. de), IV, 80.
Goud, abbé, II, 2 s.
*Gouville François, II, page vi.
Graïocelles (les), V, 274 G.
Grand-Bornand (le), IV, 264 ; V, 94 g.
Grand Colombier (Jura), II, 37 g.
Grandis Cl., III, 120 b.
Grand-Saint-Bernard, III, 242 c ; IV, 149 a ; V, 13.
Granier (Claude de), év., II, 192 b.
Granier (Bernardin de), II, 192 b.
Granson (Henri de), I, 219, 353 F ; II, 8 F.
Granson (Aymon de), II, 8 F.
Grégoire de Tours, V, 211 h.

Gremaud, abbé, I, 100 A, 152 h ; II, 1 s, 225 F ; III, 94 h.
Grenoble, I, 6 ; 99 a ; IV, 33, 289 ; V, 6 e, 9 E.
Grésy-sur-Aix, II, 252 F.
Grillet, historien, I, 82 h ; IV, 44 L, 73 B.
Grilly (Jeanne de), IV, 36 b.
*Grivaz Louis, II, 378 f ; V, 189 don.
Groisy, V, 82 g ; 233, 289 E.
Gros-Foug (le), V, 79 g.
Gruats (les), I, 274 g.
Gruffy, III, 215 E ; V, 266 a.
Gubernatis (de), I, 193 B.
Guérin Juste, II, 286 b.
Guichenon, III, 360 L.
Guiers (le), II, 244.
Guillet, IV, 264.
Guillot Thomas, I, 185 B ; II, 257 B.
Guillot (de Samoëns), IV, 173 b.
Gurlie, IV, 173 b.
*Gutierrez y Victory, IV, 241 don ; V, 189 don.
Guyon (M^{me}), II, 399 b ; IV, 212 b.
Guyon Jules, I, 221 s.

H

Habères (les), II, 282 E.
Haute-Savoie. Météorologie, voir Mangé, Tissot. — I, 301 prisons.
Hermance, II, 221 e.
Henri IV, roi, II, 363 h.
Henri IV. empereur, III, 212 c ; V, 11 b.
Héré, V, 232, 288 E.
Hôpital (l'), voir Albertville.
Houches (les), III, 267 ; 271 h.
Hudry Jean-Cl., III, 316 b.
Hugard Claude, I, 372 ; II, 253 b.

Huguenin A., I, 136 H.
Huguenots (les), I, 270 L.
Humbert aux Blanches Mains, I, 13,
37, 151 ; II, 221 h.
Humbert-le-Vieux, I, 151.
Humilly, V, 291 E.
Huyt Madeleine, IV, 35.

I

Ibères (les), V, 269.
Imer-Cuno, III, 87 B.
Innocent V, pape, I, 72 ; II, 221 ;
V, 169.
Isis, I, 38 a.
Isoard L.-R.-E., év., IV, 164 b.

J

Jacoppin, IV, 74 b.
Jallouvre (le), V, 40, 92 g.
Jean-Antoine, I, 132 B.
Jossermoz Pierre, II, 355.
Juifs (les), I, 82 h.
Jullien, libraire, V, 43 B.
Jura (le), II, 30 ; V, 79 g.
Jussie (Jeanne de), I, 273 L.
Justiniani A., év., II, 186.

K

Kiepert, géographe, III, 241.
Kimris (les), V, 269 g.

L

La Baume (Pierre de), II, 146 b.
La Baume (Guillaume de), IV, 299.
Lachat, V, 89 L.
Lachat Hipp., I, 221 s.
La Chièrre (Ant. de), IV, 35 b.
Lacombe (le P.), II, 399 b ; V, 242 b.
Lacroix, pharmacien, I, 98 D.

Ladislas (le P.), II, 2 s.
Laeuffer Fréd., Emile, II, p. vi.
La Faye, II, 177 B, 225 F.
Lafrasse, abbé, I, 249.
Lagrex Marguerite, IV, 36.
Lagros, chan., III, 177 b.
La Harpe, I, 8 F.
Laissus C. (Dr), I, 105 don.
Lambert (Pierre de), év., III, 35 b ;
IV, 80 : 118 i.
Lambert de Soyrier, J., III, 229.
Lamey, II, 256 B.
La Marche (Olivier de), III, 328 B.
Lanfon (le), V, 36, 88 g.
Lanslebourg, IV, 16 F.
La Palud (Aimon de), IV, 86.
Laperrousaz Chr., IV, 325 don.
La Pérouse (de), III, 137 b.
La Popelinière, III, 331 B.
La Ravoire (Guill. de), III, 269.
Larringes, III, 274 E.
Lasserre, I, 105 don.
Lasteyrie (R. de), III, 273 B.
Lathuile (Doussard), III, 44.
La Tour (F.-L.-E. de). Voir M^{me} de
Warens.
La Tour du Pin (Humbert de), IV,
292 b.
Laurent, abbé, V, 160 B.
Lausanne, II, 8 ; III, 323 E ; IV,
52 ; V, 19 n.
Lavagno Fr., I, 105 don.
Lavalette (F. de), IV, 326 don.
Lavanchy J.-M., I, 250 B.
Laverrière P.-J., IV, 104 b.
La Vigne (André de), IV, 149 ; V,
130.
Lavorel Joseph, I, 106 B.
Lavorel J.-M., V, 131 B.

*Leblond, IV, 241.
Le Camus, év., II, 400 ; III, 49.
Lecoy de la Marche, IV, 322 f, 326 ;
V, 1 ; 58 don, 227 B.
Lefèvre-Portalis, III, 273 B.
*Le Fort, IV, 244 don, 321 D ; V,
41 b, 226 B.
L'Épinard (de), voir Paris.
Lemaire de Belges, III, 329 B.
Léman (le fleuve), V, 122 G.
Le Masson Etienne, I, 200 B.
Le Masson Innocent, II, 348 B.
Lemenc, II, 252 g.
Léonard Pierre, III, 174, 215 b,
224 B.
Le Saige, pèlerin, IV, 12 B.
Leschaux, V, 84 g.
Lescheraine (J. de), III, 103 b.
*Levet Aimé, V, 185 D.
Lavier, I, 136 B.
L'Héritier Eug., II, 314 p.
Lieu, I, 9 L.
Ligures (les) IV, 269 G.
Littré, I, 108, 270 L.
Livet (J. de), III, 253 b.
Loctier (Fr. de), I, 189 b.
Loëx, V, 290 L.
Longnon, I, 329 B.
Lory, II, 37 ; III, 70 g.
Louis de Nice, I, 86 b.
*Lousteau G., I, 102 a.
Louvain (collège de), II, 192 e.
Lovagny, I, 200 E ; V, 81 g.
Lucinge (Fr.-Luc de), II, 252 B ;
350 b ; III, 16, 23 B.
Lucinge (Elinode de), IV, 290 b.
Lucinge (Claude de), VI, 9 b.
Lugrin, III, 214, 274 E.
Lullin (Pierre de), IV, 284.

Luxembourg (Fr. de) II, 147 b.
Luxembourg (Henri VIII de), IV,
288.

M

*Machard, avocat, III, 33 D.
Machet J.-François, I, 105 don.
Machet, chan., III, 136 ; V, 119 b.
Machevaz (St-Jorioz), I, 100 a.
Magnin Ant., III, 315 b.
Magnin Cl.-Marie, év., IV, 164 H.
Magninat J.-F., I, 131 B.
Magny (Const. de), IV, 287.
Magistri Barth., II, 349 b.
Mailland, abbé, II, 4 B.
*Mailland, notaire, IV, 10 ; V, 58 don.
Maillard Olivier, III, 356 I.
Maistre (Joseph de), III, 309, 360 L ;
IV, 52 b ; V, 117.
Mallet Ch.-Félix, II, 353 b.
Mallet Edouard, IV, 239.
Malicieux M., IV, 139 B.
Malingre Am., II, 167 ; V, 226 b.
Mamelouk, I, 315 h.
Mandalaz (la), V, 39, 79, 81 g.
Mandolle (A. de), II, 282 b.
Maniglier Balth., III, 122 b.
Manigod, I, 229 F.
Manno (baron), II, 220 B ; III, 53 h.
Marcellaz, I, 119 g.
Marclaz, V, 234 E.
Marestre (J.-E. de), IV, 169 b.
Mareschal de Luciane (Cl. de), I,
72, 129 B ; II, 2 s ; 256 B.
Marin, III, 274 h.
Marius, év., V, 211 h.
Marlens, V, 282 G, 291 E.
Marot Clément, III, 357 L.
Marquisats (les), II, 384 ; 407 r.

- Marteaux, prof., V, 189 don.
Martigny (Valais), III, 243, 244 b ;
V, 274 h.
Martin Nicolas, V, 157 B.
Martin-Franklin, III, 216 h.
Martinet, abbé, I, 129 ; II, 256 b.
Martinet, évêque, IV, 109 b.
Masson H., IV, 264.
Massonger (Valais), III, 278 h.
Massongy, I, 9 c.
*Mathieu, II, page vi.
Maure Jeanne, IV, 56 b.
Maurémont (Vaud), V, 284 g.
Maurienne (la), II, 82 M ; III, 284 D,
296 A.
Maurienna, IV, 77 L.
Maxilly, III, 274 E.
Mazé, III, 255 A.
Mée, Metz, Maix, Miex, III, 117 L.
Médulles (les), V, 282 g.
Megève, V, 6 E.
Mégevette, IV, 107 F.
Meillerie, I, 72 i ; III, 274 E.
Mélan (chartr. de), III, 139 F.
Mellarède, III, 57, 140 h.
Ménabréa Léon, IV, 65 B.
Ménard, I, 217 don.
Ménenc Jean, V, 267 B.
Ménestrier (le P.), V, 54 B.
Menthon (Annecy), I, 35 A ; 249 A ;
II, 8 A, 355 E ; III, 342 c ; V, 88 g.
Menthon (St-Bernard de), V, 227.
Menthon (Claude de), II, 104 A.
Menthon (Claudine de), V, 10.
Menthon (Julienne de), IV, 36.
Menthon (Pierre de), IV, 35.
Menthon (Thomas de), II, 8 A.
Menthon (Lausanne), IV, 146.
Menthonay (G. de), V, 19 n.
Menthonnex en Bornes, III, 244 F ;
V, 82 g.
Mercier Joseph, I, 13, 130 B, 273 h ;
II, 328, 360 h ; III, 27 B, 236 ;
IV, 103 h, 159 B.
Mérinville (R. de), év., IV, 60.
Merlier, I, 104 don.
Mermet, ingénieur, I, 131.
*Mermillod, ingénieur, II, page vi.
Metz (Annecy), I, 126 F ; II, 378 L ;
III, 117 L, 306 E.
Metzger, V, 188 don.
Meyrin, IV, 110 F.
Meythet, II, 378 ; III, 117 L.
Miège J.-B., év., II, 418.
Mieussy, III, 244 F.
Millet d'Arvillard, III, 251.
Miolans, III, 234 A.
Miolans (Aymon II de), IV, 79 A ;
117 i ; 289.
Miolans (Jacques de), IV, 86.
Modane, I, 252 A.
Molliet-Carroz, III, 215 don.
Monge, II, 278.
Mongex (Fernex de). V^r Fernex.
Monnetier, V, 80 g.
Monons Am., IV, 35 b.
Monstrelet, historien, III, 328 B.
Montagnole, I, 117 ; II, 196 g.
Montagny ou Montagne (la), II, 342
g ; III, 305 E.
Montant (le P.), III, 186 b.
Montbel (Aynard de), III, 267 h.
Mont Blanc (le), III, 150 ; V, 95 g.
*Montgellaz (Dr), II, page vi.
Montfort (André de), I, 8 b ; II, 345
château.
Montfort (Jacobus de), IV, 169.
Monthoux (J. de), IV, 167.

Monthoux (Cl.-Fr. de), IV, 169 E.
 Montigny, III, 214 ; IV, 274 E.
 Montmayeur (de), IV, 339 b.
 Montmélian, I, 33, 44, 102, 187,
 220 s ; II, 2 F, 257 B ; IV, 16 F.
 Montréal A.-M., III, 290 ; IV, 57 b.
 Montvuagnard (P.-F. de), I, 76.
 Morand, abbé, I, 102 h, 129 ; II,
 2 s, 251 E.
 *Morel-Fatio Adolphe, III, 273 D ;
 V, 20 B.
 Morge (la) (Martigny), III, 279 r.
 Morge de Contey (la) III, 333 r.
 Morgex (Aoste), V, 169 F.
 *Morin-Pons, III, 279 don.
 Morlot, géologue, V, 258.
 *Moron, ingénieur, II, page vi.
 Mortillet (Gabriel de), I, 105 don ;
 III, 69 B, 210 a ; IV, 244 don.
 Moschis, I, 38 a.
 Mottard (Dr), III, 296.
 Motz, III, 118 L.
 Mouain (Ain), I, 257 h.
 Moural (Claudine de), IV, 36.
 Mouthon, V, 1 d.
 Moutiers, I, 100 a ; 293 e, 326 E ;
 72, 101 s ; V, 169 F.
 Mouxy (de), II, 378 don.
 Mudry Norbert, II, 221 B.
 *Mugnier, avoué, I, 153 D.
 Mugnier Eustache, chan., III, 315 ;
 IV, 104.
 Muller Max, I, 194 L.
 Musiège, V, 80 g.

N

*Nanche Isidore, V, 137.
 Nancy-sur-Cluses, III, 226 E, 244 F ;
 V, 85 g.

Nantua, I, 326 E ; III, 213 L.
 Nantuates (les), III, 143, 213 L ;
 241, 274 G ; V, 274 G.
 Nemours. Voir Genevois.
 Neuchâtel (Suisse), II, 139.
 Neufville (Nic. de), I, 49.
 Neydens, III, 249 E.
 *Neyret (Dr), I, 6 D.
 Neyret Ant., impr., I, 184.
 Nice, II, 219 h, 346 M ; III, 211 s.
 Nicollin A., III, 248 b.
 N.-D. du Lac, III, 267 A.
 Nouvelle-Orléans (la), IV, 38, 88 b.
 Nouvellet Cl.-Et., II, 194.
 Novéry (de), III, 44.
 Nyon, V, 20 n.

O

Obilonna, V, 282 G.
 Octodure. Voir Martigny.
 Ocellum, V, 276 G.
 *Ogier, II, page vii.
 Olivier Juste, V, 231 p.
 Olivier, paladin, IV, 62 ; V, 225.
 Ollon, V, 285 L.
 Oncieu de la Bâthie (Amé d'), I,
 37 ; 72 B.
 Onnex, III, 42, 249 E.
 Onnion, III, 244 F.
 Orléans (Charlotte d'), III, 269 ;
 IV, 8, 35 b.
 Orléans (duchesse d'), I, 18.
 Orméa (d'), III, 233 A.

P

Paclet Marie, IV, 326 don.
 Paget J.-M., év., III, 251, 284,
 318 ; IV, 169 b.
 Panisset F.-Th., III, 337 ; IV, 50 b.

- Paradin, chan., III, 332 B.
 Paradis Marie, IV, 324 b.
 Pâris de l'Epinard, Joseph, IV, 300 b.
 Parmelan (le), V, 36, 89 g.
 Pasquier, historien, I, 318 L.
 Passier (Françoise de), IV, 140.
 Passy, Passier, I, 8 F; II, 221 E, 345 h; V, 277 G.
 Payot, guide, IV, 323.
 Peillonnex, I, 105 B.
 Pelard Henri, J.-Cl., I, 134 b.
 Pennines, Pœni. Voir Alpes.
 *Périn, capit., II, 249, 249 f.
 Perréard, chan., III, 284 b.
 Perrier de la Bathie, I, 136 H, 189.
 *Perrin André, I, 98, 102, 189, B; II, 252, 256 B; III, 216 h; 264 B; V, 20 B.
 Perrin Pierre, V, 43 b.
 Perrinet Du Pin, III, 327 B.
 Pérignier, I, 9 E.
 Périllat, IV, 264.
 Périllat Louis, IV, 326 don.
 Perron St-Martin, III, 54 h.
 Petit (Dr), II, 257 a.
 Petit-Bornand (le), I, 179 F; III, 139 F; V, 36 g.
 Petit-Cœur, V, 35, 111 g.
 Pettex, abbé, I, 132 h; 327, 330 G; II, 175, 221 B.
 *Philippe Charles, IV, 243 f; V, 106.
 Philippot (le Savoyard), IV, 31.
 Philotée. Voir M^{me} de Charmoisy.
 Piaget Arthur, V, 226 H.
 Piaget Edouard, II, 314 p.
 Pichot Jacques, V, 24 n.
 Piccon (comte de), III, 233 a.
 Picot Emile, IV, 149; V, 3, 153 B.
 Pierre-le-Grand, II, 250 b.
 Pierre de Tarentaise. V^r Innocent V.
 Pignerol, IV, 107 D.
 Pignier, chan., III, 122 b.
 Pilâtre Durosier, IV, 305.
 Pillet-Will, II, 254 b.
 Pingon (Claudine de), II, 327.
 *Pissard Hippolyte, II, page VII.
 Plainpalais (col de), I, 177 g.
 Planche (la) (Sévrier), I, 100 a.
 Plan Mià (le), IV, 8 L.
 Pœnina vallis. Voir Valais.
 Pointe-Percée, V, 85 g.
 Poisy, I, 65 g; III, 231 E.
 Polinge, II, 193 D.
 Polinge (Babette de), V, 9.
 Polybe, III, 277 b.
 Pommiers (chartr. de), III, 139 F.
 Poncet Ambroise et Jules, IV, 246 b.
 Poncet Edmond, I, 106; II, 249 don.
 Poncet Fr.-Alexis, IV, 104, 169 b.
 Poncet P.-F., chan., I, 250 B, 110.
 Pont-de-Beauvoisin, III, 216 s; IV, 15.
 Pont-Germain, chan., I, 101 B.
 Pontverre (Benott de), III, 41.
 Pontville (Guill. de), IV, 36.
 Prairod (Scyssel), II, 257 a.
 Présinges, V, 235, 291 E.
 Presset Auguste, III, 25 F.
 Presset Claude, III, 47 b.
 Pringy, III, 259.
 Probus, emp., I, 13 a.
 Proméry, châ., III, 231 E, 259 b.
 *Prost, III, 273 D.
 Publier, III, 274 E.
 Puisots (les), V, 85 g.
 Puthod, III, 251 b.
 *Puton F.-A., IV, 245 don.
 Puyat (la), V, 36, 85 g.
 Pyrimont, V, 81 g.

Q

Quart (Aymon du), III, 31 h.
 Quoëx Claude, I, 70 b.
 Quoëx Philippe, I, 70 b ; III, 122 b.
 Quisard J.-Cl., III, 315 b.

R

Rabut François, I, 86, 169 B ; II, 254, 140 B ; V, 20 B.
 Rabut Laurent, I, 38 a ; II, 255 B ; 257 B.
 *Ract-Madoux, II, page vii.
 Randens, IV, 80 h.
 Rassat, instituteur, V, 266 don.
 Raymond G.-M., IV, 46 L.
 Reber Burkhard, I, 72 B ; IV, 245.
 Reignier, V, 147 a.
 Rendu Louis, év., I, 77 b ; IV, 110, 160 ; 163 h.
 Rénier (comte), IV, 62.
 Revet Urbain, II, 418.
 *Révérend du Mesnil, V, 186 h.
 *Révilliod Gustave, II, page viii.
 Revon Louis, I, 224 ; II, 218, 346 ; IV, 145 ; V, 148 B.
 Rey P.-J., év., IV, 107 b, 110 h.
 Rézier (Douvaine), III, 317 F.
 Ribiollet, III, 231.
 Ricevali Jér., év., IV, 80.
 *Richard, greffier, V, 106 f.
 Ridde (F.-Nic. de), III, 14.
 Rigaud B., IV, 141, 142 B.
 Rime Franklin, I, 34 f ; III, 273 f ; I, 106 don.
 *Riondel, I, 35, 77 B ; II, 249 don.
 Rivoiron, III, 216 H.
 Rivollet Cl.-Ph., IV, 9 b.
 Rivollet, juge-mage, IV, 55.
 Robert de Genève. V^r Clément VII.
 Rocailles (les), V, 82, 148 g.

Roche (la), I, 324 L ; II, 66, F ; III, 43 e, 248 F, 251, 305 E ; IV, 73 h, 104 E ; V, 82 g.
 Rofensis, év., II, 181, 225.
 Roland, paladin, IV, 62.
 Roland (Fr. de), IV, 104, 110, 169 b.
 Rollier, notaire, II, page vii.
 *Romand Alph., II, 378 f.
 Romeville (le P. de), III, 43.
 Rossillon de Bernex. Voir Bernex.
 Rousseau J.-J., III, 44, 225, 230 b.
 Rousseau David, 291 b.
 Rousset Philippe, III, 248.
 Roussin Jacques, impr., IV, 142 B.
 *Roussy de Sales, II, page vii.
 Rubellin, I, 221 d ; II, 65 d ; V, 1, d.
 Ruffin Jacques, IV, 169.
 Rumilly, I, 8 F, 324 L, 119 g ; II, 146, 290 E ; III, 40 b ; 133, 139 F, 190 F ; 290, 305 E ; IV, 343 ; V, 2, 82 G.
 Ruphy Scipion, baron, II, p. vii.
 Rye (Louis de), II, 147.
 Rye (Philibert de), év., II, 148.

S

Sabaudia, III, 355 L.
 Sacconex, III, 184.
 Sage François, III, 231 b.
 Sallet Claude, II, 254 s ; III, 248 b.
 Sallet Etienne, III, 248.
 Sallet Nicolas, III, 131.
 Saint-Amour, I, 40 i ; II, 318 F,
 Saint-André (Savoie), IV, 291 A.
 Saint-André (Maurienne), IV, 16.
 Saint-Béron, I, 274 g ; III, 235 E.
 Sainte-Beuve, I, 31 B ; III, 272.
 Sainte-Catherine (abbaye), II, 337 h ; III, 305 E. Voir La Montagny.
 Saint-Christophe (Jacques de), I, 76.

- Saint-Eusèbe, V, 291 E.
 Saint-Eustache, I, 175 ; V, 86 g.
 Saint-Félix, V, 292 E.
 Saint-Ferréol, V, 292 E.
 Saint-Genix (Ain), III, 173 h.
 Saint-Genix (Savoie), I, 13 a, 84 h.
 St-Genis (Vict. de), I, 83 ; III, 272 B.
 St-Germain (Talloires), V, 84, 88 g.
 Saint-Gingolphe, I, 186 n ; III, 275 E.
 Saint-Girod, V, 292 E.
 Saint-Innocent, II, 257 a.
 St-Jean d'Arves, I, 252 a ; IV, 84 F.
 Saint-Jean de Belleville, I, 101 a ;
 II, 135 a.
 Saint-Jean de Maurienne, I, 138 H,
 251 I, 293 E ; III, 281 D, 297 A ;
 IV, 16 F, 22 N, 77 H, 118 M, 288
 h ; V, 227 h.
 Saint-Jeoire, II, 278 F.
 Saint-Jorioz, I, 99 a, 117 g, 250 h ;
 II, 192 ; V, 86 g.
 St-Julien, I, 58, 59 L, 292 e, 324 L,
 318 E ; III, 189 E, 287 f ; V, 291 E.
 Saint-Laurent (La Roche), V, 82 g.
 Saint-Laurent (C. de). Voir Chapel.
 Saint-Marcel, V, 234, 292 E.
 Saint-Marcel (Jean-Pierre de), III,
 284, 315 ; IV, 52, 104.
 Saint-Martin (Annecy), V, 82 g.
 Saint-Martin-la-Porte, V, 130 I.
 Saint-Maurice (Valais), III, 278 h ;
 IV, 338 E ; V, 257.
 Saint-Pierre-d'Albigny, III, 337 E.
 Saint-Sixt, I, 9 E.
 Saint-Thomas (M. de). V^r Carron.
 Saint-Triphon (Valais), IV, 284 a.
 Sales (saint François de), I, 15, 70 ;
 71 B, 188, 189 b ; 155 B, 249 ;
 254 D, 354 b ; II, 171 b, 193 b,
 256 B, 389 b ; III, 33 B, 119,
 191, 218, 272 b, 359 L ; IV,
 168, 239 b ; V, 2 B.
 Sales (Jean-François de), év., I, 9
 E, 76 B ; II, 281 b ; IV, 168 b.
 Sales (Charles-Aug. de), év., I, 76,
 254, 354 B ; II, 181 ; 327 b ; IV,
 168 b.
 Sales (Ch.-Fr. de), III, 14, 20 ; IV,
 169.
 Sales (Pierre-Fr. de), III, 229.
 Sales (Louis de), II, 283 ; IV, 168.
 Salève (le), 79, 82 g.
 Sallanches, I, 35 F, 168 E ; III, 248
 F, 269 E ; IV, 287 h, 291 F ; V,
 6 E, 134 F.
 Sallasses (les), V, 275 G.
 *Sallaz, pharm., I, 67.
 Salle (la) (Aoste), III, 169 F.
 Salle (P. Salteur de la), III, 24.
 Sallière d'Arves, IV, 83 b.
 Sambuy (la), V, 84 g.
 Samoëns, I, 77 h, 79 F ; III, 242 G,
 247 F ; IV, 173 F.
 Sappey (le), III, 244 F.
 Sautier-Thyrion, I, 106 don.
 Savoie (la), I, 169 ; 301 prisons ;
 III, 355 L, 227 i, 228 A, 233 a,
 286 ; occup. militaires : II, 147 ;
 III, 10, 130.
 Savoie (Maison de), I, 13, 149 ; III,
 333 ; V, 20.
 Savoie (Pierre de), IV, 166.
 Savoie (Antoine de), I, 201 ; II, 350.
 Savoie (Jacques de), II, 153, 186.
 Savoyen, — ard, III, 325 L.
 Saxonnex (le mont), V, 84 g.
 Schardt H., I, 216 ; V, 188 don.
 *Schitz, II, page vii.
 Schleyer, IV, 6 L.
 Scientrier, III, 244 F.

Sciez, III, 190 E, 249 h.
 Scionzier, III, 244 F.
 Séez (Savoie), IV, 146 L.
 Semnoz (le), V, 35, 85 g.
 *Serand Eloi, I, 68; II, 248, 250;
 III, 245 h, 252; IV, 8 h, 103 b;
 146; 279 A, 323 b, 326 don; V,
 57, 106, 185, 267.
 Serand Joseph, I, 101 don.
 Serraval, III, 122, 229 E; 280 F;
 V, 85 g.
 Servoz, III, 267; V, 35, 111 g.
 Sévrier, I, 9 c; V, 86 g.
 Seynod, V, 82 g.
 Seyssel, I, 83; 324 L, 327 D; II,
 249, 257 a; 289, 395 E; III, 244
 F; V, 113 g.
 Sfax (Tunisie), IV, 146 a.
 Sicile (la), III, 64 h.
 Sillingy, I, 330 D.
 Simon, peintre, I, 221 d.
 Simond, guide, IV, 323.
 Sondaz J.-B., III, 11 B.
 Sonjeon André, I, 136 H.
 Sorel, V, 191 b.
 Soudine (mont), V, 84, 91 g.
 Spon, historien, V, 43.
 Suze (Adelaide de), III, 213; V, 12.

T

Talabar (Annecy), V, 87 g.
 Talloires, II, 153 E, 191 h; III, 122,
 250, 290, 305 E; 139 F; 286 M;
 IV, 279 A.
 Tamié (abbaye), III, 305.
 Taninge, IV, 225; V, 35, 111 g.
 Tappaz, III, 248 b.
 Tarentaise (la), I, 61; II, 135 A;
 III, 312 A; V, 169 F, 279 D.
 Tarnade (Valais), III, 279 h.

Tauredunum, V, 186, 211 A.
 Tencin (P. de), III, 181, 230.
 Termignon, II, 83; IV, 17 L.
 *Thabuis, pharm., III, 209 D.
 Thiollaz (la), II, 343 G.
 Thiollaz (Cl.-François de), III, 283;
 IV, 52, 102, 169; 106 h.
 Theuriet André, IV, 126, 150, 265 B.
 Thomas (Ph. I, 188; II, 257 B.
 Thônes, I, 60, 324 L; 106, 120 g,
 200 E, 229; 324 L; II, 191 e; 282,
 289 E; 346 h; IV, 86 F, 104 e,
 242 g; V, 36, 89 g, 126 h, 114 lac.
 Thonex, III, 35 L.
 *Thonion (Dr), V, 107, 109 dons.
 Thonon, I, 8 F, 82 h, 292 e; II, 220 s,
 282; 344 i, 399 E; III, 33 s, 47 e,
 119 e, 250, 315, 318 e; 320 E;
 IV, 171 F; V, 89 g.
 Thorens, II, 147; 349 F; III, 244 F;
 V, 82 g.
 Thorens (comtes de), II, 334, 353.
 Thuy (Thônes), V, 40, 84 g.
 Thyez, I, 9 E; II, 148, 190, 195 h;
 283 F; 334 D; III, 25 F; V, 131 a.
 Tiollier, abbé, V, 17 B.
 *Tissot, abbé, II, page VII.
 Tissot, chanoine, IV, 110.
 *Tochon Pierre, I, 103, 189 E, 106
 don; II, 257 E, 379 don; III, 216.
 Tochon Jos.-François, I, 126.
 Torain (de), III, 329.
 Tournette (la), V, 36, 89 g.
 *Tremey, abbé, I, 100 a; III, 217 B.
 Trepier, chan., V, 18 B.
 Trésun, Trésou (chât. de), II, 333;
 IV, 52; 164 B.
 Tresserve, III, 337 F; IV, 54 D.
 *Tripp, II, page VII.
 Tripot (le), II, 224 L.

Truchet Flor., IV, 119 b.
Truchet, chan., IV, 77 B, 245 don ;
V, 241 B.
Turinaz, év., I, 72 ; V, 169.
Turquety Edouard, II, 211 B.

U, V

Uceni, IV, 77 ; V, 274 g.
Ugines, V, 282 g.
Utric, év., I, 219 f.
Vacheresse, V, 292 e
Vailly, III, 318 L.
Valais (le), III, 441, 241, 275 g ;
213 h ; IV, 149 a ; V, 211 A, 284 a
Valais (comtes du), I, 152.
Val-de-Fier, II, 38 ; V, 81 g.
Valence, III, 248 e.
Valeiry, III, 249 e.
Valentin (le), II, 119 b.
Vallées (les). Voir Gavot.
Vallées vaudoises (Piémont), I, 72 ;
II, 221 B.
*Vallier Gustave, II, 256.
Vallon (de). Voir Gex.
Vallorsine, III, 266, 299 ; V, 124.
*Vaschy A., II, 378 don ; IV, 145 f.
Vatusium, V, 187, 283 g.
Vaud (canton), I, 354 ; II, 221 n.
Vaudey Alex., IV, 246 B.
Vaugelas, II, 274 ; V, 267.
Vaullet, avocat, IV, 73 h.
Vaullet, chan., V, 152 m.
Venthon, V, 283 g.
Vérages (les), III, 215, 241 g, 278.
h ; V, 274 g.
Verchaix (Samoëns), I, 353 d.
Versoie (la) (Thonon), II, 221 r.
Versoix (Suisse). V, 19 n.

Vésenaz (Genève), III, 231.
Veveyse (la), III, 279 r.
Vevey, 354 A ; V, 15.
Veyrat J.-P., I, 12, 156.
Veyrier (Annecy), V, 84, 87 g ;
187, 288 a.
Veyrier-sous-Salève, I, 72.
Vibères (les), III, 213 ; V, 274 g.
Victor-Amédée, III, 54 h.
Vidonne (Fr.-Ant. de), I, 76.
Vidonne (Fr. de), III, 189.
Vidonne (Jos.-Aug.), IV, 169.
Vigne (la), I, 36, 66 L.
Vignet (de), V, 13 B, 121.
Villy-le-Pelloux, V, 82 g.
Villeroy (maréchal), I, 18.
Villette (Rich. de), III, 266.
Villon, poète, III, 356 L.
Vinzier, I, 105 n.
Viret Pierre, II, 174, 181 B, 225 r.
Viry (Fr.-Jos. de), III, 185, 313.
Viry (Amédée de), III, 328 ; IV,
86 ; V, 186.
Viry (Antoinette de), IV, 287.
Viuz-en-Sallaz, II, 284 e ; III, 24 F.
*Vogt Claude, IV, 242 p.
Voltaire, III, 259 b.
Vuache (le), V, 40, 79, 82 g.
Vuarin, abbé, IV, 52 B.

W, Y, Z

Warens (M^{me} de), I, 71 ; III, 215,
224.
Washington, III, 215 don (Smiths
Institution).
Weissen, III, 211 ; IV, 5 L.
Yenne, I, 83, 119 g ; II, 37 g, 192.
Ziétroz (Valais), III, 299 H.

